



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

3p 3377
+
HARVARD COLLEGE
LIBRARY



IN MEMORY OF
FRANKLIN TEMPLE INGRAHAM
CLASS OF 1914

SECOND LIEUTENANT
COAST ARTILLERY CORPS
UNITED STATES ARMY

WELLESLEY, MASSACHUSETTS
MAY 23, 1891 APRIL 11, 1918

TIFFANY & CO.







L'ANNÉE LITTÉRAIRE

ANNÉE M. DCC. LXXXV.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME TROIS.



A PARIS,

Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire
Quai des Augustins, au coin de la
rue Pavée.

M. DCC. LXXXV.

△
BP 33151

* L

HARVARD COLLEGE LIBRARY
INDEANAN FUND

JAN 20 1947

RECEIVED

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Discours prononcés à l'Académie Française le Jeudi 11 Mars 1785, à la réception de M. Target, Avocat au Parlement. A Paris, chez Demonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie Française, rue Christine, aux Armes de Dombes. Prix 1 liv. 4 s.

Vous connoissez, Monsieur, le mot plaisant de ce Doge de Venise, qui, après avoir considéré les merveilles de la Cour & du Palais de Louis XIV, lorsqu'on lui demanda ce

A ij

qu'il trouvoit de plus étonnant à Versailles, répondit : *c'est de m'y voir*. M. Target ressemble beaucoup à ce Doge ; après avoir *contemplé avec respect* ; dans la salle de l'Académie Française, l'assemblage des talens dont il est environné ; après y avoir admiré *en un mot toutes les richesses littéraires*, il est fort surpris de se voir *assis au milieu* de tant de merveilles.

La modestie est suspecte quand elle est outrée. C'est une vertu d'étiquette un jour de réception ; comme on ne lui accorde guères que ce moment pour briller, elle en use sans discrétion. Assurément un Avocat estimé au barreau ne doit point être étonné de se voir à l'Académie ; il y est bien moins déplacé qu'un Géomètre ; s'il y avoit eu une académie à Rome, Cicéron auroit pu, sans témérité, délirer d'y être admis. Je ne compare point M. Target à Cicéron, & je fais la différence qu'il faut faire entre le barreau de Paris & celui de Rome. Mais si parmi nous un Avocat a moins d'occasions de développer tous ses talens, les seules qualités que demandent les

causes ordinaires fussent pour lui ouvrir le sanctuaire de l'éloquence. Une discussion lumineuse & précise, des raisonnemens clairs & solides, une sensibilité qui ne s'épanche qu'après que la raison est éclairée, & dans le style je ne sçais quoi de sévère qui répande sur le discours moins de lustre que de dignité & qui assure à la cause plus d'attention qu'à l'Orateur.

On n'attend que cela de nos Avocats, dit M. Target; c'est selon lui leur *pis aller*. Pour moi je pense que celui qui réuniroit ces qualités de rebut, feroit aujourd'hui un homme rare dans la littérature, & un homme très-nécessaire à l'Académie françoise.

Que M. Target revienne donc de sa surprise; qu'il sçache s'apprécier: en promenant autour de lui un œil plus attentif, il verra que le défenseur des citoyens, illustré par de longs travaux & comblé de gloire au barreau, vaut bien un *faiseur de contes*.

Je ne concevrai jamais comment des Philosophes ne se font aucun scrupule de déshonorer des discours par

blics par ce jargon faux & frivole, que la politesse a établi dans la société & qui n'est innocent que parce qu'il ne trompe personne. Si M. Target se croyoit sincèrement indigne de l'Académie françoise ; *l'espoir imprévu de ses suffrages qui est venu briller dans sa retraite*, n'a pas dû l'aveugler sur son mérite, au point de le déterminer à faire les visites d'usage. Il considère que depuis près d'un siècle, aucun Avocat n'a été admis à l'Académie ; & ne sçait comment expliquer la distinction dont il est honoré ; du moins l'explication qu'il en donne me paroît-elle très-peu juste ; *le temps est venu*, dit-il, *où les récompenses préparées pour les lettres doivent entrer dans tous les états qui ne leur sont pas étrangers.* Il y a long-temps que ce temps est venu : *les récompenses préparées pour les lettres entrent même dans les états qui leur sont le plus étrangers ;* car il y a plusieurs Militaires à l'Académie. Que veut donc dire M. Target ? Les récompenses littéraires sont faites pour les gens de lettres, quelque soit

leur état , & tous les Avocats devroient être gens de lettres.

Il est temps que le nouvel Académicien dise enfin quelque chose. Jusqu'ici il ne nous a donné que des mots. Son tableau de l'éloquence est bien usé , & on peut l'en croire lorsqu'il dit qu'il ne fait que *répéter les leçons de ses maîtres*. Je connois des portraits de *Démosthène* plus vigoureux & plus chauds de couleur que celui-ci.

» Quel fut donc ce *Démosthène* qui
 » parvint à *contenter les délicatesses* , &
 » à gouverner l'esprit d'un tel peuple,
 » qui ne perdit pas l'effet d'une seule
 » de ses paroles sur des censeurs si
 » difficiles , & qui , sans les flater ,
 » sans les séduire , prodigue de repro-
 » ches & de vérités dures , marchant
 » à son but sans détour , égal à son
 » sujet sans jamais aller au-delà ; les
 » accabla des forces de sa raison , les
 » entraîna par la véhémence de ses
 » mouvemens , & vécut enfin l'objet
 » de leur admiration & l'arbitre de
 » leurs conseils « . . . *Contenter les délicatesses* est une expression qui déplaira peut-être à des lecteurs déli-

cats. Ne perdit pas l'effet d'une seule &c. est une hyperbole puérile. Marchant à son but sans détour n'est pas juste, car *Démosthène* préparé & adoucit, avec un art infini, les vérités trop dures. Vécut enfin l'objet de leur admiration; autre défaut d'exactitude; *Démosthène* fut condamné par l'Aréopage pour s'être laissé corrompre par l'or d'*Harpalus*. Je n'aime pas que M. *Target* dise que l'éloquence de *Cicéron* remplit l'idée qu'on se forme de la perfection même. Je préfère le jugement de *Fénélon* qui trouve que la simplicité & la précision lui manquent presque toujours. L'éloquence se soutint à Rome avec un succès assez brillant jusqu'au siècle de *Trajan*; Il ne falloit donc pas avancer qu'elle disparut de la terre quand Rome obéit à des maîtres despotiques; car c'est comprendre dans cette assertion vague le siècle même d'*Auguste*.

M. *Target* peint avec autant de noblesse que de vérité le destin de l'Avocat parmi nous. » C'est pour » lui que sont faits les plaisirs si doux » de l'homme de bien. La considéra- » tion & l'estime, voilà ses vraies

» récompenses. La louange n'est pas
 » digne de lui plaire ; il doit savoir
 » que ses travaux occuperont peu la
 » renommée ; il n'a presque confié sa
 » gloire qu'à des paroles fugitives ,
 » que rien ne rappellera peut-être à
 » la mémoire des hommes , parce
 » qu'elles n'étoient pas attachées aux
 » grands intérêts du genre humain.

On peut appliquer à *Bossuet* ce que
Salluste disoit de Carthage ; il vaut
 mieux n'en rien dire que d'en parler
 foiblement ; & de reproduire en style
 vuide & boursoufflé des idées déjà
 exprimées avec plus de force par
 d'autres écrivains. » Que j'aime à me
 » représenter le moment où des hom-
 » mes éclairés & sensibles , rassemblés
 » par la religion dans l'intérieur du
 » temple & préparés par la pompe
 » d'une cérémonie lugubre , virent ,
 » pour la première fois , *Bossuet* pa-
 » roître au milieu d'eux s'élever du
 » néant de la terre dans la grandeur
 » de Dieu , & en descendre armé des
 » foudres de la parole. Comme il ajoute
 » à la langue des hommes tout ce
 » qui lui manque pour monter à la

» hauteur de ses conceptions ! comme
 » avec des mots anciens il se fait
 » une élocution nouvelle ; comme en
 » les plaçant il les crée. Toujours sa
 » simplicité étonne , & sa familiarité
 » est sublime. De la plénitude de son
 » ame , *il verse , il prodigue sur tous*
 » les sujets qu'il traite , *l'inépuisable*
 » *variété du sentiment & de la pensée ,*
 » *sans atteindre jamais les bornes , ni*
 » *de son génie , ni du langage.*

S'élever dans la grandeur , expression
 fautive & impropre : l'image pêche
 aussi contre la justesse : en effet ,
 quand *Bossuet s'élève dans la gran-*
deur de Dieu , c'est alors qu'il est
armé des foudres de la parole ; lorsqu'il
 en descend son éloquence s'affoiblit ,
 & bien loin d'être alors *armé de la*
foudre , il devient froid & rampant.
Verser la variété du sentiment & de la
pensée ; voilà un tour bien guindé.
Bossuet tombe souvent de la plus
 grande hauteur ; il *atteint* alors *les*
bornes de son génie ; pour ce qui est
 du langage , je crois qu'il n'a point
 d'autres bornes que celles du génie ,
 & tout homme capable d'enfanter une

idée sublime trouve toujours aisément, dans toutes les langues, des termes pour l'exprimer, & s'il n'en trouve pas, il sçait en créer; il n'*atteint les bornes du langage* que pour les reculer; c'est ce qu'a fait souvent *Bossuet* avec succès. Toute cette phrase de M. *Target* ressemble beaucoup à du galimathias.

Jusqu'ici nous avons trouvé des réflexions trop communes ou peu exactes, de l'amphigouri, de l'enflure; voici maintenant des dogmes erronés, des hérésies littéraires; en un mot, voici cette doctrine singulière, si rebattue de nos jours, & qui tend à persuader que ce siècle de déraison & de fausse philosophie est supérieur au siècle du génie & du goût. Lisez; Monsieur avec attention le passage suivant.

Après le siècle de l'imagination, du goût & des prodiges des arts, le progrès des idées donne une autre forme aux opérations de l'esprit. Il pénètre plus avant dans l'intérieur des sujets; la méditation déchire le voile qui couvroit des vérités importantes; les secrets de la na-

ture, ceux de l'ordre moral & politique se révèlent à l'analyse. On demande alors aux écrivains plus que de la justesse ; on veut de la profondeur. L'éloquence, sans changer de principes, s'occupe d'objets nouveaux ; s'exerce sur des idées moins générales, & devient plus instructive. La raison inexorable soumet l'imagination à ses ordres, & lui retranche de sa liberté tout ce qui pourroit nuire à la force, à la précision, à la dignité de la pensée. Ainsi les Magistrats de Sparte, pour maintenir l'austérité des mœurs, coupèrent autrefois une des cordes de la lyre de Timothée.

Il est difficile de réunir en moins de lignes un plus grand nombre d'erreurs, de sophismes & de contradictions. Pour bien saisir le vice radical de tout ce raisonnement, il faut d'abord distinguer avec soin les sciences exactes fondées sur les faits, les observations, l'expérience, & que le temps perfectionne nécessairement, d'avec les connoissances morales & littéraires, qui sont du ressort de l'esprit. Cette distinction une fois établie, toutes les assertions de M. Target sont

aisément détruites par l'évidence & par le spectacle qui tous les jours nous frappe les yeux.

Il repugne qu'après le siècle du goût il y ait un vrai progrès dans les idées : l'art de bien écrire n'est-il pas fondé sur l'art de bien penser , suivant la maxime incontestable d'*Horace* ? Le goût ne consiste-t-il pas dans la justesse de l'esprit ? Quand le goût se perd , les esprits nécessairement deviennent faux , & dès-lors il n'y a point de progrès , il y a dégradation dans les idées. Quelle autre forme peuvent avoir les opérations de l'esprit , que celle qui leur est prescrite par le goût ? Si après le siècle du goût les opérations de l'esprit changent de forme , c'est donc pour en prendre une mauvaise , & par conséquent se détériorer. Quelles sont ces vérités importantes dévoilées à notre siècle , & qui avoient échappé aux *Pascal* , aux *Bosquet* , aux *Nicolas* , aux *Fenelon* , aux *La Bruyère* , &c. &c. Je cherche dans les écrits de nos philosophes modernes , je ne trouve chez eux aucune découverte ; si ce n'est qu'il n'y a

point de Dieu , que la religion est une chimère , la morale une pure convention , & que tout périt avec nous. Voilà , sans doute , des vérités bien importantes , & sur - tout bien utiles à l'humanité. Ne sommes nous pas bien heureux , Monsieur , avec notre *analyse* qui nous a revelé les secrets de l'ordre moral & politique : on ne sçavoit rien sous *Louis XIV* en morale & en politique ; tous les grands hommes qui ont rendu ce siècle à jamais mémorable , n'avoient pas le sens commun , & l'analyse ne leur avoit encore rien revelé. Ce qui me désole c'est que ces enthousiastes de notre siècle s'en tiennent toujours à des déclamations générales ; on a beau les presser d'articuler une de ces vérités importantes , un de ces secrets de l'ordre moral & politique découverts de nos jours , ils s'en donnent bien de garde. *On demande alors aux écrivains plus que de la justesse.* Hélas ! on les en dispense tout-à-fait , pourvu qu'ils montrent de l'esprit. *On veut de la profondeur ;* on ne veut au contraire que des superficies brillantes ,

que des absurdités neuves & hardies. Point de profondeur sans justesse & sans vérité. *L'éloquence, sans changer de principes, s'occupe d'objets nouveaux.* Il suffit de lire nos orateurs modernes pour voir combien l'éloquence a changé de principes, mais les objets sur lesquels elle s'exerce sont toujours les mêmes & ne peuvent jamais changer; la religion, la morale, les loix, l'administration, voilà quels ont été & quels seront toujours les objets de l'éloquence, elle n'en peut avoir d'autres. *La raison inexorable &c.* On dirait que M. Target s'est arrangé pour nier l'évidence & contredire à chaque ligne ce que nous voyons tous les jours. En effet, qu'est-ce qui manque à nos productions modernes, n'est-ce pas le goût, le jugement & la raison; qu'est-ce qui les rend si ridicules & si fatigantes, n'est-ce pas la profusion des ornemens frivoles, l'abus de l'esprit, & l'effervescence d'une imagination déréglée?

M. Target a probablement adopté sans réflexion ces principes, sur l'auto-

rité d'un Académicien célèbre * qu'il les a exposés avec beaucoup de hardiesse & d'enthousiasme ; s'il eut suivi ses propres idées , nous croyons qu'il eut pensé d'une manière plus saine & plus judicieuse.

Il faut excuser en faveur de la circonstance ce qui se trouve d'exagéré dans l'éloge de l'Abbé *Arnaud* ; qu'il soit permis au nouvel Académicien de louer les mémoires de son prédécesseur sur la prose grecque , quoique l'imagination y domine aux dépens de l'érudition & de l'exactitude. Pardonnons lui même d'avoir dit que l'Abbé *Arnaud* avoit remplacé *Homère* sur le trône de la poésie , quoiqu'*Homère* n'ait jamais cessé d'occuper ce trône ; mais je ne lui passerai point la remarque qu'il fait sur la prétendue régularité de l'Abbé *Arnaud*.

« Quelquefois , dit - il , dans ces compositions animées , M. l'Abbé *Arnaud* paroît vouloir secouer le joug des règles ; mais presque tous jours il les respecte. Me trompai-je »

* Voyez le discours de réception de M. de Condorcet.

» en jugeant que son oreille étoit le
 » frein de son imagination. Le tour
 » nombreux de sa phrase arrêtoit
 » l'essor de ses idées ; ce qu'il avoit
 » dans l'esprit d'audace & d'impac-
 » tience , restoit comme enchaîné
 » dans la mesure de ses périodes , &
 » le sentiment de l'harmonie qui gou-
 » vernoit son style , le soumettoit à
 » des principes qu'il observoit sans
 » les aimer ». C'est bien inutilement
 que M. *Target* tourmente son imagi-
 nation pour tourner & retourner une
 explication chimérique des opérations
 les plus secrètes du cerveau de son
 héros. Ce n'est pas faire son éloge
 que de prétendre qu'il n'aimoit pas
 les principes fondés sur la nature &
 les règles établies par le goût ; mais
 vouloir nous faire accroire qu'il les
 observoit malgré lui , par sensibilité
 pour l'harmonie ; c'est sacrifier la rai-
 son à de vaines subtilités : car le mau-
 vais goût & les périodes quarrées s'ac-
 cordent très-bien ensemble ; on peut
 dire les plus grandes sottises en phrases
 nombreuses & ronflantes ; rien n'est
 plus arrondi , plus harmonieux , mais
 en même temps rien n'est plus bur-

lesque , plus guindé , plus contraire au vrai goût que les métaphores & les hyperboles de *Balzac*.

Si l'Orateur ne raisonne pas toujours juste , il sent vivement ce qui est beau & honnête , & son cœur répare les torts de son esprit. Les âmes sensibles lui sçauront gré d'avoir revelé le premier un fait inconnu qui fait plus d'honneur à la mémoire de son prédécesseur que les *variétés littéraires* & le *Journal étranger*. » Un

» Curé lui demande le paiement d'une
» portion congrue. L'Abbé de Grand-
» champ veut se défendre. Le Curé
» vient lui exposer son indigence ,
» & n'a pas de peine à l'émouvoir.
» M. l'Abbé *Arnaud* soulagera le Curé
» pendant sa vie. Il s'y engagea &
» tint parole. Mais il n'a point de loi
» à prescrire après sa mort. Que fera-
» t-il donc ? Il peut désirer de perdre
» sa cause , & il le désire. Il peut
» chercher des titres contre lui-même ,
» & il en cherche : il est assez heu-
» reux pour en trouver ; il en arme
» son adversaire , & à force de soins
» il parvient à être condamné.

C'est dommage qu'après un trait si attendrissant & si noble, M. *Target* revienne encore à son paradoxe favori sur la prééminence & la supériorité de notre siècle. Il prétend que dans toute autre époque l'Abbé *Arnaud*, par la vivacité de son esprit, auroit été incapable du succès qu'il a obtenu dans le genre de l'analyse. En voulant louer notre siècle, il en fait la critique : c'est dans ces jours d'ignorance & de frivolité qu'un bel esprit, à la faveur de quelques compilations superficielles, peut passer pour sçavant ; & que des dissertations littéraires, écrites d'un style emphatique, peuvent en imposer : dans un siècle de goût & de lumières on veut que chaque genre ait la couleur qui lui est propre ; on méprise le littérateur charlatan qui veut être Poète mal-à-propos, & qui fait des phrases au lieu de nous donner des notions exactes. Au reste, l'Abbé *Arnaud*, de notre temps même, n'a obtenu aucun succès dans le genre de l'analyse qu'il a très-peu cultivé. Ses mémoires sur la prose grecque sont presque le seul ouvrage de cette nature qu'il ait pu-

blié , & ils ne font pas effimés ; les jugemens sur divers Ecrivains étrangers ne font point du ressort de l'analyse. Ils admettoient toute la pompe du style , toutes les grâces de l'imagination.

Je ne suis pas aussi satisfait que le nouvel Académicien de voir les lettres s'emparer de la science , la magie du style s'unir aux mystères de la Physique , l'art de la parole pénétrer dans les doctrines les plus arides. Il résulte de ce mélange indiscret que les Orateurs & les Poëtes deviennent durs & secs , & que les sçavans sont frivoles & superficiels.

Gardons - nous , dit l'Orateur , de refuser les présens que nous fait le génie. Je crois l'avis très inutile , & quand on ne nous donne rien , nous n'avons pas la peine de refuser. L'esprit marche toujours en avant , jamais il n'a sçu revenir sur ses pas. J'en appelle à l'expérience. N'a-t-on pas vu après le siècle d'Auguste l'ignorance & la barbarie succéder insensiblement aux sciences & aux arts ; l'esprit n'est-il pas retombé dans les mêmes ténèbres

d'où il étoit sorti. Je m'imagine que sous *Marc - Aurele* , lorsque la décadence s'annonçoit déjà comme aujourd'hui par des signes sensibles , il y avoit de beaux esprits & des philosophes qui parloient très - lestement du siècle d'*Auguste* , & qui soutenoient que *l'esprit marchoit toujours en avant*. Un auteur fêté dans son siècle doit toujours , soit par reconnoissance , soit par amour propre , le mettre au-dessus de tous les autres.

» Si quelques esprits prévenus contre toute pensée nouvelle vouloient depuis trente ans n'appercevoir que des erreurs où l'on annonce des vérités ; s'ils ne prévoyoiént que des abus toutes les fois qu'on nous fait espérer des reformes ; si dans chaque préjugé qui s'affoiblit , ils regrettoient toujours une institution avantageuse , j'éviterois encore de les affliger par la contradiction ; j'essayerois de les consoler au lieu de les combattre ; & ne pourrais-je pas leur dire ? Les haines nationales s'éteignent insensiblement de jour en jour. On croira bientôt que la

» prospérité d'un peuple n'est pas le
 » malheur des nations voisines; la fu-
 » reur de la guerre n'est plus un hé-
 » roïsme; l'administration un mystère;
 » la politique une énigme. Honorée
 » dans l'opinion, l'agriculture étend
 » ses conquêtes; tout persuade que
 » la population s'est accrue. L'indi-
 » gence séparée du crime & exempte
 » des soupçons, n'a plus du moins à
 » rougir de sa captivité. L'infirmité du
 » pauvre commence à être accueillie
 » dans des asyles plus *salutaires*, & ob-
 » tient des soins plus dignes de l'hu-
 » manité. Les fêtes de la nation sont
 » consacrées par la bienfaisance, &
 » l'allégresse publique devient le si-
 » gnal des consolations pour les mal-
 » heureux. &c. &c.

J'avoue, Monsieur, que ce tableau, quelque brillant, quelque flatteur qu'il soit, ne me *console* point. J'aimerois mieux que M. *Target*, au lieu de me *consoler* comme un enfant par ces vaines apparences, me combattit avec des raisons solides : car vous voyez bien, Monsieur, que je suis un de ces *esprits qui depuis trente ans n'aperçoivent*

vent que des erreurs, où l'on prétend annoncer des vérités. Je voudrois bien que l'Orateur n'eût pas des mœurs si douces, & que sans craindre de *m'affliger par la contradiction*, de m'écrafer même par des argumens sans réplique, il me fit voir impitoyablement quelles sont ces *vérités qu'on annonce*, ces *réformes qui s'établissent*, ces *préjugés qui s'affoiblissent*; quelles sont, en un mot, depuis 30 ans, les innovations vraiment utiles dans l'ordre civil & moral; car j'en vois, moi, de bien nuisibles, & je les cite hardiment: les progrès effrayans du luxe qui rend l'esprit faux & ôte à l'ame tous son ressort; l'oubli de tous les principes décoré du nom de sagesse; une douceur funeste dans les mœurs, qui afflige la vertu par l'indifférence & encourage le vice par l'impunité; l'égoïsme qui désunit & appauvrit les familles, & isole l'homme au milieu de la société; l'éducation de la jeunesse & l'espoir de la postérité sacrifiés à des systèmes absurdes; le fanatisme philosophique; la multitude des cottières littéraires; le charlatanisme des sçavans; l'engouement

& la crédulité des gens du monde &c.

Si les haines nationales s'éteignent ; c'est avec l'amour de la patrie. Mais il n'est pas même vrai qu'elles s'éteignent ; elles restent assoupies, soit par le défaut d'occasion, soit par l'épuisement & la foiblesse des nations rivales. Qu'on ouvre le *Télémaque*, on verra si c'est depuis trente ans que la fureur de la guerre n'est plus regardée ; par les bons esprits, comme un héroïsme. au reste, s'il faut choisir entre deux maux, peut-être seroit-il à souhaiter que les ames françoises fussent encore exaltées par le désir excessif de la gloire & par l'enthousiasme guerrier, plutôt que d'être abatardies par un vil intérêt personnel & concentrées dans le sentiment de leur existence. *Henri IV* & *Sully* ne faisoient point de l'administration un mystère, ni de la politique une énigme, & il ne faut pas attribuer exclusivement au temps présent ce qui fut toujours la marque des bons gouvernemens. *L'agriculture est honorée dans l'opinion*, mais fort peu dans la pratique ; car les possesseurs de terres

terres en mangeant le revenu à Paris ; la plupart même cherchent à aliéner les domaines de leurs ayeux pour grossir leur capital , & ne trouvent point d'acheteurs. Si l'agriculture étend ses conquêtes , c'est dans les Journaux & dans les sçavans traités des économistes : ce qui fait vraiment fleurir l'agriculture, ce ne sont point des sociétés de spéculatifs qui n'ont pas un pouce de terre ; c'est l'aisance du laboureur , c'est la consommation des denrées sur le lieu qui les a produites , c'est la division des domaines ruraux en plusieurs petites cultures. On fait sonner bien haut quelques sommes légères que la vanité enregistre dans le Journal de Paris : cet éclat même prouve combien la bienfaisance est rare , puisque les moindres actes sont annoncés avec tant de fracas. Il n'y avoit point, il y a 30 ans, de trompette publique pour publier dans toute la ville combien un particulier avoit donné d'écus & même de fols à des mères nourrices &c. La vraie générosité ne se trouve jamais avec

le luxe & l'égoïsme, & pour quelques malheureux qu'on soulage avec faste, les mœurs publiques en font tous les jours des milliers qui périssent sans secours. En général, ce discours n'est pas fort de choses; l'Orateur ne pense pas assez d'après lui-même; mais il a de la chaleur & de la sensibilité; son style est ingénieux & brillant, on y trouve même du nerf; mais on désireroit plus de pureté & de naturel.

M. le Duc de *Nivernois*, à sa politesse, à ses graces ordinaires, paroît avoir voulu joindre plus de force & d'élévation, comme pour montrer qu'il sçait être orateur quand il lui plaît. Nous ne craignons point de citer de préférence le morceau sur les Journalistes.

» Dans un temps où le progrès
 » des connoissances inspire à tout le
 » monde le goût & l'émulation du
 » sçavoir, mais où tout le monde n'a
 » pas le temps, ou n'a pas la patience
 » d'étudier, les Journaux sont utiles,
 » peut être même nécessaires, & l'em-
 » ploi de Journaliste est digne d'être
 » exercé par les meilleurs esprits; il

est même intéressant qu'il ne tombe
jamais en d'autres mains. Il importe
souverainement aux lettres & aux
mœurs que le Journaliste réunisse
des qualités dont l'assemblage n'est
pas commun, la pureté du goût &
les trésors du savoir ; le mérite du
style, & sur-tout autant de justice
dans le cœur que de justesse dans
l'esprit. Oui, le Journaliste exerce
une sorte de ministère public &
légal ; c'est un rapporteur, qui,
après avoir fait le dépouillement
des matériaux dont il extrait la
substance, ne peut, sans préven-
tion, rien déguiser, rien exagérer,
ni rien omettre ; ses fonctions sont
de rigueur, il doit être impassible
comme la loi. Il est coupable si
l'esprit de fatyre ou celui de par-
tialité lui font pallier ou aggraver
des fautes ; s'il s'attache maligne-
ment à relever des défauts, ou si,
entraîné par quelque affection par-
ticulière, il ne s'occupe qu'à faire
valoir les beautés. Mais celui qui,
ne perdant jamais de vue ses de-
voirs & la dignité de son emploi,

» n'offre au lecteur que des analyses
 » exactes & précises , des résultats
 » clairs & légitimes , des conclusions
 » judicieuses & impartiales, celui-là
 » mérite la reconnaissance des Au-
 » teurs , des Lecteurs & de la Répu-
 » blique des lettres.

Voilà , Monsieur , une doctrine & une manière de penser tout - à - fait nouvelle à l'Académie. L'on ne parloit jadis des critiques que dans un style très-peu philosophique; c'étoient des insectes qu'il falloit écraser , des monstres qu'il falloit étouffer , &c. Toutes les injures , tous les sarcasmes que la haine & la rage peuvent inspirer à l'orgueil humilié , venoient se placer naturellement sous la plume du défunt Secrétaire de l'Académie , & d'autres philosophes de la suite de *Voltaire* ; cette horreur même de la critique , qui les faisoit entrer en crise au seul nom de Journaliste , étoit devenue très-ridicule , parce qu'on l'attribuoit à la peur qu'ils en avoient. M. le Duc de *Nivernois* n'a pas les mêmes raisons d'abhorrer les écrivains périodiques. Il peut , sans craindre

les conséquences , admettre l'utilité des Journaux , puisqu'il est la preuve de leur justice.

Je suis , &c.

LE T T R E II.

La Femme Jalouse , Comédie en cinq actes & en vers , par M. Desforges , représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi , le Mardi 15 Février 1785 ; & à Versailles , le 11 Mars suivant , devant Leurs Majestés. Le prix est de trente sols. A Paris , chez Prault , Imprimeur du Roi , Quai des Augustins , à l'Immortalité.

L'ESTIMABLE Auteur de *Tom-Jones* à Londres , poursuit toujours , Monsieur , sa carrière dramatique , & cette nouvelle production tient tout ce

que *Tom-Jones* avoit promis. Cette fois il a travaillé d'après lui-même , au lieu qu'il avoit eu de grandes obligations à *Fielding*. Il est vrai qu'on a imprimé qu'il avoit encore puisé le sujet de la *Femme jalouse*, dans une pièce angloise de ce nom , & dans un cannevas italien : mais M. D. s'en défend très-nettement dans sa préface , & offre à ceux qui voudront passer chez lui , de confronter tous ces ouvrages avec le sien. Il déclare aussi très-précisément qu'il est faux que sa pièce ait été lue & refusée aux François ; il ajoute même qu'elle n'a pas dû y être lue , & que les raisons qui l'attachent au théâtre Italien sont connues , & faites pour être approuvées de tout le monde ; & il saisit cette occasion de témoigner sa reconnoissance aux Acteurs de ce Théâtre. Le reste de sa préface est consacré à répondre à quelques objections relatives au fond de la pièce.

: *Dorfan* a épousé en secondes nœces une femme qui depuis seize ans le tourmente , à force de l'aimer. Sa jalousie s'annonce fort bien par le pre-

mier vers du monologue qui commence la pièce :

Il est entré fort tard , — assurément pour cause.

Elle voit un secrétaire ouvert ; *cela lui donne envie*. Elle y fait des recherches , & n'y trouve rien : mais un double fond s'ouvre , & réveille tous ses soupçons. Elle trouve une boîte d'or , qui lui donne occasion de dire :

Et la boîte à coup sûr , cachant quelque mystère ,

Aura son double fond comme le secrétaire.

En effet , elle ne peut ouvrir la boîte , & en est furieuse. *Blaisot* , valet de *M. Dorfan* , vient rendre compte à *Justine* , & à *Gervais* son père , vieux domestique retiré , d'une double commission qui lui a été donnée. *M. Dorfan* veut voir le bon *Gervais* , & *M. Daranville* son ami. Ce *Blaisot* est un valet très-familier , qui se mêle de tout , devine tout ; voilà comme je voudrois qu'ils fussent presque tous :

autrement ils sont très-déplacés , quand ils sont les confidens des Maîtres , ou les intrigans de la pièce. *M. Dorfan* , seul avec *Gervais* , lui fait part de son projet ; il attend une jeune personne de Tours , & lui destine un logement chez *Gervais* même. Celui-ci reçoit de bien bon cœur cette préférence , & sort pour acheter un meuble , & pour tout préparer. *Eugénie* vient souhaiter le bon jour à son papa : cette *Eugénie* est bien la jeune personne de quinze ans , la plus intéressante , la plus naïve... peut-être trop. Elle répand sur toute la pièce une teinte de douceur & d'aménité... elle ouvre son cœur à son papa , & lui dit qu'elle aime *Ferval* , qu'elle le lui a dit d'hier seulement. Son père l'approuve , & *Eugénie* dit à sa bonne :

Là , là ne gronde plus , ma petite Justine. J'aime -- c'est un bonheur que j'ai de plus que toi.

Tu l'auras , si tu veux , -- c'est un grand bien , crois moi.

Comme *Dorfan* félicite *Justine* de

L'heureux succès des soins qu'elle a donnés à *Eugénie*, celle-ci le presse d'embrasser sa bonne. Il l'embrasse, & *Madame Dorfan* paroît : cela n'est-il pas malheureux !... Franchement, je n'aime point cet incident, cette surprise, & encore moins l'exclamation de la femme :

O ciel quelle infamie !

Il n'est pas vraisemblable que *Dorfan* embrasse la gouvernante de sa fille, & c'est de toute manière une situation déplacée sur le Théâtre. Malheureusement, il va être question long-temps de ce baiser-là. *Madame Dorfan* veut chasser *Justine* : celle-ci y consent. L'époux veut qu'elle reste. Tout cela ressemble un peu à certaine scène des *Femmes savantes*, & si la cause est différente, l'effet est à-peu-près le même. *Madame Dorfan* sort furieuse. *Daraville* arrive : *Daraville* est le tuteur de la femme, & l'ami du mari, un peu brusque, un peu dur, mais franc, mais bon & loyal : il donne du ton à la pièce, & en fait le dénouement. Seul avec son ami, il lui reproche sa

foiblesse , & l'exhorte à être le maître chez lui. Autre imitation des *Femmes savantes*. Mais , il faut le dire , si le rôle de *Chrisale* est mieux caractérisé , que celui de M. *Dorsan* , le rôle d'*Ariste* est bien moins vigoureux que celui de *Daranville*. *Dorsan* lui fait confidence de la jeune personne qui lui vient de Tours : c'est une jeune fille de dix-huit ans , fruit de son premier hymen , hymen secret. Il avoit juré à sa mère mourante , de cacher sa fille à sa seconde femme , si jamais il se remarioit. C'est ce qu'il a fait ; il a tenu *Clemence* éloignée , & s'est contenté de veiller sur elle de loin. Celle qui lui tenoit lieu de mère n'étant plus , on lui renvoye l'orpheline ; il l'attend aujourd'hui même : il prie donc son ami d'aller la recevoir à la descente des voitures , & de la conduire chez *Gervais* , où elle doit loger en attendant. L'ami n'approuve point ces détours , & voudroit que *Dorsan* présentât *Clemence* à sa femme , & lui dît , *c'est ma fille*. Je serois assez de son avis , ce seroit sans doute s'épargner bien des tourmens ; mais il ne

faut pas pousser trop loin la sévérité : le serment de *Dorsan*, la jalousie de sa femme suffisent, peut-être à la rigueur, pour motiver ses craintes & sa discrétion : au reste, l'autorité sur laquelle l'auteur appuie cette espèce d'in vraisemblance, n'a pas dû lui en imposer.

» Qu'*Amenaide* dise que c'est à
» *Tancrede*, & non à *Solamir* qu'elle
» a écrit ; que *Zaïre* nomme *Nereflan*
» son frère ; que *Nanine* déclare que
» c'est à son père qu'elle envoie les
» présens du Comte, que deviendront
» ces trois sublimes Ouvrages ? »

M. Desforges est trop prodigue de l'épithète sublime : ce ne sont pas les défauts de *Voltaire* qu'il faut imiter, & l'intrigue de ces trois pièces prétendues sublimes, est foible & mesquine.

• *Daranville* va donc recevoir la jeune personne, & *Dorsan* qui, par parenthèse, a cherché sa boîte pour comparer la fille & la mère, sort très-piqué de l'indiscrétion de sa femme, qu'il croit seule capable de ce trait. Ici finit le premier acte.

Eugenie & *Ferval* ouvrent le second.

Elle craint de l'épouser , de peur d'être jalouse comme sa maman.

Enfin , je suis sa fille ;
Qui fait ! la jalousie est un mal de famille.

Ferval essaie de la rassurer , & prie *M. Dorfan* de l'aider. Ce bon père dissimule ses propres chagrins pour tranquilliser sa fille. *Madame Dorfan* paroît , la boîte à la main. Elle a vu mille Marchands ; aucun n'en sçait le secret. Elle presse son mari de la lui ouvrir. Il y met une condition , qu'elle unira *Eugenie* & *Ferval*. Elle refuse , & craint un piège : il refuse à son tour. L'épouse , hors d'elle , veut irriter sa fille contre tous les hommes , mais ne peut la persuader. Il lui vient une idée , c'est de faire de *Ferval* un espion , & de lui promettre *Eugenie* à ce prix. Il s'en défend avec fermeté : elle eût dû s'y attendre ; & l'Auteur n'y a pas assez réfléchi. En ce moment , il fait faire une bassesse à *Madame Dorfan* , qu'il a voulu rendre intéressante. *Gervais* ramène sa fille pour avoir une explication. C'est le retour de *Marine*

dans les *Femmes savantes* ; c'est l'inquiétude de *Philippe - Hombert* dans *Nanine* ; & d'ailleurs c'est trop revenir sur une circonstance ignoble. Cela amène pourtant une réconciliation très-touchante. Dieu sait combien elle durera ! Un trait assez plaisant, c'est que *Daranville* entre au moment où les époux s'embrassent.

Ah ! l'on s'embrasse ici ? Parbleu ! c'est du nouveau.

Madame Dorfan rentre. *Daranville* apprend à son ami que *Clémence* est arrivée d'hier, qu'il ne sait pas où elle est, & qu'elle descendra probablement chez *M. Dorfan*. Ils sortent tous pour l'aller découvrir, & la pauvre *Eugenie* reste seule, très-piquée de ce qu'ils ont emmené *Ferval*... Mais, dit-elle,

Allons à mon piano. Je ne crains plus l'ennui,

Et je chanterai bien, la chanson est de lui.

Au troisième acte *Madame Dorfan*

veut tenter *Blaise* & le faire jafer sur son mari , tentation bien plus plaisante que celle de tantôt : le valet répond en galant homme , & finit par un trait fort piquant & très-moral.

Tandis que j'épierai le mari de Madame ,
Il faudra que Madame épie aussi ma femme.

Mais voici la crise qui va commencer. Un voiturier apporte à Madame *Dorfan* son livre , elle y lit qu'une jeune personne est adressée de Tours à son mari. La voilà aux champs. Elle sort avec le voiturier. Pendant ce temps là la jeune personne arrive & ne trouve qu'*Eugénie*. Délicieuse entrevue ! Je voudrois vous transcrire la scène toute entière. Je vais du moins vous reciter quelque chose.

E U G E N I E.

Je sens , en vous voyant , une joie infinie ,
Mademoiselle , — vrai.

C L E M E N C E.

C'est un grand bien pour moi.

EUGENIE.

Ah ! tant mieux. (*à part.*)

Mon cœur bat , je ne fais pas pourquoi.
Eh ! quelle est donc cette jeune étrangère
Qui depuis un instant ?... (*Haut.*)

Rassurez-vous ma chère :

.

Tenez , embrassons - nous , car je m'en
meurs d'envie.

CLEMENCE.

Ah ! d'un si doux accueil que mon âme
est ravie !

Je sens couler mes pleurs.

EUGENIE.

Je vais pleurer aussi ,
C'est singulier ! qui peut nous attendrir
ainsi.

CLEMENCE.

Vous , c'est la pitié : moi , c'est la re-
connoissance.

EUGENIE.

Vous ne m'en devez pas. — Je cède à la
puissance

40 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

D'un sentiment bien doux, qui n'est point
la pitié,

Et je croirois plutôt que c'est de l'amitié.

.

EUGÉNIE.

Si vous restez ici, nous serons les deux
sœurs.

CLEMENCE.

Ah ! par quel doux penchant je me sens
entraînée.

EUGÉNIE.

Vous avez dix-huit ans ?

CLEMENCE.

Oui.

EUGÉNIE.

Vous serez l'aînée ?

Moi, je n'en ai que quinze.

Dorfan arrive, embrasse sa fille, sans
se faire connoître à elle que comme
bienfaiteur. *Ferval* accourt, voici *Ma-*
dame. Tout fuit ; *Dorfan* reste. Scène
très-chaude entr'eux, & le mot *sépa-*
rons - nous échappe de la bouche de

Dorfan. Je trouve que c'est trop tôt. Il falloit réserver cette menace pour la fin : c'étoit à *Daranville* seul à frapper ce coup , & il fera moins d'effet ayant déjà été porté. Quoi qu'il en soit , la réponse de la femme a quelque chose de fort naturel & de plaisant malgré la situation.

Tu veux ta liberté mais tu ne l'auras pas. Je vais dans ce moment m'attacher à tes pas : Je te suivrai par-tout , je veux être ton ombre.

Dorfan parle d'un ton ferme , sa femme s'évanouit , revient à elle , & entraîne malgré lui *Ferval* chez *Daranville* pour y chercher l'étrangère. C'est la fin du troisième acte.

Tous sont réunis chez *Gervais* : le bon homme promène sa nouvelle hôtesse & sa compagnie dans la maison. Cependant *Dorfan* & *Daranville* restent seuls. Le dernier veut amener son ami à menacer sa femme d'un divorce. Vous sentez , Monsieur , que ce trait n'est plus de la même force. Le mari y consent après de

longs combats. *Ferval* vient rendre compte à *Daranville* de la recherche & du dégât que Madame *Dorsan* a fait chez lui, & annonce sa prochaine visite ; elle arrive en effet & apperçoit *Clemence*. Quel spectacle ! Elle rappelle à son mari ce qu'il lui avoit dit au sujet du portrait.

- » Né de l'idée & de la fantaisie ,
- » Ce portrait n'a pas droit d'armer ta
 jalousie ;
- » Je me voue à jamais au sort le plus
 fatal ,
- » Si l'univers entier a son original «.

Je suis prêt à avouer , Monsieur , que les apparences sont très-fortes , & que bien des femmes seroient jalouses à la place de Madame *Dorsan*. Mais je pense avec l'auteur qu'il vaut mieux , pour qu'elle intéresse , qu'elle ait des sujets de jalousie , que si elle n'en avoit point du tout ; que d'ailleurs son caractère de jalousie est bien établi , que l'ouverture du secrétaire , les inquiétudes sur la boîte , l'ombrage pour une jeune fille de Tours sont

bien autant de traits de jalousie mal fondée. Mais poursuivons. Madame *Dorfan* interroge *Clemence*. Cette scène & en général le personnage de cette petite fille de Tours est presque une copie d'un incident très-connu, sur lequel est fondée une partie de l'intrigue de l'*Ecole des Mères*, de *Lachaussee*: de pareilles imitations sont de véritables larcins. La femme furieuse éclatte, le mari menace, & finit par ce trait plein de force.

Un ami vous restoit, -- & c'étoit votre
époux ;

Mais qui dans l'univers n'eût pitié de
personne ,

Mérite qu'à la fin l'univers l'abandonne.
Plus d'espoir de retour , il vous est in-
terdit ,

Et vous vous souviendrez que je vous l'ai
prédit,

Après ce discours il emmene tout le monde , elle reste avec les domestiques & fort sans dire un mot, silence plus éloquent que tous les discours dans une pareille situation.

Le 5^{ème}. acte se passe chez *Daranville* ; & ces changemens de scène si fréquens sont un véritable défaut. Cette pièce estimable le seroit encore plus , si l'Auteur y avoit joint le mérite des difficultés vaincues. Dira-t-il que cette unité étoit impraticable ? Je répondrai d'abord que c'est un sujet vicieux que celui qui exclut l'unité. Mais j'irai plus loin , & je soutiendrai qu'en y réfléchissant davantage il étoit très - possible de maintenir toujours la scène chez *Madame Dorsan*. *Clemence* pouvoit, au quatrième acte , y être surprise comme chez *Gervais* ; & *Daranville* pouvoit au cinquième venir annoncer lui-même à sa pupille la résolution de *Dorsan*.

Daranville détermine enfin son ami à consentir qu'il écrive à sa femme pour lui annoncer la séparation. *Gervais* porte la lettre. En attendant la réponse , l'Auteur a placé une scène touchante encore , mais d'une teinte plus douce. *Clemence* , pour mettre fin à ces orages , prie M. *Dorsan* de la placer dans un couvent. Il ne peut y consentir, Il la serre contre son sein ,

& lui déclare qu'elle est sa fille; reconnaissance sans doute très-usée, & qui rappelle celle du *Glorieux*, & tant d'autres, mais qui fait encore pleurer. *Dorsan* lui parle d'un époux, & *Darville*, qui déjà avoit instruit le public de ce penchant, achève de se peindre tout en parlant d'un autre: *Clemence* répond avec beaucoup d'esprit & de modestie.

Monsieur, en sa faveur ce portrait me dispose;

Et quoiqu'on n'ait voulu le peindre qu'à demi,

De mon père, je crois, c'est le meilleur ami.

On annonce Madame *Dorsan*; *Darville* fait entrer tout le monde dans un cabinet voisin & l'attend de pied ferme, elle arrive, désolée, toute en pleurs, & vient demander l'explication de sa lettre. Il la lui donne, & se plaint d'abord de son outrageante inquisition. Enfin il la pousse à bout, & en paroît presque dur. Mais elle montre tant de repentir & d'amour

pour un recueil où il entre très-peu du sien. C'est une bonne foi rare dans le siècle où nous vivons. Il est vrai que les traits réunis dans cet ouvrage étoient épars çà & là, qu'ils étoient ailleurs à côté d'anecdotes scandaleuses ou de réflexions dangereuses ; c'est avoir rendu à la jeunesse un service essentiel que d'avoir composé de tous ces faits & dits mémorables & instructifs , un seul corps d'ouvrage ; d'avoir présenté des exemples de vertu sans le mélange du vice , & de former tout à la fois son style & son cœur. J'ose dire , M. , que ce recueil n'est pas bon seulement pour les jeunes élèves & les écoliers , mais aussi pour les hommes faits. Ils sont tous un peu enfans. La morale toute sèche les rebute , & ils ne lui font grace qu'en faveur de l'action , de l'intérêt ou de l'agrément. Ces qualités sont réunies dans l'ouvrage que je vous annonce. D'autres l'eussent divisé par chapitres & auroient classé les diverses vertus ; d'autres , tels que M. *Filassier* , dans un ouvrage récent , auroient présenté cette morale sous la forme alphabétique.

lique. M. B. a préféré de jeter ça & là tous ces faits , sans s'assujettir à aucun ordre. Il s'est flaté de répandre par - là plus de variété dans son recueil. Pour moi , je ne goûterois ni la forme alphabétique , qui admet les plus choquantes disparates dans la même page , ni celle que notre auteur a suivie & qui enfante une assez grande confusion. Je n'aime pas à passer de l'anecdote du *Lion & de l'Espagneul* à l'éloquence de *Massillon* ; & de l'histoire d'un *bon Religieux* à la vengeance d'un *jeune soldat* , que suit une anecdote philosophique. Mais au fond c'est un inconvénient fort léger , ce seroit tout au plus un défaut de forme , racheté d'ailleurs par une grande abondance de faits presque tous bien choisis , & respirant la plupart une morale saine & pure. Le suicide & le duel y sont combattus par les deux traits suivans.

» Il y a plus de courage à supporter
» la vie qu'à se l'ôter. Cette vérité
» est confirmée par plusieurs exem-
» ples & notamment par celui d'un
» homme dont il est parlé dans un

» livre italien, imprimé, depuis peu.
 » Après avoir rendu compte à son
 » ami, des revers terribles qu'il ve-
 » noit d'effuyer : *eh bien*, ajouta-t-il,
 » *qu'auriez-vous fait à ma place dans*
 » *de telles extrémités ?* Qui, moi, ré-
 » pondit le confident ? *Je me serois*
 » *donné la mort.* — J'ai plus fait,
 » reprit l'autre froidement, j'ai vécu.

Voici l'anecdote pour le duel, elle
 a pour titre : *la bravoure bien entendue.*

» *Lamothe - Gondrin & d'Aussun*
 » étoient deux Officiers très-braves,
 » dont les noms se trouvent cités
 » avec honneur dans les relations de
 » nos guerres d'Italie du sixième siècle.
 » Le courage, ou plutôt une bravoure
 » mal-entendue avoit fait naître en-
 » tre eux une espèce d'émulation qui
 » leur mettoit sans cesse les armes à
 » la main l'un contre l'autre. Un jour
 » qu'ils étoient en présence de l'en-
 » nemi, ils prirent querelle selon leur
 » coutume ; on s'échauffoit, le sang
 » alloit couler. *Que faisons-nous, dit*
 » *alors Lamothe-Gondrin à d'Aussun ?*
 » *Tous les deux nous nous piquons de*
 » *bravoure ; employons - la contre les*

» ennemis de l'Etat , & cessons de donner
 » à nos soldats un exemple dangereux :
 » le vrai courage est de bien servir le Roi.
 » A ces mots , il baisse la visière
 » de son casque , & met sa lance
 » en arrêt. Les éclairs sont moins
 » prompts ; il fond avec impétuosité
 » sur un des quartiers des ennemis ;
 » d'Aussun le suit , l'un & l'autre don-
 » nèrent des marques incroyables de
 » valeur ».

Ce recueil est rempli de traits d'hu-
 manité , de bienfaisance. *Henri IV* ,
Turenne , *Catinat* , &c. y jouent tous
 un grand rôle. Les traits de dévoue-
 ment des religieux , & l'intrépidité
 des guerriers y trouvent également
 place , & il est aisé de voir que l'édi-
 teur de cette *morale en action* est un
 chrétien. Sa préface annonce le des-
 sein de parer encore la morale par
 les préceptes sublimes de la sagesse
 évangélique , & il tient bien sa pro-
 messe dans le cours de l'ouvrage. Ce-
 pendant il y sème de temps en temps
 des anecdotes qui ne sont que plai-
 santes. Il travaille pour la jeunesse ,
 cela est bien naturel. On peut même

à tout âge s'amuser du trait suivant.

» Un Officier gascon ayant obtenu
 » de *Louis XIV*, en 1680, une gra-
 » tification de quinze cens livres,
 » alla trouver *M. Colbert* pour qu'il
 » lui fît compter cette somme. Ce
 » Ministre étoit à dîner avec trois ou
 » quatre Seigneurs. Le gascon, sans
 » se faire annoncer, entre dans la cham-
 » bre où l'on mangeoit, avec la har-
 » diesse qu'inspire l'air de la Guyenne
 » & avec un accent qui ne démentoit
 » point son pays, il s'approche de la
 » table & dit tout haut : Messieurs,
 » avec votre permission, lequel de
 » vous autres est *Colbert* ? C'est moi,
 » Monsieur, dit *M. Colbert*. Qu'y a-
 » t-il pour votre service ? Là, pas
 » grand chose, dit l'autre, un petit
 » ordre du Roi pour me compter
 » 500 écus.

» *M. Colbert* qui étoit d'humeur de
 » se divertir, pria le gascon de se
 » mettre à table, lui fit donner
 » un couvert, & lui promit de le
 » faire expédier après le dîner. Le
 » Gascon accepta l'offre sans faire
 » de façon, mangea comme quatre ;

» après quoi M. Colbert fit venir un
» de ses commis qui mena M. l'Offi-
» cier au bureau, où on lui compta
» cent pistoles. Comme il dit qu'il
» en devoit toucher 150, le commis
» lui répondit, il est vrai, mais on en
» retient 50 pour votre dîner. *Cadédis,*
» s'écria le Gascon, *50 pistoles pour*
» *un dîner ! je ne donne que vingt sols*
» *à mon auberge.* Je le crois, dit le
» commis ; mais vous ne mangez pas
» avec M. Colbert ; & c'est cet hon-
» neur là qu'on vous fait payer : hé-
» bien, répondit le Gascon, *puisque*
» *cela est ainsi, gardez tout, ce n'est pas*
» *la peine que je prenne cent pistoles ;*
» *j'amenerai demain un de mes amis*
» *dîner ici, & cela sera fini.*

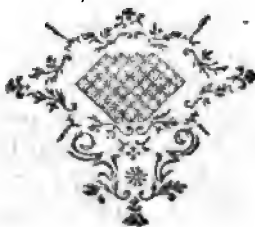
» On rapporta ce discours à M.
» Colbert qui admira cette gasconnade,
» & fit compter les 500 écus à ce
» pauvre Officier qui n'avoit peut-
» être pour lors que cela pour tout
» bien, & lui rendit mille bons of-
» fices dans la suite. On en fit l'hif-
» toire à Louis XIV, qui en rit
» beaucoup «.

En un mot, Monsieur, ce recueil

est l'ouvrage d'une belle ame & d'un esprit orné : & je finis par souhaiter, comme l'Auteur, que les Professeurs l'adoptent & en fassent un livre classique, qui, lu journellement, surtout dans les hautes classes, inspireroit de bonne heure le goût des actions vertueuses & le desir de les imiter.

Le nom de M. *Barentin* qui est à la tête de cet ouvrage est bien propre à lui donner un nouveau relief, & honore également la Magistrature & les lettres.

Je suis, &c.



L E T T R E I V.

Œuvres choisies de l'Abbé Prevost, avec figures ; tom. 36 — 40 ; dernière livraison, contenant l'histoire de Cicéron, tirée de ses écrits & des monumens de son siècle, avec les preuves & des éclaircissemens, traduits de l'anglois, par l'Abbé Prevost. 4 vol. A Amsterdam, & se trouve à Paris, rue & hôtel Serpente. 1784.

VOICI enfin, Monsieur, la dernière livraison des Œuvres choisies de l'Abbé Prevost. Les quatre volumes qui la terminent, & que je vous annonce contiennent la vie de Cicéron ; & ce n'étoit pas l'ouvrage de l'Abbé Prevost le plus connu : les autres, il suffisoit presque de les nommer. Celui-ci, il ne sera pas inutile de vous en dire quelque chose. Il le faut

avouer, l'Abbé *Prevost* a réuni deux mérites qui s'allient rarement ; celui d'enfanter des ouvrages pleins d'imagination ; & celui d'enrichir notre langue de plusieurs productions étrangères très-estimables.

A la tête de cette traduction, l'Abbé *Prevost* a mis une préface où il éclaircit quelques doutes, relève quelques erreurs, supplée quelques omissions. Une autre préface suit, & c'est celle de l'auteur anglois, de *M. Middleton* ; elle est bien propre à faire naître au lecteur le desir de connoître l'histoire de *Cicéron* ; elle indique le plan que l'auteur a suivi, les recherches qu'il a faites, l'esprit dans lequel il a écrit, & promet beaucoup de modération & d'impartialité. *M. M.* finit par donner une idée de la forme du gouvernement des Romains, afin de mettre ses lecteurs plus à portée de le suivre dans ses récits. En général, tout ce qu'il promet dans sa préface, il l'exécute dans son histoire ; ce qui est assez rare aujourd'hui.

C'est une histoire intéressante sans doute que celle de *Cicéron*. Ce nom

seul élève l'ame, & c'est avec un religieux respect qu'on commence cette lecture. Car enfin, nul homme ne joua un aussi beau rôle dans la République romaine que *Cicéron*. Bien des gens n'en sont peut-être pas assez convaincus. On se représente *Cicéron* comme un orateur éloquent, & c'est à peu près tout. Quelques uns le regardent encore comme un excellent écrivain philosophique. Du reste, on le traite d'homme vain, foible, lâche, pusillanime; telle est à peu près l'idée qu'on se forme de *Cicéron*. On ne réfléchit pas au double personnage que *Cicéron* a joué dans l'état; celui d'Orateur & celui de Consul, celui de sçavant écrivain, & celui de citoyen important & de sage politique. Cela seul mériteroit un peu plus d'attention, c'est peut-être la seule fois que l'on a vu l'éloquence élever un citoyen aux premières charges de l'état; & un seul homme, tout à tour, tonner du haut de la tribune; rassurer en plein Sénat la République alarmée; & dissiper une affreuse conjuration; gouverner

sagement les provinces ; mériter même à la guerre les honneurs du triomphe : sans armes , tenir presque la balance entre deux puissans citoyens ; consacrer aux Muses & à la sagesse le loisir que lui laisse une autre administration , & finir glorieusement une si belle vie , victime d'un attentat odieux , qui met tout la République en deuil. Tel a été *Cicéron* , & c'est sous ce point de vue qu'il faut le considérer. Malgré l'éloquence & le sçavoir son ame ne fut pas toujours exempte de vanité ni de foiblesse. Mais jamais vanité ne fut plus naturelle , ni foiblesse plus excusable. Le défenseur des citoyens opprimés , le sauveur de la République put se croire un grand homme ; & un citoyen respectable seulement par son mérite & par une considération justement acquise , dût en effet se trouver assez embarrassé entre deux Généraux placés chacun à la tête d'une armée , & varier plus d'une fois , au sein de tant d'agitations & de catastrophes. Mais si ces taches légères ont quel-

quelquefois obscurci sa gloire, elle reprend tout son éclat au moment de sa mort; & c'est un imposant & douloureux spectacle, que de voir *Cicéron*, à l'approche de ses assassins, sortir de sa litière, arrêter ses esclaves qui veulent le défendre, s'avancer seul vers les meurtriers, &, comme un autre *Coligny*, tendre la gorge au coup mortel.

Ce grand homme a trouvé un historien digne de lui. M. M. décrit, avec beaucoup d'intérêt, les études de *Cicéron*, ses voyages bien différens de ceux d'aujourd'hui, ses premiers succès. Le plus beau moment de sa vie, sans doute, est celui où il délivra Rome de son plus dangereux ennemi, de *Catilina*; Mais le plus touchant peut-être est celui où, rappelé d'avance de son exil par l'Italie entière, il fut rendu enfin aux vœux de ses concitoyens; & si notre héros fut un peu enclin à la vanité, elle eut lieu d'être bien flatée. Il faut convenir que la seconde moitié de sa vie n'offre pas autant de traits intéressants. Le pacifique *Cicéron* ne joue

plus qu'un rôle subalterne, dès qu'une fois *César* paroît, & qu'après lui, les Triumvirs se partagent l'état. Il eût été à souhaiter que cette partie eût été un peu plus resserrée, & malheureusement elle occupe deux volumes comme la première. Il est vrai que la moitié du quatrième est consacrée au portrait de *Cicéron* & au détail de ses ouvrages. C'est un excellent résumé de toute la vie de cet illustre Romain; son caractère y est tracé avec vérité & avec impartialité; ses ouvrages y sont appréciés avec sagacité & discernement; & l'on ne sortira point de cette lecture sans se sentir pénétré d'admiration pour la personne & pour les productions oratoires & philosophiques de *Cicéron*. Cette traduction mérite les mêmes éloges que toutes les autres de l'abbé *Prevost*; même fidélité, même aisance, même élégance & pureté dans le style; & cet estimable ouvrage étoit bien digne de couronner l'intéressante collection de l'un de nos plus ingénieux & de nos plus féconds écrivains.

Je suis, &c.

*Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE
LITTÉRAIRE.*

MONSIEUR,

IL existe auprès de Rocroi, dans le Diocèse de Reims, un phénomène littéraire qui fixe tous les regards. un jeune bucheron qui a passé toute sa vie au milieu des bois & avec des hommes agrestes, donne chaque jour des preuves d'un talent bien précieux, & se distingue dans la carrière poétique. A quatorze ans il ne sçavoit encore ni lire, ni écrire, sa mère n'ayant pour subsister que le secours de son bras; mais en peu de temps il a corrigé l'iniquité des circonstances. Le premier livre qui lui est tombé sous la main a été un volume de *Racine*. Le Peintre du cœur & des passions l'a vivement ému. . . . Son imagination s'est échauffée par degrés. Sensible aux beautés touchantes qui immortalisent à jamais l'Auteur

d'*Athalie*, il s'est plu à l'apprendre de mémoire. Quelques personnes instruites de ce goût singulier dans un habitant des bois, lui ont prêté plusieurs ouvrages, tous marqués au coin de la plus brillante littérature. Les connoissances ont été bientôt multipliées. La lecture a mûri son talent précocce. Après avoir appris les loix de la versification françoise, sans autre mérite que son génie, il a composé un Poëme sur la bataille de Rocroi. M. le Prince de Condé, qui cultive & protège les lettres, l'a honoré de son suffrage, & a récompensé le chantre des Ardennes. Celui-ci dédaignant la richesse, a donné à sa mère la somme dont il avoit été gratifié, a repris sa coignée, & suit, avec une nouvelle ardeur ses inclinations & son goût. On trouve dans la production de ce jeune homme des inexactitudes & des négligences, on pourroit même l'accuser de plagiat; mais ces défauts sont rachetés par des beautés dignes de Boileau & de nos meilleurs modèles. Que son pinceau est séduisant,

lorsqu'il nous présente le tableau des plaisirs innocens qu'on goûte à la campagne ! Qu'il connoît bien la nature & tous ses charmes ! J'ose croire , Messieurs , que vos lecteurs verront , avec intérêt , la pièce que j'ai l'honneur de vous adresser & qui a été dérobée à la modestie de notre bucheron & j'espère que vous en rendrez un compte favorable. J'en ai pour garant la sagesse de vos principes & l'impartialité sévère dont vous vous faites une loi. Elle pourra servir de leçon à nos jeunes Poètes qui promènent de boudoir en boudoir leur muse libertine , & croient que nos Phrynés sont les dispensatrices du talent. Elle leur apprendra qu'on devient Poète à l'école de la nature , qu'elle seule donne le génie , & que le travail le perfectionne.

J'ai l'honneur d'être , &c.

L'Abbé BONNEVIE.

A Rheims.

E P I T R E

*A M. Renard, Avocat à Berlin, pour
servir de réponse à une Lettre dans
laquelle il m'exhortoit à quitter l'ob-
scurité pour la fortune.*

TO I qui par les ressorts d'un aimable
langage,
Réveillant ma tendresse, affermis mon
courage;
Toi de qui les accens attisent dans mon
cœur
Le feu, le noble feu de ma sincère ardeur,
Pardonne, cher Renard, si toujours in-
flexible,
Aux charmes des grandeurs je demeure
insensible,
Et si de mes foyers obstinement épris,
Je dédaigne l'éclat des superbes lambris
Oui, je me plais au sein de mon obscur
asyle.

Eh ! pourquoi quitterais-je un séjour si
tranquille ,

Pour aller m'engager dans ces lieux de
tracas ,

Où règne le démon du trouble & du fracas ;

Où , dans un froid loisir , l'indolente paresse

Coule des jours oisifs filés par la mollesse ;

Où , souvent , trop souvent l'altière impiété

Insulte avec audace à la Divinité ?

Ciel ! pour une fortune accablante &
nuisible

Pourrai-je désertar ma retraite paisible ?

Moi ! quitter à ce prix mon foyer paternel !

Pour être plus heureux me rendre criminel

Ah ! bien loin de mon cœur cet infâme
folie.

Mes yeux ont mesuré le trajet de la vie ;

Faut-il pour un instant qu'on séjourne
ici bas

D'un cahos de soucis embrasser l'embarras ?

Que nous importe hélas ! quand la mort
nous moissonne

D'avoir guidé le soc ou porté la couronne ?

La tombe , où des humains l'orgueil va
se plonger ,

Décore également le Prince & le berger ,

66 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Je sçais bien qu'un mortel, sans cesser
d'être sage,

Peut de fleurs, de plaisirs parsemer son
passage :

Et que lorsque ce Dieu si vanté des humains,
Du temple du bonheur nous ouvre les
chemins,

Nous pourrions, sans blesser les loix de
l'innocence,

Embrasser les douceurs d'une honnête
abondance.

Le bonheur à mes yeux ne se montre-t-il pas ?
En tous lieux, cher Renard, le bonheur
suit mes pas,

Il règne dans les champs bien plutôt qu'à
la ville ;

Et le sage par-tout vit heureux & tranquille ;
Vois sous l'or & l'azur ce spectre fainéant,
De la pompe mondaine adorer le néant ?

Vois ce fat orgueilleux de sa vaine richesse,
Par le luxe opprimé languir dans la mollesse,
Sur des fleurs endormi, sous le faste rampant

Des simples végétaux à peine différent,
Savie est un sommeil funeste & déplorable
Qu'interrupt trop souvent un reveil
effroyable ;

Mais vois cet habitant des champêtres
hameaux

Endurci dans l'enfance aux plus rudes
travaux ,

Satisfait des talens qu'il tient de la nature ,
A l'abri des revers couler sa vie obscure ;
Il chérit le travail , source du vrai plaisir,
Et ne craint que l'ennui compagnon du
loisir.

Tu le verras le soir siffler un air bacchique
Et couronner le jour par un hymne rustique.
Vois cet humble berger, sur ce riant coteau,
Respirer la fraîcheur, à l'ombre d'un ormeau,
Essayer sur sa flûte , auprès de sa bergère,
Un air rendre & nouveau composé pour
lui plaire ;

Dans le sein de la paix il coule ses beaux
jours ,

En chantant sa maîtresse , en chantant ses
amours.

Le bonheur , cher Renard , le suit &
l'accompagne.

On le cherche à la ville , il règne à la
campagne.

Mais je pourrai , dis-tu , fuyant l'obscurité,
Partager les honneurs de la célébrité ;

68 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

**Et par d'heureux travaux m'illustrant
dans le monde**

**De l'immense avenir percer la nuit pro-
fonde.**

**Dis aussi qu'un essain de pâles envieux
M'accableroient bientôt de leurs traits
odieux,**

**Et sçauroient se venger en m'accablant
d'outrages,**

**D'avoir été forcé d'admirer mes ouvrages.
Que le Dieu du Parnasse entrouvrant ses
trésors,**

**D'un mortel qu'il chérit couronne les efforts,
Soudain mille rivaux ardents à le détruire,
Font hurler contre lui les chiens de la
satyre.**

**Je vois parmi les flots d'un poison infernal
Voler de cent brocards le déluge fatal.
J'entends frémir au loin la sombre jalousie,
Et siffler les serpens de la stupide Envie.**

**Quoi ! c'est là le tribut que l'on paye aux
talens.**

**Que la gloire à ce prix flate peu ma
paresse !**

**Tranquille obscurité ! retraite enchante-
resse !**

Mon cœur peut-il former de plus heureux dessein

Que celui d'achever ma carrière en ton sein
Dans ces lieux consacrés au triomphe de
Flore,

J'ai vu de mon printemps les premiers
jours éclore.

Là, depuis vingt hyvers mes regards
étonnés

Admirent les beautés dont les champs
sont ornés ;

L'opulence à grands frais compose sa parure,
La mienne je la dois à la simple nature ;

Le luxe veut croupir sous des lambris dorés,

J'aime à fouler l'émail qui décore nos prés,

Satisfait d'un repas & frugal & champêtre

Ma table est sur des fleurs, je dîne sous
le hêtre ;

Là, je viens respirer, lassé de mes
travaux,

Et je dors sous son ombre au doux chant
des oiseaux.

Quelquefois transporté par le Dieu du génie

De la sphère céleste admirant l'harmonie,

Mon esprit fend les cieux, il plane dans
les airs,

Et souvent d'un coup d'œil embrasse l'univers.

J'entends tonner la foudre au milieu des nuages,

Et je médite au bruit des vents & des orages.

O tranquille séjour, ô vallons, ô bosquets !

Combien vous surpassez le faste des palais ?

Tout l'éclat des cités, toute leur opulence

Vaut-elle de nos champs la paisible innocence ?

A ce simple réduit où m'ont caché les cieux,

A ce toit paternel je dois borner mes vœux.

Puisse l'aimable paix, me prodiguant ses charmes,

Ecarter loin de moi les soucis, les alarmes !

Et quand la pâle mort viendra fondre sur moi,

J'aurai vécu sans crime & mourrai sans effroi.

FIACRE BOUILLON.



*Impromptu d'un Chrétien & d'un
Français.*

Pâques devient pour nous double réjouis-
sance :

Le fils de Dieu sort vainqueur du
tombeau ;

Le Ciel à notre Roi , par un bienfait
nouveau ,

D'un second fils accorde la naissance.

A L L É G O R I E.

O bienfaisant Louis , quelle nouvelle fête ?
Par deux Divinités vos jours sont embellis ;
De l'olive Minerve ombrage votre tête ,
Et Venus vous présente une rose & deux
lys.

Par M. DE SANCY , Garde des livres
du Cabinet du Roi.



LIVRES NOUVEAUX.

RAOUL, premier Duc de Normandie, ou la conquête de la Neustrie par les Scandinaves, par M. le Canut, A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez Mérigot le jeune, Quay des Augustins, au coin de la rue Pavée. Prix 48 sols les deux volumes avec figures.

Elémens de Minéralogie, traduits de l'anglois, de M. Kirvan, Membre de la Société Médicale de Londres. A Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente.

Des Maladies des Filles, par M. Chambon-de-Montaux, Médecin de la Faculté de Paris, de la Société Royale de Médecine, pour servir de suite aux maladies des femmes du même Auteur. Tome premier & second; prix 5 livres broché, & 6 liv. relié. A Paris, rue & hôtel Serpente.

L'ANNÉE⁷ LITTÉRAIRE.



LETTRE V.

IL semble, Monsieur, que l'air de la Capitale soit contagieux pour la raison. Comment se fait-il que des Ecrivains qui affichent la philosophie, ne nous offrent que des idées fausses & des jugemens hasardés ? pourquoi des hommes qui crient sans cesse contre les préjugés, se laissent-ils séduire eux-mêmes par des motifs secrets qu'ils n'osent avouer. Ce n'est presque plus que dans la province qu'on trouve encore des esprits droits, judicieux & solides qui méditent & qui réfléchissent pour trouver la vérité, & non pour colo-

ANN. 1785. *Ten. III.* D

rer des sophismes. Tel est un Ecclésiastique qui vit ignoré dans une petite ville très-éloignée de Paris , & dont nous venons de recevoir une lettre qui nous a paru pleine de sens. Elle roule sur un objet important que la multitude de nos occupations nous avoit empêché d'approfondir autant qu'il le mérite. Nous nous empressons de faire part au public de cette lettre, persuadés qu'elle doit intéresser tous les citoyens honnêtes , & tous ceux qui sont encore attachés aux bons principes.

*Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE
LITTÉRAIRE.*

J'ai lu , Monsieur , avec le plus vif intérêt le compte que vous avez rendu du discours de réception de M. l'Abbé *Mauri* & particulièrement l'apologie que vous y faites de la conduite de M. de *Pompignan* à l'égard de l'Académie françoise. Je tiens aux anciens principes & j'ai été surpris , je vous l'avoue, qu'on représentât comme

un écart & comme une *erreur inexcusable*, le zèle courageux d'un bon citoyen qui plaide dans une compagnie respectable la cause de la religion & des mœurs. Je ne concevois pas même comment un Ministre qui annonce avec tant de zèle & de succès les vérités de l'évangile, avoit pu se résoudre à blâmer un procédé qui me paroissoit si noble & si héroïque : enfin ; pour excuser en quelque sorte M. l'Abbé Mauri, je m'imaginois que M. le Franc s'étoit peut-être laissé emporter trop loin par son amour pour le bien public, & qu'il lui étoit échappé quelques traits un peu trop vifs. Les raisons que vous alléguez en sa faveur justifient parfaitement le fond de sa conduite ; mais il pouvoit avoir tort dans la forme. J'aurois bien désiré que, pour confondre pleinement ses censeurs, vous eussiez cité les endroits de son discours que l'on traite d'*écarts* & d'*erreurs inexcusables*. Impatient d'éclaircir mes doutes sur un objet aussi important, je me suis pro-

curé ce fameux discours ; & quelle a été ma surprise lorsque j'y ai trouvé autant de prudence & de modération que de courage & de zèle. La gloire de M. de *Pompignan*, ou plutôt celle de la religion & des mœurs exige qu'on remette sous les yeux du public ce monument respectable de la noble liberté d'un homme de lettres. Hé quoi ! lorsqu'autrefois *Caton* ou *Cicéron*, dans le Sénat de Rome , déplorent les maux de la patrie & s'élevoient contre les manœuvres des mauvais citoyens, par qui leur conduite fut-elle blâmée ? par les *Clodius*, les *Catilina*, les *Verrès* , par des débauchés & des léditieux , l'opprobre de leur compagnie & les fléaux de l'état ; & de nos jours parce qu'un Ecrivain , aussi distingué par sa piété que par ses talens , a osé , au milieu de notre Sénat littéraire , déplorer les abus les plus funestes pour la République des lettres , des hommes , qui par état devroient applaudir à son zèle , le condamnent publiquement & trahissent la cause qu'il leur appartenait surtout de défendre.

Je ne parlerois pas , Monsieur , si hardiment , si je n'avois la preuve en main ; le discours de M. de Pom-pignan va mettre le public en état de juger si un Orateur chrétien est excusable de lui avoir reproché des écarts de zèle , & des erreurs inexcusables. Il ne s'agit point ici de conjectures , de raisonnemens , de vaines déclamations ; il s'agit d'un fait très-aisé à éclaircir. Que tout homme impartial lise & décide.

Voici , Monsieur , le début de ce Discours. » Quelque goût qu'on ait
» aujourd'hui pour la littérature &
» pour la philosophie , les hommes
» vraiment lettrés , les vrais philo-
» sophes sont aussi rares que jamais.
» Des prétentions ne sont pas des
» titres ; c'est par le fruit des études
» qu'il faut juger de leur succès.

» On n'est pas véritablement homme
» de lettres parce qu'on a beaucoup
» lu & beaucoup écrit, qu'on possède
» les langues , qu'on a fouillé les
» ruines de l'antiquité , parce qu'enfin
» on est Orateur , Poète , ou Historien.
» On n'est pas toujours Philosophe

» pour avoir fait des traités de mo-
» rale , fondé les profondeurs de la
» métaphysique , atteint les hauteurs
» de la plus sublime géométrie , re-
» velé les secrets de l'histoire natu-
» relle , deviné le systéme de l'uni-
» vers. Le sçavant instruit & rendu
» meilleur par ses livres; voilà l'homme
» de lettres ; le sage vertueux & chré-
» tien , voilà le philosophe. Ce n'est
» donc pas la profession des lettres
» & des sciences qui en fait la gloire
» & l'utilité ; s'il étoit vrai que dans
» le siècle où nous vivons , dans ce
» siècle enivré de l'esprit philosophi-
» que & de l'amour des arts , l'abus
» des talens , le mépris de la religion
» & la haine de l'autorité fussent le
» caractère dominant de nos produc-
» tions , n'en doutons pas Messieurs ,
» la postérité , ce juge impartial de
» tous les siècles , prononceroit sou-
» verainement que nous n'avons eu
» qu'une fausse littérature & qu'une
» vaine philosophie : & quel exemple
» en effet , quelles instructions dou-
» neroient au genre humain des gens
» de lettres présomptueux qui nous

» enseigneroient à mépriser les plus
 » grands modèles , de prétendus
 » philosophes qui voudroient nous
 » ôter jusqu'aux premières notions
 » de la vertu , les uns les autres
 » se déchirant sans cesse entr'eux ,
 » se poursuivant avec fureur jus-
 » qu'au tombeau; décrivant respective-
 » ment leur esprit , leur ame , leurs
 » mœurs ; s'élevant avec une liberté
 » cynique contre ce que la naissance &
 » les dignités ont de plus éminent ;
 » faisant tout retentir de leurs cabales,
 » de leurs jalousies ; de leurs animo-
 » sités , & forçant enfin le public à
 » regarder comme un problème , si
 » les lettres , les sciences & les arts
 » ont plus contribué à épurer les
 » mœurs qu'à les corrompre «.

Ici le prudent Académicien se hâte
 de prévenir le soupçon qui pourroit
 s'élever dans l'esprit de ses auditeurs.
 Il déclare hautement qu'il est bien
 éloigné d'adopter le paradoxe de *Jean-*
Jacques Rousseau sur les sciences &
 les arts ; paradoxe qui lui paroît *faux*
dans le principe & pernicieux dans
les conséquences ; mais qui cependant

appliqué spécialement à la littérature de notre siècle, se trouve *vrai dans l'exception*,

» Malheur, dit-il, au siècle que
 » cette humiliante exception désigne-
 » roit; en vain se vanteroit-il lui-même
 » d'être un siècle de lumières, de rai-
 » son & de goût, ses propres monu-
 » mens serviroient bientôt à le con-
 » fondre. Les bibliothèques, les ca-
 » binets des curieux, ces dépôts du-
 » rables de la sagesse & du délire de
 » l'esprit humain ne justifieroient que
 » trop l'accusation & le jugement;
 » ici ce seroit une suite immense de
 » libelles scandaleux, de vers info-
 » lens, d'écrits frivoles ou licencieux.
 » Là, dans la classe des Philosophes
 » se verroit un long étalage d'opi-
 » nions hasardées, de systèmes ou-
 » vertement impies, ou d'allusions
 » indirectes contre la religion. Ail-
 » leurs, l'histoire nous représenteroit
 » des faits malignement déguisés,
 » des anecdotes imaginaires, des traits
 » satyriques contre les choses les plus
 » saintes & contre les maximes les
 » plus saines du gouvernement; tout

en un mot, dans ces livres multipliés à l'infini, porteroit l'empreinte d'une littérature dépravée, d'une morale corrompue & d'une philosophie altière qui s'apprête également le trône & l'autel.

J'ai maintenant deux questions très-simples à faire à M. l'Abbé *Mauri*. Je lui demanderai d'abord, ce tableau de notre littérature est-il conforme à la vérité; M. le *Franc* a-t-il calomnié son siècle, & n'avons-nous pas vu, dans ces temps de désordre, une foule d'écrivains licencieux & de prétendus philosophes abuser de leurs talens pour corrompre le goût, la religion & les mœurs? Ce qu'on appelle esprit philosophique n'est-il pas un esprit d'audace, d'indépendance & d'impiété qui affiche un souverain mépris pour tout ce que les hommes ont respecté jusqu'ici, & qui a la fureur de tout détruire pour ne rien mettre à la place.

La réponse de M. l'Abbé *Mauri*, à cette première question, ne peut être douteuse, & s'il vouloit nier,

il se verroit investi de toutes parts & terrassé par l'évidence.

Je lui demanderai ensuite : un homme de lettres , honoré des suffrages de l'Académie , ne pouvoit-il pas , sans se rendre coupable d'un écart & d'une *erreur inexcusable* , déplorer , dans le sanctuaire des talens , l'abus trop fréquent qu'on en fait ? ne pouvoit-il pas , sans indiscretion & sans orgueil , étaler aux yeux de nos Sénateurs littéraires , les plaies honteuses dont la république des lettres est frappée , & leur en demander le remède. Les plaintes de M. de *Pompignan* blesseroient-elles en particulier l'honneur de quelque citoyen ; si même le hasard a voulu qu'il se trouvât alors , parmi les Académiciens , quelqu'un coupable des excès dont l'Orateur gémit , est-il responsable des applications qu'on peut faire , quand il se renferme dans des accusations générales ; n'est-ce pas assez ménager les corrupteurs publics que de ne pas les nommer ; & si leur conscience les trahit , ne peut-on pas leur dire avec le tabuliste latin :

Stulte nudabunt animi conscientiam.

Mais, observera peut-être M. l'Abbé *Mauri*, un jour de réception où le nouvel Académicien doit faire éclater sa modestie & sa reconnoissance, & ne dire que des choses agréables à la Compagnie qui l'adopte, il y a de la présomption, de la dureté & de l'aigreur à se répandre en déclamations impérieuses & satyriques : on ne doit pas froncer quand il s'agit de remercier, ni proposer une réforme au moment qu'on reçoit une grace.

Je réponds que la modestie & le courage s'allient fort bien ensemble ; qu'un Ecrivain peut, sans orgueil, le jour même de sa réception, témoigner du zèle pour l'honneur des lettres & pour celui du corps où il est reçu, sur-tout quand il est appelé à l'Académie par son mérite & par la voix publique, plus encore que par les suffrages des Académiciens ; alors son élection n'est pas une grace qu'on lui fait, mais une justice qu'on lui rend : il peut & doit prendre un ton ferme & noble ; il doit s'honorer.

84 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

en disant des choses utiles, & non pas se borner à de fades complimens ou à des éloges rebattus ; il doit parler en philosophe, & non pas en flatteur ; en homme de lettres, & non pas en esclave.

M. de *Pompignan* pouvoit-il mieux témoigner sa reconnoissance à l'Académie, qu'en faisant éclater à ses yeux les sentimens d'un honnête homme, d'un bon citoyen, d'un Ecrivain religieux ; & que peut-il y avoir de plus agréable pour l'Académie que le langage de la vertu ? Quoi de plus honorable pour ce corps littéraire que d'être regardé comme la seule digne capable d'arrêter les débordemens du mauvais goût & de l'impiété ? Non, j'en suis persuadé que l'intention de M. l'Abbé *Mauri* n'a pas été d'insinuer que l'Académie favorisoit secrètement les novateurs & les séditieux qui troubloient l'empire des lettres, qu'elle s'est tenue pour offensée d'un discours qui n'attaquoit que les Ecrivains licencieux & impies, comme si elle eut fait avec eux cause commune ; qu'elle a regardé le zèle d'un de ses membres, pour les inté-

rêts de l'état & de la religion , comme une déclaration de guerre , comme l'étendard du schisme ; en un mot , comme un écart & une erreur inexcusable.

M. le Franc avoit vu , dix ans auparavant , l'Académie proposer pour prix d'éloquence des sujets pieux , & même couronner plusieurs fois des Jésuites. Il avoit vu , en 1755 , l'Académie applaudir à la définition de l'esprit philosophique donnée par le Père Guenard , Jésuite ; * pouvoit-il croire qu'en 1760 , c'est-à-dire cinq ans après , l'Académie fût assez changée pour que des marques publiques d'attachement aux bons principes lui parussent un crime irrémissible ? Il est vrai , comme l'a fort bien dit M. Target , que depuis trente ans l'analyse a découvert bien des vérités ,

(*) L'Académie proposa pour sujet du prix d'éloquence , en 1755 , d'examiner en quoi consiste l'esprit philosophique ; & ce prix fut remporté par le Père Guenard , Jésuite.

36. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

détruit bien des préjugés , fait bien des réformes , revelé bien des secrets ; mais M. *le Franc* qui n'avoit pas de foi aux miracles de l'analyse , parloit alors & pensoit d'après les anciennes maximes , & il marquoit son respect & son estime pour l'Académie de la manière la plus éclatante lorsqu'il lui disoit :

» Quelle digue opposer à ce torrent ? Un corps littéraire où les
 » principes qui perpétuent la tradition du goût , des bonnes mœurs
 » & du respect pour la religion ne
 » varient jamais ; un corps de qui
 » l'on puisse publier qu'il est tel aujourd'hui qu'il fut dans son origine
 » & qu'il sera jusqu'aux derniers
 » temps ; un corps toujours animé
 » de l'ame de *Corneille* & de *Bossuet* ;
 » pour tout dire enfin , la compagnie
 » célèbre dans laquelle , appelé ,
 » Messieurs , par vos suffrages , j'ai
 » l'honneur d'être admis aujourd'hui.

Cela n'est-il pas cent fois plus expressif , plus décent & plus noble que ce pitoyable jargon dans lequel s'égarant la plupart des recipiendaires,

& qui fait croire que l'honneur qu'ils reçoivent leur a tourné la tête.

M. le Franc succédoit à l'Académie à M. de Maupertuis ; il avoit à faire l'éloge d'un philosophe , mais d'un philosophe chrétien. M. l'Abbé Mauré doit être édifié que l'Orateur ait insisté sur les vertus religieuses de son prédécesseur encore plus que sur ses talens littéraires , & qu'à l'occasion des qua'ités qu'il loue dans M. de Maupertuis il s'élève contre les vices contraires. Un Ministre de paix ne peut qu'applaudir aux réflexions de M. le Franc sur les querelles & les haines qui déshonorent les gens de lettres.

» Quelle estime aura le public ,
 » s'écrie notre Orateur , pour des
 » hommes qui se méprisent ou qui
 » seignent du moins de se mépriser
 » mutuellement ? la haine les aveugle
 » & les perd : imprudens qui , pour la
 » satisfaction cruelle de décrier un
 » livre , ou de diffamer un rival , se
 » privent eux-mêmes des fruits inef-
 » timables de leur art , ils pouvoient
 » s'immortaliser par leurs travaux ,

» ils n'immortaliseront peut-être que
 » l'opprobre affreux dont ils couvrent
 » la profession d'homme de lettres, &
 » que le triste emploi de leurs talens.

Je me rappelle que M. de *Voltaire* prêche aussi la paix & l'union aux gens de lettres dans plusieurs endroits de ses ouvrages ; personne ne lui en a fait un crime : M. le *Franc* feroit-il plus coupable pour avoir fait entendre cette doctrine dans l'Académie françoise.

M. l'Abbé *Mauri* a souvent eu occasion de parler des consolations que la religion donne aux mourans , du vuide & de l'insuffisance d'une philosophie profane dans ce moment terrible ; les mêmes idées exposées par M. de *Pompignan* pourroient-elles lui déplaire ? Je ne connois rien de plus éloquent , de plus énergique , de plus propre à raffermir les ames chancelantes dans la pratique de la vertu , & à dissiper les vains prestiges d'une fausse sagesse ; après nous avoir montré M. de *Maupertuis* accablé de disgraces de toute espèce & menacé d'une mort prochaine :

» La philosophie, dit-il, le sou-
 » tint dans l'infortune & dans les
 » douleurs; répandit le calme dans
 » son esprit; lui tint lieu de tout ce
 » qu'il alloit perdre, de ses biens,
 » de ses emplois, & de l'unique objet
 » qui l'attachoit à la vie. Mais à quelle
 » philosophie eut-il recours? Implora-
 » ra-t-il, comme tant d'autres, cette
 » sagesse purement humaine, qui pré-
 » tend tirer de son propre fonds ses
 » ressources & ses vertus; qui ne veut
 » rien devoir à la religion, qui la
 » proscriit même; qui ravit à l'homme
 » la spiritualité de son ame, pour ne
 » lui laisser que des passions grossières
 » & qui le dégrade & l'avilit sous
 » prétexte de le rendre heureux?
 » Cette philosophie trompeuse, qui
 » dément ses maximes par ses actions,
 » qui déclame tout haut contre les
 » richesses & porte envie secrètement
 » aux riches; qui montre du mépris
 » pour les dignités & desire de les
 » obtenir; qui commande aux hom-
 » mes la sociabilité, & cherche à
 » perdre ses rivaux; qui se dit l'or-
 » gane de la vérité & fert d'instru-

» ment à la calomnie ; qui vante sa
 » modestie & sa modération & se
 » nourrit d'emportement & d'orgueil ;
 » cette philosophie dont les sectateurs,
 » fiers & hardis la plume à la main ,
 » sont bas & rampans dans la con-
 » duite, qui n'ont rien d'assuré dans les
 » principes , rien de consolant dans
 » la morale , point de règle pour le
 » présent , point d'objet pour l'ave-
 » nir ; qui se jouent de leurs opinions ,
 » les soutiennent , les abandonnent
 » suivant leur crainte ou leurs besoins ;
 » & dont les exemples sont aussi dan-
 » gereux que les leçons.

» Avec de tels guides vainement
 » courons-nous après le bonheur. Ce
 » phantôme s'évanouit dans le tour-
 » billon d'idées confuses où l'on
 » croyoit le fixer. Il ne nous en reste
 » que de l'inquiétude , de l'agitation
 » & un vuide immense qui s'aggrandit
 » toujours devant nos desirs.

» Peut-être , Messieurs , que cette
 » philosophie qui n'a point l'art de
 » nous procurer une vie heureuse ,
 » a du moins le secret de nous ap-
 » prendre à mourir. Mais c'est où

» l'insuffisance & la foiblesse de son
 » appui se démontrent plus que ja-
 » mais. Qu'offre-t-elle dans leurs
 » derniers momens aux infortunés
 » qu'elle a séduits ? quel soulagement
 » apporte-t-elle aux douleurs du
 » corps , aux troubles de l'esprit ?
 » Que nous fait-elle envisager ? La
 » matérialité de l'ame & l'espérance
 » de sa destruction. Je dis l'espérance ;
 » car aucun des partisans de cette
 » monstrueuse philosophie n'a osé par-
 » ler de certitude à cet égard ; d'où
 » il arrive qu'aux approches de la
 » mort la plupart des incrédules mal
 » affermis dans leur doctrine passent
 » de l'incertitude au désespoir, & que
 » les plus courageux sont ceux qui
 » tombent alors dans un étourdisse-
 » ment stupide ou dans une morne
 » insensibilité «.

Je vous le demande encore une
 fois, Monsieur, ce ton mâle & vi-
 goureux , cette éloquence noble &
 ferme , qui pare la raison sans la dé-
 figurer , n'est-elle pas mille fois pré-
 férable aux tournures amphigouriques,
 aux énigmes , aux galimathias & à la

métaphysique guindée que tant de nouveaux Académiciens étalent avec complaisance dans leurs discours de réception ; comme s'il étoit très-intéressant pour eux , & fort honorable pour l'académie de prouver , ce jour-là , au public, qu'ils ont assez d'esprit pour dédaigner le bon goût & le sens commun.

Peut-être quelques philosophes auront ils trouvé mauvais que M. *le Franc* levât le masque dont se couvroient certains ennemis secrets de la religion ; mais très-sûrement M. l'Abbé *Mauri* rendra justice aux intentions de l'Orateur, qui a cru rendre un service essentiel en dévoilant cette dangereuse manœuvre.

» Personne n'a été plus jaloux ,
 » que M. de *Maupertuis* , de la réputation de chrétien sincère & décidé.
 » Des Ecrivains très-suspects d'ailleurs
 » dans leur croyance , ayant voulu
 » sans doute , pour se prévaloir de
 » l'autorité de ses suffrages , trouver
 » dans ses écrits des principes contraires à la religion , ou en tirer

des conséquences dangereuses; il se
 plaignit hautement de cette injus-
 tice, & dissipa jusqu'aux plus légers
 soupçons qui auroient pu s'élever
 contre lui.

Observons ici, Messieurs, & je
me flatte que vous me sçaurez gré
d'une remarque trop importante pour
la laisser échapper; observons que
 ses justifications sur cette matière
 n'étoient point vagues ni captieuses,
 & qu'on n'y démêloit pas cet or-
 gueil secret qui s'irrite plus du re-
 proche, qu'il ne cherche à s'en dis-
 culper. Il ne s'enveloppoit pas dans
 des subterfuges, dans des protesta-
 tions générales de respect & de vé-
 nération pour les livres saints &
 pour la morale de l'évangile, toutes
 choses que l'idolâtre, le musulman,
 le déiste même pourroient dire &
 penser comme le chrétien; ses asser-
 tions sur ce point n'étoient pas
 équivoques. Nous avons dans plu-
 sieurs de ses ouvrages des garants
 incontestables de sa foi; il adoroit &
 croyoit la doctrine du christianisme,

» mystères , la révélation. Que ceux
 » qu'on soupçonneroit d'incrédulité
 » prononcent ce mot : toute autre
 » apologie est superflue ; qui croit
 » la religion révélée , croit tout.

Voilà , Monsieur , tous les endroits du discours de M. de *Pompignan* qui ont quelque rapport à la religion & à la philosophie à la mode. Voilà les pièces du procès sous les yeux public , il peut juger maintenant si dans tout ce que j'ai cité , l'Orateur paroît s'être livré à la fougue d'un zèle indiscret & peu éclairé ; s'il a mêlé à des vérités utiles , une morgue insultante ou des personnalités odieuses , s'il a deshonoré une si belle cause par l'amertume & la satire : pour moi , j'ai beau relire ces divers passages avec des yeux sévères , je n'y trouve que l'expression des sentimens d'un honnête homme & d'un philosophe chrétien. Je n'y rencontre point d'écart , point d'erreur ixexcusable.

Vous avez voulu , Monsieur , justifier M. l'Abbé *Mauri* , en disant que les bienséances ne lui permettoient

pas de parler autrement ; mais excusez ma franchise provinciale ; il me semble que vous vous êtes trompé ; & que les bienséances , au contraire , lui défendoient absolument de blâmer la conduite de M. de Pompignan. Un Prédicateur chargé par état de s'élever contre les progrès de l'incrédulité , a-t-il pu avec bienséance désapprouver un homme de lettres , pour avoir parlé en faveur de la religion. Un Académicien a-t-il pu avec bienséance donner lieu de soupçonner que les principes de M. de Pompignan n'étoient pas ceux de l'Académie , & qu'on encouroit sa disgrâce par un zèle marqué pour l'honnêteté & pour la vertu. Ce n'est pas là l'idée qu'on doit se former de la plus illustre compagnie littéraire de l'Europe. Il importe plus qu'on ne pense au bien de l'état que l'Académie françoise , qui compte dans son sein un grand nombre de Prélats & d'Ecclesiastiques distingués , se montre invariablement attachée aux vrais principes ; il seroit très-dangereux qu'on

la fin de sa lettre sur la Musique françoise. *Les François*, dit-il, *n'ont point de Musique*, ils ne peuvent en avoir, & si jamais ils en ont, ce sera tant pis pour eux. Cette dernière menace fut regardée alors comme une de ces boutades chagrines qui échappoient au citoyen de Genève, soit par l'effet d'une misanthropie réelle, soit par esprit de singularité. Mais on est forcé de convenir aujourd'hui que cet accès de mauvaise humeur cachoit une philosophie profonde. Convaincu de l'influence que la Musique a sur les mœurs, *Rousseau* prévoyoit sans doute que les françois ne pouvoient changer leur Musique sans dénaturer absolument leur caractère national : & les progrès étonnans que le luxe a faits depuis la révolution de la Musique, l'excès de corruption & d'insensibilité où nous sommes parvenus, depuis cette époque fatale, semble être un accomplissement de l'oracle genevois.

Une infinité d'exemples prouvent que les anciens, s'ils n'étoient pas si sçavans que nous dans la physique &

Les mathématiques, nous surpassoient beaucoup en bon sens & en prudence. Ils étoient persuadés que ce n'est ni le commerce, ni l'argent, mais que ce sont les mœurs qui rendent un peuple heureux & florissant : d'après ces principes dont nos grands philosophes ne paroissent pas même se douter, ils veilloient avec une extrême attention sur les mœurs, ils leur donnoient la plus grande importance dans l'administration, tandis qu'il semble qu'on les compte pour rien dans les législations modernes : ils dirigeoient vers un but moral les plaisirs mêmes & les amusemens publics, qu'on abandonne aujourd'hui au caprice & à l'industrie des particuliers, en retranchant seulement ce qui choqueroit trop ouvertement la décence, la religion & le gouvernement : ils croyoient que la perfection même des arts devoit être subordonnée à l'utilité publique ; la meilleure Musique pour eux étoit celle qui inspiroit la modestie, le courage & la vertu, & non pas celle qui excitoit des passions honteuses, & qui

amollissoit les cœurs par des sons efféminés : ils regardoient donc la Musique comme une affaire d'état ; c'étoit le Sénat qui donnoit le ton aux Musiciens , & les règles établies pour la Musique étoient des loix sévères , auxquelles le génie même étoit assujéti. *Platon* veut qu'on punisse comme coupable d'un grand crime celui qui oseroit faire le moindre changement dans la Musique nationale. Quel barbare que ce *Platon* ! ne manqueront pas de s'écrier les *Glukistes* , les *Piccinistes* , les *Sacchinistes* , &c. On ne placera sûrement pas son buste à l'opéra.

Lacédémone sur-tout n'entendoit point raillerie sur l'article de la Musique : elle étoit attachée à son mode *dorien* , celui de tous dont les intonations étoient les plus basses & la modulation la plus simple , la plus convenable à des hommes graves, courageux & tempérans. La lyre n'avoit que sept cordes , ce qui la rendoit extrêmement bornée ; mais le gouvernement avoit expressément défendu qu'on en

augmentât le nombre. *Phrynis* voulut en ajouter deux ; on réprima sa témérité. *Timothée de Milet*, grand musicien, ayant l'audace du génie, en ajoute quatre tout d'un coup. Aussitôt l'indignation s'empare des Magistrats ; le Sénat s'assemble à la hâte, on délibère, & on prononce un jugement conçu en ces termes :

» Puisque *Timothée de Milet*, venu
 » dans notre ville y a fait outra-
 » ge à l'ancienne Musique, que
 » rebutant la lyre à sept cordes & y
 » glissant un plus grand nombre de
 » sons, il a blessé les oreilles de la
 » jeunesse ; que par la pluralité des
 » cordes & l'innovation des airs, au
 » lieu d'une Musique simple & soute-
 » nue, il en a fardé une énervée &
 » bigarrée ; qu'invité aux jeux de
 » *Cérès d'Eleusis*, il a affecté des or-
 » nemens de poésie qui la déparent,
 » & qu'il a joué les couches de *Se-*
 » *melé* d'une manière scandaleuse pour
 » les jeunes gens, on a jugé à propos
 » que les Rois missent l'affaire en
 » délibération, & que les Ephores
 » blâmassent *Timothée* & l'obligeassent

« à retrancher de sa lyre à onze cor-
 des, celles qui sont de trop, n'y
 en laissant que sept, afin que cha-
 cun, témoin de la sévère police de
 la ville, se garde d'introduire dans
 Sparte rien d'opposé aux bonnes
 mœurs, & que la célébrité des
 jeux ne soit point troublée ».

Nos petits maîtres littéraires, nos
 penseurs à la mode, dont les idées
 ne s'étendent pas au-delà du petit
 cercle qui les environne, feront de
 bons calembourgs sur ces quatre cor-
 des; & je ne perdrai pas le temps à
 leur faire comprendre que quatre
 cordes ajoutées à un instrument pou-
 voient changer la face de la Grèce.

Peut-être la Musique de *Lulli*,
 simple, naturelle, plus gracieuse que
 vive, plus noble que pathétique, con-
 venoit-elle aux mœurs & au carac-
 tère des françois : c'est du moins un
 grand préjugé en faveur de cette Mu-
 sique, que le siècle où elle a été en
 vogue ait été le plus glorieux pour
 la France, le plus fécond en grands-
 hommes; en un mot, qu'elle ait fait
 les délices du siècle de *Louis XIV.*

Quand *Rameau* nous apporta une harmonie plus scavante & plus compliquée, peut-être le bien public exigeoit-il qu'on le congédiât, comme *Platon* vouloit que l'on congédiât *Homère* avec beaucoup d'honneur & de complimens. L'innovation de *Rameau* étoit cependant légère, elle ne touchoit point à la mélodie, & c'est la mélodie sur-tout qui agit sur les ames. Mais lorsque des bouffons étrangers passèrent les monts pour venir nous faire entendre une Musique plus animée & plus brillante, des chants plus mélodieux & plus expressifs, il falloit promptement les renvoyer dans leur pays : lorsqu'ils partirent, le mal étoit fait.

Le Prophète *J. - J.* s'est trompé quand il a prédit hardiment que la langue françoise ne s'allieroit jamais avec la Musique italienne, & que ce mélange monstrueux ne pouvoit être admis. Avec toute sa pénétration, il n'a pas vu que si une nouvelle Musique s'introduisoit sur nos théâtres, cette Musique ne seroit point une production de notre terroir, que nous l'a-

cheterions bien cher des étrangers comme une denrée exotique, & que par une suite du préjugé des françois en faveur de ce qui vient de loin, ils méconnoïtroient les talens de leurs Musiciens.

La Musique est aujourd'hui l'art le plus cultivé, le plus favorisé, le plus lucratif; il s'élève sur les ruines de la poésie & de la peinture; le plus petit bourgeois fait aujourd'hui une musicienne de sa fille dont il auroit dû faire une bonne ménagère; & dans les classes mêmes plus relevées, où cet amusement semble plus convenable, il cause de grands désordres, en introduisant dans les maisons, sous le prétexte des concerts, une foule de Musiciens, qui ne sont pas toujours très-bonne compagnie.

Comme la poésie consiste essentiellement à créer des objets qui imitent la nature, tous les artistes qui, dans leurs travaux se proposent ce but & y parviennent, sont également poètes; ils ne diffèrent que par les moyens d'imitation. Le Peintre imite avec des couleurs, le Poète avec des mots,

le Musicien avec des sons, le Pantomime avec des gestes. La poétique d'un art n'est donc autre chose que le recueil des préceptes qui apprennent à l'artiste à donner de la vérité & de l'énergie à son imitation. Malheureusement l'observation de ces préceptes est le secret du génie.

Dites à un Poète tragique : que vos caractères soient naturels, nobles & intéressans ; que vos situations, toujours vraisemblables, soient terribles & pathétiques ; que le trouble croisse de scène en scène jusqu'au dénouement, &c. S'il n'a point de talent, vous lui donnez des préceptes impossibles à pratiquer ; s'il a du talent, il n'a pas même besoin de vos leçons, il saura, sans le secours de votre poétique, émouvoir, étonner, ravir les spectateurs.

Il y a dans tous les arts certaines règles communes qui s'apprennent facilement & sont à la portée des esprits les plus médiocres : il y a certains procédés de convention établis dans la Musique, par le moyen desquels tout compositeur peut assem-

bler des modulations régulières , & remplir des partitions. Ce ne sont pas ces règles que M. de la Cepède se propose d'enseigner : ce sont les secrets du goût ; ce sont les opérations du génie qu'il révele ; les hommes de talent pourront seuls entendre & profiter de ses avis ; son livre sera très-utile pour cultiver & diriger les dons de la nature dans les jeunes Musiciens , pour leur donner ce goût fin & sûr ce tact délicat qui n'accompagne que rarement les talens les plus heureux. Ils pourront , dans cet ouvrage , étudier les différentes nuances des sentimens , les divers caractères des passions , étudier , en un mot , la nature qu'ils doivent toujours avoir sous les yeux. Enfin , les amateurs , les gens du monde qui ne sont pas musiciens apprendront dans cette poétique à distinguer & à sentir la bonne , la véritable Musique.

Vous concevez , Monsieur , qu'un ouvrage de cette nature n'est point susceptible d'analyse. L'Auteur parle d'abord en général de l'origine de la musique , de sa nature & de ses

effets : il nous montre, dans les différentes situations où se trouvèrent les premiers hommes, la source des différens genres de Musique. L'homme heureux avec sa compagne exprima sa joye par des danses qu'il accompagna de sons cadencés ; voilà la chanson. Privé de sa compagne, il exhala sa douleur par des accens plaintifs ; & voilà le chant pathétique, la véritable Musique, qui selon l'auteur est faite pour attendrir & non pour égayer, pour favoriser & non pour dissiper la mélancolie. L'homme a retrouvé sa compagne, le bonheur de la revoir joint à la crainte de la perdre encore, fait naître dans son ame un sentiment doux & tendre qu'il communique à celle qu'il aime avec une expression passionnée ; sa compagne, également affectée, lui répond, & sa voix plus haute s'élève naturellement à l'octave de la voix de son époux ; voilà le duo. Effrayés par un orage qui ravageoit la campagne, les hommes se sont réunis pour implorer le secours céleste ; voilà le premier chœur pathétique. Après l'orage, ils ont

également célébré le retour du calme & de la sérénité ; voilà le premier chœur joyeux.

Quelle est la différence du son au bruit ? le son est ce qui frappe l'organe de l'ouïe , de manière qu'il soit toujours aisé de chanter à l'unisson ou à l'octave de ce que l'on entend ; mais le bruit agit sur ce même organe de manière qu'on ne peut jamais en saisir l'unisson ni aucune octave. La Musique est un langage plus touchant, plus énergique que le langage ordinaire , & dans lequel on a recueilli tous les sons que la nature fait entendre, les différens cris des passions , tous les tons enfin qui accompagnent & caractérisent les sentimens de l'ame dans les situations diverses.

Les effets de la Musique dépendent beaucoup de la sensibilité des Auditeurs ; nous avons bien de la peine à croire aujourd'hui les prodiges opérés par la Musique des anciens, beaucoup moins sçavante , moins compliquée que la nôtre. Le même air qui transportera un italien , ne produira qu'une émotion très-légère dans un françois.

Quoique la Musique en général agisse plus puissamment sur l'ame que la poésie & la peinture ; elle est bien plus bornée que ces deux arts dans les moyens d'imitation ; & rien ne montre plus sa foiblesse que le besoin qu'elle a des paroles pour produire son effet ; elle est admirable pour embellir & renforcer les situations indiquées par la poésie ; mais abandonnée à elle-même ; ses signes sont trop vagues & trop uniformes. Les plus belles symphonies, la mélodie la plus riche & la plus brillante ennuyent bientôt quand l'esprit n'y attache aucune idée précise & déterminée. Nous voyons même que la meilleure Musique ne sauve pas un opéra du naufrage, quand le poëme est mauvais & dénué d'intérêt.

L'Auteur, après avoir établi des notions générales, entre dans le détail ; il traite à fond les différens genres de Musique dramatique, la tragédie, la comédie, la pastorale ; il parle ensuite de la Musique religieuse, des motets, des hiérodrames ; delà, il passe à la musique vocale de concert & de

chambre & finit par des réflexions sur la Musique instrumentale. On eût désiré qu'en parlant de la Musique dramatique il eût quelquefois choisi des exemples, non pas dans les opéras des italiens modernes, qui étouffent l'expression sous un amas d'ornemens frivoles, & corrompent la noble simplicité de l'art, mais dans les anciens compositeurs dont le temps a consacré la réputation, & dont les ouvrages forment le beau siècle de la Musique, dans *Pergolèse*, dans *Durante*, dans *Jomelli*, dans *Galuppi*, &c. On dit que l'Auteur a composé plusieurs opéra qui doivent être exposés sur notre scène lyrique; s'il a exécuté ce qu'il recommande aux autres, on peut lui répondre d'avance du plus brillant succès.

Il faut, avant de terminer cet article, vous donner une idée du style qui n'est ni pedantesque, ni didactique, mais étincelant des plus vives couleurs de la poésie.

» Quelle nouvelle scène de douleur se présente à nos yeux !
 » Ah ! les tristes pressentimens qui

« font venus porter le trouble dans
 « le cœur de l'homme, n'étoient que
 « trop fondés. Quel malheur affreux
 « va l'arracher à sa chère compagne !
 « Ils ne sont plus seuls dans cette con-
 « trée heureuse où ils devoient vivre
 « fortunés & contens. Des hommes
 « cruels & féroces y ont pénétré ; les
 « vallons ont de loin retenti de leurs
 « cris ; ils s'approchent : couple mal-
 « heureux, fuyez ; dérobez-vous à
 « leur troupe cruelle... Mais les bar-
 « bares paroissent ; hélas ! il n'est plus
 « temps. On les saisit ; on les sépare ;
 « on les entraîne. Ils s'échappent des
 « mains de leurs féroces ravisseurs ;
 « il révolent l'un vers l'autre : on les
 « arrache de nouveau à leurs mutuels
 « embrassemens. Ils poussent des cris
 « de désespoir ; ils font retentir les
 « bois de leur douleur forcenée. Ega-
 « rés, hors d'eux-mêmes, les cheveux
 « dressés d'horreur, ils ne peuvent ni
 « parler, ni répandre des larmes ; la
 « parole ne peut suffire à leur situation
 « cruelle ; les accens de la douleur
 « & des passions ardentes, voilà leur
 « langue : ils la connoissent déjà »

» cette langue sublime : des sons en-
 » trecoupés , des cris aigus qui par-
 » tent d'un cœur qui se déchire , le
 » frémissement de la rage impuissante ,
 » les sons profonds & terribles de la
 » fureur qui les transporte , voilà
 » leurs mots & leurs tristes adieux. Le
 » premier duo pathétique est formé.
 » Tantôt les yeux fixés l'un sur l'autre ,
 » pendant que des mains féroces & san-
 » guinaires les traînent sur le sable ,
 » pour les arracher à la force puissante
 » qui tend à les réunir , ils se répon-
 » dent par d'affreux gémissemens : tan-
 » tôt ne se possédant plus ; agités de
 » mouvemens convulsifs , se roidissant
 » avec effort contre les chaînes dont
 » on les charge , ils exhalent leur fu-
 » reur par des cris effroyables ; ils
 » mordent la terre dont on veut les
 » arracher , les liens avec lesquels on
 » veut les retenir : bientôt ils ne peu-
 » vent plus se voir ; ils s'entendent
 » encore : leur désespoir redouble , &
 » leurs cris sont changés en hurle-
 » mens. Ainsi le premier duo terrible
 » a été formé. Ainsi il a cessé avant
 » la fin de cette affreuse catastrophe ,

» au moment où toute espèce de son a
 » été anéantie , pour ne faire place
 » qu'à des bruits horribles & féroces.

Vous serez peut-être étonné , M.
 quand je vous dirai que l'ouvrage ,
 presque en entier , est écrit de ce
 style ; cette poétique , comme vous
 voyez , est elle - même un poème
 plein d'imagination , de chaleur &
 d'harmonie ; quelques longueurs , quel-
 ques répétitions , de la confusion &
 du vague dans certains détails , n'em-
 pêchent pas qu'on n'y reconnoisse à
 la fois le Musicien profond dans la
 connoissance de la nature & du cœur
 humain , l'homme sensible & le grand
 Poète : mais comme chaque genre
 doit conserver la couleur qui lui est
 propre , il faut convenir que cet ou-
 vrage est trop poétique pour un traité
 didactique , & trop didactique pour
 un poème.

Je suis , &c.

LETTRE VII.

Eloge de M. Prost-de-Royer, ancien Echevin & Lieutenant - Général de Police de la Ville de Lyon, &c. prononcé à l'ouverture des Audiences de la Sénéchaussée de Lyon, le 30 Novembre 1784, par M. Barou-du-Soleil, Procureur-général-honoraire de la Cour des Monnoies de Lyon, Procureur du Roi en la Sénéchaussée, de l'Académie des Sciences, Belles - Lettres & Arts de Lyon, &c. 1785.

MONSIEUR Prost-de-Royer, objet de cet éloge, peut être regardé, M. comme un des hommes les plus distingués de son temps par l'étendue de ses connoissances & sur-tout par son zèle pour le bien public. Né à Lyon, d'un Père attaché au barreau,

Il fut destiné dès son enfance à remplir la noble & intéressante fonction d'Avocat. Son génie avide de gloire le porta à venir dans la capitale, se former sous les grands maîtres qui éclairoient alors la carrière du barreau; les *Cochin*, les *Le Normant* & les *Aubri*. Plein de leurs sublimes leçons, il retourna dans sa patrie, à qui il crut devoir consacrer ses talens & le fruit de ses travaux. L'éclat de son mérite frappa bientôt tous les yeux. M. *Prost-de-Royer* n'avoit pas encore vingt ans qu'on le regardoit déjà comme devant être un jour l'ornement du barreau & un profond interprète du droit public. La suite n'a point démenti d'aussi flatteuses espérances, & il n'a dû qu'à lui même les premières places de la municipalité auxquelles il a été élevé. Dans toutes il a montré un zèle infatigable, & la ville de Lyon lui est redevable de plusieurs établissemens qui sont autant d'honneur à son génie actif qu'à son cœur tendre & compatissant. Rendu à ses premières fonctions, il profita de son loisir pour se livrer tout entier à un travail

immense qui suppose un grand courage & une vaste érudition. Il entreprit de donner, sous le nom de dictionnaire de *Brillon*, un recueil tout nouveau de Jurisprudence, où *en disant ce qui fut, ce qui est, il a cru pouvoir dire ce qui devoit être*. Secondé de *M. Rioltz* son confrère, il continuoit ce grand ouvrage avec le plus heureux succès, lorsque la mort est venue le surprendre au milieu de ses savantes & profondes recherches.

M. Barou-du-Soleil s'est rendu à l'ouverture des audiences de la Sénéchaussée de Lyon, l'organe & l'interprète de la douleur ainsi que de l'admiration publique, & cet éloquent Magistrat a cru pouvoir s'écarter de la loi générale, en faveur d'un citoyen dont la ville de Lyon avoit longtemps admiré les talens & les vertus. Le discours de rentrée est ordinairement consacré à la censure; par une exception aussi honorable pour le panégyriste que pour le citoyen qu'il loue, *M. Barou* l'a consacré à un éloge; mais peut-être en cela même a-

t-il rempli plus exactement qu'il ne pense, le devoir que la loi lui impose. Quelle censure, en effet plus salutaire pour le lâche ou le prévaricateur, que le portrait d'une ame grande & d'un cœur vertueux?

Rien ne manque à celui que M. Barou a tracé : des talens & des excellentes qualités de son illustre compatriote ; le sentiment dirige par-tout son pinceau, & ne l'égare jamais ; & son imagination brillante ne fait qu'embellir les couleurs que lui prête l'austère vérité.

Il considère M. de Royer, dans les trois principales époques de sa vie ; son entrée au barreau, & son service dans les administrations ; l'exercice de cette magistrature si importante, si distinguée & si nécessaire dans la capitale, & qui peut être d'une si grande utilité dans la seconde ville du royaume, la police, les travaux enfin dans la composition du plus grand monument que la philosophie ait élevé à la Jurisprudence, & dont le plan & les cinq premiers volumes suffiront toujours à la gloire de leur

auteur, quelle que soit la destinée de l'ouvrage.

Ce plan sage & ingénieux est parfaitement rempli par le Magistrat orateur, & semé de détails intéressans & de beaucoup de traits d'une noble & véritable éloquence.

M. Barou ne se borne pas à des louanges stériles; il a l'art d'entremêler à son sujet des réflexions pleines de goût, & d'excellentes leçons. Tel est, par exemple, ce morceau aussi purement écrit que sagement pensé, sur le danger d'une réputation précocce : les jeunes gens de nos jours ne sauroient trop le méditer.

« Les premiers succès d'un jeune
 « homme enivrent aisément sa tête ;
 « les éloges prodigués à ses heureuses
 « dispositions, lui paroissent un hom-
 « mage rendu à ses talens; le bonheur
 « de cet âge est dans la confiance, la
 « louange est si séduisante; il est si doux
 « de la croire méritée : la modestie
 « du jeune orateur cède facilement à
 « l'opinion avantageuse dont il reçoit
 « les témoignages ; il se croit bien su-
 « périeur à la loi commune, qui donne

» au temps seul le droit de fixer la
 » célébrité, & d'imprimer le sceau de
 » la véritable gloire aux efforts du
 » génie. Son cœur est loin de soup-
 » çonner que la jalousie des autres,
 » veut se faire de son amour-propre,
 » une arme pour attaquer ceux dont
 » le mérite les blesse depuis long-
 » temps, & que pour en effacer l'é-
 » clat, ils sont toujours prêts à exa-
 » gérer le mérite naissant, aux dé-
 » pens du mérite reconnu ».

La peinture du genre d'éloquence
 de *M. de Royer*, ne vous fera pas
 moins de plaisir; « Bientôt il se dis-
 » tingua par une élocution noble &
 » soutenue, un ton de dignité, de dé-
 » cence & d'intérêt, une chaleur tou-
 » jours sentie & jamais affectée; l'art
 » précieux & nouveau de lier à la
 » cause publique l'intérêt particulier
 » qu'il défendoit; son éloquence enfin
 » avoit une marche imposante qui
 » commandoit l'attention, entraînoit
 » les suffrages, excitoit la surprise
 » & l'admiration. Les applaudissemens
 » donnés à l'orateur décidoient pres-
 » que toujours le triomphe du client.

» Mais en rappelant ici les princi-
 » paux traits qui caractérisent le talent
 » de M. de Royer, dans la plaidoirie,
 » j'oterois à son éloge le prix que la
 » vérité seule peut lui donner, si je
 » taisois le reproche qu'il mérita
 » quelquefois ; semblable à ces acteurs
 » dont la taille s'aggrandit & prend des
 » formes gigantesques sur un théâtre
 » trop resseré, M. de Royer parut
 » peut être oublier quelquefois que
 » l'orateur doit toujours mesurer ses
 » expressions à la grandeur de la scène
 » qu'il occupe, à l'importance de la
 » cause qu'il défend, au rang des per-
 » sonnes dont il est l'organe. L'habi-
 » tude qu'il contracta de bonne heure
 » de voir tout en grand, *Demosthenes*,
 » *Cicéron* & *Cochin* toujours présens
 » à sa pensée, le portoit dans toutes
 » les occasions à s'élever à la hauteur
 » de ses modèles. Ce défaut, qui
 » n'est au fond que l'excès d'une qua-
 » lité rare, n'étoit aussi frappant que
 » par son contraste avec la familiarité
 » peu décente, la négligence trop
 » ordinaire, la *dicacité* fastidieuse qu'é-
 » vitent difficilement les Avocats qui
 » n'attachent

» n'attachent pas assez de prix à l'art
 » oratoire, & qui sont plus jaloux
 » d'étaler une stérile abondance, que
 » de montrer un goût épuré ».

C'est à regret que l'orateur voit *M. de Royer* quitter la carrière du barreau pour passer à l'administration municipale; plutôt cependant pour l'intérêt de son ami, que pour celui de la ville de Lyon, à laquelle il a rendu les services les plus importants. Ses travaux, son génie actif, son désintéressement sont peints des plus vives couleurs.

Le projet de *M. de Royer* étoit de créer à Lyon une police conforme à celle de Paris. « On a demandé, dit
 » à ce sujet *M. Barou*, si dans cette
 » ville la police étoit bien susceptible
 » de l'importance qu'on vouloit
 » lui donner, & si son établissement
 » sur les principes de celle de Paris, ne
 » feroit pas une sorte de luxe plus
 » honorable au Magistrat qui l'exer-
 » ceroit, qu'utile aux citoyens qui
 » paroïssent en être l'objet, mais
 » qui n'en feroient que le prétexte;
 » la population de la ville, son com-

» merce , sa situation qui la rend le
 » centre des Provinces du nord au
 » midi de la France , ses rapports
 » intimes avec la capitale ; les faci-
 » lités que son étendue & sa position
 » locale présentent à cette foule de
 » gens suspects ou coupables qui de
 » la métropole refluent dans les pro-
 » vinces , tout démontre la nécessité
 » d'une police qui seconde à cet égard
 » celle de Paris , & qui prévienne
 » dans l'enceinte de nos murs tous les
 » dangers de l'insalubrité , des mau-
 » vaises mœurs , de la misère & de
 » l'oisiveté , source de tant de crimes ».

Un des abus sur lequel M. de Royer
 avoit le plus gémi , & contre lequel
 il s'étoit le plus fortement élevé ,
 étoit l'allaitement des enfans du peu-
 ple qu'il n'étoit que trop ordinaire
 à Lyon , d'abandonner à d'avidés
 mercenaires qui , souvent sans maris &
 sans mœurs , font de l'état de nour-
 rice un horrible trafic. Ce mal est
 enfin réparé par un institut sage &
 patriotique ; ici l'éloquence de M.
 Barou prend un nouveau caractère de
 grandeur & d'élévation , & je ne

doute pas que ce morceau n'ait produit à Lyon la plus vive sensation , lorsqu'il a été prononcé ; « son ame » profondément sensible étoit déchirée par le spectacle continuel & désespérant d'enfans infirmes , estropiés , pâles & souffrans , que leurs mères éplorées apportoitent tous les jours à ses pieds , en criant justice contre les nourrices coupables : elles l'obtenoient sans doute , mais le désordre n'étoit pas réparé Ne trouvant point dans son autorité de ressource assez puissante pour arrêter cet infâme commerce , & prévenir des pertes aussi funestes à l'état & à l'humanité , *M. de Royer* chercha des moyens dans son éloquence ; il écrivit ce mémoire , dont la lecture publique fit verser tant de larmes , & dont les tableaux touchans & les vues utiles réveillèrent l'attention du Gouvernement.

« Il seroit sans doute à désirer , dit-il , que les femmes de notre peuple allaitassent leurs enfans ; mais comment les ramener à cette première loi de la nature , au milieu de la

» corruption des villes , avec l'em-
 » barras des manufactures , la cherté
 » des loyers , le rétrécissement & l'in-
 » fection des domiciles du pauvre ?
 » Comment une femme chargée de
 » vêtir , d'approvisionner & de nour-
 » rir une famille déjà nombreuse , &
 » travaillant elle-même pour subsister ,
 » pourra-t-elle encore allaiter son en-
 » fant ? . . . Hé bien , ô mon ami ! si
 » dans la tombe où tu reposes , ma
 » voix peut encore se faire entendre
 » à ton cœur , écoutes-là , tes vœux
 » sont accomplis. L'épouse du pau-
 » vre ne craindra plus d'être mère ;
 » elle ne gémera plus de l'alternative
 » cruelle , ou d'arracher de son sein
 » l'enfant qui lui sourit , ou de trem-
 » bler pour ses jours , n'ayant à lui
 » donner qu'un lait rare & corrompu
 » par les horreurs de la misère ; un
 » nouveau monument de bienfaisance
 » s'élève dans ta patrie. L'illustre
 » Prélat , dont tu admires si souvent
 » avec moi la sage tolérance , les
 » hautes vertus , les grands talens ,
 » la sublime éloquence , vient d'en
 » être le fondateur ; c'est dans son

* Palais, c'est sous les yeux que se
 » forme cette association inspirée par
 » la nature & l'humanité ; c'est là
 » que , rendant hommage à tes prin-
 » cipes , à tes vues , à tes souhaits ,
 » & sur l'allaitement , & sur l'admi-
 » nistration des femmes , on verra des
 » meres tendres , de chastes épou-
 » ses , des citoyennes vertueuses ,
 » poser sur ton buste une double
 » couronne , prendre place à côté du
 » sage administrateur , l'éclairer par
 » leur expérience , & joindre au zèle
 » de la charité tous les soins délicats
 » de leur sexe sensible Douce
 » illusion ! je crois le voir encore , je
 » lui parle . . . & j'oublie que mes
 » mains défaillantes l'on enseveli dans
 » la tombe » .

M. de Royer a reçu pendant sa vie
 le plus glorieux témoignage d'estime
 de la part des Princes & des royaumes
 étrangers , & il a joui de toute sa
 célébrité avant de mourir : quoique
 son grand ouvrage ne fût point
 achevé , on peut dire , remarque fort
 ingénieusement M. Barou , qu'il en
 reçut le prix avant d'avoir achevé de

le mériter, par les hommages em-
 pressés que les étrangers les plus illus-
 très lui ont rendus dans les dernières
 années de sa vie. « Ils sembloient tous
 » à l'envi vouloir le venger de l'espèce
 » d'oubli dont il auroit pu se plaindre
 » à sa patrie. Tous les états du nord,
 » l'Empire, la Russie, la Suède, la
 » Pologne, la Prusse, l'Angleterre,
 » la Hollande connoissent son nom &
 » l'honorent. Souverains, Princes,
 » Héros, Hommes d'Etat, Auteurs
 » célèbres, Voyageurs distingués, tous
 » l'ont recherché dans leur passage
 » en cette ville : plusieurs y ont pro-
 » longé leur séjour pour jouir plus
 » long-temps du plaisir qu'ils éprou-
 » voient à l'entendre parler sur les
 » grands objets dont il s'occupoit,
 » & ne se consoloient en le quittant,
 » que par l'espoir de le retrouver
 » dans ses écrits... O sage Henri !
 » vous que la France vient d'accueil-
 » lir avec transport, & à qui Lyon
 » s'enorgueillit d'avoir rendu les pre-
 » miers hommages ? Puis-je, sans
 » offenser ma patrie & l'ombre de mon
 » ami, vous confondre dans la foule

» des étrangers illustres qui l'hon-
 » rèrent de leur estime ?....

» Prince généreux & sensible ; vos
 » regrets, vos bienfaits suffiroient
 » seuls pour justifier l'éloge que je
 » viens consacrer à l'homme de bien
 » que vous daignâtes distinguer ; son
 » mérite ne vous a point échappé ;
 » sa franchise a parlé à votre cœur ;
 » vous l'avez connu, vous l'avez es-
 » timé, j'ose dire plus, vous l'avez
 » aimé. Quand je cherche à rassembler
 » tous les titres qui doivent honorer
 » la mémoire de M. de Royer & sa
 » postérité, que ne m'est-il permis,
 « O, Henri ! de faire connoître à
 » mes concitoyens celui de tous qui
 » pourroit le plus ajouter à sa gloire ;
 » cette lettre aimable & affectueuse
 » dont son œil mourant ne put lire
 » les caractères, mais dont les expres-
 » sions touchantes parurent un instant
 » ranimer ses forces & le rendre à la
 » vie ».

Tous ces morceaux, pleins d'une
 vive & douce éloquence, font autant
 d'honneur au génie qu'au cœur de M.
Barou ; on y trouve l'expression du

sentiment , jointe à la force & à la grace du style , & s'il est glorieux pour *M. de Royer* d'avoir mérité un tel éloge, il ne l'est pas moins pour l'orateur de le lui avoir décerné. En parlant de l'éloquence du barreau , *M. Barou* a observé au commencement de ce discours , qu'elle avoit été la plus lente à se perfectionner , & que ce n'est guères que dans ce siècle qu'elle est sortie de l'état de barbarie où elle avoit été si long-temps plongée : ne pouvons nous pas dire maintenant avec autant de justesse , que le barreau est maintenant presque le seul asyle où l'éloquence conserve sa noblesse & sa dignité ? Par-tout ailleurs , dans la chaire , dans les académies , elle penche vers sa ruine , le faux goût , le bel esprit , ou une morgue philosophique déparent la beauté de ses traits. C'est sous les pinceaux des *Seguier* , des *Servan* , qu'elle paroît dans tout l'éclat de ses couleurs , & l'appareil de Sa Majesté ; vous joindrez sans doute , Monsieur à ces illustres noms celui de *M. Barou-du-Soleil* , & vous ferez des vœux pour que le sanctuaire de

la justice pûsse être toujours comme il l'est maintenant, celui de la saine & véritable éloquence.

Je suis, &c.

CONCERT SPIRITUEL.

LE sieur LEGROS ne néglige rien de ce qui peut contribuer à la satisfaction du public ; il n'épargne ni soins ni dépense, pour rendre son Concert piquant, & y répandre de l'intérêt ; il y appelle les talens les plus distingués de l'Europe ; il fait venir à grands frais les plus célèbres virtuoses. Cette année, il nous a fait entendre pendant la quinzaine le sieur *David*, un des premiers Chanteurs de l'Italie, & cette nouveauté a rendu les assemblées très-brillantes, par la prodigieuse affluence des Auditeurs.

Les Italiens parlent une langue si différente de la notre, pour l'accent, que leurs Chanteurs ont toujours quelque chose d'étranger & même de

choquant pour nos oreilles : des hommes qui chantent , même en prononçant , doivent avoir en chantant des inflexions qui nous paroissent peu naturelles , & qui provoquent le rire. J'ai remarqué que certaines modulations du sieur *David* produisoient cet effet sur un grand nombre d'Auditeurs peu familiarisés avec la manière des Italiens : mais , lui reprocher de chanter dans ce goût , ce seroit lui reprocher de parler sa langue : préférer notre goût de chant , ce seroit l'effet d'un préjugé national très-aveugle.

On pourroit peut être observer avec plus de justice , qu'il n'est pas naturel que le gosier humain réunisse les différens genres de voix ; que ce prodige est plus étonnant qu'agréable ; & que si le sieur *David* se bornoit au genre de voix que lui a donné la nature , en excitant moins d'admiration , il seroit peut-être plus de plaisir : en effet , il a mieux réussi dans les *Cantabiles* & dans les morceaux d'expression , que dans les ariettes de bravoure , où le passage subit & imprévu

des sons les plus graves aux sons les plus aigus , ne pouvoit que faire admirer son extrême adresse & le prodigieux travail qui l'avoit accoutumé à vaincre de pareilles difficultés.

Tous les Connoisseurs ont été enchantés de la légèreté , de la précision , de la douceur & du fini précieux de son chant : il peut à cet égard être proposé pour modèle à nos Chanteurs françois , qui avec une très-belle voix , négligent quelquefois trop de préparer & de moduler les sons ; parce qu'ils ont affaire à des Auditeurs qui préfèrent le bruit à la mélodie.

L'enthousiasme qu'a excité le sieur *David* n'a pas empêché la plus saine partie du public , de rendre justice aux talens du sieur *Lais* , un de nos Artistes françois les plus distingués par le goût & la propreté du chant. La manière dont il a rendu sur-tout le verset *Vidit suum dulcem natum* du *Stabat* de *Hayden* , a été applaudie avec autant de transport que les points d'orgue de l'*Orphée Italien* : Enfin , en entendant *M. Cheron* , on a senti

que les dons de la nature l'emportent sur les prestiges de l'art.

La Demoiselle *Windling* n'a pas rempli toutes les espérances que le sieur *Legros* en avoit conçues, lorsqu'il l'a fait venir d'Allemagne. Lui-même a rendu le public très-difficile, par l'attention qu'il a toujours eue de ne lui offrir que d'excellens sujets dans tous les genres ; mais malgré son zèle & ses recherches il ne peut connoître les virtuoses étrangers que sur la foi de leur réputation, qui peut être trompeuse : & quand les amateurs ne sont pas satisfaits, ils seroient bien injustes de s'en prendre au Directeur, dont l'intérêt est toujours lié avec les plaisirs du public.

Si MM. *Danner* & *Juliano*, le premier sur-tout, n'ont pas produit une sensation aussi vive qu'on avoit lieu de l'attendre de leur talent, ils ne doivent en accuser que cette manie commune à la plupart des virtuoses d'exécuter des difficultés, qui n'ont de prix que pour ceux qui connoissent l'instrument, mais qui sont, pour le plus grand nombre des audi-

teurs , désagréables & fastidieuses. L'un & l'autre semblent avoir dédaigné l'*Adagio* , si propre cependant à développer le génie & la sensibilité de l'artiste ; ils se sont particulièrement attachés à surprendre par des tours de force & une rapidité d'exécution qui devient puérile , quand elle est poussée à l'excès. Que tous ceux qui courent la même carrière apprennent donc par leur exemple qu'il faut , pour réunir les suffrages , joindre toujours l'agrément à la difficulté ; qu'ils se mettent bien dans l'esprit que ceux dont ils recherchent les applaudissemens , les dispensent de tirer auprès du chevalier des sons criards & très-souvent faux ; que cette ambition d'étendre le manche du violon au-delà de ses bornes naturelles , flatte plus la vanité des musiciens que les oreilles des auditeurs , & ne peut même qu'être nuisible à l'art ; car le temps que l'on perd à ces niaiseries difficiles seroit mieux employé à augmenter la pureté & la beauté du son , & à fortifier l'expression de l'instrument.

On ne peut qu'exhorter le sieur

Gervais à conserver les excellens principes & la grande manière qui lui ont jusqu'ici mérité un succès si brillant; il est bien flateur pour ce jeune virtuose de se voir, dans un âge où l'on est encore écolier, placé au-dessus des maîtres par la voix unanime du public. Que ce triomphe prématuré soit pour lui un puissant aiguillon pour de nouvelles conquêtes; & qu'il sache que les applaudissemens qu'on lui prodigue, lui imposent la nécessité de tendre à la perfection, & de tenir tout ce qu'il promet.

On a exécuté comme à l'ordinaire le *Stabat* de *Pergolèse* & celui de *Hayden*; ce dernier même a occupé plusieurs concerts dans la plus brillante semaine, & l'on a relegué le premier au vendredi d'après Pâques. Quelque soit le mérite & la réputation du Musicien allemand, l'italien est pour lui un fâcheux voisin, & les amateurs conviennent, que si *Pergolèse* a une facture moins brillante, il est bien supérieur pour l'expression. Il n'a pas également réussi dans tous les versets; car les grands génies sont ceux qui

ont le plus d'inégalités ; mais l'ouverture, le premier verset & l'*emisi spiritum* sont des chef-d'œuvres ; c'est ce qu'on peut appeller le sublime de la douleur ; il semble que le génie ne puisse aller plus loin : *Hayden* lui-même n'a pu faire autre chose que de broder l'*emisi spiritum* & de copier *Pergolèse* presque sans le sçavoir. Depuis ce compositeur immortel, la Musique n'a réellement rien acquis que de vains ornemens qui la surchargent au lieu de l'embellir. Il est triste qu'on regarde aujourd'hui comme surannés, les compositeurs italiens, contemporains de *Pergolèse*, & qu'on ne nous fasse entendre que des ouvrages modernes : nous n'y gagnons pas assurément, c'est comme si on bannissoit du théâtre françois *Corneille* & *Racine*, &c. pour leur substituer *Voltaire* & *du Belloy*, &c. Malheureusement la Musique est de tous les arts celui sur lequel la mode a le plus d'empire ; seroit-ce parce qu'il est le plus frivole ?

Je suis, &c.

L E T T R E V I I I.

Traduction en vers latins de l'Épître de M. Royou à son Fils , insérée dans l'Almanach des Muses, & dans l'Année Littéraire , N°. 2 , par MM. les Ecoliers de Rhétorique du Collège Royal d'Orleans. A Orleans , de l'Imprimerie de Couret-de-Villeneuve , Imprimeur du Roi.

Vous n'avez pas oublié sans doute, Monsieur , les réflexions que nous avons faites sur cette Épître de M. Royou qui rappelle la poésie à sa plus noble fonction, & la rend l'interprète de la sagesse & de la vertu ; c'est un petit code de la plus saine morale , où la mesure & la rime ne sont employées que pour égayer l'austérité des préceptes & les faire entrer plus aisément dans la mémoire. M. Berenger , Pro-

fesseur de Rhétorique au Collège d'Orléans , persuadé avec raison qu'un maître doit encore plus s'attacher à former le cœur de ses élèves , qu'à orner leur esprit , leur a proposé de rendre en vers latins les conseils que *M. Royou* avoit exprimés en françois avec tant de précision & d'élégance ; non pas qu'il espérât que ces muses novices pussent lutter , avec succès , contre leur modèle ; mais afin que le travail de la traduction gravât plus profondément dans leur ame des leçons si utiles , & que , par un avantage bien rare , leur talent s'exerçât au profit de leurs mœurs. MM. les Rhétoriciens ont secondé les intentions de leur maître avec un zèle & une ardeur qui sembloient répondre du succès. Pendant un mois ils ont constamment employé à cette traduction tous les momens que la règle accorde au délassement & au plaisir. Aussi ont-ils surpassé les espérances de *M. Berenger* : indépendamment de l'utilité morale d'une pareille composition , les jeunes traducteurs ont ac-

quis beaucoup de gloire par la pureté & le goût qu'on remarque dans leur style ; plusieurs même ont réussi dans certains endroits , au point de faire soupçonner que le maître ne s'étoit pas contenté de donner l'idée , & qu'il avoit un peu veillé sur l'exécution.

Le bureau chargé de l'administration du Collège , a montré dans cette circonstance combien il est disposé à favoriser tout ce qui peut contribuer à la perfection des études. Pour récompenser les travaux estimables de MM. les Rhétoriciens & donner aux autres étudiants un objet d'émulation ; il a fait imprimer ce recueil de traductions , & indiqué d'avance à la renommée les noms de ces jeunes Poètes , qui , d'après un pareil essai , semblent destinés à jouer un rôle dans l'état & dans la littérature. Je m'abstiens de toucher à l'éloge de leur maître ; M. *Royou* ne m'a rien laissé à dire ; & vous trouverez , Monsieur , dans les vers suivans , l'expression la plus vive de son estime & de sa reconnaissance pour M. *Berenger*.

A MM. les Rhétoriciens d'Orléans.

**Vous me gravez trop bien. Des estampes
si belles**

Font trop vite oublier & pâlir leurs modèles.

On ne peut me souffrir privé de vos couleurs ;

Et vous m'avez enfin étouffé sous des fleurs.

**Le seul choix du sujet vous plaît & vous
enflamme.**

**Cette fois votre goût fut séduit par votre
âme.**

Vos éloges flatteurs m'ont en foule assailli

Au nom d'humanité vous avez treffailli,

**Comme un noble courlier, qui, dressant
la crinière,**

**Bondit au premier son qui lui promet la
guerre.**

Mais laissez-là mes vers, & lisez Berenger.

**C'est lui qu'il faut traduire & qu'il faut
imiter.**

L'attrayante vertu qui ravit vos hommages

**Ainsi que dans son cœur respire en ses
ouvrages.**

**Auprès de ses tableaux mes essais ne sont
rien.**

Et s'il est votre maître il est aussi le mien.

Puissai-je encor fouler les doux bords de
la Loire ,

Témoins de ses succès & brillans de sa
gloire!

Y voir faire à mon fils un cours de probité,
d'éloquence, de mœurs, d'aimable urbanité.

Petit-fils de Freron & neveu de Malherbe,
Mais débile arbrisseau rampant encor sous
l'herbe ,

S'il entend, comme vous, s'il pratique
aussi bien ,

Les leçons d'un Socrate & d'un Quintilien,
Sa tige avec éclat peut un jour reparoitre.

Un grand homme est souvent l'ouvrage
d'un grand maître.

Vous méritiez le vôtre, élèves fortunés,
Vos cœurs sont vertueux, vos esprits sont
ornés.

Elégans traducteurs, faits pour servir
d'exemple, (1)

Tous mes vœux sont comblés si mon fil,
vous ressemble.

ROYOU, Avocat - Procureur-Fiscal,
à Quimper, en Bretagne.

(1) *Exemple & ressemble* ne riment pas,
c'est une distraction de l'Auteur.

*Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE
LITTÉRAIRE,*

Paris, 17 Février 1785.

COMME vous avez, Monsieur, le noble courage de ne pas encenser *l'Idole du jour*, cet enfant monstrueux du mauvais goût & de la dépravation des mœurs, je me flatte que vous voudrez bien insérer, le plutôt possible, dans votre journal la bagatelle ci-jointe.

Je n'ignore pas, Monsieur, que *l'Année Littéraire* est destinée à des objets plus graves que ne peut l'être une *Enigme - Charade*, mais j'espère que vous aurez quelque indulgence pour celle que je vous adresse, lorsque vous aurez envisagé son but moral, qui est d'aggraver le ridicule que vous avez déjà répandu sur *l'Imbroglia* en question.

....., *Ridiculum acri,*

Fortius ac melius magnas plerumque se-
cat res.

Horace. Satyr.

Je suis avec estime ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur , D. S. L.

ENIGME-CHARADE.

- » Depuis douze ans j'ai l'avantage ,
- » (Si c'en est un ,) d'être connu
- » Pour un comique personnage ,
- » D'un caractère saugrenu.
- » Dans ce siècle, où l'on ne s'avance
- » Que de l'esprit & de la main ,
- » Pour être d'obscure naissance ,
- » J'ai fait assez bien mon chemin.
- » Je ne fais à qui je ressemble ,
- » Mais il n'est pas un connoisseur ,
- » Qui ne trouve , dans mon ensemble ,
- » Beaucoup plus d'esprit que d'honneur.

- » Par mon intrigant verbiage ,
- » Je fais mener l'amour à bien ;
- » Et si jamais un mariage
- » Fit beaucoup de bruit , c'est le mien.

- » Si , pour me faire reconnoître ,
- » Ce prélude est insuffisant ,
- » Dans une *Charade* , peut-être ,
- » Mon nom paroîtra plus frappant.

- » *Mon premier* , bien loin d'être un lustre ,
- » est un petit mot de dédain : —
- » *Mon second* est le nom du rustre
- » Qui perdit jadis son latin , ---
- » En voulant que le fruit du chêne
- » Eût été bien mieux..... Il suffit ;
- » Tout le monde a lu Lafontaine.
- » *Mon tout*.... Je vous l'ai déjà dit ,



LIVRES NOUVEAUX.

L'art de connoître & d'employer les Médicamens dans les maladies qui attaquent le corps humain , par M. de Fourcroy , Docteur en Médecine , Censeur Royal , Professeur de Chymie au Jardin du Roi. Tome premier , contenant les généralités sur la matière médicale. A Paris , rue & hôtel Serpente. Prix 5 liv. broché , 6 liv. relié.

Manuel des Champs , ou recueil amusant & instructif , concernant tout ce qui est le plus nécessaire & le plus utile , pour vivre à la campagne avec aisance & agrément ; quatrième édition , revue , corrigée & augmentée. Prix relié , 3 l. A Paris , chez Delalain le jeune , Libraire , rue Saint Jacques.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE,



LETTRE IX.

Vie de l'Infant Dom Henri de Portugal, auteur des premières découvertes qui ont ouvert aux Européens la route des Indes ; ouvrage traduit du portugais par M. l'Abbé de Cournand. A Lisbonne, & se trouve à Paris, chez P.-M. Nyon le jeune, Libraire, Place des Quatre-Nations, à Ste. Monique ; & chez Poinçot, Libraire, rue Dauphine. 2 vol. in-12 d'environ 250 pag. chacun. Prix 3 liv. broché les deux volumes

ON ne peut qu'applaudir, sans doute, Monsieur, au desir qu'a eu
 ANN. 1785. Tom. II. G

M. l'Abbé de *Cournand* de nous faire connoître un Prince à qui la postérité doit les découvertes importantes qui ont été faites dans les Indes. Mais peut-être eût-il dû suivre une toute autre voie que celle qu'il a prise. Au lieu de s'attacher servilement à traduire la vie de *l'Infant Dom Henri*, que ne s'est-il contenté de prendre l'auteur portugais pour son guide, sans vouloir nous rendre tous ses traits ? Avec le goût que l'on peut supposer au traducteur, il nous eût épargné des longueurs mortelles, des réflexions inutiles, & sur-tout un ensemble de narration très fastidieux. Son style eût eu une marche plus vive, plus naturelle, & n'eût point été gâté par je ne sais quel ton étranger qui ne convient ni à nos mœurs, ni à notre langue.

Quel étoit le but d'un pareil ouvrage ? N'étoit-ce pas de nous montrer dans *l'Infant Dom Henri* un génie supérieur à son siècle, capable de concevoir des idées profondes, & d'exécuter de grands desseins dans un temps où toute l'Europe étoit cou-

verte des épaisses ténèbres de l'ignorance & de la barbarie ? La preuve de cet éloge ; ce n'est point l'expédition de Gouta ni de Tanger , mais c'est la pénétration qui fit soupçonner à l'*Infant* qu'il devoit y avoir le long de la côte occidentale de l'Afrique , des terres inconnues , & au-delà des isles & des contrées où l'on pouvoit pénétrer ; c'est la constance avec laquelle il suivit ce vaste projet ; c'est le courage avec lequel il sçut triompher des obstacles qui pouvoient en arrêter l'exécution. Seul , pour ainsi dire , & simple particulier , il trouve le moyen de fournir aux dépenses qu'exigeoient de telles entreprises ; il équipe des vaisseaux , & les envoie à la recherche d'un nouveau monde. L'évènement justifie la hardiesse de ses vues. Déjà les isles de Porto-Santo , de Saint-Laurent , de Madère , & les Açores sont découvertes & augmentent la gloire & les richesses du Portugal. C'étoit donc à peu près là le seul objet sur lequel l'Auteur devoit fixer l'attention de son lecteur ; & encore eût-il fallu y mettre plus

de rapidité que n'a fait le Biographe portugais, qui s'occupe de circonstances trop minutieuses & de détails fort peu importants.

Mais quel intérêt peut nous inspirer cette expédition de Ceuta & de Tanger, où l'*Infant* nous est présenté plutôt comme une espèce de *Don-Quichotte*, que comme un véritable guerrier; où l'Auteur, en entassant merveilles sur merveilles, manque absolument le premier but que doit se proposer tout historien, celui de faire naître la confiance? M. l'Abbé de Cournand paroît l'avoir senti lui-même, & il trouve que ces deux expéditions sont beaucoup trop longuement narrées. Ce qu'il avoit donc de mieux à faire, c'étoit d'en supprimer une grande partie, & de réduire cette vie à sa juste mesure. Il nous eût épargné des harangues mortelles & de hauts faits d'armes qu'il faut renvoyer aux fables de l'Arioste, & son héros n'y eût certainement rien perdu. Voulez-vous avoir une idée du ton qui règne dans cette histoire; lisez le morceau suivant. Il s'agit du siège

de Ceuta, ville forte & très-peuplée, dont la prise ne coûta que deux ou trois hommes aux Portugais, quoiqu'on nous assure que les Maures combattoient avec tout l'acharnement de gens qui ne veulent point être les tristes témoins de la ruine de leur patrie.

» L'Infant resté seul avec dix-sept
 » soldats serra les Maures de plus
 » près, les poursuivit jusqu'aux murs
 » du château, *marquant de leur sang*
 » *tous les pas qu'il gagnoit sur eux.*
 » Comme le terrain étoit avantageux
 » aux ennemis, il leur vint du châ-
 » teau même un nombreux secours,
 » & comme il étoit composé de vieilles
 » troupes, il s'engagea un furieux
 » combat, où nous vîmes bien que
 » nous avions à faire à des soldats
 » plus aguerris. *Il n'y avoit point,*
 » *pour ainsi dire, de coup qui ne*
 » *portât,* & ils en déchargèrent un
 » sur la tête de Fernand Chamorro,
 » Ecuyer de l'Infant, qui le renversa
 » par terre sans connoissance. On le
 » crut mort; les ennemis firent tous
 » leurs efforts pour se rendre maîtres
 » de son corps, sans doute pour réjouir

» les yeux de leur Gouverneur par
 » ce spectacle. Mais l'Infant les frustra
 » de leurs espérances ; placé devant
 » le corps, non seulement il le dé-
 » fendit avec courage, mais encore,
 » il obligea enfin les Maures qui reve-
 » noient souvent à la charge, de fuir
 » vers un village attenant au château,
 » près de la porte de Féz.

» L'Infant entra avec les ennemis,
 » *se faisant jour à coups de lance.*
 » Il n'avoit plus avec lui que quatre
 » *soldats* ; les autres n'ayant pu résis-
 » ter à la fatigue du combat qu'ils
 » venoient de livrer, l'épuisement de
 » leurs forces rendoit leur courage
 » inutile. *Le péril fut grand dans ce*
 » *village, il étoit muré & bien pourvu*
 » *d'armes & de soldats.* Mais ce qui
 » sauva l'Infant, *ce furent les ennemis*
 » *mêmes qu'il avoit à combattre.* Comme
 » ils étoient un très-grand nombre
 » contre cinq des nôtres, *ils crai-*
 » *gnirent que chaque coup qu'ils tire-*
 » *roient ne coûtât la vie à plusieurs*
 » *d'entr'eux, par l'impossibilité où ils*
 » *étoient de viser juste dans une si grande*
 » *multitude.* Ce combat dura deux

» heures, & il s'en écoula deux autres
 » à se disputer une porte qui donnoit
 » entrée dans le château. Avouons la
 » vérité ; nous n'avons point d'ex-
 » pressions pour peindre la gloire que
 » ce Prince s'acquît dans cette fa-
 » meuse journée. Mais consolons-nous
 » par la pensée qu'un écrivain plus
 » habile se trouveroit dans le même
 » embarras ».

Il faut compter singulièrement sur la bonhomie de ses lecteurs, pour leur faire de pareils recits. N'admirez-vous pas ces *combats furieux* où les Maures ne tuent pas un seul homme ; ces endroits où *le péril fut grand*, tandis que les ennemis ne tiroient pas un seul coup, *de peur qu'il n'en coûtât la vie à plusieurs d'entr'eux*, par l'impossibilité où ils étoient de viser juste ; ces cinq hommes enfin contre lesquels des milliers n'osoient se défendre ? Je ne fais comment la plume n'est pas tombée cent fois des mains de M. l'Abbé de Cournand, en écrivant de pareilles aventures.

Il en est de même de tous les

autres combats , où les Portugais font toujours un carnage affreux , sans qu'ils perdent une seule goutte de sang Il falloit que ces Maures si furieux , si acharnés se battissent avec des bales de coton , pour donner ainsi tant de coups & ne jamais tuer personne.

C'est sur-tout au siège de Tanger que le merveilleux croît & se déploie de plus en plus. L'Auteur convient que cette entreprise étoit imprudente ; mais l'Infant, malgré ses malheureux succès , n'en paroît que plus grand. *Hercule , Achille , & tous les héros de l'antiquité ne sont que des Pygmées à côté de ce Prince. Avec une poignée d'hommes il combat , il met en fuite une armée d'un million d'hommes au moins. Le sang coule à chaque coup qu'il porte ; la foudre seule eût pu égaler la rapidité de ses coups ; quelques-uns de ses soldats eurent la lâcheté de l'abandonner à la fureur des Maures , comme pour laisser un champ plus libre à son courage , &c. &c.*

Ce qui pourra vous paroître surprenant , c'est que l'historien s'arrête

à chaque instant pour communiquer la crainte qu'il a qu'on ne s'imagine qu'il exagère. C'est être en vérité bien scrupuleux. Il ne fait, dit-il, que suivre les écrivains & les mémoires anciens. Quelle critique plus judicieuse !

L'infant au reste n'est pas le seul qui se soit distingué dans ces expéditions. Cette gloire appartient à tous les Portugais. » L'ancienne Rome eût
 » élevé une statue à chacun d'eux. . .
 » L'histoire remarque par-dessus tous
 » le fameux Evêque d'Évora, Dom
 » Alvaro d'Abren. Sa gloire sera im-
 » mortelle dans les fastes de son église.
 » Car, outre qu'il exerça les fonc-
 » tions de pasteur avec un zèle ex-
 » trême, confessant, exhortant les
 » troupes, il fut encore-celui de tous
 » nos guerriers qui fit périr plus d'en-
 » nemis, *laissant à ses compatriotes de*
 » *juger s'il sçavoit mieux se servir de*
 » *la crosse que de l'épée.*

Que l'amour de la patrie ait aveu-
 glé le Révérend Père *Freire*, de l'O-
 ratoire de Portugal, au point de lui
 faire adopter, comme certains, tous

ces faits merveilleux & apocryphes; je n'en suis nullement surpris, il prouve au moins que s'il n'est point écrivain très-judicieux, il est plein de zèle & d'enthousiasme pour la gloire de son pays. Mais je ne vois pas quel a pu être le motif de M. l'Abbé de *Cournand*, en les recueillant & en les faisant passer dans notre langue. Il répondra sans doute qu'il n'a prétendu que faire connoître les services importants que l'Infant Dom *Henri* a rendus à l'Europe en lui frayant le chemin des Indes. Il devoit alors se borner à cet objet qui remplit le second volume & nous faire grace du premier. Il devoit enfin, comme je l'ai déjà dit, composer lui-même la vie de ce Prince sur les matériaux que lui fournissoit le Révérend Père *Freire*, & ne point traduire cet écrivain. Je me sens d'autant plus autorisé à faire cette observation à M. l'Abbé de *Cournand*, que le discours préliminaire qu'il a mis à la tête de cette vie, n'est pas sans mérite, qu'il est écrit d'un style noble & élevé, & qu'il renferme des vues aussi utiles

A N N É E 1785. 155

que judicieuses ; une page de ce discours en apprend plus & vaut mieux que toute l'histoire de l'Infant.

Je suis, &c.

LETTRE IX.

*Almanach Littéraire , ou Etrennes
d'Apollon , par M. d'Aquin de
Château-Lyon. A Paris , chez tous
les Libraires. 1785.*

LES *Etrennes d'Apollon* sont un mélange de vers , de prose & d'anecdotes. Le Dieu du goût donne par fois des *Etrennes* un peu mesquines. Ce n'est pas un tort qu'on puisse reprocher exclusivement à M. d'Aquin ; il ne faut en accuser que la disette des talens. Tout le monde rime , tout le monde écrit , & quand cette démangeaison devient universelle il est impossible que , dans la multi-

tude des compositions , la médiocrité ne tiennne pas le premier rang. M. d'*Aquin* ne crée point les génies , & s'il ne fait pas une meilleure récolte , c'est que les esprits du siècle sont d'un rapport difficile.

Un fragment du discours de M. le Marquis de *Condorcet* sur la mort de M. d'*Alembert* , offre ce que la partialité & la flaterie ont de plus outré. Jamais , dit le Panégyriste , la nature ne forma un homme aussi extraordinaire , un phénomène aussi surprenant. Aux dons les plus sublimes du génie , il unissoit la bienfaisance , l'amour des hommes , les qualités les plus précieuses de l'âme. » Il eut des ennemis , dit M. de *Condorcet* , pour que rien ne manquât à sa gloire ; & l'on doit compter parmi les honneurs qu'il a reçus , l'acharnement avec lequel il a été poursuivi par ces hommes dont la haine se plaît à choisir pour ses victimes , le génie & la vertu.

Parce que des Académiciens & des Philosophes honorent M. d'*Alembert* du titre de *grand homme* , faut-il que

l'Europe entière , esclave docile de leurs arrêts , soit condamnée à confirmer une aussi extravagante adulation ? Que signifient ces cris répétés de *bienfaisance* , de *vertu* , d'*humanité* ? Ces Messieurs , si humains dans leurs écrits , ne sont-ils point las d'étourdir le public d'un fanatisme de vertu au quel on a raison de ne pas croire ? Moins de grands mots , moins d'obstination , & dans les actions une honnêteté franche , une morale moins équivoque , c'est ce qu'on leur demande. La haine n'a point poursuivi M. d'*Alembert* ; c'est le goût , c'est la raison qui l'ont condamné avec justice. Lui refuse-t-on quelques connoissances en littérature , un profond savoir en géométrie , & sera-t-on son ennemi parce qu'on ne lui érigeria pas des autels , & qu'on ne voudra point encenser un siècle dont il fut un des principaux Chefs ? Voilà la tolérance de nos philosophes. Quand on ne voit point , quand on ne pense point comme eux , on est des *ennemis acharnés*.

M. de *Voltaire* ne figure pas glorieusement dans cet Almanach ; au reste , il y tient peu de place ; ce qu'on a recueilli de lui n'a rien de piquant ni de remarquable. C'est encore un des torts des compilateurs de s'emparer avidement de tout ce qui échappe à un homme célèbre.

Presque toutes les anecdotes de ce recueil sont connues. Je ne prétends pas , Monsieur , vous engager par-là à ne point les lire. Il en est plusieurs qu'on retrouve avec plaisir , & qui , dans tous les temps , auront l'agrément de la nouveauté. Vous ne me ferez pas mauvais gré de vous en rappeler quelques-unes. Il faut bien suivre la variété de cet almanach , & je vous promets d'ailleurs d'être sobre en citations. Je commence par un trait de générosité ; car toutes les facéties de l'esprit doivent céder le pas aux choses qui tiennent à la noblesse de l'ame.

Un Officier jouoit avec son Colonel ; celui-ci perdoit dans une nuit toute sa fortune qui pouvoit se monter

à un million : il ne lui restoit plus que le fond de huit cens livres de rente. Le Capitaine lui proposa de jouer , à pair ou non , tout ce qu'il venoit de lui gagner contre les huit cens liv. Le Colonel accepte. L'Officier tire de sa poche des pièces de monnoie : » Pair ou non , dit il « ? » Non , dit le Colonel «. — » Vous » avez gagné , répond l'Officier , en » remettant dans sa poche , sans les » montrer , les pièces de monnoie » qui étoient en nombre pair «.

C'est là une action de grandeur , une action qui ne sauroit manquer de plaire aux cœurs vraiment élevés ; mais quand les sophistes du jour font retentir , pendant des mois entiers , toutes les feuilles publiques de leurs libéralités étroites , de leurs misérables bienfaits , n'est-on pas en droit de rire ou de gémir ?

Le Roi de Prusse n'étant encore que Prince Royal , combloit de présens magnifiques une célèbre actrice. Dès qu'il fut Roi , il cessa de prodiguer l'or , & la récompensa avec

plus d'économie. Elle osa se plaindre à lui-même de ce changement. *Frédéric* lui répondit : » autrefois je don-
 » nois mon argent , aujourd'hui je
 » donne celui de mes sujets «.

Une demoiselle jolie & spirituelle ,
 Mariée depuis très-peu de temps ,
 bailloit toujours avec son mari. Celui-
 ci lui ayant demandé si elle s'ennuyoit
 avec lui. » Non , Monsieur , dit elle ,
 » mais vous & moi nous ne faisons
 » qu'un , & je m'ennuie quand je suis
 » seule «.

Je tiens parole , & je ne veux pas
 étendre davantage la liste des faillies
 que présentent les *Etrennes d'Apollon*.
 Il en est de fort agréables , comme
 je vous l'ai déjà dit : mais ce qui les
 dépare , c'est qu'elles ont le malheur
 d'être noyées dans une foule de ré-
 parties vulgaires , sans sel & sans
 grace. La complaisance trop facile de
 M. d'*Aquin* a adopté un grand nombre
 de *bons mots* , qu'il auroit dû sage-
 ment laisser à leurs auteurs pour
 en faire leur profit.

Je vous ai annoncé que M. de *Vol-*

taire ne brilloit pas dans ces *Étrennes*.
Le morceau suivant ne démentira
point l'idée que je vous ai donnée du
foible rôle qu'il y joue. Voici des
vers de sa façon sur les troupes du
Roi de Prusse.

D'un regard étonné, j'ai vu sur les rem-
parts

Des géans *court vêtus*, Automates de Mars,
Ces mouvemens si prompts, ces démarches
si fières,

Ces moustaches, ces grands bonnets,
Ces habits retrouffés, montrant de gros
derrières

Que l'ennemi ne vit jamais.

Cette plaisanterie est du plus mau-
vais ton. Cette inscription sur un
cadran solaire n'est pas moins tri-
viale.

Vous qui vivez dans ces demeures,

Eres-vous bien ? tenez-vous y,

Et n'allez pas chercher midi

A quatorze heures.

Voulez-vous encore un *impromptu* délicieux ? Lisez & admirez. *Voltaire* étant à table avec le lord *Litellton*, lui fit sur le champ ce distique, où respire tout le feu d'une verve hardie & enjouée.

Fier & bisarre anglois qui , des mêmes
couteaux ,
Coupez la tête aux Rois & la queue aux
chevaux.

Comment ose-t-on rendre publiques de pareilles platitudes ? quand, on appelle un *Ecrivain* à chaque page & avec une sorte d'affectation, le *grand homme*, on devrait au moins avoir la prudence de ne pas le rapetisser, en imprimant, à sa honte, des lambeaux de la plus excessive médiocrité. Mais telle est la manie de tous les adorateurs de *Voltaire* ; ils croiroient déshériter la postérité, s'ils ne tiroient pas de l'oubli jusqu'aux bribes & aux ordures du Dieu qu'ils encensent.

M. d'Aquin de Château-Lyon, occupe aussi un petit coin dans son

Almanach. Ses vers à M. de *Maison-neuve*, Auteur de deux tragédies très-estimables, dont le public ne tardera pas à voir les représentations, font un tribut de l'amitié qu'il seroit injuste de peser dans une balance trop severe. Sa poésie est certainement bien négligée; mais quand c'est un ami qui parle, on n'y regarde pas de si près, & l'on est toujours disposé à l'indulgence.

Entre plusieurs pièces de vers que je pourrois offrir à votre curiosité & qui ne lui déplairoient pas, j'ai choisi cette chanson de M. *Raté*. La touche en est facile, les idées m'en ont paru douces & gracieuses.

A ZELIE qui se dispose à faire un long voyage.

Air : *Eon soir, ma jeune & belle amie.*

Aux rigueurs d'une longue absence,
Quoi ! tu réduirois mon amour,
Si j'admire l'astre du jour,
C'est qu'il vient m'offrir ta présence ;

Hélas ! loin de toi,
Il ne brilleroit plus pour moi.

Le matin, si la douce aurore
M'arrache des bras du sommeil,
C'est toi qui viens à son reveil,
Sourire à l'amant qui t'adore.

Hélas ! loin de toi,
Elle n'offriroit rien pour moi.

De son haleine bienfaisante
Si Zéphir caresse une fleur,
Je sens s'épanouir mon cœur
Sous les baisers de mon amante !

Hélas ! loin de toi,
Que de plaisirs perdus pour moi ?

Autour de l'orme qui l'attire,
Si je vois le lière attaché,
A toi, qui seule m'as touché,
Je pense alors & je soupire.

Hélas ! loin de toi,
Le bonheur est perdu pour moi.

Les plaisirs, les jeux du village
Sont embellis par tes attraits :
En vain je les y chercherois :

Qui pourroit m'offrir ton image ?

Hélas ! loin de toi ,

Rien n'exileroit plus pour moi.

A mon sort tu donnes des larmes ;

Elles répondent de ton cœur.

Ah ! quelle que soit ma douleur ,

Je serai du moins sans alarmes ;

Et sûr de ta foi ,

Tu seras encor tout pour moi.

On regrette que M. *Imbert* n'ait fourni que très-peu de choses à cet Almanach : on sçait quel ingénieux coloris ce poëte sçait répandre sur tous les sujets qu'il traite. Nous voudrions pouvoir citer de jolis couplets de M. *Knapen* , des fables de M. *Fallet* , agréablement narrées , &c. M. d'*Aquin* ne néglige rien pour donner à son recueil ce degré de perfection qui doit le rendre un jour intéressant ; mais peut-être s'empresse-t-il trop d'accueillir tout ce qu'on lui présente. Delà , du remplissage , une fatigante prolixité , des croquis d'une très - mince valeur. Les no-

tices qui terminent cette bigarrure littéraire sont un éloge continu de tous les ouvrages de l'année. On a déjà reproché plusieurs fois à M. d'Aquin un ton de flatterie, qui rend suspects ses jugemens. Les réclamations du goût & de l'impartialité n'ont pu vaincre sa complaisance ; il a sans doute ses raisons pour agir de la sorte , & vraisemblablement le Public aura aussi les siennes pour n'être pas toujours de son avis.

[Je suis , &c.



Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

MONSIEUR ,

PERMETTEZ-MOI de vous faire quelques observations sur une nouvelle description des curiosités de Paris, par M. *Dulaure*, qui paroît depuis le commencement de l'année, & dont vous n'avez pas encore rendu compte au public. Vous serez content de cet ouvrage pour ce qui concerne les arts. L'Auteur en parle avec connoissance; il a sçu rassembler dans deux petits volumes tout ce que Paris a de plus curieux. Mais cet ouvrage n'auroit pas eu moins de mérite, si l'Auteur en avoit retranché un grand nombre d'anecdotes & de plaisanteries. Il semble qu'un livre ne peut faire fortune dans le temps où nous sommes, qu'en amusant le lecteur aux dépens de la religion & de ses ministres,

Pourquoi à l'article des Cordeliers diviser leur histoire en trois points comme un sermon ? *Cordeliers guerriers*, parce qu'il y eut chez eux, au commencement du quatorzième siècle, une querelle assez vive au sujet d'une écurie. *Cordeliers protecteurs*, parce que *Gilles Dauphin*, leur Général, permit au Parlement, au Prévôt des Marchands & aux Echevins de Paris de se faire enterrer en habit de Cordelier. C'étoit l'usage de ces vieux temps. Les grands Seigneurs se faisoient ensevelir avec l'habit de l'Ordre qu'ils protégeoient. L'Infortuné Duc d'Orléans, victime de la haine barbare du Duc de Bourgogne, fut inhumé en habit de Celestin. Si cette mode des morts nous paroît extraordinaire, il en est de nos jours parmi les vivans de plus ridicule. Enfin, *Cordeliers galans*, parce qu'une jeune fille, sous *Henri III*, s'introduisit en habit d'homme chez eux & servit ces religieux pendant dix ou douze ans. Il n'est point de communauté à l'abri de cette surprise. Au moins l'*Etoile* de qui l'Auteur tient cette anecdote, assure-

t-il

t-il que que cette fille demeura chez eux *sans jamais avoir été intéressée en son honneur*. L'Auteur auroit bien mieux fait de supprimer ses trois divisions historiques, & d'employer les trois pages qui les contiennent, à donner plus d'étendue à des articles intéressans. Mais l'objet de l'Auteur étoit d'amuser les lecteurs au milieu d'un froid détail de peintures, de sculpture & d'architecture.

Le même désir de piquer leur curiosité par des traits satyriques contre l'état religieux, se fait encore appercevoir dans ce même article des Cordeliers. Ce ne sont pas les ris que l'on veut exciter, mais un mouvement de haine. Ici l'Auteur tombe dans une forte méprise. Il n'est pas de bonne foi, ou bien il ignore absolument le costume des différens ordres religieux & celui des nations. Il s'agit d'un tableau que l'on voit dans une chapelle derrière le chœur de ces Religieux. C'est un combat. *A la tête de l'armée*, dit l'Auteur, *est un Moine énergumène, qui, le Crucifix à la main, semble dire à ceux de son parti : » mes*

» frères , tuez , massacrez , c'est Dieu
 » qui l'ordonne par ma bouche , faites
 » couler le sang de vos frères chré-
 » tiens , parce qu'ils ne sont pas d'ac-
 » cord avec vous sur quelques points
 » de théologie «.

C'est ainsi que nos anciens peintres, qui vouloient rendre sensibles les pensées des figures qu'ils peignoient , faisoient sortir de leur bouche des phrases à l'aide d'un rouleau. *Ce Moine ;* continue l'Auteur , *m'a l'air de Saint Dominique , qui , à la tête des troupes de Simon de Montfort , le crucifix à la main , parvint à faire massacrer plus de vingt mille Albigeois.*

J'ai eu , Monsieur , la curiosité de voir *ce Moine énergumène qui à l'air de Saint Dominique.* Quelle a été ma surprise de trouver dans ce tableau un Cordelier au lieu d'un Dominicain , & des Turcs avec leurs turbans à la place des Albigeois qui n'en portoient pas. Ce Cordelier est le célèbre Jean de *Capistran* , postérieur environ de trois siècles à *Saint-Dominique* , à la tête d'une armée hongroise , commandée par le grand *Huniade* , le bou-

levard de l'Europe , que *Mahomet II* menaçoit de son joug. C'est la levée du siège de Belgrade. Le Religieux partagea avec le héros la gloire de cette action. Quand on veut donner les jeux de son imagination pour des faits , il faut en prévenir les lecteurs & leur dire avec franchise : Messieurs , si vous me le permettez , je m'en vais vous faire un conte. Reste à sçavoir si les lecteurs aiment à trouver des contes dans une description des curiosités de Paris.

Que l'Auteur s'élève contre les richesses des Religieux , il se conforme au goût & à l'opinion du siècle. Mais pourquoi doubler ces richesses , & par ce moyen exciter plus sûrement les clameurs de l'envie ? Il tombe dans cette faute , en parlant des bâtimens élevés par les PP. Feuillans de la rue Saint Honoré ; il leur donne d'un trait de plume & fort généreusement soixante mille écus de revenus en loyers. On peut certainement beaucoup diminuer cette somme ; si l'Auteur ensuite , un peu moins libéral ou moins prompt dans ses cal-

culs, en eut défalqué les impositions, les emprunts, les engagemens avec l'architecte & l'entrepreneur, les non valeurs des loyers, les réparations à venir, il seroit très-étonné du net de la somme restante aux PP. Feuillans.

Les Religieux sont très-embarrassés; quelque parti qu'ils prennent, ils ne peuvent éviter les traits de leurs ennemis. S'ils construisent sur leur terrain des bâtimens qui améliorent leurs fonds & servent d'ornement à la ville, l'envieuse avidité leur reproche amèrement l'augmentation de leurs biens; s'ils laissent leur terrain en culture, comme les Chartreux, nouveau sujet de plaintes & de vœux pour leur éloignement de la ville. » Environ, dit » l'Auteur, soixante mille quatre cent » cinquante toises quarrées sont occupées par quarante ou cinquante » Moines; tout près de là douze toises » quarrées suffisent à cent individus » utiles à la société ». Je ne connois pas l'étendue du terrain des Chartreux; mais ne peut-on pas se méfier de l'exactitude du calcul des toises, comme

de celui des revenus des PP. Feuillans.

Nos bons & simples observateurs politiques croient que ces soixante mille quatre cents cinquante toises quarrées en culture, sont un avantage pour Paris. Ils se rappellent les défenses de *Louis XIV*, d'aggrandir la Capitale, parce que, disoit ce Prince dans son Edit, il est à craindre que cette ville, parvenue à cette excessive grandeur, n'ait le même sort que les plus florissantes villes de l'antiquité, qui ont trouvé en elles-mêmes le principe de leur ruine. Ils sont persuadés que ces 60450 toises quarrées & tous les terrains occupés par des maisons religieuses, que l'on désireroit voir chargés de maisons, servent encore d'obstacle à l'irruption générale des Provinces dans la Capitale. Ils pensent que des nouvelles & spacieuses constructions faciliteroient la transmigration de plusieurs milliers d'hommes conduits par la cupidité & la misère; que ces recrues nombreuses accroîtroient l'inquiétude déjà considérable des Magistrats surveillans à la police & à l'approvisionnement de

cette ville , qu'elles en augmenteroient la population au grand détriment de celle des campagnes ; car de l'or qui s'accumule à Paris & des hommes qui s'y entassent , que retourne - t - il en Province ? laissons donc , ajoutent ces politiques du vieux temps , les Chartreux avec les 60450 toises quarrées que leur donne l'Auteur , ils ne sont pas si inutiles à la société qu'on voudroit nous le faire accroire , puisqu'ils distribuent , dit - on , par semaine , huit à neuf cens livres de pain. Vraisemblablement les nouveaux habitans cāsés sur leur terrain , ne seroient pas si charitables.

Vous seriez-vous attendu , Monsieur , à voir figurer dans une description des curiosités de Paris , la cuisine des Pères Théatins ? On n'y voit pas cependant cette marmite des Cordeliers qui étoit en réputation par sa grandeur , & le fameux gril monté sur quatre roues , capable , dit *Sauval* , de tenir une mannequinée de harengs. On a remarqué , dit l'Auteur , que la Providence ne les (les Théâtins) abandonne jamais ; car , à voir leur

cuisine & leur table, on les croiroit fondés sur de gros revenus. Je ne connois par expérience ni l'une ni l'autre, mais j'ai des raisons pour croire que l'une & l'autre offrent la plus simple frugalité. Peut-être l'Auteur les a-t-il visitées un jour de *S. Gaetan*, alors il auroit pu placer également dans son livre la cuisine & la table des pères Capucins, un peu moins mauvaises, le jour de *S. François*, que dans le courant de l'année.

Ce que l'Auteur dit des Ursulines & des Visitationes est un peu plus grave & n'est pas plus vrai. » La bienheureuse *Angèle* assembla, en 1537, à Bresse en Lombardie, des filles & des femmes vertueuses, les occupa à instruire les jeunes filles, à visiter les malades & à consoler les affligés dans les prisons & dans les hôpitaux. . . . Depuis on les cloîtra. On changea le but de la première institution, &, en devenant contemplatives, elles cessèrent d'être utiles à la société. Voilà pour les Ursulines. » *S. François de Sales* est l'instituteur des Filles de la Visita-

» tion, ainsi appellées, parce qu'elles
 » s'occupoient à visiter les malades
 » & les pauvres. . . . Elles étoient
 » utiles à la société par leurs bonnes
 » œuvres. Un Archevêque de Lyon,
 » M. *Denis de Marquemont*, plus
 » pieux que philosophe, priva les
 » malheureux du secours de ces offi-
 » cieuses filles, il les enferma dans un
 » cloître, & elles ne furent plus utiles
 » qu'à elles-mêmes «.

A ces gémissemens philosophiques sur le sort des malheureux privés de la visite & des secours de l'un & de l'autre institut, voici, je crois, ce qu'on peut répondre. Les Ursulines n'ont point abandonné la totalité des obligations que leur imposa la bienheureuse *Angele*; elle les occupa à instruire de jeunes filles; elles persévèrent encore dans cette occupation. L'Auteur en convient, puisqu'il a mis à la fin de l'article *Ursulines*, le prix de la pension. Elles ne sont pas, par cette raison, entièrement contemplatives, car il est difficile de l'être quand on répond, comme celles

de Paris, de soixante ou quatre-vingt pensionnaires. Elles n'ont donc pas cessé d'être utiles à la société, dont le bonheur dépend de la meilleure éducation ; vérité qui alarme pour notre postérité. La même réponse sert pour les Visitandines. M. de *Marquont*, aussi pieux qu'éclairé, étoit persuadé, comme on l'est généralement, que la visite des malheureux n'est pas la seule bonne œuvre que l'on peut faire ; il crut en devoir décharger les Religieuses de la Visitation, quand il les vit remplacées par les filles de charité de l'institution de *S. Vincent-de-Paule*, dont le premier & le principal devoir est la visite & le soulagement des malades. Les Visitandines furent cloîtrées, mais elles se consacrèrent à l'éducation de la jeunesse, & l'Auteur en est si persuadé, qu'il n'a pas oublié de mettre le prix de la pension. Elles ne sont donc pas utiles seulement à elles-mêmes, mais aux pères, aux mères & à la patrie. Dans l'état actuel de nos mœurs, les malheureux trouvent plus de ressources

dans leur misère , que les enfans pour leur éducation.

L'Empereur a cru ces maisons si nécessaires , que dans la suppression qu'il a faite des Monastères , il a excepté ceux où l'on élevoit la jeunesse. Je suis fâché que l'Auteur ne pense pas comme Sa Majesté impériale.

Beaucoup d'autres articles exigeroient des réponses. Nous terminerons ici nos observations. On ne peut cependant pas finir sans faire remarquer à l'Auteur , qu'emporé sans doute par les saillies de sa gaieté , il s'est permis des satyres contre quelques corps & des personnalités , exclues par elles-mêmes de tout ouvrage utile & honnête , & sur-tout de celui dont les arts sont le principal objet. On en voit un exemple à l'article des Ecoles de droit ; il emploie huit à neuf lignes pour la description du monument , ce qui suffisoit , & une page à ridiculiser *Barthole* & les professeurs actuels , ce qui étoit de trop. Mais personne , il me semble , n'a plus

à se plaindre de lui que le Recteur de l'Université. Voici comment il en parle. » Autrefois rien ne résistoit à la volonté du Recteur; il est souvent arrivé qu'il a soumis les Rois à son autorité suprême. Aujourd'hui ce despote est d'une humeur plus traitable, & à l'arrogance & à la couleur près, il n'est plus le même. Une manière de penser insultante & fautive sur ce corps composé de gens de mérite, & sur le chef qui est toujours de ce nombre, a fait de grands progrès dans une certaine classe d'écrivains. Vous en faisiez la réflexion en rendant compte de l'estimable traduction de quelques fragments de *Plin*, par M. *Gueroul*. Heureusement, comme ce ne sont pas les meilleurs écrivains qui portent ce jugement, il faut espérer que l'Université de Paris' conservera toujours la gloire d'être une des plus éclairées de l'Europe, malgré la prétendue arrogance de son chef & sa couleur.

Si l'Auteur fait une nouvelle édition de son livre, il doit retrancher

les historiettes , les anecdotes , les plaisanteries , les satyres , les personnalités , sans liaison avec l'ouvrage , & souvent mal-adroitement amenées. Il suppléera à ce vuide en donnant de nouveaux articles & plus d'étendue aux anciens. Alors cet ouvrage sera estimable , commode & utile ; il corrigera quelques fautes ; il ne mettra pas au nombre des hôpitaux la maison de l'Enfant Jesus , qu'il appelle dans un autre endroit Filles du Curé de Saint - Sulpice ; on n'y reçoit pas de malades , mais , comme il le dit lui-même , trente jeunes Demoiselles de condition. Il s'est trompé quand il dit , page 94 , qu'en 1756 on rebâtit entièrement l'église des Capucines. Il se trompe également quand il attribue , page 541 , à *Philippe le long* la destruction des Templiers, c'est sous *Philippe le bel* que cet ordre a été éteint.

Ces observations , Monsieur , sont conformes à l'esprit & aux principes des Co-opérateurs de *l'Année Littéraire* , qui se disent avec vérité ,

les défenseurs de la religion & des mœurs, & qui le prouvent en s'élevant avec courage contre les nouveautés dangereuses en tout genre. J'ai donc l'espérance que vous voudrez bien leur accorder une place dans l'une de vos feuilles.

Je suis avec estime,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, P. C. D. F.



L E T T R E X I .

Lettres Grecques par le Rhéteur Alciphron, ou Anecdotes sur les mœurs & les usages de la Grèce, traduites pour la première fois en françois, avec des notes historiques & critiques. 3 vol. dont le premier contient les Courtisanes, le second les Parasites, le troisième les mœurs des Peuples de la Grèce. Les 3. vol. reliés 3 l. 10 s. A Amsterdam ; & se trouvent à Paris, chez Nyon l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs. 1784.

LE Rhéteur *Alciphron* vous est peut-être peu connu, Monsieur, n'ayant jamais été traduit dans notre langue. La traduction latine de *Bergler*, quoique la plus correcte, étoit

peu propre à faire goûter l'Auteur, par l'aspérité & la rudesse qui y règnent & qui se ressentent de celle du traducteur. Qui pouvoit reconnoître dans ce ton, dur & maussade, la naïve simplicité d'*Alciphron*, moins plaisant peut-être & moins original que *Lucien*, à qui il a servi plus d'une fois de modèle, mais toujours plus sage & plus pur ?

Jusqu'ici nous ne connoissons de la Grèce que le gouvernement & les mœurs publiques, ni des grecs que les Généraux & les Ministres d'état ; & ce n'étoit pas bien connoître la Grèce ni les Grecs. Le peuple & la multitude ne nous étoient connus que par l'influence qu'ils avoient sur l'administration. Le Rhéteur *Alciphron* paroît avoir pour but de nous faire connoître les mœurs privées de la Grèce, les Grecs en particulier, non pas tous les Grecs, mais particulièrement trois classes, savoir ; les *Courisanes*, les *Parasites*, & enfin les *Pêcheurs* & les *habitans de la campagne*. C'est sous la forme de lettres qu'il nous présente ces diverses correspon-

dances. Peut-être eût-il été plus naturel & plus vraisemblable d'adopter la forme des dialogues, comme a fait *Lucien* ; attendu que les Courtisanes écrivent peu, encore moins les Parasites, & jamais les pêcheurs ni les villageois. On pourroit encore ajouter que le dialogue eût donné plus de vivacité & d'intérêt à l'ouvrage ; que l'alternative des discours & des réparties nous eût fait mieux connoître tous ces divers personnages que des lettres qui, le plus souvent, ne sont pas suivies de réponses. Quoi qu'il en soit, pour suivre l'ordre que le traducteur a adopté, nous parlerons d'abord des *Courtisanes* qui composent le premier volume.

On peut dire que le *Discours préliminaire*, qui est à la tête, est plus instructif que toutes les lettres ; il est tiré du docte *Athénée*, & ne laisse rien à désirer sur tous les détails relatifs à ce sujet. On y voit l'influence que les Courtisanes avoient dans l'état, les connoissances dont le plus souvent elles étoient douées, l'ascendant qu'elles avoient

sur les principaux Généraux & les plus austers Philosophes, l'antipathie néanmoins qui régnoit entr'elles & les philosophes; mais ce qu'on y voit surtout, c'est le point de corruption, de mollesse & d'avilissement où étoient arrivés les Grecs, sur-tout les citoyens d'Athènes & de Corinthe; corruption & avilissement tels qu'on élevoit des statues & des temples à ces Courtisanes & qu'on sçavoit mettre à profit leur réputation pour obtenir, par le moyen de leurs charmes, les secours des Rois de Perse & autres Rois voisins. En un mot, ce *Discours préliminaire* fait connoître en grand détail les Courtisanes les plus célèbres, leur beauté, leur esprit & leur caractère. Viennent ensuite les lettres que ces Courtisanes sont censées s'écrire l'une à l'autre: celle de *Menandre*, célèbre Poète comique, à *Glycère*, & la réponse de *Glycère* sont les plus intéressantes. *Menandre* l'instruit du sacrifice qu'il lui a fait des offres brillantes du Roi d'Egypte. *Glycère* exprime sa joie, sa reconnoissance & son amour.

Elles ne sont pas toutes si tendres ni si gracieuses. Plusieurs respirent un tout autre ton ; ce sont , tantôt les plaintes , les importunités des amans ; tantôt les dédains & les réponses avides & intéressées des Courtisanes. Bien des personnes , une fois instruites par le *Discours préliminaire* , seront peu flatées de lire cette correspondance érotique & mercenaire. Au moins , sçauront-elles gré au traducteur d'avoir supprimé tout ce qui pouvoit blesser la pudeur & la modestie ; c'étoit un point assez délicat dans un pareil sujet.

Venons aux *Parasites* qui composent le second volume. Il commence de même par un *Discours préliminaire* , également instructif. Ce mot de *Parasites* , depuis si décrié parmi les Grecs , plus encore qu'il ne l'est parmi nous , n'exprimoit pas dans les anciens temps une chose honteuse. C'étoit le nom qu'on donnoit aux personnes nommées pour représenter le peuple aux repas solennels. Suivant les loix de *Solon* , tous les citoyens étoient obligés d'assister de tems en tems

aux repas de l'Hôte-de-ville, ce qui s'appelloit *Parasites* ; & il étoit aussi condamnable de s'y trouver trop rarement que d'y être trop assidu. Mais ce qui fut long-temps un honneur ou un devoir devint dans la suite un sujet de dérision, & enfin le nom de *Parasite* emporta avec lui l'idée d'un importun, d'un gourmand & d'un lâche & vil adulateur ; c'est ce qui paroît clairement dans les lettres auxquelles ce discours sert d'introduction. Elles contiennent pour la plupart les plaintes des *Parasites* bafoués, bernés, souvent maltraités dans les repas. Je dirai même que ces répétitions sont fatigantes, d'autant plus qu'elles roulent sur des sujets assez dégoûtans par eux-mêmes. L'un s'applaudit d'avoir échappé à ceux qui vouloient le plonger dans une chaudière d'eau bouillante ; l'autre regrette le savon & le nitre qu'il lui en a coûté pour dégraisser son habit inondé exprès d'un plat de sauce gluante ; un autre maudit le barbier qui, en l'écorchant, a affecté de ne le raser qu'à demi, ce qui l'a ex-

posé à la huée de tous les convives. Je vous fais grace d'une infinité d'autres récits du même genre ; & je finis par vous rendre compte de la troisième partie.

Les Pêcheurs l'occupent presque tout entière. La plupart sont mécontents de leur état & durs dans leurs plaintes ; l'un d'eux expose , d'une manière assez naïve , la mollesse d'un jeune Athénien qu'il avoit conduit dans sa chaloupe.

» Le bois de mon bateau lui a
 » semblé d'une dureté insupportable ,
 » & ne pouvant se coucher comme
 » les autres sur le tillac , trouvant
 » sans doute la planche aussi dure que
 » la pierre , il l'a fait couvrir de tapis
 » étrangers & de coussins. Il a de-
 » mandé que nous tendissions une
 » voile au - dessus pour le mettre
 » à l'ombre , parce qu'il se préten-
 » doit incommodé par les rayons du
 » soleil. Quelle différence de ces hom-
 » mes voluptueux à nous autres Pê-
 » cheurs que la superfluité des ri-
 » chesses n'habitué point à ces raffi-
 » nemens «.

L'insatiable cupidité des usuriers, & les bruyans & éternels récits des militaires trouvent place dans quelques-unes de ces lettres. D'autres sont écrites par des laboureurs & gens de campagne ; il y en a d'assez intéressantes, comme de voisins qui s'invitent familièrement l'un l'autre. Je ne puis résister à l'envie de vous en citer une extrêmement piquante & tout à fait sur le ton d'*Aristophane*.

» J'avois envoyé mon fils à la ville
 » pour y vendre du bois & de l'orge.
 » Il devoit revenir le même jour &
 » me rapporter le prix de ce qu'il
 » auroit vendu. Mais je ne fais quelle
 » Divinité dans sa colère l'a tout d'un
 » coup inspiré, l'a totalement changé,
 » l'a rendu fou. Ayant rencontré, par
 » aventure, un de ces insensés que
 » leur conduite enragée fait appeller
 » chiens (cyniques) il a bientôt
 » surpassé son modèle par ses extra-
 » vagances. Il ne se présente plus
 » que sous l'aspect le plus rebutant
 » & le plus horrible. On le voit sans
 » cesse agitant sa chevelure sale &
 » hérissée : son regard est atroce ; à

» peine couvert d'un mauvais man-
 » teau pour tout vêtement , affublé
 » d'une besace , tenant à la main une
 » espèce de massue plutôt qu'un bâton
 » de poirier sauvage , pieds nus ,
 » d'une mal-propreté rebutante , enfin
 » intraitable. Voilà ce qu'est devenu
 » mon fils : Il ne connoît plus ses
 » parens ; il les renie : la nature , dit-
 » il , a tout fait ; la génération est
 » un mélange des élémens , les parens
 » n'y peuvent rien. Il a le plus grand
 » mépris pour les aïssances de la vie ,
 » & une aversion décidée pour l'a-
 » griculture. Les loix de la pudeur
 » & de l'honnêteté ne lui semblent
 » plus que de ridicules préjugés , il
 » a perdu toute honte. O bonne &
 » respectable agriculture ! il ne tient
 » pas à cette secte de fous & d'en-
 » ragés que vous ne tombiez dans
 » le plus grand mépris , & que l'on
 » abandonne tout - à - fait vos utiles
 » travaux «.

Toutes ces lettres , Monsieur , j'en-
 tens aussi celles des volumes précé-
 dens , sont accompagnées de notes
 très instructives sur toutes sortes de

sujets , même étrangers aux Courtisanes & aux Parasites ; en général cet ouvrage est plein d'érudition , suppose de vastes connoissances , & peut être regardé comme une excellente histoire particulière & privée de la Grèce.

Je suis , &c.

LETTRE XII.

Les quatre Saisons littéraires. Printems.

A Paris , chez le Redacteur , rue S.

Benoît , N°. 16 ; & chez Cloufier ,

Imprimeur-Libraire , rue de Sorbonne ,

1785. Avec approbation & privilège

du Roi.

VOICI encore , Monsieur , un nouveau recueil ouvert aux petits vers & à la prose légère de nos jeunes auteurs. Vous me direz que nous en avons déjà plusieurs ; l'*Almanach*

des Muses, l'aîné de tous les almanachs, avoit déjà bien des cadets, *Etrennes du Parnasse*, *Etrennes lyriques*, *Almanach littéraire*; cette année a encore vu éclore un *Almanach des Graces & des Etrennes de Polymnie*. Mais on fait tant de vers, tant de chansons; il y a tant de petits auteurs, de poètes érotiques &c. chaque jour leur nombre augmente, il faut bien que celui des recueils s'accroisse à mesure aussi; & puis celui que je vous annonce a je ne sçai quoi de neuf, & vous sçavez, Monsieur, combien la nouveauté plaît. Il paroîtra quatre fois par an. Chaque saison aura le sien; & c'est le printems que je vous présente. Le printems commence par des chansons dont plusieurs n'étoient pas connues. Vous distinguerez entre elles *l'ambassade* de M. le Chevalier de B., piquante par sa gaieté originale. Je ne vous dis rien de la chanson de M. *Perès-Duxo* sur *Vulcain*; elle étoit déjà connue.

Après les *Chansons*, viennent les *Poësies diverses*. *Voltaire* en fait d'abord les honneurs; mais toutes les

pièces

pièces qu'on cite de lui ne lui font pas beaucoup d'honneur ; elles sont très-médiocres. En revanche , vous serez très-satisfait , Monsieur , de plusieurs opusculs très - piquants de feu M. *Delille* , qui vraiment méritoient d'être mieux connus. Il y a dans ses fables une naïveté , une gaieté franche qui approche beaucoup de la manière du bon *La Fontaine*. Vous en pourrez juger par celle - ci.

LE SINGE. F A B L E.

Jacquot , singe le plus bouffon ,
 Qu'ait jamais produit le Potosé ,
 De son maître étoit l'espion ,
 Et le vrai singe en toute chose.
 A prendre ses façons il s'étoit attaché ,
 Si bien , que qui voyoit le drôle ,
 Hors le pourpoint & la parole ,
 Voyoit son maître tout craché.
 Par malheur pour sa fingerie
 L'animal vit un jour notre homme se raser ,
 Ce fut assez pour s'aviser
 D'en passer aussi son envie.
 Il se croyoit en droit , ayant barbe au
 menton ,

De la couper tout comme un autre !
 L'homme à peine est sorti , que notre
 bon apôtre ,
 D'un grand linge affublé , barbouillé de
 savon ,
 Ayant fait mainte sinagrée ,
 D'une main qu'il croit assurée ,
 Appliquant le rasoir , se coupe le *sifflet*
 Tout net.

Mon finge tombe , il agonise ,
 Et périt dans son sang qui s'échappe à
 grands flots :

Le monde rit de sa sortise :
 Ce monde là pourtant fourmille de jacquotss
 J'en connois à la cour , j'en ai vu dans
 l'armée ,
 Le Parnasse en est plein , la ville en est
 semée ,
 Aucuns ont réussi , mais il en est beaucoup
 Qui tout comme le mien se sont coupés
 le cou.

Je regrette de ne pouvoir vous
 citer encore la *Source & la Prairie* ,
 autre fable du même auteur , & deux
 fables aussi très-jolies & très-natu-
 relles de M. *Hoffman*. Vous verrez ,

M., des bouts rimés très-bisarrres, remplis d'une manière piquante & heureuse par M. le Marquis de Mont... d'agréables romances de M. le Chevalier de *Florian*; un mot plaisamment tourné par M. Pons-de-verdun: *les Remontrances du fidele Berger confesseur*, par M. le Marquis de *Thiard*, & quelques autres pièces rendent ce recueil assez intéressant. La prose a son tour aussi. Feu M. l'abbé *Arnault*, cette fois, en fait tous les honneurs par deux morceaux sur *Jules - Cesar* & sur *Homère*, écrits avec la chaleur & la sensibilité dont il étoit doué.

Le recueil est terminé par une liste des principaux ouvrages qui ont paru depuis le premier Janvier de cette année. Ce recueil aura son agrément & son utilité. *L'Almanach des Muses* sera toujours le premier; mais le françois, avide de nouveautés, peut suffire à tant d'almanachs.

Je suis, &c.

L E T T R E X I I I .

Petite Bibliothèque des Théâtres , contenant un recueil des meilleures pièces du Théâtre françois , tragique , comique , lyrique , bouffon , depuis l'origine des spectacles en France jusqu'à nos jours. Numéros 1 , 2 & 3 de l'année 1785. A Paris , au Bureau , rue des Moulins , Butte Saint Roch , N^o 11 , où l'on souscrit,

LE premier Numéro contient 1^o. la vie de Pierre Corneille , par Fontenelle son neveu , avec plusieurs autres traits & particularités concernant la personne de cet illustre fondateur de notre théâtre. 2^o. Un catalogue complet & raisonné de tous ses ouvrages. 3^o. Le *Cid* , la plus ancienne des tragédies restées au théâtre , précédée de divers Jugemens & anecdotes sur cette pièce.

Les observations de *Scudery* sur le *Cid*, avec la réponse de *Corneille*. 50.
 Les sentimens de l'Académie françoise sur le *Cid*.

Dans la persécution suscitée à *Corneille*, par le prodigieux succès du *Cid*, *Balzac* fut presque le seul qui se déclara en faveur du génie outragé. Dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet à *Scudery*, un des plus violents adversaires du *Cid*, il y a des idées singulieres & très propres à consoler de la critique les auteurs auxquels on reproche un succès peu mérité. « S'il est vrai que
 » la satisfaction des spectateurs, soit
 » la fin que se proposent les spectacles;
 » le *Cid* ayant plu, ne seroit-il point
 » vrai qu'il a obtenu la fin de la représentation, & qu'il est arrivé à son
 » but, encore que ce ne soit pas par
 » le chemin d'*Aristote* ni par les adresses de sa pratique. Vous dites, Monsieur, qu'il a ébloui les yeux de tout
 » le monde, & vous l'accusez d'enchantement; je connois beaucoup
 » de gens qui feroient vanité d'une
 » telle accusation, & vous me confessez vous même que si la magie

» étoit une chose permise, ce seroit
 » une chose excellente; ce seroit à vrai
 » dire une belle chose de pouvoir
 » faire des prodiges innocemment, de
 » faire voir le soleil quand il est nuit,
 » d'appréter des festins sans viande ni
 » officiers, de changer en pistoles les
 » feuilles de chêne & le verre en dia-
 » mans; c'est ce que vous reprochez
 » à l'auteur du Cid, qui vous avouant
 » qu'il a violé les règles de l'art, vous
 » oblige de lui avouer qu'il a un secret
 » qui a mieux réussi que l'art même,
 » & ne vous niant pas qu'il a trompé
 » toute la Cour & tout le peuple, ne
 » vous laisse conclure delà, sinon,
 » qu'il est plus fin que toute la Cour
 » & tout le peuple, & que la tromperie
 » qui s'étend à un si grand nombre de
 » personnes, est moins une fraude
 » qu'une conquête ».

Le zèle du bon *Balzac* pour la dé-
 fense de *Corneille*, est assurément très
 louable; mais il abuse de son esprit
 pour colorer des sophismes puériles,
 & il plaide une excellente cause avec
 de mauvais moyens: si tout ouvrage
 qui plaît avoit atteint son but, il s'en-

suivroit non-seulement que les mystères & moralités des confrères de la passion, mais encore que les pièces de Jodelle, de Garnier, de Hardy, étoient de bons ouvrages, car il avoient plu dans leur temps. Il ne faut pas être grand forcier pour enlever les suffrages des ignorants dont le nombre est toujours fort grand, & ce n'est pas faire beaucoup d'honneur à *Carnelle* que de le comparer à un escamoteur; il n'est pas vrai que l'homme adroit qui en impose par des tours de de gibeciere, soit plus fin que ceux qu'il trompe, & tromper des sots n'est pas une conquête très glorieuse.

Balzac appuye cet amas de faux raisonnemens de l'autorité du grave *Senèque* qui a toujours sacrifié la vérité à l'antithèse, & le bon sens à des jeux de mots; en voici un exemple frappant. *Illud multum est primo aspectu oculos occupasse etiam si contemplatio diligens inventura est quod arguat: si me interrogas major ille est qui judicium abstulit, quam qui meruit*; ce qui signifie à la lettre: c'est beaucoup d'éblouir au premier coup d'œil,

quoiqu'ensuite un examen attentif trouve des défauts à reprendre : si vous me demandez mon avis, celui qui a surpris notre admiration, est plus grand que celui qui l'a méritée.

Voilà bien l'esprit de *Senèque* ; il compte pour rien une absurdité, pourvu qu'elle soit tournée d'une manière piquante ; ajoutons, voilà l'esprit de notre siècle, l'esprit de nos philosophes, qui ont bien leurs raisons pour prôner *Senèque* : ainsi l'avis de *Senèque* est, qu'un imposteur qui nous séduit au premier abord, vaut mieux que l'homme de mérite pour lequel nous avons une estime fondée & réfléchie ; il n'y eut jamais d'extravagance plus complète.

Il est certain que toute pièce qui réussit, a quelque agrément ; mais souvent cet agrément tient au temps, aux mœurs, au jeu du théâtre, à la nouveauté, à une foule de circonstances indépendantes de l'art & du mérite réel de l'auteur ; il n'est pas moins vrai que le grand succès d'une pièce irrégulière ne prouve rien contre les règles ; & pour ne pas sortir de

l'exemple en question , ce qui plait dans le *Cid* est très conforme aux règles ; ce qui est irrégulier ne plait pas ; il est donc faux de dire que *Cornille* est parvenu à son but par un autre chemin que celui qu'*Aristote* enseigne dans sa poétique : car toutes les fois qu'il abandonne ce chemin, il s'égare & manque son but ; mais les grandes beautés du *Cid* l'emportent sur les irrégularités, & les excusent sans les autoriser. Qui doute que le *Cid* n'eût plu bien davantage s'il eut été moins defectueux & plus conforme aux principes d'*Aristote* : on peut donner pour maxime générale que ce n'est jamais par les défauts que l'on réussit , mais qu'on peut réussir souvent malgré les défauts.

Michel *Boyron* ou *Baron*, père du fameux acteur de ce nom, jouant dans le *Cid* le rôle de *Don Diègue*, poussa avec le pied son épée que le Comte de *Gormas* lui avoit fait tomber, & rencontra malheureusement la pointe qui le blessa ; il négligea cette petite blessure, & au bout de quelque temps la gangrène s'y mit ; on lui fit entendre

qu'il falloit lui couper la jambe ; mais il répondit qu'il aimoit mieux mourir que de souffrir cette opération , ajoutant qu'un roi de théâtre se feroit huer avec une jambe de bois.

Le célèbre *Baron*, fils du précédent, après une retraite de vingt-neuf ans , reparut au théâtre , dans le rôle de *Rodrigue* , âgé de près de quatrevingt ans ; lorsqu'il récita ces deux vers.

Je suis jeune , il est vrai , mais aux ames
bien nées

La valeur n'attend pas le nombre des
années.

Le peu de convenance qu'il y avoit entre sa physionomie & ces vers , & le ton nazillard avec lequel il les déclama , exciterent un éclat de rire général ; il s'interrompit un instant & recommença lorsque ce mouvement eut cessé ; mais on se reprit à rire sur nouveaux frais ; alors n'y pouvant plus tenir , il s'avance sur le bord de la scène , & s'adressant au parterre , il dit , Messieurs , je m'en vais recommencer pour la troisième fois , mais je vous avertis que si l'on rit encore

Je quitte le théâtre & je n'y remonte de ma vie : cette menace aussi burlesque qu'impertinente, étoit bien faite pour augmenter encore les éclats de rire ; la perte d'un amoureux de quatre-vingt ans , n'étoit pas fort à redouter pour la scène ; mais le parterre qui souvent est foible & dupe , en fut épouvanté, & eut la bonhomie d'écouter en silence l'histrion octogénaire. On dit que ce *Rodrigue suranné*, se jettoit encore assez lestement aux genoux de *Chimène* ; mais l'ordre exprès de sa maîtresse n'avoit pas assez de force pour le faire relever ; il lui falloit encore le secours de deux garçons de théâtre.

On trouve dans le numéro 2, le *Menteur*, la plus ancienne des Comédies restées au théâtre : c'est encore une obligation que nous avons aux Espagnols, qui ont la gloire d'avoir contribué à la réforme de notre théâtre tragique & comique.

Le *Menteur* est suivi de *Dom Sanche d'Arragon*, Comédie héroïque d'un genre nouveau : elle fut d'abord très-froidement reçue ; disgrâce que *Corneille*

attribue au malheur qu'elle eut de déplaire au Prince de Condé. Il auroit dû plutôt l'imputer à l'invraisemblance du sujet, & au défaut d'intérêt; la beauté du caractère de *Dom Sanche* a cependant depuis relevé la pièce qui est restée au théâtre; mais elle y paroît très-rarement.

Le numéro 3 offre trois comédies d'*Autreuil*, jouées au nouveau théâtre italien; l'*Amante romanesque* ou la *Capricieuse*, qui n'eut point de succès en cinq actes, & n'en eut pas davantage réduit en trois; les *Amans ignorans*, charmante imitation du Roman de *Daphnis & Chloé*, & qui plut infiniment au public. La *Fille inquiète* ou le *Besoin d'aimer*, pièce trop métaphysique, dont le dénouement est froid & traînant: l'auteur se vengea de la chute de cet ouvrage en le faisant imprimer; & l'édition fut enlevée en très-peu de temps; c'est de toutes les vengeance de cette espèce, la seule peut-être qui ait réussi.

On souscrit aussi pour la petite bibliothèque des théâtres, chez *Belin* rue Saint-Jacques, & *Brunet* rue de Ma-

rivaux : le prix de la souscription est de 33 livres pour Paris, & 36 livres pour la province.

Je suis, &c.

*Réponse à la Lettre de M. Ferlet,
Chanoine de S. Louis du Louvre.*

A Paris, ce 23 Décembre 1784.

C'EST à mon Juge, Monsieur, comme partie du public, que j'adresse avec respect les observations suivantes.

L'éloquent Auteur de l'Oraison funèbre de feu M. de Beaumont, Archevêque de Paris, connoît trop la marche du cœur humain pour ignorer qu'il est dans la nature des passions, & sur-tout de l'amour, d'identifier tout notre être avec l'objet aimé. C'est ce qu'*Andromaque* exprime si noblement, lorsqu'elle voit dans le seul *Hector* les objets qui lui furent les plus chers : » *Hector !* tu es mon père, » ma respectable mère, mon frère,

» car tu es mon époux «. Substituez à cette expression de la nature, ces phrases : *Hector* tu me tiens lieu de » père, &c. « ou » *Hector* tu es pour » moi un père, &c. «; elles seront plus exactes, mais ce ne sera plus le langage de la passion.

Vous avez trop de connoissance de la langue grecque, Monsieur, pour ignorer que le sens seul détermine l'interrogation dans cette langue, que non seulement les points interrogans y sont inconnus, mais que les anciens manuscrits ne contiennent ni points, ni esprits, ni accens, invention de beaucoup postérieure à *Homère*.

Ma traduction de ces mots du troisième chant *οὐ μὲν οἷός ἐστι*, par cette phrase : *n'est-ce pas un sujet d'indignation*, est donc aussi littérale que la vôtre, Monsieur, & celle de MM. les Auteurs de *l'Année Littéraire* : ce n'est pas un sujet d'indignation.

Voyons maintenant à laquelle des deux l'ensemble du discours doit nous fixer.

Selon vous, Monsieur, le discours des vieillards qui environnent *Priam*

οι αμφι Πριάμον est celui de *Priam* lui-même.

Vous oubliez qu'*Homère* prend soin de nommer ces vieillards : *Panthée*, *Limetès*, *Lampus*, *Clitius*, &c. Qu'ils sont d'avis de renvoyer *Hélène*. Qu'elle » parte, & cesse de causer notre ruine » & celle de nos enfans ». (Nous ne sommes pas en dispute sur cette partie du discours). Que *Priam* au contraire, dont le caractère est la douceur, accueille *Hélène*.

» Approche , ma chère fille , tu » n'es pas la cause des maux que » nous souffrons ; mais les Dieux , &c.

En voilà assez , Monsieur , sur cette observation qui vous a paru si importante qu'elle vous fait oublier votre caractère de Juge , jusqu'à vous permettre de soupçonner , sans examen , pour cette seule diversité d'opinions , tout l'ensemble de ma traduction.

Je n'en suis pas moins avec les sentimens qui vous sont dûs ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur , G I N , Conseiller au
Grand Conseil.

Reponse du Rédacteur de L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

Je réponds, M. à la première observation qu'il ne faut pas être effectivement bien profond dans la connoissance du cœur humain pour sçavoir que l'amour *identifie tout notre être avec l'objet aimé* ; mais ce n'est pas de cette maxime triviale dont il est question ; il s'agit de goût & de style. Toute la métaphysique des passions prouvera difficilement qu'il soit élégant & naturel qu'*Andromaque* dise à son époux : *tu es mon père, ma respectable mère, mon frère &c.* Le sentiment & l'usage plus forts que tous les raisonnemens, décident que ce tour est sans grâce : Si *Mithridate*, au lieu de dire à *Monime*,

Mais vous me tenez lieu d'empire & de couronné,

Lui disoit, *mais vous êtes mon empire, vous êtes ma couronne.* L'idée seroit la même, mais l'expression feroit sourire les spectateurs.

La seconde observation est aussi étrangère à la question. Car on n'ignore

pas que c'est le sens & non le point qui détermine l'interrogation : mais pouvez-vous en conclure, M. que votre traduction du discours des vieillards à la vue d'*Hélène* soit aussi exacte que celle qu'on adopte dans l'*Année Littéraire* : ne vous reste-t-il pas à prouver que le sens de la phrase exige une interrogation ? Nous avons déjà démontré que bien loin d'en exiger, il sembloit l'exclure absolument. Ce n'est pas à tort qu'on attache beaucoup d'importance à cette dernière critique ; car votre traduction de cet endroit d'*Homère* me paroît dénaturer une des plus belles idées , un des traits les plus heureux du Poëte Grec , & par conséquent elle n'est pas faite pour donner une opinion très-avantageuse du reste de l'ouvrage. Ce n'est donc point oublier le caractère de juge ; c'est tout au plus abrégé la procédure , que de ne pas bien augurer du mérite de tout l'ensemble d'après ce seul endroit , comme d'après une pièce décisive.

Je suis , Monsieur , avec les sentimens qui vous sont dûs ,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur.

GRAVURE.

Figures de l'Histoire Romaine accompagnées d'un précis historique au bas de chaque Estampe.

DEUXIÈME LIVRAISON.

Je ne répéterai point, Monsieur, les éloges que j'ai faits de cet intéressant ouvrage en vous annonçant la première livraison. Les Gravures sont exécutées avec les mêmes soins d'après les dessins de M. Mirys ; elles offrent le même discernement dans le choix des sujets, & le même goût relativement à leur goût pittoresque. Les explications qui sont écrites au bas, n'ont point la sécheresse trop ordinaire aux abrégés ; elles contiennent, non seulement l'explication des tableaux qui sont représentés, mais encore des détails suffisans pour faire connoître les principaux faits de l'his-

toire Romaine , si fertile en grands évènements dans tous les genres.

Cette seconde livraison renferme , comme la première , douze estampes dont voici les sujets, *Tullie* fait passer ses chevaux sur le corps de son père ; *Tarquin* le superbe achète , par le conseil des Augures , les oracles des Sybilles ; *Brutus & Collatin* jurent de venger la mort de *Lucrèce* ; institution des Consuls ; *Brutus* condamne ses fils à la mort ; combat singulier de *Brutus & d'Aruns* ; belle action de *Valère* ; dédicace du Capitole ; *Horatius Cocles* défend le passage d'un pont contre l'armée de *Por-senna* ; courage héroïque de *Mucius Scevola* ; *Clelie* passe le Tibre à la nage ; origine de la Dictature.

On continue de souscrire pour les *Figures de l'Histoire Romaine* chez M. *Mirys*, Secrétaire des commandemens de S. A. S. Monseigneur le Duc de *Montpensier*, au Palais Royal, passage de Richelieu.

Je suis, &c.

LA MOUCHE ET LE TAUREAU.

Fable imitée de Locman.

APRÈS avoir évité maint naufrage
Sur l'océan d'un pot au lait,
Tâté de maint sirop, & grugé maint
fromage,
Sur la corne d'un bœuf enfin se reposoit
Une mouche orgueilleuse encor plus que
volage.

Elle s'admire quelque temps,
Puis elle dit : mais réflexion faite,
Je me trouve bien indiscrete
De fatiguer ainsi les gens.
Grace au Ciel je suis humaine :
Ecoutez Monsieur le Taureau,
Si vous souffrez de ce fardeau,
Tenez... avouez-le sans peine.
Le bœuf indigné de ces mots :
Affecte, lui dit-il, un peu moins
d'importance,
» Sans ses ridicules propos

» J'ignorerois ton existence «

Par M. MOREL , l'un des Professeurs
de Rhétorique au Collège Royal de Bour-
bon - d'Aix.

P R O S P E C T U S.

*Douzième Livraison de l'Encyclopédie
par ordre de Matières,*

LA douzième Livraison de l'En-
cyclopédie est actuellement en vente.
Cette douzième Livraison est com-
posée du Tome troisième, deuxième
Partie des Arts & Métiers, du Tome
quatrième, deuxième Partie de la Juris-
prudence & du Tome quatrième des
Planches. Ce volume contient 210
Planches simples in-4°. & 47 doubles
de ce format, lesquelles en totalité
équivalent à 304.

Le Tome premier des Planches de
la nouvelle édition de l'Encyclopédie
par ordre de matières, comprend plus

de 300 Planches de la première édition de l'Encyclopédi in-fol. le Tome II en contient 325 ; le Tome III, 340 ; & le Tome IV, qu'on livre aujourd'hui, en contient 304. Ainsi, ces quatre volumes in-4°. de Planches comprennent 1269 in-fol.

Dans cette réduction, sans exemple, des Planches contenues dans ces quatre volumes, on a déjà employé plus de 300 Vignettes anciennes & intéressantes. On sait que ces Vignettes représentent les Ateliers des différens Arts.

Nous croyons devoir observer que ces 1269 Planches in-fol. de l'ancienne édition, renfermées dans ces quatre volumes in 4°, on coûté plus de 300 liv. aux Souscripteurs l'in-fol., & ne reviennent à nos Souscripteurs qu'à 96 liv., quoique la réduction, la gravure, l'impression & le papier soient aujourd'hui beaucoup plus chers qu'autrefois.

Nous pourrions dire des volumes de Discours ce que nous disons ici des Planches. Chacun des volumes de Discours renferme la matière de cinq

volumes in-4°. ordinaire ; de sorte que les cinquante-trois volumes de Discours de l'Encyclopédie méthodique équivalent à plus de deux cens cinquante volumes in-4°. Cette Encyclopédie contiendra enfin plus du double de l'édition in-fol. en y comprenant les Supplémens, & elle ne vaut cependant qu'un peu plus du tiers du prix de cette édition in-fol., qui s'est vendue jusqu'à 1800 liv.

Nous sommes forcés d'entrer dans ces détails , pour répondre aux plaintes de quelques personnes qui voudroient un plus gros caractère & un plus beau papier que celui qu'on emploie ; mais le caractère & le papier sont conformes & semblables à celui du Prospectus qui fait loi entre les souscripteurs & l'entrepreneur. Si nous eussions employé un plus gros caractère & un plus beau papier , l'édition auroit eu le double de volumes , & elle auroit coûté le double du prix auquel elle est établie. Nous pourrions citer d'ailleurs d'autres grandes entreprises en librairies , qui sont im-

primés avec le même caractère & sur le même papier.

Nous prions nos souscripteurs d'avoir la bonté de recourir aux avertissemens qui sont à la tête des précédens volumes de Planches.

Le prix de cette douzième livraison est de 36 liv. 10 s. broché, & de 35 liv. en feuilles.

Paiemens faits par les souscripteurs jusqu'à ce jour.

La souscription 36 liv.

Les onze premières livraisons comprenant vingt-deux volumes. 319

La douzième livraison 35

en feuilles 388 liv.

Le mot de l'Enigme-Charade du Numéro précédent est *Figaro* ; où l'on trouve *Fi ! Garo.*



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIV.

La Folle Journée , ou le Mariage de Figaro , Comédie en cinq actes , en prose , par M. de Beaumarchais , représentée pour la première fois par les Comédiens françois ordinaires du Roi , le Mardi 27 Avril 1784. Au Palais Royal , chez Ruault , près le Théâtre , N^o. 216.

IL faut avouer , Monsieur , que M. de Beaumarchais est un auteur trop difficile à contenter , & si on peut le dire , trop scrupuleux. Le plus éton-

ANN. 1785. Tom. III. K

nant succès dont on ait conservé la mémoire au théâtre ne lui suffit pas ; son *Figaro* a bloqué la scène comique pendant plus de six mois , & fait pâlir tous les aspirans aux faveurs de *Thalie* ; il a enrichi les Comédiens & les Marchandes de modes ; il a peuplé la foire & les boulevards de petits *Figaros* qui ne ressembtent pas mal à leur père ; la voix rauque des chanteurs publics a fait retentir son vaudeville dans toutes les rues ; il a partagé , avec le magnétisme & les ballons , la trompette de la renommée & des journaux ; en un mot , cet enfant trouvé , comme le dit un vieux proverbe , a fait une plus grande fortune que bien des enfans légitimes ; que faut-il de plus à M. de *Beaumarchais* ? Que veut-il ? Il veut avoir fait une œuvre utile , instructive & morale ; son *Figaro* qui n'est qu'un bouffon assez plaisant , il prétend l'ériger en philosophe profond , en prédicateur sévère , en réformateur des mœurs publiques.

La prétention est aussi par trop forte , & tout l'esprit du monde ne peut rendre probable un si étrange paradoxe.

Je n'aurois pas conseillé à M. de *Beaumarchais* d'abuser jusques-là de la complaisance du public ; s'il a eu la bonté de rire constamment de ses plaisanteries , tant bonnes que mauvaises , il est à craindre qu'il ne baille à ses réflexions morales. RaISONNER & persiffler sont deux choses fort différentes ; & ceux même qui ont applaudi au persifflage de la comédie , pourroient bien siffler les raisonnemens de la préface.

Une dissertation sur la décence théâtrale à la tête de *Figaro* ! c'est un coup de théâtre ; mais tous les coups de théâtre ne sont pas heureux. Cependant ne nous prévenons point ; oublions la pièce , pour écouter les raisons de l'auteur ; on peut parier du moins qu'elles seront adroites & ingénieuses.

Toute son apologie porte sur un principe qui n'est pas incontestable ; sçavoir , que la Comédie qui peint les mœurs peut aussi les corriger , & que son badinage est susceptible d'une utilité morale. Les Philosophes les plus judicieux soutiennent , & ce qui vaut mieux , ils prouvent , que la vraie co-

médie, la comédie qui nous divertit par le tableau de la société, (on voit que j'excepte les drames) n'est qu'un amusement fin & délicat, qui peut faire tomber quelques ridicules, mais jamais réformer le cœur. Pour détruire les vices il faut détruire l'idée de bonheur que l'homme corrompu y attache; il faut lui offrir des motifs supérieurs qui puissent contrebalancer & vaincre l'effort des passions; cette instruction & ces motifs ne sont pas du ressort de la comédie.

Les avarés ne vont point à la comédie; supposons cependant qu'un homme de ce caractère assiste à l'*Avare* de *Molière*, qu'apprendra-t-il? tout au plus à se défier de ses enfans, à mieux garder sa cassette; les traits d'avarice qui paroissent si plaisans à ceux qui ne sont point avarés, lui paroîtront à lui des traits de prudence; il y verra, pour surcroît de profit, qu'on peut marier ses enfans sans dot; mais rien ne lui persuadera que le bonheur n'est pas dans la possession de l'or, quand sa passion le lui fait sentir à chaque instant.

L'hypocrite rira au théâtre de l'imbécillité de *Tartuffe* qui tend ses filets dans une maison où il y a des enfans à marier ; qui se laisse duper par une femme, * &c. : il y apprendra à mieux jouer son jeu ; & la punition de *Tartuffe*, si peu naturelle, si extraordinaire, ne balancera pas un instant dans son ame le plaisir & l'avantage qu'il trouve à tromper les hommes sous le masque de la religion, & à joindre les agrémens du vice aux honneurs de la vertu. Les fourbes de toute espèce apprennent à la comédie que le métier est excellent, pourvu qu'on ne soit pas découvert.

Quelle leçon la comédie de *Regnard* offre-t-elle au joueur ? Celle que l'auteur lui-même a placée à la fin de la pièce ; que les gains du jeu peuvent dédommager des pertes de l'amour ; voilà un joueur bien corrigé. La crainte

* Voyez la critique du *Tartuffe*, par la Bruyere ; critique qui ne prouve rien contre le mérite de la pièce, mais qui en démontre l'inutilité morale.

de manquer un mariage avantageux , & sur-tout par un hasard aussi singulier , que celui d'un portrait mis en gage , est un sentiment bien foible , auprès de ces émotions vives & fortes qui donnent à l'ame du joueur des secousses continuelles , & lui rendent insupportable la tranquillité d'un état , où il n'y a rien à espérer ni à craindre. Je choisis exprès les comédies les plus morales , pour montrer que la peinture des vices peut bien les faire paroître odieux ou ridicules à ceux qui ne les ont pas , mais nullement corriger ceux qui les ont ; par la raison qu'un *laid visage ne paroît point laid à celui qui le porte.* *

* Cet article m'a donné occasion de relire la lettre sur les spectacles , de Jean-Jacques Rousseau , où la raison s'allie avec l'éloquence. J'ai jetté les yeux sur la froide réponse de M. d'Alembert , & je suis tombé sur une bevue un peu lourde qui ne fait pas d'honneur à son érudition. *Les Grecs , dit-il , considéroient Esopus , par la même raison qu'ils admiroient Euripide & Sophocle :*

S'il est donc vrai que les peintures de la comédie ne corrigent pas même ces vices naturellement odieux & généralement méprisés, ces vices de rebut en quelque sorte dans la société, tels que l'hypocrisie, l'avarice, la misanthropie, la jalousie, la lâcheté, la trahison, la basse flatterie, &c.; quelle sera donc l'influence de cette prétendue réformatrice des mœurs, sur des vices brillans & accrédités par la mode; sur des vices qui semblent tenir au caractère national & que tout l'art du poète ne peut rendre odieux ni ridicules? Quel courtisan françois, en dépit de toutes les comédies faites & à faire, rougira jamais d'être un aimable libertin, un homme à bonnes fortunes? Tous les pinceaux de *Thalie* pourroient-ils jamais nous présenter, sous des traits hideux & ignobles, ce faste imposant, cette noble prodigalité d'un seigneur qui se ruine en ruinant les autres.

M. d'Alembert a pris bonnement Esopus, pour un comédien grec; c'étoit un comédien romain, contemporain de Cicéron.

La scène comique n'a point de traits contre l'excès du luxe & de la mollesse, contre l'infidélité conjugale, contre l'ambition, &c. On peut moraliser infructueusement sur les vices de cette espèce, mais on ne peut les ridiculiser; ils sont sous la protection du public: en offrir une image fidelle ce n'est pas les corriger, c'est les renforcer, c'est les rendre plus séduisans & plus contagieux.

M. de *Beaumarchais*, avec l'apparence de la profondeur, paroît à peine effleurer la matière; & jamais un philosophe qui aura un peu réfléchi sur les effets de la scène & sur le cœur humain, ne dira: *Ce n'est donc ni le vice, ni les incidens qu'il amène qui font l'indécence théâtrale, mais le défaut de leçons & de moralités.* En vérité, les leçons & les moralités sont bien froides auprès de la peinture d'une passion aimable & qui nous fait une si douce violence: tel est ce penchant naturel d'un sexe pour l'autre: si on veut en prévenir les désordres & en régler la fougue, il faut bien se garder de présenter les images propres à l'exciter:

la vue de l'objet nous dispose mal à profiter des *leçons & des moralités* ; M. de *Beaumarchais* voudroit-il choisir pour prêcher un libertin , le moment où une jolie femme lui donne un rendez-vous. C'est donc la nature du vice qu'on expose sur le théâtre & l'espèce d'incidens qu'il amène , qui fait l'indécence théâtrale , indépendamment de toutes *leçons & moralités*.

D'après ce principe on est convenu de bannir de la scène , & de regarder comme indécet , tout amour qui ne paroît pas avoir un but honnête & légitime ; & quelque licencieux que soit notre ancien théâtre comique , je ne vois guères d'exception bien sensible à cette règle que dans le *Tartuffe* ; mais l'importance du sujet , le caractère du personnage ; le ridicule & l'odieux de sa passion sembloient excuser cette liberté.

L'image de la débauche ne peut jamais être bonne & utile à montrer sur la scène : & quand un auteur nous présente un seigneur dégoûté de sa femme , qui s'occupe à séduire une jeune & charmante soubrette , & qui

fait avec elle un marché très peu délicat ; on est fondé à lui reprocher de l'indécence : mais si ce même auteur méprise assez ses lecteurs pour essayer de leur persuader qu'il y a dans cette intrigue indécente une *moralité profonde*, on peut avec justice lui faire un reproche encore plus grave. Il faut cependant louer le zèle ardent de M. de *Beaumarchais*, pour la réformation des mœurs : son projet est de rétablir en honneur la fidélité conjugale, de fixer les seigneurs auprès de leurs femmes, de les dégoûter absolument des grisettes, & de proscrire la galanterie en France : vous voyez qu'il compte beaucoup sur ses talens & sur le pouvoir de son art : & par quels moyens encore prétend-il opérer ces prodiges ? Par la petite humiliation qu'éprouve un seigneur trompé par une soubrette : voilà ce qui s'appelle les grands événemens par les petites causes.

M. de *Beaumarchais* ne connoît donc pas le monde ; car les grands & les riches sont habituellement trompés par les coquettes, & beaucoup plus adroitement que le Comte *Almaviva*

ne l'est par *Susanne* ; & cela ne les corrige pas : pour rendre la leçon un peu plus efficace , il falloit que le Comte *Almaviva* fut un peu moins imbécille. D'ailleurs , cette *Susanne* , inaccessible à l'or , est un personnage qui n'est pas commun dans la société. Il y a bien peu de seigneurs qui rencontrent en leur chemin des *Susannes* , sur-tout parmi les soubrettes ; & le malheur du Comte *Almaviva* n'a rien d'effrayant pour ceux qui courent la même carrière. Ainsi la *profonde moralité* de la *Folle Journée* se réduit à avertir les seigneurs libertins de prendre mieux leurs mesures , d'éviter les rendez-vous assez obscurs pour empêcher qu'on ne distingue les objets , & sur-tout de ne se dessaisir qu'à bonnes enseignes de l'or & des bijoux.

Tel est , pour le dire en passant , le défaut de la plupart des dénouemens de nos comédies ; voilà ce qui détruit absolument cette prétendue moralité qu'on leur attribue. Le vicieux est puni le plus souvent , il est vrai ; mais la punition est si légère ; elle arrive par des moyens si bizarres , si extraor-

dinaires, qu'il n'y a personne, qui, avec un peu de bon sens & d'adresse, ne se flate avec raison de s'y dérober.

La Comtesse *Almaviva*, dans les principes de M. de Beaumarchais, est un modèle de vertu, l'exemple de son sexe, & l'amour du notre. Les idées de l'Auteur sur la vertu des femmes sont donc bien particulières. J'avoue qu'à mes yeux la Comtesse *Almaviva* ne ressemble nullement à une femme vertueuse. Une femme vertueuse ne préside point à la toilette d'un jeune page qu'on deshabilille pour le travestir en femme; elle n'examine point curieusement la blancheur de son bras; elle ne répare point le désordre de sa parure pour paroître avec plus d'avantage aux yeux de ce jeune homme; elle ne se montre point sensible aux traits d'une passion extravagante qui échappent à cet étourdi; elle ne garde point avec une folle tendresse le ruban qui lui a ferré le bras. Une femme vertueuse ne soutient point une fausseté avec un front d'airain; elle n'emploie pas, même pour ramener son époux, des ruses indignes d'elle; elle ne s'entend

point avec des valets pour le berner ; elle ne lui fait point un mystère d'une plaisanterie quand elle la croit innocente, & que son cœur ne lui reproche rien.

Dans tout le rôle de Susanne, dit M. de Beaumarchais, il n'y a pas une phrase, un mot qui ne respire la sagesse : & moi je pense qu'une fille honnête & sage ne fait pas même semblant d'accepter des propositions honteuses ; que sa délicatesse se refuse à un pareil badinage ; & que la feinte même en pareil cas est indécente dans le monde comme sur la scène. Une fille honnête & sage ne dit point en habile connoisseuse, à la vue des graces & de la légèreté du petit page, si celui-là manque de femmes. . . La réflexion est d'une laïs & non d'une Susanne.

Est-ce mon page enfin qui vous scandalise. . . O censeurs délicats ! beaux esprits sans fatigue, inquisiteurs pour la morale, qui condamnez en un clin d'œil les réflexions de cinq années ? Oui, M. Beaumarchais, c'est votre page qui me scandalise ; & il vous faudroit encore dix ans de réflexion pour me

persuader qu'il est honnête & décent d'exposer sur la scène les premières effervescences de l'amour , les premières éruptions d'un tempéramment tout de feu ; il n'y a ni *leçons* , ni *moralités* dans les mouvemens physiques & aveugles d'un jeune étourdi qui se jette avidement sur toutes les femmes qui se rencontrent dans son chemin , qui leur découvre naïvement les besoins & les tourmens de son cœur. Belle instruction en vérité pour la foule des jeunes gens , que des pères & des mères imprudentes amènent au spectacle , comme à une école de bonnes mœurs.

M. de *Beaumarchais* a beau calculer l'âge de son Page ; les spectateurs oublient le nombre de ses années , pour ne s'occuper que de la nature des sentimens qui l'agitent. S'il est en effet d'un âge sans conséquence , pourquoi le Comte *Almaviva* en est-il si ridiculement jaloux ? Et que M. de *Beaumarchais* ne dise pas qu'il en est plus importuné que jaloux ; car le Page lui donne réellement de la jalousie par rapport à sa maîtresse & à sa femme.

Enfin , si le page est si peu redoutable , pourquoi le profond *Bazile* appréhende-t-il qu'il ne cause des chagrins à *Fanchette* ? Que signifie enfin ce fameux *Coq-à-l'âne* : *tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle s'emplit*.

Il nous reste un mot à dire de *Marcelline* : M. de *Beaumarchais* est forcé de convenir que cette duègne n'offre aucun but moral. Il devoit ajouter qu'elle est inexcusable de s'être laissée séduire par un sot tel que *Bartholo*. Il faut que sa défense n'ait pas été bien vigoureuse. Y a-t-il rien de plus dégoûtant que cette vieille gouvernante qui rappelle à son vieux docteur leurs premières amours , qui s'offre à lui pour femme , & qui en est grossièrement refusée ? M. de *Beaumarchais* prétend qu'il avoit corrigé cette indécence par une scène que les Comédiens ont retranchée , & qu'il a rétablie à l'impression. Le goût des Comédiens me paroît en cela plus sûr que celui de M. de *Beaumarchais* : carrien n'est moins intéressant ni moins théâtral qu'une vieille fille abusée , qui rejette sa faute sur la misère , sur

l'inexpérience , sur les artifices des séducteurs. Ces plaintes triviales & rebattues ne sont bonnes qu'à fournir des prétextes & des excuses aux jeunes filles , à qui la vertu paroît un fardeau trop pesant.

M. de *Beaumarchais* dit nettement lui-même : *la faute d'une fille séduite est celle des hommes & non la sienne ;* ainsi , grace à sa moralité compâtissante , voilà les jeunes filles bien à leur aise. Indulgent pour les jeunes filles , il est terriblement sévère pour les Magistrats , qui , (fait-il dire à *Marcelline*) *par leur coupable négligence laissent enlever aux filles tout honnête moyen de subsister. Est-il un seul état pour les malheureuses filles ? Elles avoient un droit naturel à la parure des femmes ; on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.* Ce ne sont pas les Magistrats qu'il faut accuser , ce sont les femmes elles-mêmes , qui préfèrent les ouvriers aux ouvrières. C'est ainsi que leur caprice a enlevé aux malheureux individus de leur sexe l'avantage , aujourd'hui très-considérable , qu'ils auroient pu retirer de la coëffure des femmes. Elles se

sont toutes accordées à choisir pour cet office la main des hommes. M. de *Beaumarchais*, dans son enthousiasme pour les filles abusées, ne considère pas que la plûpart des filles qui languissent à Paris dans la misère, y sont venues de Province pour cacher les suites d'une foiblesse; que cette innombrable multitude de réfugiées, augmente prodigieusement, pour les filles, la difficulté de subsister de leur travail; que si toutes les filles restoient dans leur pays & dans leur famille, la nécessité de subsister ne les forceroit presque jamais au sacrifice de l'honneur; & qu'il est généralement vrai de dire, que toute fille qui se vend s'est déjà donnée; maxime qui détruit la meilleure raison de M. de *Beaumarchais*, & réduit à rien son apologie des filles abusées.

Que l'Auteur de *Figaro*, content d'avoir fait rire le public, n'aspire donc point à la gloire d'avoir été utile aux mœurs: cette prétention scandaliseroit les honnêtes gens beaucoup plus que sa comédie. Le monologue de *Figaro* & ses réflexions politiques sur la liberté d'imprimer des sot-

tises demanderoient une longue discussion ; mais je craindrois de trouver dans M. de *Beaumarchais* plus d'esprit que de philosophie ; & peut-être ne m'entendrait-il pas. Ce qui me le fait soupçonner , c'est que son argument le plus fort, en faveur de la liberté de la presse, est l'exemple de l'Angleterre. Un philosophe peut il ignorer que les loix d'une nation doivent être appropriées à la forme de son gouvernement, à son caractère , à ses mœurs , à sa religion. Que cette liberté de la presse , dont les inconvéniens ne sont peut-être pas considérables , chez un peuple républicain , grave , penseur , divisé en une foule de sectes différentes , seroit une source de désordres affreux chez un peuple gouverné par un seul maître , soumis à une seule religion , naturellement étourdi , frivole & léger.

A Londres , le bon sens , la réflexion & l'ordre se montrent jusques dans les assemblées les plus tumultueuses ; là , point de gardes armés pour maintenir la tranquillité publique ; une foule immense se fait la police à elle-même , défile lente-

ment & de sang froid par des passages étroits , où les françois se précipiteroient les uns les autres , & s'étoufferoient pour passer plus vite. Je suis bien surpris qu'aucun anglomane n'ait encore proposé de supprimer à Paris , dans les fêtes , dans les cérémonies , dans toutes les assemblées extrêmement nombreuses , les sentinelles qui veillent à la sûreté commune ; cela ne seroit pas plus absurde que de proposer , d'établir en France comme en Angleterre , la liberté de la presse ; mais le danger en seroit bien plus sensible pour *le grand commun* des politiques.

Il n'en faut pas douter ; dans un royaume , tel que la France , le gouvernement ne sçauroit employer trop de précautions pour prévenir les désordres que certains écrits peuvent occasionner dans des têtes peu réfléchies. Oui , dans un pays monarchique & catholique , la liberté de la presse seroit de la plus dangereuse conséquence. Si la religion de l'état , essentiellement liée au gouvernement , tombe dans le mépris ; s'il n'y a plus de

mœurs , même parmi le peuple ; si l'on ne connoît plus ni postérité , ni patrie , ni vertu , ni devoir ; si l'intérêt personnel absorbe tous les sentimens honnêtes , c'est l'ouvrage de ces *petits écrits* qui en eux-mêmes me paroissent tout aussi méprisables qu'à M. de *Beaumarchais* , mais qui sont très-importans par leurs effets. Auroit-on cru que les pasquinades , les bouffonneries de *Voltaire* sur la religion & sur la bible ; ces plattes facéties dont l'impiété fait tout le sel , & qui ne semblent destinées qu'à charmer le loisir des laquais , tourneroient la tête à la bonne compagnie ; infecteroient toute la jeunesse du royaume ; étoufferoient , dans ces cœurs encore tendres , tous les germes de l'honnêteté ; prépareroient à la patrie une génération d'égoïstes , sans instruction , sans mœurs & sans principes.

M. de *Beaumarchais* essaye de justifier quelques prétendus bons mots de *Figaro* sur lesquels , dit-il , dans son jargon , on a voulu *jetter de la défaveur*. Pour lui il cherche à jeter de la poudre aux yeux , par la fierté

& même l'arrogance de ses réponses. Cette phrase : *Sommes nous des soldats qui tuent & se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent*, a paru décourageante pour le soldat. L'auteur appelle cette objection *l'argument de la méchanceté*, & il ajoute très-honnêtement, *reste à en prouver LA BÊTISE*,

Il me semble que la *bêtise*, est à ne pas répondre à l'objection ; c'est ce qui arrive à M. de *Beaumarchais*. Il prouve bien que les soldats n'ont jamais prétendu qu'ils dussent pénétrer les secrets du cabinet ; & ce n'est pas de cela dont il s'agit : mais il ne prouve nullement que la phrase de *Figaro* n'est pas ironique & n'insulte pas à cette ignorance des soldats, qui se font tuer sans sçavoir pourquoi : c'est cependant ce qu'il falloit prouver. On voit qu'il est plus facile de traiter une objection de *bêtise*, que de la réfuter solidement.

Il cite à cette occasion le mot attribué au Grand *Condé*, qui, voyant *Louis XIV.* prêt à pousser son cheval dans le Rhin, lui dit, à ce qu'on prétend, *Sire, avez-vous besoin du bâton*

de Marechal. Il s'efforce à son tour de verser de la défaveur sur ce mot, & ses argumens mériteroient peut-être la qualification dont il est si prodigue pour les autres. Le mot du Grand Condé, si cependant il est de lui, n'est ni une sottise, ni un affreux mot : M. de Beaumarchais se moque des Logiciens qui déraisonnent sur ses phrases ; mais montré-t-il plus de raison & de logique quand il se perd dans des hyperboles & des déclamations de collège, pour commenter tout de travers une façon de parler familière, qui n'avoit d'autre sens ni d'autre objet, que d'avertir Louis XIV des devoirs de son rang & de sa grandeur qui l'attachoit au rivage.

Ce qu'il y a de plus adroit dans cette préface, ce sont certaines objections frivoles que l'auteur prétend qu'on lui a faites, & qui donnent lieu à des réponses ou plaisantes, ou victorieuses ; ce qui, pour l'effet, est souvent la même chose. Par exemple l'article qui concerne les *Ursulines* est traité avec beaucoup de gaieté ; on y reconnoît le talent de l'auteur pour

le persifflage : mais il est toujours vrai qu'il étoit au moins inutile, pour ne pas dire indécent, de nommer là les *Ursulines* ; la Comtesse pouvoit dire qu'elle se retireroit dans un couvent, sans le désigner ; & une grande preuve que les *Ursulines* sont très-déplacées dans cet endroit ; c'est que ce nom, qui n'a rien de comique en soi, a toujours fait rire les spectateurs.

M. de *Beaumarchais* prétend que les gens de la cour ne lui ont point pardonné cette définition du courtisan, *recevoir, prendre & demander* ; & pour se justifier, il s'engage dans une explication grammaticale de ces trois expressions *l'homme de la cour, l'homme de cour, & le courtisan par métier* : il a raison cette fois, mais il n'est pas plaisant ; & cette pesante explication de ce que tout le monde sçait, approche beaucoup du pédantisme. Ne diroit-on pas que M. de *Beaumarchais* est le premier qui se soit permis des épigrammes contre les *courtisans par métier*.

Il s' imagine aussi que les seigneurs lui sçavent mauvais gré d'avoir pré-

senté sur la scène le Comte *Almaviva* comme un seigneur galant & même libertin ; il se trompe : mais ce qu'ils lui reprochent avec raison , c'est d'en avoir fait un sot.

Une autre de ses visions est de se persuader que le titre de *Folle Journée* a beaucoup influé sur les jugemens qu'on a portés de sa pièce ; c'est ce qu'il appelle à sa manière *l'influence de l'affiche*. N'affecte-t-il pas même de craindre que les Avocats & les Magistrats ne soient choqués du plaider de *Bartholo* , du rôle de *Brid-oison* , &c. comme s'il pouvoit ignorer que ce qu'il y a de meilleur dans cette partie de sa pièce , n'est qu'une foible copie des *Plaideurs* de *Racine*.

Enfin , n'y a-t-il pas un *Monsieur de beaucoup d'esprit* , mais qui *l'économise un peu trop* , qui lui a dit un soir au spectacle ; expliquez - moi donc , je vous prie , pourquoi dans votre pièce on trouve autant de phrases négligées , qui ne sont pas de votre style ; & là-dessus voilà M. de *Beaumarchais* qui n'économise pas son érudition & son éloquence pour faire comprendre au critique qu'un

qu'un Poëte comique ne doit point avoir de style , mais faire parler à chaque personnage le langage qui lui convient ; & que lui *Beaumarchais* l'a fait avec beaucoup de succès. Il ne manque à cette ingénieuse tirade que la modestie & la vérité ; car M. de *Beaumarchais* a un style sans le sçavoir & même très-reconnoissable ; & c'est lui qui parle par la bouche de tous ses personnages.

Il ne niera pas du moins que la préface ne soit de son style , car il est bien marqué à son coin : on pourroit lui appliquer l'éloge que *Franc-aleu* fait du poëte *Damis* dans la *Métromanie*.

C'est que cela jamais n'a rien dit comme
un autre.

*En frappant l'air de son nom on entend
vibrer le vieux mot patrie ; Jeter de la
désaveur ; verser de la désaveur ; ma poi-
trine a déjà grondé ; j'ai déjà noirci
bien du papier au service de votre
colère , &c. &c. Voilà un échantillon*

des tournures précieuses & neologiques dont l'auteur a soin d'enluminer son style, pour se distinguer sans doute des écrivains qui sont gens de lettres. Il faut passer à son amour propre désolé le terme de *Jugeurs* qu'il emploie avec tant de complaisance ; il seroit trop dur pour lui de reconnoître des *Juges* dans ses critiques ; mais le nom ne fait rien à la chose ; les *Juges* ou *Jugeurs* ne l'en ont pas moins jugé, & qui pis est leur jugement restera, & deviendra celui du public.

Je serois bien tenté aussi de pardonner à l'auteur l'égoïsme dont sa préface est remplie ; la haute opinion de lui-même qu'on y voit transpirer ; la manie de se comparer à *Molière*. Dans une excessive prospérité le plus sage souvent se méconnoît & s'oublie : mais ce qu'un auteur ne doit jamais oublier, c'est l'honnêteté ; ce que le public ne lui pardonne jamais ; c'est la grossièreté, ce sont les injures ; qui n'avilissent que celui qui les dit : croit-il avoir répondu à ses critiques en les appelant *vermine éphémère, balayeurs, afficheurs, écumeurs littéraires, qui ven-*

dent leurs bulletins ou leurs affiches à tant de liards le paragraphe. Ces épithètes de la halle, traduites en langage plus poli, signifient seulement : je tremble au milieu de mon succès qu'on n'ouvre les yeux du public, & quoique je me regarde comme un grand homme, je redoute à l'excès les petits écrits.

Une preuve assez frappante de la force du préjugé, c'est qu'on croit communément, sur les plaintes des auteurs, que ce sont les critiques qui leur disent des injures; cependant c'est tout le contraire. Les critiques sont honnêtes & se renferment dans des observations littéraires; ce sont les auteurs qui vomissent contre eux les plus odieuses personnalités, les plus dégoûtantes ordures : ouvrez les feuilles de l'Abbé *Desfontaines*, vous y trouverez *Voltaire* jugé avec discernement, avec politesse, avec tous les égards dûs à son talent; lisez, si vous en avez le courage, les pamphlets de *Voltaire*; & vous frémirez des horreurs dont il salira votre imagination. Feu M. *Freron* n'a jamais opposé que du goût, de l'esprit & de l'aménité,

à ces tombereaux pleins de boue qu'un crocheteur littéraire déchargeoit sur lui. Tous les écrivains de la secte de *Voltaire* ne parlent jamais des critiques avec modération ni même avec esprit : ce sont des serpens , des crapauds , des vermisseaux , &c. Ils ont là - dessus un dictionnaire ample & riche.

M. de *Beaumarchais* a voulu trancher aussi du petit *Voltaire* ; c'est par ce côté là seul qu'il lui ressemble ; il auroit dû attendre que des ouvrages plus importants que *Figaro* lui eussent acquis , comme à *Voltaire* , le droit d'impertinence. Pour moi je n'ai vu dans les *affiches* & les *paragraphes à tant de liards* , que les remarques fines & judicieuses d'un homme de lettres très éclairé qui ne partage point l'engouement de la multitude ; j'ai vu entre autres choses un plagiat fort bien relevé. Mais je ne veux pas dire ce que je vois dans les réponses de M. de *Beaumarchais* ; car en condamnant les écrivains malhonnêtes , il ne faut pas les imiter. Sérieusement , l'auteur de

Figaro croit-il avoir assez d'esprit pour faire accroire à ses lecteurs, que les critiques qu'on fait de sa pièce sont des *calomnies* ; ce seront bientôt des sacrilèges.

Il est bien plus modéré & plus honnête envers l'auteur d'un certain discours prononcé à l'Académie françoise ; où l'on dit que *les mœurs basses & corrompues*. (DE LA COMÉDIE DE FIGARO) *n'ont pas même le mérite d'être vraies.*

Ce discours fait presque autant de mal au cœur à M. de *Beaumarchais*, que les *affiches & bulletins* : cependant il n'appelle pas l'auteur, un calomniateur ; par grace singulière, il le traite seulement de bête ; & il pousse même la complaisance jusqu'à lui accorder le titre d'*homme de bien*, infiniment plus précieux & plus rare au temps qui court que celui de bel esprit. Vous voyez bien, Monsieur, qu'il n'est pas possible d'avoir de l'esprit quand on n'est pas content des mœurs de *Figaro*. M. de *Beaumarchais* l'a décidé ; nul n'aura de l'esprit que lui & ses amis : voilà ce qui s'appelle un bon arrêt, bien

juste. * Je ne doute pas que tout lecteur sensé n'y souscrive.

En voilà bien assez sur la préface ; passons à l'ouvrage. Vous sçavez, Monsieur, à quoi vous en tenir sur l'utilité morale de la *Folle Journée* ; nous examinerons incessamment dans une autre lettre ce qu'il faut penser de son mérite littéraire.

Je suis, &c.

* Paroles du Comte Almaviva. Scène onzième du troisième Acte.



LETTRE XV.

Le zélé Compatriote, ou nouveaux essais historiques & moraux sur l'éducation françoise : ouvrage composé en faveur des pères & mères, instituteurs de la jeunesse, dont le but est d'établir des principes d'après lesquels on pourra facilement parvenir à procurer aux élèves de l'un & l'autre sexe les connoissances nécessaires, utiles & agréables pour la formation du cœur & de l'esprit : par M. de Bury. A Paris, chez Nyon le jeune, Libraire, place des Quatre-Nations, à Ste. Monique. 1 vol. in-12 d'environ 500 p. Prix, 2 l. 10 s. broché. 3. liv. relié; se trouve aussi à Versailles, chez Poinçot, Libraire, rue Dauphine.

SI le style de cet ouvrage, M., n'est pas toujours très-pur ni très-

agréable, la morale n'en sçauroit être plus saine & plus utile. L'Auteur remplit exactement le titre de *zélé compatriote* qu'il prend à la tête de son livre. Les préceptes & les exemples qu'il met sous les yeux ne peuvent former que de bons citoyens, de véritables françois. Cette production enfin n'est peut-être pas celle d'un très-grand écrivain, mais ce qui vaut autant & même beaucoup mieux, c'est celle d'un très-honnête homme.

Bien différent de tous nos écrivains modernes, l'Auteur n'a point la vaine prétention de vouloir tout changer, tout détruire, & tout réformer. Il pense avec raison que l'institution actuelle est généralement aussi bonne & aussi excellente qu'elle peut l'être, & il rend aux Maîtres de l'Université de Paris, le témoignage honorable que méritent leur zèle, leurs travaux & leurs lumières. Il a cru cependant qu'un code de morale adapté à nos mœurs, à nos préjugés & à nos défauts, pouvoit encore venir à l'appui des leçons que reçoivent les jeunes gens dans le cours de leurs études,

& qu'il étoit bon de les prémunir contre les dangers auxquels ils se trouvent exposés en paroissant dans le monde. C'est cette partie qui fait la base de ce traité intéressant. Quiconque l'aura bien approfondi & se fera pénétré des principes qu'il renferme, possédera toutes les qualités que prescrit la religion & qu'exige la société ; & pour être presque tous connus, les traits que rapportent l'auteur n'en sont pas moins utiles par la manière dont il les lie avec ses préceptes. Nous ne nous arrêterons donc qu'à ce qui concerne la morale, les deux autres parties qui ont pour objet l'étude des sciences & de l'histoire, ne renfermant rien que tout le monde ne sçache.

On doit sçavoir gré à M. de *Bury* d'avoir sçu distinguer dans les différentes vertus qu'il recommande, ou dans les préjugés qu'il combat, ce qui tient plus particulièrement à nos mœurs. Telles sont la galanterie, la valeur, l'amour du jeu, qui entrent pour beaucoup dans le caractère de notre nation. Ces penchans bien réglés.

peuvent n'avoir aucune suite funeste ; mais à quel désordre ne peut pas porter leur excès ? La galanterie conduit souvent au libertinage ; la valeur mal-entendue cause notre perte , & le jeu qui doit servir de délassement , n'est-il pas la source de la ruine d'une foule de particuliers ? Chacun de ces articles est accompagné de traits capables de produire les meilleurs effets ; par là même qu'ils piquent la curiosité. C'est pour la valeur , l'exemple du Comte d'Artois , frère de Saint-Louis , dont la témérité fut aussi funeste à lui-même qu'à toute l'armée françoise ; c'est celle du Roi Jean , qui , emporté par un courage aveugle , vit son armée taillée en pièces & tomba lui-même entre les mains d'un ennemi auquel il étoit si supérieur en forces. N'est-ce pas aussi cette valeur mal dirigée qui a produit parmi nous la fureur des duels ? L'Auteur a bien raison quand il s'écrie à ce sujet : » Quoi ! il ne » dépendroit que d'un étourdi , d'un » fou , d'un brutal d'insulter un homme » d'honneur , pour le priver de la » réputation que ses vertus lui ont

» acquise, s'il ne tire pas vengeance
 » de cet affront, ou s'il ne s'expose
 » pas lui-même à perdre la vie?...
 » Le duel n'est pas une institution
 » d'honneur, comme le pensent les
 » duellistes, mais une mode affreuse
 » & sanguinaire, qui doit sa naissance
 » aux nations féroces du Nord ». Il
 » étoit inconnu aux Grecs, aux Romains,
 » & ces peuples ne le cédoient pas à
 » nous en valeur.

» Ordinairement les duellistes, fiers
 » de leur adresse & de leur habileté
 » dans le maniement des armes, ca-
 » chent une véritable lâcheté sous un
 » courage affecté. C'étoit le sentiment
 » du célèbre Maréchal de Turenne.
 » Eh ! quel homme se connaît jamais
 » mieux que lui en véritable bra-
 » voure ? Ce grand homme un jour
 » renvoya en France, de Hesse-Cassel,
 » où il commandoit l'armée, un Ca-
 » pitaine de Cavalerie, qui avoit tué
 » en duel deux autres Officiers : *parce*
 » *que*, dit-il, *j'ai remarqué plusieurs*
 » *fois la triste contenance d'un homicide*
 » *devant l'ennemi : il nous tueroit tous,*

» *si nous le laissons faire, & ne tueroit*
 » *pas un seul ennemi du Roi* «.

En parlant du jeu, parmi plusieurs exemples que cite l'Auteur de l'adresse de certains personnages pour se rendre la fortune favorable; celui du fameux *Law*, prouve qu'il n'étoit pas moins habile à duper les particuliers qu'il ne l'a été à tromper le public. C'étoit
 » le plus habile calculateur de l'Eu-
 » rope; il avoit combiné tous les
 » hasards des jeux, sur-tout celui
 » des dez. Lorsqu'il tenoit le cor-
 » net, il sçavoit parler ou se taire à
 » propos; s'il faisoit une partie de
 » taup-&-ting, qui est une espèce de
 » lansquenet aux dez, il s'en faisoit
 » donner une balle. Avant de jouer,
 » il les pesoit tous avec un trébuchet
 » qu'il portoit toujours dans sa poche,
 » & rejettoit ceux qui étoient d'un
 » poids inférieur aux autres; s'il en
 » tomboit un par terre, il ne le rece-
 » voit plus sur la table, de peur qu'il
 » ne fut changé. Il avoit gagné des
 » sommes considérables dans diffé-
 » rentes villes capitales des états de
 » l'Europe; car il fut chassé de quel-

» autres : enfin, il arriva à Paris en
 » l'année 1717, avec cent mille écus.
 » en or, & il y gagna encore beau-
 » coup d'argent.

La prodigalité est encore un de nos vices, contre lequel M. de *Bury* s'élève avec beaucoup de force. Nos modes sur-tout ont le don de lui déplaire au suprême degré. Voici qui pourra vous donner une idée du style & du ton de cet ouvrage. » Il est étonnant
 » que nos françois, qui d'ailleurs ont
 » du bon sens, se laissent si fort em-
 » porter à cette manie des modes,
 » toute ridicule qu'elle est, & qui
 » d'ailleurs est fort coûteuse : car à
 » peine portent-ils pendant quatre
 » mois leurs habits nouveaux, il leur
 » en faut à toutes les saisons, & il
 » n'y a que les valets-de-chambre
 » qui en profitent. Ce qu'il y a de
 » singulier, c'est que les autres nations
 » de l'Europe nous imitent. Elles ne
 » trouvent point d'habillemens plus
 » honnêtes & plus commodes que les
 » nôtres : les parties de notre corps
 » que nous devrions couvrir, sont
 » si marquées qu'il semble que nous

254 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» soyons tout nus. L'Hyver à peine
 » *sommes - nous* assez couverts pour
 » nous garantir du froid ; & l'été ,
 » *nous sommes* si ferrés dans nos vête-
 » mens que pour peu que nous mar-
 » chions , *nous sommes* tout en sueur ;
 » il semble que *nous soyons* dans des
 » entraves. Nos souliers sont trop
 » étroits & les boucles sont trop
 » grandes. Les jarretières nous scient
 » les jarrets ; *nous sommes saignées comme*
 » *des chevaux* dans nos eulottes , qui ,
 » sans cela , nous tomberoient sur les
 » genoux. Nous n'osons lever les bras
 » de peur de déchirer nos manches ,
 » tant elles sont étroites ; à quoi il
 » faut joindre les cols , les poignets
 » qui sont trop gênans « .

Après cette sortie assez singulière
 contre notre toilette & nos modes ,
 on est tout surpris que l'Auteur finisse
 par les approuver , en ce qu'elles ne
 sont en rien contraires aux bonnes
 mœurs & qu'elles font entrer beau-
 coup d'argent dans le royaume. M.
 de Bury est , comme vous voyez , de
 fort bonne composition.

Il remarque avec joie que la passion

du vin s'éteint tous les jours de plus en plus parmi nous. C'est assurément très-bien fait à nous de ne pas nous y livrer avec excès. Mais n'avons nous pas passé un peu trop rapidement à l'extrémité opposée ? Et la gaieté des repas antiques n'étoit-elle pas préférable à la triste monotonie qui règne dans nos festins modernes ? M. de *Bury* cite l'exemple de *Charles XII*, qui se condamna à ne jamais boire de vin, pour se punir d'avoir manqué à sa mère dans un instant d'yvresse. Pour moi j'aimerois beaucoup mieux qu'il eût bu un peu plus de vin, & qu'il eût versé moins de sang.

L'Auteur a bien raison quand il recommande la discrétion comme une vertu extrêmement précieuse. Mais je ne sçais si les dames lui sçauront gré de l'axiome suivant. » L'homme sage se » gardera bien sur-tout de confier » son secret à trois sortes de per- » sonnes : à un babillard, à un enfant » & à une femme ! « Il corrige à la vérité un peu ce que cette maxime a de trop dur par l'exemple de quelques femmes de l'antiquité qui ont

gardé le secret avec un courage héroïque. Mais l'histoire de madame de *Coatquin* qui trahit la confiance de M. de *Turenne*, n'est pas très-propre à faire revenir le lecteur sur le compte des femmes modernes. Rien au monde ne faisoit tant de peine à M. de *Turenne* que le souvenir de cette foiblesse. Il n'y pensoit jamais sans rougir de confusion. Aussi, dit-il un jour à un seigneur qui le mit sur ce chapitre, le soir dans sa chambre : *éteignons les lumières, & je vous dirai ensuite cette histoire.*

A l'article *médifance & calomnie*, dont on ne sçauroit trop inspirer l'horreur, M. de *Bury* cite comme une pure fanfaronade la réponse que fit *Boileau* à ceux qui cherchoient à le détourner de la satire, sous prétexte que ses ennemis auroient sans cesse les yeux sur lui & ne chercheroient qu'à le décrier. *Hé bien*, répondit-il, *je serai honnête homme & ne les craindrai point.* Un honnête homme satyrique ! s'écrie aussi tôt amèrement l'auteur. M. de *Bury* n'abuse-t-il pas ici des mots ? Si *Boileau* dans ses sa-

tyres eut déchiré l'honneur des particuliers, qu'il eut décrié leurs mœurs & rendu leur probité suspecte, on pourroit le regarder comme un malhonnête homme. Mais qu'a de contraire à l'honneur le courage avec lequel il s'opposoit aux progrès du mauvais goût, & la justice qu'il a faite de cette foule de plats écrivains qui infectoient le Parnasse ? Ce n'est que dans notre siècle, où la fade complaisance est érigée en vertu, qu'on s'est avisé de lui faire un crime de son zèle pour la défense du bon goût, je dirai même, des bonnes mœurs. Ce que *Boileau* au reste avoit promis, il l'a tenu, & la postérité ne lui reprochera aucun des vices qui avilissent l'ame & flétrissent le cœur ; il fut un *honnête homme*, & malgré l'autorité de *l'auteur célèbre*, dont s'appuie *M. de Bury*, elle arrêtera les yeux sur ses satyres aussi bien que sur les autres productions de ce poète immortel. Je ne vois que les *Cotins* & les *Pradons* modernes qui puissent s'en offenser. L'Auteur ne feroit donc pas mal de retrancher de son livre

cette petite digression inspirée par une délicatesse aussi fautive que mal entendue.

Je crois vous en avoir dit assez pour vous faire connoître le mérite de cet ouvrage. Il ressemble assez pour le fond à *la morale mise en action* dont je vous ai rendu compte * dernièrement ; mais il en diffère beaucoup par la grace & l'élégance du style. C'est à M. Lenoir, Lieutenant Général de Police, qu'il est dédié. Un livre qui tend à former les mœurs ne pouvoit paroître sous de plus heureux auspices que sous ceux d'un Magistrat qui veille avec tant de succès à leur maintien.

Je suis, &c.



LETTRE XVI.

Nouveau plan de Philosophie classique.

Existimabam ut cognoscerem hoc , labor
est ante me.

A Riom , 26 Avril 1785.

IL seroit à souhaiter qu'on put établir une certaine uniformité dans l'enseignement public ; ceux qui ont réfléchi sur ce sujet conviennent unanimement qu'il en résulteroit un avantage réel pour l'éducation nationale. Un ministre aussi éclairé que le nôtre se prêteroit sans doute à des arrangements généraux qui seroient bien conçus ; on n'a jamais protégé d'une manière si marquée la littérature, les sciences & les arts, que sous le gouvernement actuel. Plusieurs Magistrats du Royaume, dont les lumières sont aussi

étendues que le zèle est patriotique, ont donné des projets qui mériteroient, du moins en grande partie, d'être mis à exécution : mais des intérêts particuliers ainsi qu'un attachement aveugle pour des usages consacrés par l'habitude, s'y sont constamment opposés jusqu'à ce moment. En attendant une heureuse révolution dans le système général de l'instruction publique, j'ai cru devoir annoncer un nouveau plan de Philosophie classique ; mes vues tendent, d'une part à faciliter l'étude des élèves, & de l'autre à simplifier le travail des instituteurs relativement à la Philosophie.

1°. Je pense qu'il seroit à désirer que l'on composât un cours de philosophie très-étendu à l'usage des Professeurs & qu'on en fit un abrégé qui seroit mis entre les mains des jeunes gens. Les uns auroient des matériaux tout préparés pour leurs explications & ne seroient point obligés de feuilleter un grand nombre d'ouvrages qu'ils ont bien de la peine à se procurer, lors même qu'ils ne

manquent pas d'un certain zèle, les autres gagneroient un temps précieux qu'ils perdent à transcrire des leçons qu'on pourroit leur procurer aisément par la voye de l'impression : je passe sous silence plusieurs autres raisons solides que M. l'Archevêque de Lyon a très-bien développées dans un mandement qu'il publia l'année dernière au sujet de la théologie de son diocèse, (V. p. 5 & suiv.) L'exemple qui suit servira au développement de ma première réflexion.

Un Membre distingué de l'Académie des sciences a donné au public des élémens de Mathématiques généralement estimés ; leur étendue empêcha d'abord de les adopter dans des classes différentes de celle à laquelle ils sont particulièrement destinés ; mais l'Auteur de ces élémens, à la sollicitation de M. le Chevalier de Keralio, Maréchal de camp, en a ensuite donné lui-même un abrégé, & les a rendus, par ce moyen, d'une utilité plus générale. Il est beau de voir un de nos premiers Géomètres abandonner de belles théories & de hautes

spéculations pour descendre à la portée de la jeunesse ; c'est en quelque sorte sacrifier la gloire de grand Mathématicien à celle de bon citoyen. Les *Écoles Militaires* du Royaume ne sont pas les seules qui aient adopté avec empressement l'ouvrage du célèbre Académicien que je viens de désigner : d'habiles Professeurs , après avoir procuré son abrégé à leurs élèves , ont puisé de solides explications dans l'ouvrage qui est beaucoup plus étendu. Cet exemple suffit pour nous apprendre qu'on devroit se conformer à un procédé aussi sage , en publiant des élémens de Philosophie.

2°. Je voudrois qu'on fit *principalement* * usage des travaux de l'Académie des Sciences dans la compo-

* Je dis *principalement* , parce qu'on pourroit aussi tirer parti du Journal de Physique , des Mémoires présentés à l'Académie par divers Sçavans , & des collections de quelques autres Sociétés de l'Europe. (*Note de l'Auteur*)

sition de la partie physique du cours de philosophie que j'ose proposer. On pourroit profiter de plusieurs *mémoires* pour l'exécution du projet en grand, & de *l'histoire* pour l'abregé. Je ne crois pas qu'il soit possible d'indiquer des sources plus pures ni des matériaux plus solides. L'ouvrage auquel je renvoye est le plus beau monument qu'on ait élevé en l'honneur des sciences : c'est là qu'on voit la marche rapide & les progrès étonnans de l'esprit humain depuis un siècle. La partie historique de ce recueil immortel est sur-tout favorable à l'exécution du plan dont il s'agit ; on y trouve des analyses faites d'une manière aussi instructive qu'agréable ; on y donne des vues qu'on chercheroit en vain dans d'autres ouvrages ; on y expose les idées les plus métaphysiques de la façon la plus claire & la plus concise ; on y apprend la manière dont il faut parler des sciences aux personnes qui ne sont pas encore initiées ; enfin , on y fait mention des machines inventées , & c'est avec tant d'art , qu'on les fait connoître sans

descendre dans mille détails graphiques , où se perdent presque tous ceux qui publient des élémens de physique. Ces avantages inappréciables sont dus & aux ordres sages du ministère , & à l'attention que l'Académie apporte au choix de ses Secrétaires ; ceux qu'elle a nommés jusqu'à ce jour * sont connus de la manière la plus avantageuse dans l'empire des sciences ; leurs noms seront toujours chers à la nation & à toutes les personnes qui savent apprécier les connoissances.

3°. Vaut-il mieux écrire la Physique en latin qu'en françois ? C'est une question qui mérite d'être discutée contradictoirement. Il faudroit d'abord qu'elle fut agitée par une personne instruite qui feroit tous ses efforts pour démontrer qu'on doit traiter cette partie en françois. M. le Président *Rolland* , qui a écrit avec succès

* MM. Duhamel , de Fontenelle , de Mairan , de Fouchi , &c.

pour

pour les inscriptions en langue vulgaire, pourroit se charger d'une pareille cause, si des fonctions importantes ne le concentroient, pour ainsi dire, dans le sanctuaire de la justice. Il faudroit ensuite qu'un membre de l'Université exposât avec force les raisons qui engagent les corps enseignants à conserver l'usage de donner la physique en latin : on trouveroit dans cette compagnie respectable plusieurs personnes dont les talens honorent aujourd'hui les sciences & la littérature, qui pourroient défendre avec avantage la méthode usitée dans les Ecoles publiques. Après l'exposition des raisons contradictoires, on choisiroit quelqu'un qui auroit des lumières & autant de discernement que d'impartialité, au jugement duquel on s'en rapporteroit : ce seroit en quelque sorte un Avocat Général qui donneroit ses conclusions dans un procès depuis si long-temps indécis & le jugeroit en dernier ressort. On se garderoit bien de prendre M. de *Rivarol* pour arbitre dans une

question de cette nature : elle est déjà décidée pour lui dans ce brillant discours qui a mérité dernièrement la palme académique à Berlin. La réputation dont jouit votre Journal me fait désirer qu'on le choisisse pour y consigner les moyens de défense de part & d'autre , ainsi que la décision de cette importante question.

Telles sont les réflexions préliminaires qu'on m'a prié de publier , avant de commencer la rédaction d'un ouvrage dont l'utilité est très-sensible ; mais l'exécution du plan que je propose dépend du concours de plusieurs personnes. Il faut un corps de doctrine qui contienne au moins six volumes in-4°. , & dont l'abrégé soit de six volumes in-12. Quelque laborieux que soit un particulier, on sent qu'il a besoin d'être puissamment secondé pour achever avec célérité une entreprise aussi étendue : afin d'obtenir un succès complet , il convient de recourir à une société composée de personnes qui puissent agir avec autant de concert que de liberté, & qui

joignent, à un goût sûr, de vastes connoissances. Chacun doit fournir les matériaux de la partie qui lui sera la plus familière, & en même temps l'analyse : tous les associés se réuniront, tant pour fixer les époques des découvertes que pour faire connoître la chaîne des connoissances acquises ; mais un seul, très-exercé à écrire, tiendra la plume afin d'éviter la dissonance de l'élocution & de donner un air de famille à toutes les branches de la philosophie.

Ceux qui président à l'instruction de la jeunesse, qui est l'espérance de la patrie, pourroient hâter le succès du projet que je viens d'exposer. Je commence par soumettre mon plan aux Directeurs des Ecoles publiques. Un article aussi important de l'éducation national ne seroit pas indigne de l'attention du Clergé de France : son auguste assemblée, sans négliger les grands objets dont elle doit s'occuper cette année, pourroit nommer des Commissaires, dont le travail seroit relatif à l'enseignement des jeunes citoyens, aux détails qui en font une

dépendance , & par conséquent au plan que je mets aujourd'hui sous les yeux du public.

J'ai l'honneur d'être , &c.

BESILE , de l'Oratoire.

LETTRE XVII.

Nouveau Manuel épistolaire renfermant par ordre alphabétique des modèles de Lettres sur les différens sujets qui se présentent dans la vie , avec quelques avis sur le cérémonial qu'on doit y observer. Prix 48 s. broché & 3 liv. relié. A Caen , chez G. Leroi , Imprimeur du Roi , à l'ancien hôtel de la Monnoie ; & à Paris , chez Delalain le jeune , Libraire , rue S. Jacques , & Belin , Libraire , même rue. 1785.

QUOIQUE le style épistolaire soit de toutes les choses du monde , Mon-

fieur , celle qui s'enseigne le moins ; cependant on peut s'y former par la lecture des bons modèles. C'est donc rendre un service au public que de mettre sous ses yeux un recueil des meilleures lettres faites sur différens sujets. Tout le monde est dans le cas d'écrire. Il n'est personne qui n'ait une grace à demander , ou des remercimens à faire. Je ne parle point des amis , car ils ne doivent écouter que leur cœur , il les inspirera mieux que tous les recueils du monde. Mais il est des lettres de style , des formules essentielles à suivre ; & c'est par - là que l'Editeur commence , savoir ; par *le cérémonial des lettres* , & les *régles de bienséance* qu'il faut observer. La *grandeur du papier* , le lieu où se met la *date* , les *titres* , la *ligne* & la fin de la lettre , l'*adresse* , l'*enveloppe* & le *cachet* , rien n'est oublié dans son protocole , pas même les apostilles. Il faut avouer que ces choses s'apprennent encore mieux par l'usage , & que l'usage même en varie souvent. L'Editeur joint des remarques histo-

riques sur le style épistolaire; elles sont courtes & abrégées : il a senti que l'exemple valoit mieux que le précepte, aussi se hâte-t-il de passer aux exemples.

L'ordre de ces lettres est celui de l'alphabet. Je ne sçais si c'est le meilleur. Cet ordre alphabétique entraîne souvent avec lui bien du désordre. Les lettres *d'amitié* suivent de près celles *d'affaires*; à la suite du *refus* est le remerciement, ce qui n'est pas naturel. J'aurois mieux aimé diviser ce recueil en trois ou quatre classes, *affaires, amitié, complimens, voyages, &c.* Cette division eût satisfait un peu plus l'esprit; mais je ne veux pas trop insister sur cette légère observation. Les lettres *d'affaires* sont donc les premières. Celle de *Madame de Maintenon* à *Madame d'Aubigné* sa belle-sœur sur ce qu'elle doit dépenser annuellement est vraiment curieuse & met à portée de comparer les mœurs de ce temps-là, & celles d'aujourd'hui. Je passe légèrement sur celles *d'ambassades*, mais je vous avoue que je vais m'arrêter un peu sur celles *d'amitié*.

Il y en a peut-être de plus piquantes, de plus spirituelles que celles que je vais vous transcrire, mais il n'y a pas d'une simplicité plus touchante.

« Je vous annonce, avec peine,
 » mon très-cher ami, que je pars
 » Lundi pour la Capitale; mais je
 » n'oublierai point, aux bords de la
 » Seine, l'amitié que je vous ai jurée
 » sur les bords de la Saône. Vous
 » savez que mon cœur n'a jamais été
 » inconstant, & quoique éloigné de
 » votre séjour, ce cœur sera toujours
 » auprès de vous. En quelque-endroit
 » que je sois, je regretterai votre
 » société; je la cultivois avec em-
 » pressement, je m'en rappellerai avec
 » délices le souvenir. C'est dans ces
 » sentimens, que je vous embrasse
 » avec autant de sensibilité, que de
 » douleur. »

Les Lettres sur la *bonne-année* sont trop médiocres, pour que je vous en parle; parmi les Epîtres dédicatoires, je vous citerai les deux plus courtes, ne fût-ce que pour engager les Auteurs à les imiter. Voici celle

de l'Auteur du *Devin de Village* à M. Duclos.

« Souffrez, Monsieur, que votre
 » nom soit à la tête de cet Ouvrage,
 » qui, sans vous, n'eût point vu le
 » jour. Ce sera ma première & unique
 » Dédicace; puisse-t-elle vous faire
 » autant d'honneur qu'à moi. »

Celle des *malheurs de l'amour*, par M. de Tencin, est encore plus laconique, & elle est plus tendre.

« Je n'écris que pour vous, je ne
 » desirer des succès que pour vous en
 » faire l'hommage; vous êtes l'univers
 » pour moi. »

Parmi les Lettres de félicitation, il est aisé de distinguer la suivante à sa tournure vive & originale; elle est de M. le Duc de Maine, à Louis XIV, pendant la campagne de 1678.

S I R E,

« Si Votre Majesté continue de
 » prendre des Villes, cela est décidé,
 » il faut que je sois un ignorant. Car
 » M. le Ragois (son Précepteur) ne
 » manque jamais de me faire quitter
 » mes Livres, quand la nouvelle en

» arrive ; & je ne quitte la Lettre que
 » j'ai l'honneur de vous écrire, que
 » pour aller faire un feu de joie.»

Au chapitre de *narration*, l'Éditeur ne pouvoit choisir de meilleurs modèles que les Lettres de *Racine* ; j'en aurois voulu aussi quelques-unes de *Madame de Sevigné*.

Les Lettres sur un présent donné ou reçu commencent par celle-ci de l'Abbé de *Chaulieu*.

« Voilà, Monsieur, un petit présent.
 » d'huile d'Aix, excellente. L'Olive
 » a toujours été le symbole de la paix ;
 » ne pourroit-elle point aujourd'hui
 » faire finir la guerre que vous m'avez
 » déclarée si ouvertement, &c.»

J'aime bien encore celle-ci qui accompagne l'envoi d'une écritoire.

« Voulez-vous bien, Monsieur
 » recevoir un petit meuble dont vous
 » faites bien meilleur usage que moi ?
 » Il sera entre vos mains l'instrument
 » de nos plaisirs & de notre instruc-
 » tion. J'ai mon intérêt, en vous fai-
 » sant ce médiocre présent ; il me rap-
 » pellera quelquefois à vous, & j'aime

» à croire que ce souvenir aiguillonne
 » votre paresse. »

Je n'exagererai pas beaucoup en vous disant, Monsieur, que presque tout le reste est de Voltaire; & en vérité, tout agréable & légère qu'elles sont, j'ai été un peu fatigué de ce continuel retour. On n'a pas même fait grace des réponses qu'il faisoit aux jeunes Auteurs, commençant presque toutes par, *je suis vieux & sourd, & j'ai 73 ans, &c.* J'aurois voulu qu'on en eût donné un peu moins de celles-là, & un peu plus de Madame de Sevigné; & si l'Auteur fait une seconde Edition, il pourra l'intituler, *Manuel Epistolaire ou Lettres de Voltaire.*

Je suis, &c.



• • A N N É E 1785. 275

LETTRE XVII.

*Discours en vers sur la Société ; avec
cette Epigraphe tirée de Terence ,
homo sum , par M. H. A Paris ,
chez Eugène Onfroy , quai des Au-
gustins , au lys d'or ; & chez les
Marchands de Nouveautés. 1785.
Avec approbation & permission.*

LE sujet , la devise , les pensées ,
le style , tout est intéressant , Monsieur ,
dans le discours que je vous annonce.
On n'y voit rien de forcé , rien d'ou-
tré : partout c'est une douce chaleur ,
une simplicité touchante , une grace
naïve , une élégance toujours égale.

Après avoir établi que ce n'est qu'à
leur réunion que les hommes doivent
leurs commodités & leurs biens , &
refuté l'éloquent paradoxe de *Jean-*
Jacques , il poursuit ainsi :

Si vieillir avec l'ours fut ton noble partage ,

M vi

276 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Pourquoi , mortel , pourquoi le ciel prudent & sage

Voulut-il que de l'air qui fuit de tes
poumons ,

Ta bouche en mots précis changeât les
foibles sons ?

Ta langue , agent docile , interprète em-
pressée

Énonce-t-elle en vain ta rapide pensée ?

Eh ! quels êtres , dis - nous , conversent
avec toi ?

Ce superbe coursier qui bondit sous ta loi ,

Ce bœuf , au pas tardif , qui sillonne tes
plaines ,

Ce chien fier & soumis qui garde tes
domaines ,

De ta voix , tous les trois , entendent
les accens ;

Tous trois pour y répondre ont des cris
impuissans.

Oui , l'homme est né pour l'homme ,

Il montre en peu de mots le triste
abandon de l'homme seul , & suivant
les progrès de l'art , il s'écrie :

Où sont & l'arbre creux & la grotte
profonde ,

**Demeures des mortels dans l'enfance du
monde ?**

**Un palais prend leur place , élevé par
nos mains.**

**Des peaux viles couvroient les pères des
humains :**

**Pour former nos habits , l'or se joint à
la foie ;**

Où tissue en un drap , la laine se déploie :

Aux glands ont succédé des fruits délicieux :

**Nous rampions avilis ; nous mesurons les
cieux.**

De la société voilà l'heureux ouvrage.

**Que de mortels encore ont droit à mon
hommage !**

**Cent prodiges nouveaux vont s'offrir à
mon choix.**

**Vous peindrai-je le temps qui marche sous
nos loix ?**

Un verre étend ma vue : une forme pressée

**Roule ; un mobile airain fait vivre ma
pensée ;**

**En canaux arrondis le plomb guide les
eaux ;**

**Les chênes sur les mers s'élancent en
vaisseaux ;**

278 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Vernet séduit mes yeux , Gluck séduit
mes oreilles ;

Mais ce n'est qu'à Delille à chanter ces
merveilles.

Cette chûte est délicieuse & toute
la tirade est pleine tout à la fois de
pensée & de vérité , rare alliage qui
règne d'un bout à l'autre dans ce
petit ouvrage. Il oppose à ces tableaux
ravissans la stupidité du sauvage.

Une affligeante idée vient , il est
vrai , s'offrir à son esprit : la guerre !

Mais pourquoi rappeler la guerre & ses
forfaits ,

Quand le ciel adouci nous a rendu la paix.

Cette transition est d'autant plus
heureuse , qu'elle amène naturelle-
ment des éloges mérités , & ces deux
vers touchans :

Muses , parez de fleurs le modeste héros ,
Célébrez le ministre ami de vos travaux.

L'Auteur ne dissimule point les
abus qui se sont glissés dans la société ;

mais il se flatte qu'on peut les corriger, c'est encore une citation dont je ne puis défendre.

Oui, mortels, espérons. Je ne vous dirai
pas

Qu'un bonheur toujours pur germera sous
vos pas ;

Que le bled dans vos champs va croître
sans mélange ;

Qu'il naîtra des buissons une riche véné-
dange , (1)

Ni qu'un Dieu dans le styx plongera pour
jamais,

Et l'hydre de la guerre , & l'hydre des
procès.

Tant de bien n'est pas fait pour la race
mortelle.

Doués de la raison, soyons heureux par
elle :

Supportons nos abus , aimons le genre
humain.

(1) Allusion heureuse à ce beau vers
de Virgile , Eglogue 4.

Incultisque rubens pendebit sentibus uva.

280 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Quelques nombreuses qu'aient été mes citations , Monsieur , je ne vous ai pas encore cité tous les beaux vers , tous les vers heureux semés dans ce discours , tels que ceux-ci :

Tu viens nud sur la terre , & tu parle
en Roi !

Mortel , le siècle d'or est le siècle où l'on
pense.

Le luxe est un abus , les arts font un
bienfait.

Foibles nous abusons de ce présent céleste ;
Mais le germe est sacré , si le fruit est
funeste ,

La beauté qui nous parle est toujours
éloquente.

Ce discours qui respire par-tout la sensibilité & le goût , ne peut que faire honneur à l'esprit & au cœur du jeune Poëte , il est accompagné de notes sages judicieuses ; le tout compose une brochure très-mince ; mais il est tel pesant un *in-folio* qui contient moins de choses.

Je suis , &c.

Essai des différentes espèces d'air fixe ou de gas, pour servir de suite & de supplément aux élémens de physique du même auteur ; sur M. Sigaud de la Fond, ancien démonstrateur de Physique expérimentale de l'Université, de la Société royale des Sciences de Montpellier, des Académies de Saint-Petersbourg, d'Angers, de Baviere, de Valladolid, de Florence, &c. &c. Nouvelle édition, revue & augmentée par M. Rouland, Professeur de Physique expérimentale, & démonstrateur en l'Université de Paris. Vol in-8°. 5 liv. broché. A Paris, chez P.-F. Gueffier, Libraire-Imprimeur, au bas de la rue de la Harpe, à la liberté. 1785.

CET Ouvrage qui parut, Monsieur, la première fois en 1779, & qui reçut du public l'accueil le plus

favorable, présentoit dès lors un tableau très-exact & très-bien fait de l'état actuel de la physique, que le génie, les recherches & les observations des Physiciens & des Chymistes ont créé & ajouté au domaine des sciences. Les sçavans les plus distingués de l'Europe, travaillant avec la plus grande ardeur sur le même objet, ont infiniment enrichi cette brochure intéressante, depuis la publication de l'ouvrage de M. *Sigaud de la Fond*, & l'ont rendu nécessairement incomplet.

La nouvelle édition que M. *Rouland* présente au public ne laisse rien à désirer sur cette matière; on y trouve réuni, ce qu'on peut dire de plus instructif & de plus satisfaisant sur l'air fixe, l'air nitreux, inflammable, l'air déphogistique, &c. On y reconnoît l'ordre, la méthode & la clarté qui regnent dans toutes les productions de son auteur, & les additions nombreuses que l'Editeur a fait à cet ouvrage ne peuvent qu'augmenter encore l'opinion avantageuse qu'il a donnée au public de ses talens, par

A N N É E 1785. 283

le tableau historique des propriétés & des phénomènes de l'air , considéré dans ses différens états & sous ses divers rapports , ainsi que la description & usage d'un cabinet de Physique expérimentale , par M. Sigaud de la Fond , dont il a publié une nouvelle édition avec des augmentations , non moins utiles & non moins intéressantes que celles que je vous annonce.

Je suis , &c.

P R O S P E C T U S .

*Courier lyrique & amusant , ou Passe-
Temps des Toilettes.*

OUVRAGE PÉRIODIQUE PROPOSÉ PAR
SOUSCRIPTION.

IL paroîtra tous les quinze jours , à dater du premier Juin 1785 , 16 pages in-8°. de cet Ouvrage , sous la dis-

284 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

tribution de première & seconde parties.

L'une composée de huit pages à chaque époque , contiendra des Chansons , des Romances , des Ariettes & des Vaudevilles avec les airs notés quand ils ne seront point connus ; mais dont les paroles seront toujours choisies de manière à pouvoir plaire , comme jolies pièces de vers , même aux personnes qui ne chantent pas.

Et l'autre , formant aussi huit pages offrira un répertoire amusant d'Anecdotes , de bons Mots , de traits historiques , &c.

Chacune de ces deux parties fera un Recueil qui auroit pu réussir sans le secours de l'autre ; ainsi l'on aura comme deux ouvrages en un.

La Musique sera revue avec la plus grande attention par M. Gresset, Compositeur agréable , connu par plusieurs airs légers , & qui se propose de répandre dans cette collection tous ses plus jolis morceaux.

Le choix des Anecdotes de la seconde partie , & celui des paroles de la première , sera fait par un homme

de lettres , d'un goût exercé , mais qui gardera l'anonyme , afin de pouvoir rejeter librement les pièces médiocres , & de ne pas être dans le cas de céder aux sollicitations & à l'importunité de ceux qui les auront envoyées : cette sévérité même doit être un appât pour le talent qui veut être distingué ; & MM. les Auteurs ou MM. les Musiciens qui auront fourni, dans l'année , une douzaine de Chansons dont on aura fait usage , recevront la feuille *gratis* pendant un an , au même titre qui les fait jouir de leurs entrées dans nos spectacles quand ils y ont fait représenter quelques-unes de leurs pièces.

On accueillera aussi avec reconnaissance les Anecdotes , les bons Mots , les Traits historiques , &c. qui seront envoyés. On nommera même les personnes qui le désireront ; mais on prévient que l'on n'admettra aucuns morceaux de ce genre , que l'on n'ait eu la précaution d'indiquer les sources où on les aura puisés , ou les autorités qui pourront en constater la vérité.

On prévient encore que l'on ne décachetara point les lettres qui ne seront pas affranchies.

C'est à M. K N A P E N fils , seul , que l'on est prié d'adresser les objets relatifs à cet Ouvrage.

Le prix de la Souscription est de 14 liv. pour Paris, & de 16 liv. 8 sols pour la Province.

On souscrit dès-à-présent chez K N A P E N & fils , Libraires-Imprimeurs , rue Saint André-des-Arcs , à Paris : mais en quelque temps qu'on le fasse , on recevra les Numéros de l'année qui auront paru précédemment , de manière qu'elle finira & commencera à la même époque pour tout le monde.



LIVRES NOUVEAUX.

Discours sur la grandeur & l'importance de la révolution qui vient de s'opérer dans l'Amérique Septentrionale ; sujet proposé par l'Académie des Jeux Floraux ; par M. le Chevalier Deslandes, Capitaine au régiment de Bretagne, Correspondant du Musée de Paris. Prix 1 liv, 16 sols broché. A Francfort, & se trouve à Paris, chez Durand, neveu, Libraire, rue Garlande, hôtel de Lesseville ; & Musier, Libraire, quai des Augustins.

Encyclopédie, ou abrégé de toutes les Sciences, à l'usage des Enfans, refondu, beaucoup augmenté & corrigé dans toutes ses parties, afin de le rendre propre à l'usage des Ecoles des Pays Catholiques. Cinquième édition, cor-

rigée de nouveau , & la partie historique continuée jusqu'à présent , enrichie de dix planches en taille-douce. A Bruxelles , chez Lefrancq & Savena , Imprimeurs - Libraires , & se trouve à Paris , chez Mérimot le jeune , Libraire , quai des Augustins ; & la veuve Esprit , Libraire , au Palais Royal. On trouve chez les mêmes Libraires Orleans délivrée , Poème en douze chants. 1 vol. in-12. Prix 2 liv. 10 sols relié.

Principes généraux des Belles-Lettres , par M. Domairon , Professeur Royal des Belles-Lettres , à l'Ecole Militaire ; de l'Académie de Beziers. A Paris , chez Laporte , Imprimeur-Libraire , rue des Noyers.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.



LETTRE XIX.

La Folle Journée , ou le Mariage de Figaro , Comédie en cinq actes , en prose , par M. de Beaumarchais , représentée pour la première fois par les Comédiens françois ordinaires du Roi , le Mardi 27 Avril 1784. Au Palais Royal , chez Ruault , près le Théâtre , N^o. 216.

PERSONNE n'étant tenu de faire une Comédie qui ressemble aux autres , (dit l'Auteur dans sa préface) si je me

ANN. 1785. Tom. III. N

suis écarté d'un chemin trop battu pour des raisons qui m'ont paru solides, irait-on me juger comme l'ont fait MM. tels sur des règles qui ne sont pas les miennes ? Imprimer puérilement que je reporte l'art à son enfance, parce que j'entreprends de frayer un nouveau sentier à cet art, dont la loi première & peut-être la seule est d'amuser en instruisant.

Si M. de Beaumarchais avoit fait jouer sa pièce sur tout autre théâtre que celui de la nation; s'il n'affichoit pas de si grandes prétentions au bon & vrai comique; s'il n'avoit point la foiblesse de se comparer à Molière, & de se regarder comme l'inventeur d'un nouveau genre; on jugeroit son ouvrage avec l'indulgence que l'on doit avoir pour une farce, dont le but est rempli quand elle a fait rire: mais puisqu'il nous donne *la Folle Journée* comme un modèle d'intrigue, comme une véritable Comédie aussi instructive qu'amusante, il faut bien qu'on le juge sur les règles qui constituent l'art dramatique: tant pis pour l'Auteur si ces règles ne sont pas les

siennes, car elles sont fondées sur la nature & sur le bon sens.

Qui doute que la première & même la seule loi de la comédie ne soit d'amuser en instruisant ; mais n'y a-t-il pas une extrême différence & dans la manière d'amuser & dans le caractère de ceux qu'on amuse : *les battus paient l'amende* ; *Jérôme pointu* sont aussi des pièces amusantes & instructives. Faut-il les placer sur la même ligne que *le Misanthrope* & *le Tartuffe* ? Tous les Auteurs que le succès d'un moment aveugle, abusent cruellement de ce sophisme, *la première règle est de plaire*, dont les conséquences sont absurdes, & ne tendent qu'à la destruction de l'art.

Si l'Auteur de *Figaro*, sous le pompeux prétexte de *s'écarter d'un chemin trop battu*, de *frayer à l'art un nouveau sentier*, rappelle puérilement sur la scène les anciennes extravagances qui la déshonoroient ; ne peut-on le lui reprocher, sans *puérilité* ? s'il reproduit les travestissemens, les quiproquo, les surprises, les jeux de théâtre *puériles*, les incidens & les intrigues romanes-

ques que nos Auteurs empruntoient autrefois des Espagnols ; j'avoue qu'il a dû paroître neuf, & même très-neuf ; à peu près comme un homme, qui se montreroit aujourd'hui vêtu comme on l'étoit sous *François premier*.

Il a bien raison de dire que sa comédienne ressemble point aux autres ; c'est à quelques égards une production originale ; reste à sçavoir si cette originalité a de quoi flater son amour propre. Par exemple, dans la plûpart des comédies, c'est sur le mariage des maîtres que porte tout l'intérêt ; les valets se marient, s'ils peuvent, par la même occasion ; personne ne s'en embarrasse. Dans la pièce de M. de *Beaumarchais*, c'est le mariage des valets qui s'empare de toute l'action ; il s'agit de sçavoir si un fripon, aux gages de M. le Comte, épousera la femme - de - chambre de Madame la Comtesse. Dans les autres comédies ce sont les valets qui intriguent pour rompre ou faire réussir le mariage de leurs maîtres. Ici, ce sont les maîtres qui se touffmentent pour rompre ou faire réussir le mariage des valets, & ce renversement des usages du monde

s'appelle un tableau fidèle des mœurs de la société. Il me semble qu'une pareille nouveauté est faite pour détruire tout intérêt : & que m'importe à moi qu'un aventurier , plus méprisable encore par ses sentimens que par son état , épouse une soubrette.

Dans les autres comédies on se donne la peine de suivre & de combiner une intrigue raisonnable & décente ; ici , on établit une pièce sur le caprice libertin d'un seigneur qui marchande les faveurs d'une suivante. De pareils marchés se font souvent au coin de la rue , mais on ne s'étoit point encore avisé de les exposer en plein théâtre , pour la réformation des mœurs. Si M. de *Beaumarchais* se fâche , il pourroit bien , pour plus grande instruction , placer une autre fois la scène dans un mauvais lieu.

Des Auteurs moins aguerris auroient peut-être rougi de montrer au public une vieille gouvernante que son maître ne veut pas épouser trente ans après lui avoir fait un enfant ; ils auroient cru se manquer à eux-mêmes , s'ils avoient fait parler *un agent de corruption*,

un vil M * * * tel que *Bazile* : car il y a des mœurs si grossières & si basses qu'on ne doit jamais les peindre. Mais il faut croire que M. de *Beaumarchais* a des vues plus sublimes & plus profondes sur l'utilité morale de la comédie. il est cependant bien fâcheux qu'avec les meilleures intentions du monde il produise un effet tout contraire à celui qu'il s'étoit proposé. Un tel quiproquo me rappelle cet archer mal-adroit dont le coup-d'œil étoit si peu juste, que pour éviter ses traits, il falloit se placer directement au but auquel il visoit.

Le ton du dialogue est encore une nouveauté qui-m'a frappé dans la *Folle Journée* : nos bons comiques, en conservant à leur style le vernis de familiarité que le genre exige, y mettent cependant une sorte de noblesse, une suite d'idées & de raisonnemens, un certain choix de sentimens & de pensées qui l'élève au-dessus de la conversation ordinaire ; en cela, une imitation trop fidele de la nature leur paroîtroit ignoble & sans art : dans la pièce de M. de *Beaumarchais*, le

dialogue , si l'on en excepte les sarcasmes moraux & politiques de *Figaro*, n'est qu'un tissu de calembourgs, de coq-à-l'âne, de proverbes, un mélange de plat & d'ampoullé, de trivial & de précieux, tel qu'on n'en trouve nulle part. Si vous joignez à cette singularité la multitude d'acteurs inutiles, le vain attirail de musique & de danse; la foule des jeunes filles du village qui embarrasse les planches; le fracas de l'audience & des nûces; & tout ce spectacle qui en impose au peuple, vous aurez à peu près tout ce qu'il y a de nouveau & de particulier dans la comédie de *Figaro*. Il n'y a pas là de quoi se récrier absolument sur la vigueur de *l'imaginative* dont la nature a doué l'auteur; & je ne crois pas que l'art dramatique & la société lui soient fort redevables de ces innovations.

En revanche, beaucoup de bas comique usé & hors de mode; des situations rebattues qu'il a eu le secret de rajeunir. Rien ne sent plus la farce & les treteaux que cette querelle grossière de la duègne & de la femme-

de-chambre , & tout l'entretien de *Marcelline* & de *Bartholo* au premier acte. Quelle indécente puérilité dans le jeu de théâtre du Page & de *Suzanne* qui se donnent chasse alternativement , & qui se battent sur un ruban ? La manière dont on découvre le page blotti dans le fauteuil ; est une parade digne de la foire. Pourquoi le Comte se cache-t-il derrière ce fauteuil , quand *Basile* son mercure arrive ; il a dû reconnoître sa voix , & il ne peut pas craindre sa présence ? Pourquoi le Comte dit-il , *je jerois désolé qu'on me surprît avec toi* : il n'est pas dans la chambre de *Suzanne* , mais dans une chambre à demi démeublée , ouverte de toutes parts , & nullement suspecte. Il n'y a nulle vraisemblance dans ces jeux de théâtre , & l'on voit évidemment que l'Auteur n'a cherché qu'à faire rire le peuple.

Figaro par son goût pour l'intrigue , & son effronterie à mentir , ressemble à la plupart des valets de comédie ; mais une différence qui n'est pas à son avantage , c'est que les valets agissent & signalent leur indus-

trie, au lieu que *Figaro* est un fanfaron dont tout le talent gît en gasconnades. A l'entendre, il est en état de conduire deux, trois, quatre intrigues à la fois qui se croisent, &c., mais ses actions ne répondent pas à ses discours; il va, vient, lue & se tourmente, pour imaginer un malheureux billet, dont tout le fruit est de faire rentrer le Comte chez lui, & par conséquent de le rapprocher de *Suzanne*: il eût mieux valu le laisser à la chasse loin du château. Le projet d'envoyer *Cherubin* au rendez-vous avec les habits de *Suzanne* est aussi du sublime *Figaro*; & ce projet est d'une cruche, car il ne peut aboutir qu'à perdre le Page, & à faire tomber toute l'indignation du Comte sur l'ingénieux auteur d'une pareille supercherie. Du reste, s'il est délivré de *Marcelline*, c'est par l'effet du hazard & par une des plus bizarres reconnoissances qu'on ait jamais vues au théâtre. Si le Comte est dupé, ce n'est pas par *Figaro*, c'est par la Comtesse. L'illustre *Figaro* n'entre pour rien dans cette

298 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

dernière manœuvre, tant on a été mécontent de ses inventions. Il est aussi trompé que le Comte, & même plus désagréablement ; car aux tourmens d'une sotte & ridicule jalousie, se joint un orage de soufflets qu'il reçoit tant du Comte que de *Suzanne* : ainsi le prétendu intrigant de la pièce n'a pas même connoissance de l'intrigue principale qui se noue & se conduit sans sa participation, & même à ses dépens. C'est encore là du nouveau.

Quel mérite peut-il y avoir à se moquer du verbiage & de l'érudition déplacée des Avocats, des détours & des formes barbares de la chicane, après les *Plaideurs* de Racine ? *Brid'oison*, à titre d'imbécille, n'est pas un caractère neuf au théâtre ; son bégayement même est une charge déjà employée par *Molière* : mais à titre de Juge, c'est une caricature grossière ; car il est rare de voir des Juges de cette bêtise. M. de *Beaumarchais* a prétendu que ce bégayement de *Brid'oison* devoit être à peine senti, & que l'Acteur joueroit à contre-sens s'il y cherchoit le

plaisant de son rôle. L'Acteur (1) l'y a cependant cherché , & en dépit de l'Auteur , il l'a trouvé : en chargeant ce rôle , il l'a rendu finon plus plaisant , du moins plus risible ; car il n'ouvroit pas la bouche sans qu'un éclat de rire général ébranlât toute la salle. *Brid'oison* moins bègue eût eu moins de succès ; les bêtises auroient eu bien moins de grace : c'est ce qui devrait apprendre à M. de *Beaumarchais* à se défier un peu des applaudissemens de la multitude.

Comment l'Auteur de *Figaro* , qui doit connoître la procédure & les usages des Tribunaux , amène-t-il si subitement & si brusquement son audience ? Le siège ne doit-il pas avoir des jours fixes & marqués ? *Figaro* n'auroit-il pas dû être assigné pour répondre aux prétentions de *Marceline* ? Ne devrait-il pas être instruit du jour & de l'heure où il doit comparoître ; & cependant il n'est pas question de Tribunal ni d'audience ,

(1) Il s'agit de l'Acteur qui dans ce rôle a remplacé le sieur Préville.

jusqu'au moment où le Comte mécontent de *Suzanne*, envoie sur le champ chercher les gens du siège comme il enverroit chercher son cordonnier. Je ferois tenté de m'approprier à ce sujet une des belles pensées de *Brid'oison*, & de dire à M. de *Beaumarchais* : *la forme*, M. l'Auteur, *la-a forme*.

Je suis toujours surpris de voir, dès la première scène, *Suzanne* déjà fiancée à *Figaro*, arranger son chapeau de mariée; tandis que son oncle *Antonio*, dont elle dépend, ne consent point au mariage, attendu que *Figaro* est un enfant trouvé qui ne connoît ni père ni mère; cet oncle est même si délicat sur l'article, que lorsque *Figaro* a retrouvé sa mère, il ne veut pas encore lui donner sa nièce, à moins que le mariage de *Marcelline* avec *Bartholo* ne légitime sa naissance. D'un autre côté, *Figaro*, qui fait que l'amoureuse *Marcelline* est armée contre lui d'un billet de deux mille piastres qui vaut une promesse de mariage, peut-il s'amuser tranquillement à toiser le plancher de la chambre nuptiale? *Mar-*

celline n'est pas moins inconcevable d'attendre au jour même des nûces, pour faire valoir son titre, & revendiquer un mari dont elle est si friande : rien dans cet *imbroglio*, dans cette espèce de *pot-pourri*, n'est conduit & motivé d'une manière raisonnable. Cependant,

Il faut même en chansons du bon sens & de l'art.

Toute la chétive intrigue de cette pièce est dénouée, dès la première scène du quatrième acte ; tous les obstacles au mariage de *Figaro* sont levés ; tout est dit : mais l'Auteur a la prétention de faire une grande pièce en cinq actes : il faut donc qu'il imagine un remplissage, & tâche de coudre à son canevas deux actes postiches. Il n'y parvient que par un incident très-peu vraisemblable, qui achève de dégrader la Comtesse ; sur laquelle se porte le peu d'intérêt qu'il y a dans la pièce. Cette Comtesse voit tout le monde content, mais elle ne l'est pas ; il faut qu'elle berne son mari ; & la scène du petit Page, qui lui a fort bien

réussi, l'enhardit à tenter de nouvelles ruses. Par prières & par menaces, elle force sa femme-de-chambre d'écrire au Comte pour lui donner un rendez-vous sous les grands marronniers: son projet est d'y aller elle-même sous les habits de *Suzanne*, pour jouir de la confusion de son mari, & l'exposer à la risée de ses valets. Ce *petit projet*, comme elle en convient elle-même, *est assez effronté*; ajoutons qu'il est insensé; ce n'est pas en humiliant son époux, en le persécutant dans ses plaisirs, qu'une femme délaissée le ramène; & la Comtesse, après avoir déjà cruellement joué le Comte, au sujet du petit Page, doit craindre, avec raison, qu'il ne prenne fort mal cette dernière plaisanterie, très mortifiante pour son amour propre. Mais ce n'est pas la seule imprudence de Madame la Comtesse: lorsque *Figaro* la prévient qu'il a fait donner à son mari un faux avis très-propre à enflammer sa jalousie; elle doit juger naturellement que le Comte va rentrer au Château: il est contre le sens commun, qu'elle choisisse ce moment pour s'enfermer avec le petit Page.

J'ai dit que le Comte étoit un imbécille ; il paroît tel dans la scène où il prétend sonder *Figaro* ; scène inutile , où les deux interlocuteurs ne se trompent que parce qu'ils sont aussi fots l'un que l'autre. Quelle gaucherie , quelle mal-adresse de lire un billet doux devant tout le monde ; de se faire voir cherchant & ramassant avec le plus grand soin l'épingle qui sert de cachet , & qui doit servir de réponse ! & qui charge-t-il de porter cette épingle ? Un enfant dont il a déjà éprouvé l'étourderie & l'indiscrétion, *la petite Fanchette*. Et *Suzanne* est-elle plus adroite ? C'est au milieu d'une cérémonie où tous les yeux sont fixés sur elle , c'est pendant que le Comte lui pose la toque , que portant la main à sa tête , elle donne le billet. Il faut qu'elle suppose que toute l'assemblée est devenue aveugle. Cette manière de remettre un poulet peut assurément être regardée comme nouvelle.

Puisque nous sommes sur le chapitre de M. le Comte , son plus grand trait d'imbécillité , c'est la manière

dont il prend les mauvaises plaisanteries de sa femme. Quand il apprend que c'est la Comtesse qui lui a fait donner le rendez-vous ; & quand il se rappelle que c'est pour la seconde fois que sa chère moitié l'expose à des éclats indécens qui l'avilissent aux yeux de tous les gens ; il auroit des reproches très-graves à lui faire ; mais il a l'ame si bonne, qu'il ne fait que demander humblement pardon. Contre la marche naturelle du cœur humain, les affronts que lui fait sa femme la lui rendent plus aimable : c'est en blessant au vif son amour-propre, qu'elle parvient à ranimer une passion éteinte : & ce qu'on n'avoit pas lieu d'attendre d'un libertin si décidé, profitant d'une humiliation salutaire, il rentre dans le devoir : dénouement sans doute très-édifiant, mais qui ne corrigera personne, parce qu'il n'est pas dans la nature.

Quelle pitoyable rôle que celui de *Figaro* au cinquième acte ! que sa jalouse fureur est ridicule, & peu convenable à un homme de cette trempe ! Un frippon assez vil pour mettre à con-

tribution une vieille duègne , & lui tirer de l'argent , sous l'espoir de l'épouser , doit-il avoir assez de délicatesse pour éprouver de pareils mouvemens ? Un drôle si dégourdi , un intrigant si subtil qui a fait tant de métiers , n'a-t-il donc d'autre expédient pour troubler le rendez-vous qui lui tient si fort au cœur , que de venir comme un vieux jaloux épier des amans fortunés , pour avoir le plaisir de les surprendre ? A quoi bon cet esclandre , qui ne peut aboutir qu'à le faire chasser du château , & à ruiner toutes ses espérances ? Le caractère de *Figaro* est donc ici manqué totalement ; & cet homme à toutes mains , ce barbier d'un génie si inventif , paroît aussi plat & aussi sot que le Docteur *Bartholo*.

Ce qui acheve de rendre ce pauvre *Figaro* complètement risible , c'est cet assomment , cet éternel monologue que l'Auteur lui met dans la bouche. Un homme déchiré par tous les tourmens de la jalousie , dans l'instant où il va surprendre avec son rival une épouse infidelle , s'amuse à repasser

dans sa mémoire toute l'histoire de sa vie, & qui pis est, à faire de la métaphysique, à subtiliser sur son existence, sur *le moi*, &c. ; voilà ce qui s'appelle bien prendre son temps, & un monologue bien naturellement amené.

Quoique M. de *Beaumarchais* ait prétendu s'écarter du chemin battu, & ne ressembler à personne, les scènes de nuit qui remplissent le cinquième acte, sont par-tout & ressemblent à tout ce que l'on veut. Et la situation du Comte qui parle à la Comtesse, croyant parler à *Suzanne*, est précisément la même que celle de *l'Intendant*, qui dans l'obscurité parle à sa femme, croyant parler à sa maîtresse ; scène dix-septième du second acte du *double veuvage de Dufresni* : & comme si ce n'étoit pas assez de voler la situation, M. de *Beaumarchais* a cru qu'il étoit de bonne guerre de s'approprier une idée excellente ; une idée tout à la fois très morale & très comique. Vous allez juger, Monsieur, de la valeur du larcin.

L'Intendant, chez Dufresni, prend la main de sa femme qu'il croit être celle de sa maîtresse, & dit, en la baisant : Que cette main-là est bien meilleure à baiser que celle de ma femme ! La sienne étoit rude, celle-ci est douce.

Et le Comte, chez M. de Beaumarchais, dit, en prenant la main de la Comtesse, qu'il croit être celle de Suzanne. Mais quelle peau fine & douce, & qu'il s'en faut que la Comtesse ait la main aussi belle.... A-t-elle ce bras ferme & rondelet, &c.

Le rôle, & sur-tout le nom de *Bridoisson*, n'ont pas dû aussi coûter de prodigieux efforts à l'imagination de l'Auteur : il n'a inventé que la dernière syllabe du nom. Il y a dans le *Pantagruel* de Rabelais un Juge nommé *Bridoye*, qui décide tous les procès par le sort des dez, & qui prétend prouver que cette méthode est la meilleure & la plus raisonnable. M. de Beaumarchais a fait de l'oye un *oisson*, & a rendu son *Bridoisson* excessivement bête ; au lieu que le *Bridoye* de Rabelais est plutôt un original qu'un sot, & à mon gré, en est bien plus

plaisant. Les balourdises de *Bridoisson* sont de la farce la plus ignoble; les raisonnemens singuliers de *Bridoye* sont d'un comique très-fin, & renferment une profonde moralité.

Le premier jour de LA FOLLE JOURNÉE, dit M. de *Baumarchais*, dans la Préface, *on s'échauffoit dans le foyer, (même d'honnêtes Plébéiens) sur ce qu'ils nommoient SPIRITUELLEMENT mon audace.* Qu'il est doux pour un Auteur d'avoir à répondre à des objections qui ne sont pas *spirituelles*, ou même qu'il se fait à lui-même, pour avoir occasion de placer un bon mot. Quelle audace peut-il y avoir dans des réflexions générales sur la société, sur le manège des femmes, sur les vices des Grands, sur l'abus de la politique, sur l'avidité des Courtisans, sur les obstacles que le mérite rencontre dans le chemin de la fortune: ces idées-là sont par-tout, & particulièrement dans la *Bruyère*. M. de *Beaumarchais* n'a eu que la peine de les transporter de là sur la scène; si l'on trouve dans sa pièce un plus grand nombre de ces critiques vagues des

mœurs, c'est qu'il les va chercher bien loin, & les force d'entrer dans son dialogue, au lieu que les autres comiques plus sages se renferment dans leur sujet.

Jettons maintenant un coup d'œil sur le style, c'est une des singularités de l'Ouvrage. *Si par malheur j'avois un style*, dit M. de Beaumarchais, *je m'efforcerois de l'oublier quand je fais une Comédie ; lorsque mon sujet me saisit, j'évoque tous mes personnages, & les mets en situation. — Songe à toi, Figaro, ton maître va te deviner. — Sauvez-vous vite, Chérubin, c'est le Comte que vous touchez. — Ah, Comtesse, quelle imprudence avec un époux si violent ! — Ce qu'ils diront, je n'en fais rien, c'est ce qu'ils feront qui m'occupe. — Puis, quand ils sont bien animés, j'écris sous leur dictée rapide, sûr qu'ils ne me tromperont pas.... Chacun y parle son langage, & que LE DIEU DU NATUREL les préserve d'en parler d'autre.*

A quel point l'amour propre n'a-veugle-t-il pas les Auteurs ! Car je

n'ai garde de soupçonner ici du charlatanisme & de la mauvaise foi. M. de *Beaumarchais* croit pieusement que chacun de ses personnages parle le langage de la nature, & celui qui convient à son caractère. Vous allez juger, Monsieur, si la dévotion au *Dieu du naturel* a été récompensée par quelque faveur.

Basile, ô mon mignon, si jamais volée de bois vert a duement redressé la moële épinière à quelqu'un,... à moins qu'on ne l'écorche vif; je prédis qu'il mourra dans la peau du plus fier insolent.... Puis les tient-on fâchés **TOUT ROUGE**, avec un brin d'intrigue on les mène, &c. O Dieu du naturel, préservez la scène de ce jargon ! ma tête s'amollit de surprise, & mon front feruilié ; à quoi *Suzanne* répond :

Ne le frottes donc pas, s'il y venoit un petit bouton, des gens superstitieux.... Rien aujourd'hui n'est plus usé, plus grossier même au Théâtre, que les plaisanteries sur les maris trompés ; elles sont absolument bannies de la scène, depuis que l'infidélité conju-

gale est devenue trop commune. Cette *Suzanne*, cette vestale, qui, dans son rôle, n'a pas un mot qui ne respire la sagesse, & l'honnêteté, raille assez indécemment sur le front de son futur époux. Pourquoi, quand on se pique d'être neuf, ramener le ton & le comique de *Montfleury*, de *Champmélé*, de *Raimond-Poisson*, &c, la fin de la scène est aussi dans ce goût d'indécence triviale ?

C'est donc une Couleuvre que ce petit serpent-là. Si le goût des rebus, des pointes, des jeux de mots, de toutes les misères du faux esprit, n'étoit pas aujourd'hui si vif, on n'auroit trouvé que de la platitude dans ce mauvais Calembourg ; on n'auroit ri que de pitié à ce coq-à-l'âne, que *Basile* semble avoir dérobé à *Jeannot*, *Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle s'emplit*. *Figaro* trouve le mot plaisant, pas si bête pourtant, pas si bête. Avec votre permission, M. *Figaro*, cela est fort bête, mais très-bête ; car, dès la première fois que la cruche va à l'eau, nécessairement elle s'emplit. Mais faut-il s'étonner que *Figaro* donne son suffrage à une pa-

reille platitude; il n'est pas lui-même très-heureux en faillies; témoin le prétendu bon mot du *pot de fer* & de *la cruche*. Si ce digne bâtard d'une Duegne ne faisoit pas jadis dans ses Ouvrages de meilleures plaisanteries, je ne suis pas surpris que le métier d'Auteur l'ait conduit à celui de fripon, de barbier & de valet; mais on lui fit assurément trop d'honneur en lui donnant un logement dans un château fort.

M. de *Baumarchais* y songe-t-il de mettre un calembourg dans la bouche d'un homme ivre, & de lui faire dire : *Je me suis donné contre la grille une si fière gourde à la main, que je ne peux plus remuer ni pieds ni patte de ce doigt-là*. On rit de cette sottise; grande preuve que le Poëte comiqué n'a pas atteint le but de son art, quand il a fait rire. L'ivresse d'*Antonio* est à-peu-près dissipée, quand il dit : *Vous êtes donc un père marâtre*; & il a ce qu'il faut de présence d'esprit pour trouver ce jeu de mots.

L'imagination la mieux réglée devient

FOLLE.

FOLLE COMME UN REVE ; tournure précieuse qui convient à M. de *Beaumarchais* plus qu'au caractère du personnage.

Vive la jalousie, ELLE NE VOUS MARCHANDE PAS ; c'est du style de *Marivaux*. *Il n'y a que Monseigneur QUI RAGE* ; c'est du style d'Ecolier.

Je ne connois rien de plus fade , de plus impertinent même , relativement à la circonstance , que toute la tirade du spirituel *Figaro* , sur le *goddam* des Anglois , qu'il appelle *le fonds de la langue* : & je ne conçois pas que le Comte , impatient de satisfaire sa curiosité , écoute , avec tant de complaisance , cet amas de sornettes , quand il peut arrêter le babillard importun dès le premier mot : quant aux ris du Public , il est constant , & l'expérience le prouve , que les bêtises font beaucoup plus rire que les traits d'esprit ; & depuis long-temps on n'a point vu de Comédie qui ait autant fait rire , que celle de *Figaro*.

Dans le vaste champ de l'intrigue , il faut savoir tout cultiver , jusqu'à la vanité d'un sot ; style de l'Auteur , &

non du personnage; phrase à prétention faite pour donner de l'importance à une pensée commune. Dites que *pour arriver à son but , il faut mettre à profit les foiblesses des hommes*. Vous dites exactement la même chose , & cela ne frappe personne : mais cette métaphore guindée de *champ* & de *culture*, est comme un vernis qui fait paroître la pensée neuve. Voilà le grand secret des Auteurs ; voilà l'esprit du siècle.

Accordons quelque chose à la nature , on en vaut mieux après. Réflexion aussi fausse que déplacée dans la bouche d'un jaloux furieux. Quand on *a tout abymé sur un soupçon* , vaut-on mieux , que si on avoit examiné le fait avec modération ?

La manie de faire des phrases , & de moraliser , est quelquefois si pressante chez M. de Beaumarchais , qu'il en oublie absolument les convenances. Il ne se souvient plus que *Brid'oison* est un imbécille , & il lui fait dire en style pompeux , & qui même a la mesure poétique très-marquée , une sentence très-profonde sur le pouvoir de l'apparence & des signes extérieurs :

Tel rit d'un Juge en habit court ,

Qui tremble au seul aspect d'un Procureur
en robe.

C'est pour la première fois que je vois
l'expression *mors né*, employée au fé-
minin , avec cette ortographe ; *mors-
née* : une Comédie MOR-NÉE. Eponser
A GRÉ pour dire de bon gré , me paroît
aussi nouveau. Qu'il s'avise de parler
LATIN , J'Y SUIS GREC. M. de Beau-
marchais est probablement plus grec
sur les calembourgs que sur le latin.

En vérité , quand j'y pense , ce Mon-
sieur , si économe d'esprit , qui ne recon-
noissoit pas dans la Comédie de Figaro
le style de M. de Beaumarchais , étoit
aussi bête que Brid'oison. Qui pourroit
se méprendre à cette tirade de Figaro :
Il y a des mille mille ans que le monde
roule , & dans cet océan de durée où j'ai
par hazard attrapé quelques chétifs trente
ans , qui ne reviendront plus , j'irois me
tourmenter pour sçavoir à qui je les dois.
Passer ainsi la vie à chamailler , c'est
péser sur le collier sans relâche , comme
les malheureux chevaux de la remonte
des fleuves , qui ne reposent pas même
quand ils s'arrêtent , & qui tirent tou-
jours quoiqu'ils cessent de marcher. Il est

vrai que le *Monsieur* n'avoit pas entendu cette superbe phrase, qui est tirée d'un endroit supprimé à la représentation. Mais il avoit entendu le même *Figaro* guindé sur le cothurne, dire sérieusement : *voudrois-tu voir se fondre en eau mes yeux noyés des premières larmes que je connoisse ; ... vas te promener ; la honte ! Chagrin , c'est maintenant que je puis te défier. Depuis l'affamé conquérant qui voudroit avaler la terre , jusqu'au paisible aveugle qui se laisse mener par son chien , tous sont le jouet des caprices de la fortune ; encore l'aveugle au chien est-il souvent mieux conduit , moins trompé dans ses vues que l'autre aveugle avec son entourage. Pour cet aimable aveugle qu'on nomme amour... permets donc que prenant l'emploi de la folie , je sois le bon chien qui le mène à ta jolie mignonne porte , & nous voilà logés pour la vie... En fait amour , vois-tu , trop , n'est pas même assez.*

Il avoit entendu les ennuyeuses moralités dont *Figaro* afforame sa fiancée , & la longue énumération des différentes vérités. Il avoit entendu *Madame la Comtesse* répondre à *Suzanne*,

qui dit qu'elle va prendre l'air sous les arbres, *c'est le ferein que tu prendras: dire à Figaro : c'est voler l'avenir, le mariage, & vous-même, que d'usurper un tête à tête. VOLER L'AVENIR, VOLER LE MARIAGE, se voler soi-même, c'est la même chose.*

Il avoit entendu Cherubin s'écrier : *j'emporte à mon front du bonheur pour plus de cent années de prison.* Ce n'est pas là le style d'un enfant de treize ans. Il avoit entendu M. le Comte, qui cependant est représenté dans la pièce comme un Seigneur assez matériel, métaphysiquer dans un rendez-vous, & s'alembiquer l'esprit dans un moment où on n'en a que faire, pour dire à sa belle; *l'amour n'est que le roman du cœur, c'est le plaisir qui en est l'histoire; subtiliser sur les ressources, que la coquetterie pourroit fournir aux femmes pour fixer leurs maris, & piller sans pudeur la nouvelle école des femmes de Moissy; en un mot, étourdir sa soubrette supposée, d'un tas de fadaïses à prétention.*

Enfin il avoit entendu le fameux monologue de Figaro, & sur-tout ce

galimathias. O bizarre suite d'événemens ! comment cela m'est-il arrivé ? Pourquoi ces choses, & non pas d'autres ? Qui les a fixées sur ma tête ? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le sçavoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gayeté me l'a permis. Encore je dis ma gayeté, sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce moi dont je m'occupe, un assemblage informe de parties inconnues, puis un chétif être imbécille, un petit animal folâtre. O Dieu du naturel, invoqué par l'auteur de *Figaro*, que vous avez été sourd à ses vœux !

Le style des couplets répond à celui de la pièce; il est en général pénible, rocailleux, obscur, incorrect.

Triple dot, femme superbe,
Que de biens pour un époux !
D'un Seigneur, d'un Page imberbe,
Quelque sot seroit jaloux ;
Du latin d'un vieux proverbe,
L'homme adroit fait son parti.

Figaro. Je le fais. *Gaud:ant bene nati,*

Basile. Non.

Gandeat bene NANTI.

On devine que cela veut dire qu'avec une belle femme & une triple dot, on seroit bien sot d'être jaloux d'un Seigneur ou d'un Page. La morale est digne de *Basile*, mais le style n'est pas digne de M. de *Beaumarchais*, qui doit sçavoir la différence qu'il y a entre une superbe femme, & une femme superbe. Faire son parti d'un proverbe, n'est pas aussi une expression très-heureuse; mais ces petites incorrections sont éclipsées par l'éclat du calembourg de la fin *bene NANTI* : il est vrai que pour l'amener, il a fallu d'abord citer un proverbe qui n'a point de rapport au sujet; *gaudeant bene nati* : & l'esprit de *Basile* n'a pu briller qu'aux dépens de celui de *Figaro*.

La fin du couplet de la Comtesse est remarquable par l'harmonie & l'élégance.

La moins folle, hélas ! est celle
 Qui se veille en son lien,
 Sans oser jurer de rien.

Je ne sçavois pas qu'on pût dire en françois sçavoir sa mère, pour connoître sa mère : c'est M. de *Beaumarchais* qui

vient de me l'apprendre dans le couplet de *Marcelline* :

Chacun *sc*ait la *tendre mère* ,
Dont il a reçu le jour.

Le meilleur & le seul qui renferme
une idée fine & piquante est celui du
Comte :

Semblable à l'écu du Prince ,
Sous le coin d'un seul époux ,
Elle sert au bien de tous.

Mais on *sc*ait que M. de Beaumarchais n'en est que le père adoptif , & qu'il ne lui appartient que par le droit de bienfaisance ; c'est un diamant qu'il a dérobé à un *gueux*. Je finis , car la contagion me gagne , & après la lecture de *Figaro* , je ferois des calembourgs sans le *sc*avoir.

Peu de vraisemblance , encore moins de conduite , un assemblage de scènes , qui sans être bien liées ensemble , soutiennent cependant l'attention. Une complication d'incidens qui attache l'esprit , tandis qu'une multitude de jeux de théâtre , un spectacle très-

varié fixe les yeux : de l'indécence , dans les mœurs , une charge burlesque , dans les caractères , un style tantôt d'une familiarité basse , tantôt précieux & brillanté , étincelant de sarcasmes , de jeux de mots & de traits satyriques ; un ton goguenard , un persifflage continu répandu sur le dialogue , sur-tout beaucoup de gaïeté : tout cela forme un imbroglio assez piquant , très-analogue à l'esprit du jour & au goût dominant ; une espèce de farce qui amuse , & qui fait beaucoup rire ; mais plus plaisante qu'estimable , & plus semblable aux parades foraines , qu'aux bonnes Comédies du théâtre national.



laissera cependant toujours une très-avantageuse de son éloquence; un style pur & élégant, une onction douce, une candeur aimable, un zèle tendre & un sincère amour du salut des âmes. Tels sont les caractères qui me paroissent distinguer les discours du Père *Elisée*. Il n'a ni la logique pressante & la raison profonde de *Bourdaloue*, ni le pinceau magique & le brillant coloris de *Massillon*; & quoiqu'il ne manque pas de s'élever contre les idées nouvelles & les systèmes monstrueux de la Philosophie moderne, il porte dans ces morceaux qui semblent exiger une certaine véhémence, plutôt le sentiment de la douleur qui s'en afflige, que celui de l'indignation qui les combat & les anéantit. Or, pouvoit-il attaquer avec plus de force ces Novateurs dangereux, que dans son Sermon *sur l'incrédulité*, & faire triompher, avec plus d'éclat contr'eux, les armes de la foi & de la raison? Les Orateurs sacrés qui avoient paru avant lui, en imitant le même sujet, n'avoient pas heureusement, pour le siècle où ils

ont vécu, d'aussi grandes ressources que le Père *Elisée*. L'impiété n'avoit pas levé, comme de nos jours, l'étendard de la révolte, & on n'avoit pas encore erigé en principes de morale les maximes les plus sacrilèges; ils n'avoient point enfin paru ces hommes audacieux qui ont insulté publiquement à la Religion & à la Divinité; ou si quelques-uns avoient déjà signalé leur fureur, elle n'avoit point été consacrée par l'enthousiasme d'une foule aveugle & fanatique. C'étoit donc un sujet absolument neuf que le Père *Elisée* avoit à développer, & il étoit susceptible des plus grands mouvemens de l'éloquence. Voyons quel parti notre Orateur en a su tirer.

Son plan est, comme celui de tous ses discours, extrêmement simple; il renferme les faux prétextes & les vrais motifs de l'incrédulité. Ses prétextes sont d'abord que la Religion Chrétienne choque les droits de la raison; 2°. que la révélation est inutile, la preuve des deux propositions contraires forme le partage de la première partie.

L'ancienneté de la Religion, sa perpétuité, telles sont les raisons qu'apporte l'Orateur pour démontrer qu'elle ne choque en rien la raison ; ce qui lui donne occasion de tracer un tableau rapide de la naissance de la Religion qui remonté à celle du monde, & d'exposer la chaîne des événemens de l'ancien & du nouveau Testament quine sauroient manquer de convaincre tout homme qui veut être de bonne foi, sur-tout lorsque à cette succession inaltérable se joint la certitude des miracles. Il n'est pas moins faux que la révélation soit inutile, & que la raison seule suffise à l'homme pour le conduire : sa foiblesse, sa dépravation, ses inconstances nous exposent sans cesse à l'erreur ; & l'homme, sans la foi, ne peut connoître ni sa nature, ni les rapports essentiels qui subsistent entre l'Etre raisonnable & la Divinité : ce ne peut être que l'Ouvrage de la révélation. Quelle étoit en effet la Religion des Peuples privés des lumières de la révélation ? Quelle étoit leur morale ? Leur philosophie ne présente que

monstruosités , qu'incertitudes , qu'absurdités.

La seconde partie qui renferme les vrais motifs de l'incrédulité , nous les offre dans l'orgueil & le libertinage , qui en sont comme les deux sources. C'est sur-tout ici que l'Orateur avoit de grands moyens à développer , des portraits frappans à tracer , & des vérités nouvelles à établir , en confondant les erreurs & la philosophie du jour. Je vais mettre sous vos yeux les morceaux les plus forts pour vous faire mieux juger de la manière de l'Auteur ; je trouve d'abord dans le tableau que trace le Père *Elisée* de l'orgueil de l'esprit , & de cette superbe inquiétude qui le porte à secouer le joug de la Religion , une imitation peut-être trop marquée du grand *Rossuet*, qui développe les mêmes idées dans son Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre , & donne les mêmes preuves tirées de la conduite des Protestans , qui , en voulant tout expliquer par eux-mêmes , n'ont fait que tomber d'abymes en abymes : seulement l'Orateur moderne les porte plus

loin, en ce qu'il les applique aux systêmes de nos Philosophes, & fait voir qu'ils sont entraînés dans leurs erreurs par une vaine ostentation & par le desir frivole de paroître s'élever au-dessus du commun des hommes ; mais ces hommes si vains n'ont fait que substituer des doutes aux vérités de la Religion.

« Oui, mes frères, ces impies qui
 » affectent de s'élever au-dessus des
 » préjugés, pour s'acquérir la répu-
 » tation de force d'esprit & de gran-
 » deur d'ame; ces superbes qui veu-
 » lent tout connoître, & qui nous
 » disent sans cesse qu'ils agissent par
 » conviction, n'ont que l'incertitude
 » pour partage, & l'orgueil seul peut
 » les soutenir dans l'impiété. Ils sui-
 » vent d'incompréhensibles erreurs,
 » parce qu'ils ne veulent pas croire
 » des mystères incompréhensibles; ils
 » blasphèment ce qu'ils ignorent, ils
 » condamnent ce qu'ils n'ont jamais
 » examiné, & ils sacrifient à la va-
 » nité les lumières que nous sacrifions
 » à l'autorité. Dans la plupart, l'in-
 » crédulité n'est qu'une fausse appa-

» rence & une vaine ostentation, une
 » imitation puérile de ces génies que
 » l'estime publique élève, quoique le
 » souvenir de leurs talens ne soit par-
 » venu jusqu'à nous, qu'avec celui de
 » leur irréligion....

» Les Auteurs mêmes de ces écrits
 » pernicieux remplis de traits semés
 » contre la Religion, ces génies si
 » vantés, qui ont fait revivre dans
 » leurs Ouvrages le goût & la politesse
 » des Anciens; ces esprits délicats qui
 » ont préparé avec tant d'art le poison
 » que leurs Sectateurs avalent avec
 » tant d'avidité, n'ont jamais appro-
 » fondi les preuves du Christianisme:
 » Philosophes sans principes, critiques
 » sans règles, Théologiens sans éru-
 » dition, ils se contentent de nous
 » opposer des doutes usés, des plai-
 » santeries ingénieuses, mais frivoles;
 » des objections rebattues & réfutées
 » depuis les premiers siècles du Chris-
 » tianisme.

» Voilà cependant ces superbes qui
 » méprisent la simplicité du fidèle,
 » & qui voudroient nous en imposer
 » par un vain étalage d'érudition.

» voilà les hommes que l'incrédulité
 » ose opposer aux *Augustin*, aux *Ba-*
 » *sile*, aux *Ambroise*, à ces génies si
 » vastes, si sublimes & si cultivés,
 » qui se sont soumis avec une humble
 » docilité aux mystères de la foi.»

Ce morceau, quoique écrit avec chaleur & rapidité, laisse cependant encore beaucoup à désirer; les idées en sont vagues, & les traits n'en paroissent pas assez marqués. On ne fait pas bien précisément de quels incrédules, de quels écrivains impies l'Orateur veut parler; c'est dans notre siècle que ces hommes vains & superbes ont paru, & l'on croiroit d'abord qu'il s'agit de temps plus reculés. Ces génies si vantés qui ont fait revivre dans leurs Ouvrages le goût & la politesse des anciens; si l'Orateur entend par-là les Auteurs de notre temps, il leur fait beaucoup trop d'honneur; ce n'est que dans le siècle dernier que l'on a fait revivre le goût & la politesse des anciens. Les mêmes Auteurs qui parmi nous ont été les détracteurs de la Religion, ont été les corrupteurs du goût. Il me semble qu'il étoit facile

de les mieux peindre , & de les caractériser plus fortement , de développer enfin davantage ces contradictions révoltantes qui les opposent les uns aux autres , & souvent à eux-mêmes.

Vous trouverez plus frappant l'endroit où l'Orateur nous montre la source de l'incrédulité dans la corruption du cœur. » En vain l'incrédulité » voudroit ici nous opposer les impies » dont on a vanté la tempérance , la » chasteté , la fidélité à remplir tous » les devoirs du citoyen , & qui ont » allié des mœurs réglées avec l'indifférence pour toutes les Religions. » Comment *ont-ils* paru sur la terre » ces hommes qui *font* ostentation de » droiture & de sincérité , qui se flattent de posséder seuls la véritable » probité , tandis qu'ils laissent au » vulgaire les petitesesses , les travers & » tout le faux de la vertu ? Vils » esclaves des passions , & jouets éternels des variations bizarres de leur propre cœur , les vertus dont ils se parent n'ont aucune sûreté ; nées dans l'orgueil , & soutenues par les

» regards publics , elles tombent sans
 » cesse avec ces fragiles appuis. Il
 » n'en est pas un seul qui ne soit en
 » secret dévoué à tous ces vices , pas
 » un seul qui se refuse un crime utile
 » ou agréable , pourvu qu'il puisse
 » éviter la honte & l'opprobre. Leur
 » vie deshonne non - seulement la
 » Religion , mais même l'humanité :
 » les uns sont livrés aux plus infâmes
 » excès de la débauche & de l'intem-
 » pérance ; d'autres plus délicats dans
 » leurs plaisirs , & peut-être plus cou-
 » pables , évitent les excès qui amènent
 » le dégoût , ou qui peuvent
 » altérer la santé , & font de la volupté
 » une science qui a ses règles & ses
 » principes : tous croient que les dé-
 » sirs les plus abominables , dès que
 » le tempéramment en est la source ,
 » n'ont pas besoin d'autres titres pour
 » être légitimes ; & ils regardent les
 » vices les plus infâmes comme des
 » penchans innocens que la nature
 » transmet , & que la nature justifie.

Ce que l'Orateur n'a fait qu'ébau-
 cher dans son sermon sur l'incrédulité , il paroît l'avoir entièrement rem-

pli dans le discours qui a pour titre ,
Fausseté de la probité sans la Religion ,
 sujet qu'il a traité de deux manières
 différentes. On y trouve plus de force,
 d'élévation & de profondeur que dans
 celui dont je viens de vous rendre
 compte. Je m'en tiens au premier
 discours , où il montre que sans la
 Religion tous les devoirs de l'homme
 à l'égard de Dieu , & tous les devoirs
 de l'homme à l'égard de la société sont
 anéantis. Ce portrait d'un fameux im-
 pie vous fera sans doute plaisir.

» Un impie s'est rencontré d'une
 » licence incroyable dans ses opi-
 » nions ; esprit vif , étendu , péné-
 » trant , mais sans règle , sans mœurs ,
 » sans principes , ennemi de la vérité
 » par le but même de ses recherches ,
 » rébelle à la persuasion , docile à l'il-
 » lusion du sophisme , plus habile à
 » former des difficultés qu'à les ré-
 » soudre , plus jaloux d'obscurcir la
 » lumière que de dissiper les nuages ,
 » plus satisfait de nous égarer que de
 » nous instruire , adroit à nous sur-
 » prendre , prêtant au vrai & au faux
 » les mêmes couleurs , & cherchant à

» les confondre tellement , que l'esprit
 » ne pût distinguer leurs limites. L'hé-
 » résie , si jalouse d'une liberté licen-
 » cieuse , fut alarmée de ses excès , &
 » ne put les réprimer. Elle comprit
 » dès-lors jusqu'où peut se porter un
 » esprit qui a secoué le joug d'une
 » autorité légitime. Il osa mettre en
 » problème l'existence d'un Dieu , at-
 » taquer ce consentement unanime des
 » nations qui honorent l'Etre suprême,
 » & en chercher l'origine dans la poli-
 » tique & les préjugés de l'enfance. La
 » subtilité des raisonnemens , l'ana-
 » logie de quelques traits de Je-
 » sus - Christ , avec les Législateurs
 » païens ; des points de comparaison
 » présentés avec un art qui faisoit
 » évanouir les différences , de longues
 » digressions , des citations entassées
 » éblouirent les esprits ; des hommes
 » frivoles , inappliqués , & cependant
 » jaloux du titre de Savans , lurent
 » avidement un recueil qui étendoit
 » la superficie de leurs connoissances.
 » L'incrédulité fière de ses armes ,
 » qu'elle croyoit d'une nouvelle trem-
 » pe , leva la tête altière , & fit en-

» tendre à l'univers ces horribles maxi-
 » mes; Mortels, brisez vos chaînes;
 » secouez le joug d'une Religion qui
 » gêne vos passions, en les captivant
 » sous les loix d'un esprit Créateur.
 » La nature ne forma jamais des rap-
 » ports entre l'homme & la Divinité:
 » le Magistrat-Législateur est le pre-
 » mier instituteur de la Religion; les
 » hommes seuls se sont donné des fers,
 » la politique les a formés, l'éducation
 » les a fait respecter; & cette idée d'un
 » Etre suprême qui fait trembler les
 » coupables, n'est que l'effet de la su-
 » perstition, de la tyrannie, de l'habi-
 » tude & des préjugés de l'enfance. »

On reconnoit dans ce portrait, par-
 faitement faisi, une imitation de celui
 de *Cromwel* par *Bossuet*, & tous les
 traits du fameux *Bayle*, dont *Voltaire*
 a depuis retourné de mille manières
 les dangereux sophismes. Il a été le
 père de cette troupe d'incrédules &
 de soi-disans Philosophes qui se sont
 répandus depuis dans la France &
 dans toute l'Europe, & il a contribué
 plus que personne, à détruire les liens
 qui unissent l'homme à la société.

en lui ôtant le frein sacré de la Religion.

« Malheur à la Nation où les maxi-
 mes des impies prévalent , & où
 leurs attentats ne sont pas réprimés
 par les loix publiques? Quelles vertus
 peuvent rester dans des hommes
 qui se croient permis tout ce qu'ils
 désirent, qui regardent les crimes
 les plus honteux comme des pen-
 chans innocens, qui ne croient rien
 devoir qu'à eux-mêmes , qui sont
 parvenus à se persuader que les vices
 & les vertus sont des chimères,
 auxquelles la crédulité a donné des
 noms différens pour les réaliser? La
 société ne sera plus qu'un théâtre
 d'horreur & de confusion, sans ordre,
 sans subordination, sans confiance;
 l'inceste & le parricide n'auront
 plus rien qui les distingue de la
 piété filiale & de la pudeur; l'enfant
 se croira autorisé à secouer le joug
 paternel, l'épouse regardera la fidé-
 lité du lien sacré comme un vain
 scrupule que la tyrannie des hommes
 sur son sexe, a établi. Il faudra trom-
 per, si on ne veut pas l'être , &
 prévenir

» prévenir la ruine par celle de son
 » ennemi ; l'utilité seule décidera de
 » l'amitié ; la force du droit , la richesse
 » du mérite : *Alius alium per invidiam*
 » *occidit, & pecuniæ obediunt omnia.* »

Il me seroit impossible de vous faire
 connoître , les uns après les autres ,
 tous les sermons que renferment les
 trois premiers Volumes. Ils n'ont rien
 pour la plupart , qui les distingue d'une
 manière particulière de ceux des autres
 Sermonaires , quant au fond des sujets ;
 on remarque seulement que l'Orateur
 s'applique par-tout à opposer des prin-
 cipes vrais & puisés dans une saine
 philosophie , aux principes faux que
 débitent les Philosophes de nos jours.
 Mais il le fait toujours d'une manière
 générale , sans entrer dans aucun dé-
 tail particulier ; ce qui ne jette pas à
 beaucoup près autant d'intérêt dans
 ses discussions que s'il luttoit , pour
 ainsi dire , corps à corps , avec ces
 athlètes dangereux.

Il est rare par conséquent de trou-
 ver dans les discours du Père *Elisée* ,
 de ces morceaux pleins de force & de
 vigueur qui subjuguent l'esprit & do-

minent la volonté. Vous n'y rencontrerez pas, non plus, très-fréquemment de ces tirades où règnent l'affection & le sentiment, qui pénètrent le cœur & l'embrasent, qui le touchent & l'attendrissent; c'est moins à présenter à chaque individu le miroir de ses passions, que l'Orateur semble s'être appliqué, qu'à peindre les funestes effets qu'elles produisent dans la société; & il faut convenir que cette seconde étude est beaucoup plus facile que la première, & qu'il est plus aisé de saisir ces résultats généraux, que de descendre dans le cœur de l'homme, d'en sonder les plus sombres replis, & de les exposer au grand jour.

Le discours où le Père *Elisée* me paroît avoir développé le plus de connoissance des passions qui agitent l'humanité, est celui qu'il a composé sur la vie religieuse; en y mettant par-tout en opposition le calme de la solitude & le tumulte du monde, il a peint supérieurement le vuide & le néant des plaisirs & des honneurs que nous nous fatiguons à poursuivre. En voici quelques exemples.

» Si le monde n'attachoit les hom-
 » mes que par le bonheur de leur con-
 » dition prescrite ; comme il ne fait
 » jamais d'heureux , il ne feroit point
 » d'adorateurs : l'avenir qu'il nous
 » montre est sa plus grande ressource.
 » Ce n'est pas le monde présent que
 » nous aimons : hélas ! personne n'y
 » est content de sa destinée ! Mais
 » nous charmons notre ennui , par
 » l'attente d'un avenir chimérique ;
 » tout ce que le monde donne , nous
 » dégoûte ; & tout ce qu'il promet
 » nous attache : ses biens nous char-
 » ment dans le lointain , parce que
 » nous le voyons sans bornes ; nous
 » composons alors notre destinée de
 » tout ce que la gloire a de plus écla-
 » tant , de ce que les dignités ont de
 » plus pompeux , de ce que les plai-
 » sirs ont de plus vifs ; rien ne man-
 » que à la chimère que notre imagi-
 » nation embellit : mais dès que ces
 » mêmes objets sont rapprochés , &
 » mis entre nos mains , nous les voyons
 » tels qu'ils sont ; le tact saisit leurs
 » limites ; leur immensité disparoît ;
 » leur vuide & leur insuffisance se font

» sentir ; nous en convenons nous-
 » mêmes ; nous parlons souvent de
 » l'inconstance & de la fausseté du
 » monde ; nous sommes peut-être élo-
 » quens à le décrier, & cependant
 » nous poursuivons sans-cesse cette
 » ombre vaine ; de nouveaux hom-
 » mages succèdent bientôt à nos mé-
 » pris ; & après bien des dégoûts , des
 » rebuts & des fatigues , nous fléchis-
 » sons encore les genoux , avec la
 » multitude , devant l'Idole que nous
 » venons de fouler aux pieds. »

Toutes ces idées sont pleines de vé-
 rité , & exposées d'une manière très-
 ingénieuse. Celles qui suivent ne vous
 paroîtront pas moins frappantes.

« Approchez de ces hommes qui
 » semblent toucher au bonheur : nous
 » pensons qu'ils sont heureux , parce
 » qu'ils jouissent de ce que nous desi-
 » rons ; & ils sont misérables parce
 » qu'ils ne possèdent pas ce qu'ils dé-
 » sirent : nous les croyons satisfaits ,
 » & ils ne sont que dégoûtés : leur
 » condition présente n'est jamais celle
 » qui leur plaît ; de nouveaux desirs
 » s'élèvent dans leur ame ; leurs vues

» s'étendent avec la sphère des objets
 » qui les environnent ; plus ils s'élè-
 » vent , plus le fantôme , qui les char-
 » me , grossit à leurs yeux ; ils redou-
 » blent leurs efforts pour le saisir , &
 » ils ne font qu'augmenter leurs pei-
 » nes , leurs soucis , leurs inquiétudes.
 » Et comment trouveroient-ils le ré-
 » pos & la tranquillité , dans des situa-
 » tions , où les passions exercent un
 » empire si tyrannique ; où les intérêts
 » sont si grands & les obstacles si mul-
 » tipliés ; où la concurrence déploie
 » tant d'artifices ; où l'ambition met
 » en jeu des ressorts si opposés ; où la
 » rivalité trouve des ressources jusques
 » dans la fureur ?

» Bientôt ces heureux du siècle sont
 » dégoûtés de tout : incapables de sup-
 » porter l'agitation & le repos , à
 » charge à eux-mêmes & aux autres ,
 » la mollesse seule & l'oïseté devien-
 » nent pour eux une maladie de lan-
 » gueur , qui épuise toutes les ressour-
 » ces de l'art ; l'ennui , ce triste fruit
 » de la satiété & de l'excès s'empare
 » de leur ame , rend leur caractère in-
 » décis , leurs démarches vagues , in-

» certaines, & répand sur leur humeur
 » de foibles nuances de tous les goûts,
 » fans en satisfaire un seul : chagrins &
 » bizarres, la complaisance leur paroît
 » fade, & la sincérité les blesse ; tout
 » ce qui les environne, porte le poids
 » de leur humeur ; leur vie ne pré-
 » sente que des agitations trop violen-
 » tes, ou le triste vuide de la frivolité ;
 » & comme ils ont dans des conditions
 » plus élevées, plus de faux desirs,
 » plus de vaines prétentions, plus d'a-
 » bus de leurs ames, ils sont, sans doute,
 » les plus malheureux des hommes ».

D'après ces morceaux & l'ensemble
 des Sermons du Père *Elisée*, si on n'ac-
 corde point à ce célèbre Prédicateur
 le titre d'Orateur profond & véhém-
 ent, ni celui d'Orateur touchant &
 pathétique, on ne lui refusera point
 la gloire d'écrivain correct & élégant,
 qui joignoit à une diction pure & agréa-
 ble une grande clarté d'idées, beau-
 coup de sagesse dans ses plans, & de
 rapidité dans la marche de ses discours.
 On ne le voit jamais se perdre dans
 des digressions étrangères à son sujet,
 & il suit toujours sans se détourner le

but vers lequel il tend. S'il n'a point, enfin, ces traits de génie qui ravissent l'esprit & le transportent, il n'a point non plus ces écarts dans lesquels tombent souvent ceux qui cherchent à s'élever trop haut.

Je ne lui reprocherai point d'avoir emprunté quelquefois des idées & des expressions d'autres Auteurs, tels que *Bossuet, Fléchier & Voltaire* lui-même : témoin cette phrase sur l'Eucharistie, qui rappelle un des plus beaux Vers de la *Henriade* ; & qu'elle (la Foi) découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus. Peut-être eût-il changé lui-même ces endroits, s'il eût pu présider à l'impression de ses Œuvres.

Il reste un volume de Panégyriques, dont il ne m'a pas été possible de vous rendre compte ; j'espère vous les faire connoître au plutôt.

Je suis, &c.

 LETTRE XXI.

*Darius, Tragédie nouvelle en cinq Actes & en vers, revue, augmentée & corrigée, par M. D***, à Paris chez M. Devinſan, rue Saint-Honoré, au coin de celle Jean - Saint - Denis, la première porte à droite en entrant, & chez Cailleau, Imprimeur - Libraire, rue Galande, vis-à-vis de la rue du Fouare; la veuve Duchefne, Libraire, rue Saint-Jacques; Viſſe, Libraire, rue de la Harpe; Eſprit, Libraire, au Palais-Royal, 1776.*

PARDON, Monsieur, mille fois pardon, ſi j'ai tardé auſſi long-temps à vous rendre compte de cette Tragédie. J'en ignorois l'exiſtence; c'eſt grand dommage aſſurément, & l'on imprime tant d'ouvrages, que le petit nombre de bons eſt perdu dans la foule. Mais

enfin je répare cette omission le plutôt que je puis, & je m'empresse de vous faire connoître cette nouveauté de 1776.

Le *Darius* qui donne son nom à cette Tragédie, même de préférence à *Alexandre*, qui est vainqueur, ce *Darius*, dis-je, est *Darius-Codoman*, afin que vous le sachiez, Monsieur; & à ce sujet l'Auteur nous donne une excellente généalogie des Rois de Perse, & cela au milieu de sa Tragédie. Après Cambise, fils de Cyrus, que remplaça *Darius-Hystape*,

Xercès assassiné laissa dans Babylone
Artaxercès son fils succéder à son trône,
Et l'on vit après lui le second des Xercès,
Secondian Okus, auquel survint après
Artaxercès-le-Juste, & du nom le deuxième,
Okus deux, qu'on appella Artaxercès troi-
sième:

Enfin après Arsès, Codoman à l'Empire
Vint, &c.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que c'est
à *Darius* lui-même qu'il apprend tout
cela. En revanche *Clitus* vient conter

346 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

à *Alexandre* toute l'histoire des incursions des Perses dans la Grèce, & il en est quitte à la fin pour lui dire, *c'est ce que vous savez*. Notez de plus, Monsieur, que ce long récit vient précisément à la suite de la bataille d'Arbelles, dans le temps qu'on poursuit les fuyards. *Alexandre* à son tour parle à *Clitus* de son amour pour *Statire*, fille de *Darius*. Car l'Auteur, en habile homme, n'a pas manqué d'imiter ce trait de l'*Alexandre* de *Racine*. *Statire* vient entretenir sa confidente de ses alarmes pour la vie de son père, & de sa tendresse pour le vainqueur; car elle arrange tout cela. Le traître *Bessus* vient précisément au même endroit concerter avec un autre traître le projet d'assassiner *Darius*. Du reste, il se présente à *Alexandre* comme Ambassadeur du Monarque Persan, & il en prend fort bien le ton: on croit entendre l'*Oreste* d'*Andromaque* ou *Rhadamiste*.

Seigneur, un sang illustre, ni son destin
étrange,

Donnant à vos succès une juste louange,

Suspend pour un moment le destin des combats ,

Qui pourroit rétablir le sort de ses Etats ;
Et plein d'un autre soin que sa valeur m'occu-
troie , &c.

Le reste répond à ce début. *Alexandre* répond avec fierté, & *Bessus* sort ne respirant que feu & que vengeance. *Darius* vient à son tour. Vous ne l'auriez pas soupçonné si près du camp d'*Alexandre* ; mais il vient, dit-il, respirer à l'ombre des forêts : il entretient très-longuement un vieil Hermite, qui l'endoctrine tout à son aise sur les devoirs de la royauté ; & après un monologue de deux pages, le Roi va mettre à profit tout ce qu'il a entendu. Après bien des débats entre *Alexandre* & sa maîtresse, bien des lamentations des femmes entr'elles, *Darius* vient encore. Cette fois, il ne vient pour rien moins que pour assassiner *Alexandre* ; c'est un fort joli projet, & qui n'est pas même original ; car *Zamore* vouloit en faire autant. Mais je ne fais quoi vient le déranger, & il va rejoindre son armée.

348 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

A quoi bon vous faire languir plus long-temps ? On entend *Darius* se débattre sous le poignard de *Bessus*, & bientôt on l'apporte mourant, ce qui est extrêmement touchant, & très-neuf sur-tout. En entrant il dit à sa fille :

Oui, vous voyez, ma fille, un *Persan* qui vous aime.

Puis suivant l'usage des mourants, il parle beaucoup, enfin il expire. *Statire*, sa fille, n'en paroît pas autrement inconsolable ; car elle dit à *Alexandre* d'un ton bien tendre :

Hélas ! me rendrez-vous tout ce que j'ai perdu ?

Alexandre répond comme de raison :

Sans doute : en le pleurant au sein de *Babylone*,

J'y vais faire en tout point ce que sa mort m'ordonne,

Et vous montrant combien j'ai peu haï son sang,

**Vous y rendre du moins & son trône & son
rang.**

Belle conclusion, & digne de l'exorde!

**Au surplus , vous pouvez lire la
Tragédie elle-même, & vous recon-
noîtrez qu'elle est encore au-dessus de
tout ce que je vous en ai dit.**

Je suis , &c.



VARIÉTÉS LITTÉRAIRES, &c.

CET Ouvrage sort de la classe ordinaire, il annonce autant d'intérêt que de variété; mais ce qui le caractérise plus particulièrement, & lui donne une sorte d'originalité, ce sont les morceaux ou manuscrits très peu connus qu'offrent les trois premiers cahiers; & la division que l'Auteur a imaginée, de laquelle il résultera un avantage considérable. En effet, avec la même souscription, on se procurera quatre différens Ouvrages, qui dans la suite enrichiront nécessairement une bibliothèque par le caractère des morceaux que chacun d'eux contiendra, & l'on aura eu le plaisir de les lire sans fatigue, sans confusion, & sans y employer trop de temps.

Les anecdotes, les faits mémorables auront toujours un charme particulier pour les hommes, de quelque manière qu'ils pensent; Lorsque le genre en est varié, la recherche qu'on

a pu faire pour les rassembler est un service qu'on a rendu à tous les esprits ; & lors que la certitude des époques ajoute encore à l'intérêt des événemens , le service est double , & ne peut être que vivement senti.

Le projet de rendre l'étude de l'histoire utile de deux manières , aux Jeunes-Gens , intéresse tous les pères de famille. Il est constant qu'étudier les hommes , sans guide , dans leurs actions , dans leur conduite , dans leurs discours , & s'en rapporter à leur célébrité , à leurs succès même , c'est risquer de se faire l'esprit le plus faux , & le cœur le plus foible ou le plus dur. Il faut donc que les motifs soient exposés en même temps que les actions , à la Jeunesse facile à se prévenir & prompte à prononcer ; & lorsque ce sera avec autant de jugement que de probité , de sensibilité & d'expérience que l'on remplira cette tâche honorable & pénible , la plus grande utilité en sera le fruit.

Jusques-là l'ouvrage dont nous parlons doit être généralement aussi sérieux qu'estimable ; & il y a tant d'ouvrages

sérieux ! Mais il renferme un article uniquement consacré à la légèreté de l'esprit, au piquant des saillies, à l'intérêt des fictions, à la poésie, aux traits plaisants.

Enfin, le projet de cet Ouvrage va plus loin, & n'a, pour ainsi dire, point de bornes. Ce seront tantôt des écrits inconnus, tantôt des ouvrages oubliés, que par des traductions ou des extraits fidèles, on nous fera connoître.



PROGRAMME

*De l'Académie Royale des Belles-Lettres
d'Arras, publié le 6 Avril 1785.*

L'ACADEMIE annonça pour la seconde fois, il y a un an, qu'elle adjudgeroit, dans la Seance de Pâques de la présente année, le prix fondé par les ÉT TS D'ARTOIS, au meilleur ouvrage qui lui seroit présenté sur ces Questions : *Quelles furent autrefois les différentes branches de Commerce dans les contrées qui forment présentement la Province d'Artois, en remontant même au temps des Gaulois ? Quelles ont été les causes de leur décadence, & quels seroient les moyens de les rétablir, notamment les Manufactures de la Ville d'Arras ?* L'Académie n'ayant reçu à cet égard aucun Mémoire satisfaisant, elle propose le même sujet pour l'année 1787 ; temps auquel elle donnera de plus un Prix semblable sur la Question suivante : *Est-il avantageux de réduire le nombre des chemins dans le territoire des Villages de la Province d'Artois, & de donner à ceux que l'on conserveroit une largeur suffisante pour être plantés ? Indiquer dans le cas de l'affirmative, les moyens d'opérer cette réduction.*

Les Mémoires seront adressés, francs de port, au Secrétaire-Perpétuel de l'Académie, à Arras, sous le couvert de M. l'In-

tendant de Flandres & Artois , à *Lille* ; & on ne délibérera que sur ceux qui seront reçus avant le premier Décembre 1786.

L'Académie décernera vers les Fêtes de Pâques 1786 , le Prix, annoncé dès l'année dernière , sur ce sujet : *Est-il utile en Artois de diviser les Fermes ou Exploitations des terres ; & dans le cas de l'affirmative , quelles bornes doit-on garder dans cette division ?*

Les ouvrages relatifs à ce Prix devront être envoyés avant le premier Décembre prochain.

Aucun Membre Ordinaire ou Honoraire de la Compagnie ne pourra y prétendre , non plus qu'aux deux autres Prix.

Les Auteurs ne mettront à leurs ouvrages qu'une sentence , devise ou épigraphe , qui sera répétée sur un billet cacheté , contenant leur nom , leurs qualités & leur demeure. Ceux qui se feroient connoître avant le jugement de l'Académie seroient exclus du concours.

Les Prix consisteront chacun dans une Médaille d'or de la valeur de 500 livres , ou dans cette somme en espèces ; & ils seront délivrés , dans les Séances marquées ci-dessus , aux Auteurs des ouvrages couronnés , ou aux personnes chargées de leurs procurations.

T A B L E
DES MATIERES
CONTENUES

DANS CE TROISIEME VOLUME.

Discours prononcé à l'Académie Française le Jeudi 11 Mars 1785, à la réception de M. Target, Avocat au Parlement. A Paris, chez Demonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie Française, rue Christine, aux Armes de Dombes. 3

La Femme Jalouse, Comédie en cinq actes & en vers. A Paris, chez Prault, Imprimeur du Roi, Quai des Augustins, à l'Immortalité. 29

La Morale mise en action, ou élite de faits mémorables & d'anecdotes instructives, propres à faire aimer la Vertu & à former les jeunes gens dans l'art de la narration. A Lyon, chez les frères Perisse, Impr.-Lib. grande

356 T A B L E

<i>· rue Mercière ; à Paris , chez Perisse le jeune , Libraire , en face du marché neuf , près S. Germain-le-vieil.</i>	47
Œuvres choisies de l'Abbé Prevost , avec Figures ; dernière Livraison. A Amsterdam , & se trouve à Paris , rue & hôtel Serpente.	1784. 55
Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE.	61
<i>Epître à M. Renard , Avocat à Berlin , pour servir de réponse à une Lettre dans laquelle il m'exhortoit à quitter l'obscurité pour la fortune.</i>	64
<i>In-promptu d'un Chrétien & d'un François.</i>	71
<i>Lettre V.</i>	73
Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE.	74
<i>La Poétique de la Musique par M. le Comte de la Cepède. A Paris , de l'Imprimerie de Monsieur ; & se trouve chez Didot le jeune , &c.</i>	97
<i>Eloge de M. Prost-de-Royer , ancien Echevin & Lieutenant - Général de Police de la Ville de Lyon , &c. par M. Barou-du-Soleil , de l'Académie des Sciences , Belles-Lettres & Arts de Lyon , &c.</i>	1785. 114

DES MATIERES. 357

- Concert Spirituel.* 129
- Traduction en vers latins de l'Épître de
M. Royou à son Fils. A Orléans,
de l'Imprimerie de Couret-de-Ville-
neuve, Imprimeur du Roi.* 136
- Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE
LITTÉRAIRE.* 141
- Vie de l'Infant Dom Henri de Portugal,
par M. l'Abbé de Cournand. A Lis-
bonne, & se trouve à Paris, chez
P.-M. Nyon le jeune, Libraire,
Place des Quatre-Nations, à Ste. Mo-
nique ; & chez Poinçot, Libraire,
rue Dauphine. 2 vol. in-12.* 145
- Almanach Littéraire, ou Etrennes
d'Apollon, par M. d'Aquin de
Château-Lyon. A Paris, chez tous
les Libraires.* 1785. 155
- Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE
LITTÉRAIRE.* 167
- Lettres Grecques par le Rhéteur Alci-
phron, ou Anecdotes sur les mœurs
& les usages de la Grèce, traduites
pour la première fois en françois,
avec des notes historiques & critiques.
3 vol. A Amsterdam ; & se trouvent à
Paris, chez Nyon l'aîné, Libraire,
rue du Jardinet, quartier S. André-
des-Arcs.* 1784. 183

Les quatre Saisons littéraires. Printems.

A Paris, chez le Rédacteur, rue S. Benoît, N^o. 16 ; & chez Cloufier, Imprimeur-Libraire, rue de Sorbonne, 1785. 191

Petite Bibliothèque des Théâtres, Numéros 1, 2 & 3 de l'année 1785.

A Paris, au Bureau, rue des Moulins, Butte Saint Roch, N^o. 11, où l'on souscrit. 196

Réponse à la Lettre de M. Ferlet, Chanoine de S. Louis du Louvre. 205

Réponse du Rédacteur de L'ANNÉE LITTÉRAIRE. 208

Gravure. 210

La Mouche & le Taureau, Fable. 212

Prospectus. Encyclopédie. 213

La Folle Journée, ou le Mariage de Figaro, Comédie en cinq Actes, en prose, par M. de Beaumarchais. Au Palais-Royal, chez Ruault, près le Théâtre, N^o. 216. 217

Le zélé Compatriote, ou nouveaux essais historiques & moraux sur l'éducation françoise : A Paris, chez Nyon le jeune, Libraire, place des Quatre-Nations, à Ste. Monique. 2 vol. in-12 d'environ 500 pages : se trouve aussi à

DES MATIERES. 359

*Versaïcles, chez Poinçot, Libraire,
rue Dauphine.* 247

Nouveau plan de Philosophie classique. 259

*Nouveau Manuel épistolaire. A Caen,
chez G. Leroi, Imprimeur du Roi, à
l'ancien Hôtel de la Moruoie; & à
Paris, chez Delalain le jeune, Li-
braire, rue S. Jacques, & Belin, Li-
braire, même rue.* 1785. 268

*Discours en vers sur la Société. A Paris,
chez Eugène Onfroy, quai des Au-
gustins, au lys d'or; & chez les Mar-
chands de Nouveautés.* 1785. 275

*Essai des différentes espèces d'air fixe ou
de gas, pour servir de suite & de sup-
plément aux Elémens de Physique du
même Auteur. Nouvelle édition, revue
& augmentée, par M. Rouland, vol.
in 8°. A Paris, chez P.-F. Gueffier,
Libraire-Imprimeur, au bas de la rue
de la Harpe, à la Liberté.* 1785. 281

Prospectus. 283

Livres nouveaux. 287

*La Folle Journée, ou le Mariage de
Figaro.* 289

*Sermons du Révérend Père Elisée, Carme
Déchaussé, prédicateur du Roi. A*

360 TABLE DES MATIÈRES.

<i>Paris, chez J. G. Mérigot le jeune Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, N°. 38. 4 vol. in-12, reliés en veau 15 liv.</i>	322
<i>Darius, Tragédie nouvelle en 5 Actes & en vers, par M. D***. A Paris, chez M. Devinhan, rue S. Honoré, au coin de celle Jean-Saint Denis, la pre- mière porte à droite en entrant, & chez Cailleau, Imprimeur - Libraire, rue Galande, vis-à-vis la rue du Fouare; la veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques; Vissé, Libraire, rue de la Harpe; Esprit, Libraire, au Palais- Royal. 1776.</i>	344
<i>Variétés littéraires, &c.</i>	350
<i>Programme de l'Académie Royale des Belles-Lettres d'Arras, publié le 6 Avril 1785.</i>	353

Fin de la Table des Matières.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

ANNÉE M. DCC. LXXXV.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME QUATRE.



A PARIS,

Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire,
Quai des Augustins, au coin de la
rue Pavée.

M. DCC. LXXXV.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Histoire générale & particulière de Bohême, par M. l'Abbé André. A Prague, chez Wolfgang-Gerle, Libraire; à Vienne & à Strasbourg, chez les frères Gay, Imprimeurs-Libraires, & se trouve à Paris chez Nyon, Libraire, rue du Jardinets; Belin, rue S. Jacques, & Lamy; quai des Augustins. 2 vol. 9 liv.

QUEL courage, Monsieur, il faut pour entreprendre une pareille Histoire ! Quelle patience pour l'exé-

cuter, je dirois presque pour la lire ! Une contrée d'abord inculte & déserte, peuplée ensuite par des Nations barbares, qui se sont succédées les unes aux autres, des guerres éternelles, des mœurs féroces, des ténèbres épaisses; tels sont les objets que présentent, pendant plus de douze siècles, les fastes de la Bohême.

M. l'Abbé *André*, en se livrant tout entier à ce travail ingrat & stérile, n'en prétend pas moins, d'après l'autorité de M. l'Abbé de *Condillac*, avoir travaillé, ainsi que tous les Historiens ses confrères, pour l'instruction des Rois, des Sages & des Particuliers. C'est là, comme vous savez, le Protocole de tous les faiseurs d'Annales: vous avez peut-être peine à vous imaginer qu'il y ait tant d'utilité à retirer d'une Histoire de Bohême, & qu'elle puisse présenter des leçons aussi magnifiques & aussi importantes; ou du moins, pensez-vous qu'elle n'offre rien de si extraordinaire, qu'on ne puisse le retrouver par-tout ailleurs. Dans les deux Volumes que je vous annonce & que

J'ai parcourus, je doute que vous rencontriez de quoi justifier ces vues philosophiques de l'Auteur. Pour moi, je n'y ai rien vu qui ne soit commun à l'origine & à l'établissement de tous les Peuples. Ce sont, à quelques nuances près, les mêmes mœurs, les mêmes révolutions que celles de toutes les peuplades naissantes; à l'exception que la Bohême est un peu moins fameuse que les autres contrées qui l'environnent, & qu'elle ne joue dans l'Histoire de l'Europe qu'un rôle presque toujours secondaire. C'est donc plutôt encore pour connoître tout simplement des faits, que pour en tirer des instructions frappantes, qu'on peut lire cet ouvrage; & peut-être M. l'Abbé *André* eût-il dû borner toutes ses idées à ce point de vue. Il se fût épargné, ainsi qu'à son Lecteur, beaucoup de réflexions très-peu importantes & souvent inutiles.

Jettons, en effet, un coup - d'œil rapide sur les objets que renferment ces deux premiers Volumes, pour mieux juger de ce que *les Rois, le Ministre d'Etat, le Guerrier, le Poli-*

rique, le Philosophe, peuvent y trouver à gagner.

Les Boiens, Colonie Gauloise, ont été les premiers habitans de la Bohême, & c'est de-là que cette contrée, appelée auparavant Hercinie, du nom de la forêt immense qui l'enferme, a tiré celui qu'elle porte aujourd'hui. Ils vinrent s'en emparer sous la conduite de *Sigovèse*, dans le même temps que *Bellovèse* passa en Italie à la tête d'une autre Colonie.

Les Boiens restèrent plus de trois cents ans concentrés au milieu de la forêt d'Hercinie, sans se répandre au dehors. Mais la population devint si nombreuse, que la Bohême ne pouvoit plus contenir ses habitans. Ils se partagèrent donc en trois Colonies, commandées par trois chefs différens. *Céréthrius* fut chargé de conduire la première chez les Thraces & les Triballes. *Brennus*, aussi vaillant Capitaine que l'incendiaire de Rome, mais odieux par son insatiable avarice, prit avec *Acichorius* le commandement de la seconde, & passa en Pannonie. La troisième, sous les ordres de *Belgius*,

pénétra en Illyrie & en Macédoine. On ne sait quel fut le sort de *Cérétrius*. *Belgius*, après avoir défait l'usurpateur du trône de Macédoine, *Claraunus*, repoussé à son tour par *Sosthène*, revint dans sa patrie chargé des dépouilles des ennemis & des nations vaincues.

Brennus, plus intrépide ou moins prudent que *Belgius*, quitte la Pannonie qu'il ravageoit depuis un an, & vient à la tête d'une armée formidable fondre sur la Macédoine, où il croyoit trouver toutes les richesses de l'Asie. Sa cupidité causa la perte, & l'on sait comme il périt en voulant piller le Temple de Delphes. Les débris de son armée, joints à un corps de vingt mille hommes & aux garnisons établies pour contenir la Pannonie & l'Illyrie, pouvoient encore faire trembler la Macédoine. Mais cette nouvelle armée ayant été défaite par *Antigone*, ceux qui échappèrent vinrent se réfugier auprès de leurs compatriotes, qui étoient en Thrace; & après beaucoup de troubles & de combats dans l'Asie, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils demeurè-

rent paisibles possesseurs de la Galatie, rendirent de grands services aux Romains, & de brigands qu'ils étoient, formèrent une Nation distinguée. Ils reçurent des premiers la lumière de l'Évangile, comme on le voit par l'Épître que leur adressa l'Apôtre des Nations.

Jusqu'alors les Boiens de Bohême ne s'étoient fait connoître que par leurs fréquentes migrations en Grèce & en Asie. Mais bientôt attaqués eux-mêmes dans leurs propres foyers par un ennemi formidable, ils (1) eurent la gloire de vaincre les premiers ces Cimbres innombrables qui firent trembler la superbe Rome. Cependant l'époque de leur ruine s'approche. Affoiblis par leurs migrations, & par les secours qu'ils avoient donnés à des alliés mal-

(1) N. B. Voilà ce que dit M. l'Abbé André; mais il paroît, par le nombre de ceux qui restèrent, que les Boiens n'affoiblirent pas beaucoup leur armée. D'ailleurs, qu'est-ce que les Cimbres auroient été chercher dans un pays tel qu'étoit la Bohême alors?

heureux, ils succombent sous les efforts de *Maroboduus*, & se voient contraints d'abandonner la Bohême aux Marcomans. Dispersés çà & là, ils ne furent point cependant anéantis, & ils occupèrent le pays qui prit d'eux le nom de Bavière.

L'Histoire de la Bohême, soumise aux Marcomans, n'offre point ici de caractères bien distincts & particuliers, elle se confond avec celle de toute la Germanie; & malgré les raisons qu'apporte M. l'Abbé *André* pour justifier les détails infinis de querelles, de guerres, de combats dans lesquels il est entré, il est difficile de ne pas les trouver excessivement longs & souvent fastidieux. Il embrasse à-peu-près l'Histoire du Monde entier, dans l'espace qu'il parcourt; c'est-à-dire, depuis le règne de Tibère jusqu'à l'invasion des Slaves; & pour un Historien qui ne veut point qu'on regarde l'Histoire comme un amas immense de faits, il faut convenir qu'il est difficile d'en accumuler un plus grand nombre qu'il ne l'a fait en deux cents pages. Si tâcher de les ranger par ordre de dates dans sa

mémoire, n'est, comme il le dit, que satisfaire une vaine & puérile curiosité qui décele un petit esprit, ou se charger d'une érudition infructueuse qui n'est propre qu'à faire un pédant, il nous permettra de passer par-dessus cette foule de faits qui se pressent les uns les autres, & qui n'appartiennent pas plus à la Bohême qu'à toute autre contrée de l'Asie & de l'Europe; d'autant plus que je n'y vois rien qui soit particulièrement propre à donner des préceptes salutaires aux Rois, aux Ministres, aux Guerriers.

L'Histoire de Bohême proprement dite, ne commence guère qu'à l'époque où les Slaves s'en emparèrent. Ces Peuples, dont l'origine remonte très-haut dans l'antiquité, connus des Grecs sous le nom d'Hénètes, & des Latins sous celui de Sarmates ou Sauromates, après s'être répandus de tous côtés en Asie, en Europe, finirent par s'emparer, sous le nom de Slaves ou Esclavons, de la Pologne, de la Russie, de la Prusse, de la Bulgarie, de la Poméranie, &c. Ceux qui vinrent en Bohême n'eurent pas beaucoup de

peine à s'en rendre maîtres, cette contrée étant presque abandonnée des Marcomans, ses possesseurs.

On ne voit pas bien clairement quel étoit sous les Slaves le gouvernement de la Bohême. Elle paroît asservie au Khan des Abares, autres Barbares sortis de la Tartarie, jusqu'au moment où *Samon* vint les délivrer du joug de ces tyrans. C'est à lui qu'on peut surtout appliquer ce vers de Mérope :

Le premier qui fut Roi fut un soldat heureux.

Plusieurs Historiens l'ont dit François d'origine, & commerçant chez les Slaves. M. l'Abbé *André* pense avoir de bonnes raisons pour n'en rien croire. Quoi qu'il en soit, les Bohêmes se voyant menacés par les Abares contre qui ils s'étoient révoltés, se prirent pour leur Chef, & furent vainqueurs sous ses ordres. Délivrés de ces cruels ennemis, ils ne mirent point de bornes à leur reconnoissance, & ils placèrent *Samon* à la tête du gouvernement. D'autres Slaves voisins de la Bohême se rangèrent sous sa protection; il fut

résister au Roi *Dagobert*, qui vouloit venger le meurtre de quelques Négocians François massacrés indignement par les Slaves ou Bohêmes, & il finit par être le tyran d'une Nation dont il avoit été d'abord le Libérateur.

A sa mort les Bohêmes reprirent leur liberté & le gouvernement démocratique, quoique *Samon* eût laissé vingt-deux fils & quinze filles qu'il avoit eues de douze femmes; & ils furent gouvernés dans chaque tribu par des Juges qu'ils choisirent pour arbitres de leurs différends. Ici l'Histoire de Bohême se couvre d'épaisses ténèbres. Ce ne sont que prodiges, sortilèges & maléfices. Les personnages eux-mêmes deviennent presque des êtres imaginaires, & M. l'Abbé *André*, qui ne croit point à l'existence d'un certain *Czech*, est tenté de révoquer en doute celle de *Cracus*, fameux forcier que les Bohêmes avoient élu pour leur Juge suprême. Il paroît cependant certain qu'il a existé, & qu'il est le père de la Négromancie, qui, depuis lui, a toujours été cultivée avec soin en Bohême. Il dut autant à sa

sageſſe qu'à l'art de la magie, l'autorité dont il jouit dans cette contrée, & il ne ſe ſervoit probablement de la divination, que pour parvenir plus ſûrement à civilifer ces Peuples barbares. Avant lui les Bohêmes vivoient dans des antres ſauvages, ou diſperſés dans les forêts; il les réunit en ſociété, & leur fit conſtruire des bourgades. Quoiqu'il ſoit mort dans un âge avancé, il fut pleuré amèrement par tous les ordres de l'Etat. *Les uns ſ'arrachotent les cheveux, les autres ſe déchiquetoient le viſage; ils courroient çà & là, ſemblables à des forcenés qu'un violent tranſport de triſteſſe faiſoit extravaguer.*

Cracus laiffa trois filles, toutes trois fameuſes Magiciennes, *Caſſa, Tetka & Libuſſa*. Partagés entre ces trois ſœurs, dont le mérite étoit à-peu-près égal, les Bohêmes ne ſavoient à laquelle ils devoient accorder le gouvernement; ils convinrent cependant de le diviſer entr'elles, ſans oſer leur notifier leur réſolution, par la crainte qu'ils avoient de leurs ſortilèges. Il fallût qu'elles aſſemblaſſent elles-mêmes

14 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

le Peuple, & elles tirèrent au sort chacune leur département.

Cassa & *Teika* ayant négligé les affaires pour se livrer entièrement à la magie & aux pratiques religieuses, *Libuffa* se vit chargée seule de toute l'autorité. Mais bientôt les Bohêmes, tout en craignant ses sortilèges, furent honteux d'obéir à une femme, & ils la forcèrent de se choisir un époux. En vain, *Libuffa* essaya dans une longue harangue de leur inspirer de l'aversion pour la Royauté, ils persistèrent dans leur volonté. « Puis-
» que telle est, reprit-elle alors, votre
» décision, vous trouverez au-delà
» des montagnes, au Couchant, un
» petit village appelé *Staditz*, & situé
» sur la *Bilina*. Dans le voisinage de
» ce hameau, il y a un champ de
» cent vingt pas en-quarré; un homme
» le laboure avec deux bœufs tachetés
» de blanc : c'est ce cultivateur qui
» doit être votre Souverain; il se
» nomme *Przémislas*. » Les Députés
lui ayant ensuite demandé des indices
certains, afin d'éviter toute méprise.

» Vous n'avez besoin, leur dit-elle,
 » d'aucun renseignement, mon cheval
 » vous servira de guide, vous n'aurez
 » qu'à le suivre, il hennira à la vue
 » de *Przémislas*, & le saluera en flé-
 » chissant les genoux. » Ce qu'il y a
 de plus étonnant, c'est qu'après que
 les Députés eurent fait leur compli-
 ment au nouveau Duc, celui-ci dit à
 ses bœufs de retourner à l'endroit d'où
 ils étoient venus; ils prirent aussitôt
 leur essor, s'élevèrent dans l'air *qu'ils*
fendoient de leurs pieds, comme les
oiseaux de leurs ailes, & après un
 long trajet se rendirent dans une ca-
 verne.

Devenu Souverain & Epoux de
Libussa, *Przémislas* justifia le choix de
 cette Princesse par la sagesse de ses
 Loix & de son Gouvernement. Peut-
 être aussi dut-il la plus grande partie
 de sa gloire aux conseils & à la pru-
 dence de son épouse; car, à peine lui
 eût-elle été enlevée, que sa mort fut
 suivie de grands troubles.

Lorsque cette Princesse tenoit seule
 les rênes de l'Etat, les femmes jouis-

soient de la plus grande autorité. Mais dès que *Libússa* eut les yeux fermés, elles se virent exposées aux railleries & aux insultes de la jeune noblesse. Outrée d'un tel mépris, *Wlasta*, une de celles qui avoient eu le plus de crédit sous l'ancienne Cour, assemble ses compagnes, & leur propose de s'affranchir du joug des hommes : elles construisent un fort, & à la faveur du mépris que les Bohêmes avoient conçu de leur projet, elles deviennent de plus en plus formidables. Exercées à manier l'arc & l'épée, ces nouvelles Amazones font des incursions dans la campagne, & massacrent impitoyablement tous les hommes qu'elles rencontrent; elles triomphent tantôt par la ruse, tantôt par la force. Enorgueillie par ses succès, *Walsta* porte ses vues plus loin, & songe à assurer l'Empire à son sexe par des Loix stables qu'elle fait publier ; ces Loix sont curieuses. A la naissance d'un enfant mâle, on devoit lui couper le pouce de la main droite, & lui arracher l'œil droit, pour le rendre incapable de

manier l'épée & de tirer de l'arc. Il étoit encore défendu aux hommes d'aller à cheval *en fourche*.

Ces Loix ne furent pas, comme vous devez juger, du goût des Bohêmes ; ils forcent enfin *Przémislas* à marcher à leur tête contre ces femmes audacieuses qu'ils exterminèrent.

Vous vous imaginez peut-être maintenant, Monsieur, que cette Histoire est vraie ; pas plus que celle des bœufs volans ; demandez alors, je vous prie, à M. l'Abbé *André*, pourquoi il se donne la peine de la rapporter si au long ; pourquoi il fait de cette *Wlasta* une harangueuse éternelle. On est tout étonné qu'après avoir tout circonstancié, tout détaillé avec le plus grand scrupule, il termine en disant qu'il faut mettre ces récits & ces discours au rang des fables.

Przémislas emporta dans le tombeau les regrets de tous ses sujets. Sa haute fortune n'avoit rien changé à sa modestie & à sa simplicité ; il conserva avec soin ses habits & ses instrumens champêtres, & ordonna qu'on les pré-

sentât aux Princes , ses successeurs , pour leur rappeler l'obscurité de leur origine. Lorsque l'Empereur *Sigismond* s'empara de *Wissehrad* , ils furent perdus , à l'exception d'une guêtre qui se trouvoit encore au commencement de ce siècle au Trésor Royal du Château de Prague. Sa mort arriva en 745.

Il eut pour successeur *Nézamistas* son fils. L'incertitude des faits redouble ici sous le règne de sept Ducs consécutifs : c'est durant cet intervalle que la Bohême devint tributaire de l'Allemagne, sans en être cependant sujette. L'Histoire est moins compliquée sous les règnes de *Borziwois* , de *Spitigné I*, *Wratislas I*, *Wenceslas I*, *Boleslas I*, *Boleslas II*, *Boleslas III*, *Jaromir* , *Udalric* , *Brzétiflas I*, & *Spitigné II*. Mais les détails n'en sont pas beaucoup plus intéressans. Je ne dirai pas que c'est la faute de l'Historien , il ne pouvoit raconter que ce qu'il a trouvé dans les Archives de la Bohême ; il eût pu seulement être moins diffus.

Le fait le plus important est la con-

version de *Borziwoie I*, qui fut suivie insensiblement de celle de toute la Bohême. On voit paroître sur la scène des personnages vertueux, tels que *Adalbert*, & des scélérats, tels que *Drahomire*, mère dénaturée, & *Boklas I*, son fils, surnommé *le Cruel*, qui assassina de sa propre main son frère *Wenceslas I*, à l'instigation de *Drahomire*. Les Bohêmes féroces & barbares, comme l'étoient alors presque tous les Peuples de l'Europe, se montrent par-tout fort jaloux de leur liberté, & conservent le droit de se choisir eux-mêmes leurs Ducs ou Souverains.

M. l'Abbé *André* paroît zélé partisan de ce privilège qui lui semble très-beau, & il regarde le droit d'hérédité comme le fruit de la violence & de l'ambition. Pour un Ecrivain qui attache tant de prix aux leçons de l'Histoire, il me semble qu'il n'a pas profité beaucoup de celles qu'il a pu lire; il auroit dû s'appercevoir que ce droit d'élection a été par-tout la source des plus grands troubles,

& qu'il a toujours entraîné la ruine des États où il a subsisté.

L'Auteur en général, qui se plaît beaucoup dans les réflexions, n'est pas toujours heureux dans celles qu'il fait: leur moindre défaut est souvent d'être communes; on en trouve quelquefois d'inintelligibles. Que veut-il dire, par exemple, quand après avoir raconté la mort de *Valentinien*, qui expira suffoqué par la colère, il ajoute ?

» Mort qui devoit effrayer ces hommes orgueilleux qui se prétendent élevés, *par un aveugle hasard*, au-dessus de leurs semblables, & qui pensent étaler leur mérite, leur futile grandeur, *en s'irritant de tout.* »

Ils seroient en vérité bien peu orgueilleux, ces hommes qui n'attribueroient leur élévation qu'à un aveugle hasard; & quelle est cette nouvelle manière d'étaler son mérite, qui consiste à s'irriter de tout? Je crains bien que ce ne soit là une leçon donnée en pure perte.

Un des tours favoris de notre Historien, est de s'interrompre souvent

dans ses récits, pour se proposer à lui-même une suite fort agréable de petites questions qu'il se donne en même temps le plaisir de résoudre. Personne de plus interrogatif que M. l'Abbé *André*. Veut-il savoir, par exemple, ou apprendre à ses Lecteurs par quelle raison les Bohêmes élurent le Prince *Wladibog*, qui étoit étranger, de préférence aux Princes *Jaromir* & *Udalric*, héritiers naturels de la couronne; le voilà aussi-tôt qui se jette dans un labyrinthe de questions qui ne finissent pas.

« Si la proximité du sang eût guidé dans le choix d'un Souverain, les deux Princes dont on vient de parler n'auroient-ils pas dû avoir la préférence? » Ceci est la réponse à une première question que j'ai omise pour abrégé.

Seconde question.

« Cette élection n'auroit-elle eu dans l'esprit des Bohêmes d'autre motif que celui de faire voir que la couronne dépendoit de leur libre

» & leurs trames contre la maison ré-
gnante. »

Si M. l'Abbé *André* eût divisé toutes ses discussions dans l'ordre où nous venons de les présenter, une bonne partie de son Histoire seroit par demandes & par réponses. Ceci prouve au moins que cet Auteur ne juge pas, comme vous voyez, à la légère, & qu'il ne prononce qu'après avoir mûrement pesé les choses; ce qui forme un heureux préjugé en faveur de la vérité des faits qu'il raconte. Le malheur est qu'ils ne sont pas très-intéressans. Si on excepte en effet la description des mœurs des Gaulois, prise dans *César*; celle des mœurs des Germains, prise dans *Tacite*; celle enfin des Slaves, qui est à-peu-près la même que la description qu'en a faite M. *Leclerc* dans son Histoire de Russie; le reste n'est qu'un tissu de batailles, de guerres, de meurtres, qui lasse & fatigue. Quelques traits particuliers, tels que ceux que j'ai rapportés, sont de temps en temps une heureuse diversion; mais n'est-ce pas une cruauté de la part de M. l'Abbé *André*, quand

noye

nous croyons avoir eu raison de nous amuser un instant, de venir ensuite nous avertir charitablement, que la moitié de ces histoires n'est pas vraie? Ce sont-là de ces malices impardonnables à un grave Ecrivain.

Quant à la partie du style, M. l'Abbé André n'a pas eu le temps d'y donner tous ses soins. Il s'y trouve donc, ainsi qu'il en prévient lui-même fort honnêtement dans sa Préface, des irrégularités & des inexactitudes : il ne croit pas au reste la pureté du style une qualité très-essentielle à l'histoire ; mais en revanche, si jamais il fait un Roman qui doit, dit-il, captiver le Lecteur par l'élégance des phrases, la pureté de la diction & *la saillie fréquente des beaux mots*, alors il promet d'être plus attentif à éviter ces inexactitudes. La vérité, voilà ce qu'on doit principalement exiger d'un Historien.

Le principal mérite de cette histoire consiste dans des recherches savantes, laborieuses, exactes. En liant à son Ouvrage tous les événemens qui ont eu lieu dans les temps qu'il parcourt,

L'Auteur a considérablement multiplié les objets, & leur a donné beaucoup trop d'étendue; il a rendu la Bohême le centre d'une foule de révolutions auxquelles elle n'a eu souvent d'autre part, que celle que pourroit avoir un homme fort ordinaire aux affaires d'un grand Etat. C'étoit peut-être aussi le seul moyen de donner quelque importance à son histoire. Le second Volume, où il s'est resserré davantage, annonce que les suivans auront une marche plus directe & plus particulière; mais je ne saurois trop inviter M. l'Abbé *André* à renoncer au ton questionneur, à mettre plus de rapidité dans sa narration, & quoiqu'il en dise, plus de correction dans son style; il ne fera peut-être pas mal aussi de ne plus songer à donner, comme Historien, de grandes leçons aux Rois, aux Guerriers, aux Ministres, aux Philosophes, sur-tout s'il n'a point de faits plus frappans à leur présenter, que ceux que lui a fournis jusqu'ici la Bohême. Les Princes de l'Europe seroient fort à plaindre, s'ils avoient attendu la publication de ces Annales pour apprendre à se conduire,

J'espère enfin que M. l'Abbé *André* me fera la grace de distinguer mes avis qui n'ont que l'honnêteté pour principe; des clameurs des ignorans & de ces petits satyriques, dont les productions éphémères marquent la foiblesse de leur cerveau. Si toutefois il ne rendoit pas à la pureté de mes intentions la justice qu'elles méritent, je le prévien que je ne suis pas d'humeur à accepter le défi qu'il propose à ses Censeurs, qui est de le devancer dans la carrière qu'il court. Je sens trop bien qu'il faut un cerveau d'une toute autre trempe que le mien pour une pareille entreprise, & j'avoueraï de bonne foi que j'en connois peu d'aussi robustes que celui de M. l'Abbé *André*.

J'ai l'honneur d'être, &c.



L E T T R E II.

De l'Education physique & morale des enfans des deux sexes. A Paris, chez Nyon l'ainé, Libraire rue du Jardinet, quartier Saint-André-des-Arcs.

QUEL fruit la Société a-t-elle recueilli, Monsieur, de cette multitude de Livres sur l'éducation, dont nous sommes inondés depuis quarante ans? Les enfans, il est vrai, sont un peu mieux élevés pour le physique, ils sont plus libres dans leurs habits, le développement de la nature est moins gêné; il y a plus de mères qui nourrissent: c'est un grand avantage sans doute; mais ce que nous avons gagné du côté du physique, peut-il nous dédommager de ce que nous avons perdu du côté du moral? Malgré tous les systèmes d'éducation encyclopédique, malgré les magnifiques promesses des instituteurs char-

latans, l'expérience prouve que jamais les jeunes gens n'ont eu moins d'instruction & moins de principes.

A qui faut-il s'en prendre ? Aux mercenaires à qui l'on confie l'éducation, mais sur-tout à nos mœurs. L'exemple est la première & la plus efficace de toutes les leçons : chez un Peuple vertueux, l'éducation est nécessairement bonne ; la vertu s'insinue dans le cœur des enfans par tous les sens , ils la respirent comme l'air : chez un Peuple corrompu, l'éducation est nécessairement mauvaise, si on ne parvient pas à écarter des yeux de l'Elève le spectacle des mœurs publiques.

A quoi servent tant de beaux plans , tant de méthodes admirables , si les instituteurs ne sont plus que des complaisans à gage , plus occupés des moyens de plaire à la mère , que du soin d'instruire le fils ? Si la négligence, le caprice & la crédulité des parens mettent tous les jours en vogue ces Académies où l'éducation est réduite en opération de finance , où l'instruction est confiée à des espèces de forçats.

plus malheureux que ceux qui ramènent dans les galères; tandis que le maître uniquement occupé à faire ses comptes, à recevoir ses visites, & montrer sa maison & son jardin, estime les progrès de ses Pensionnaires par ceux de sa bourse.

Comment la jeunesse pourroit-elle prendre le goût du travail & des études solides, quand elle trouve dans la maison paternelle une école de mollesse & de frivolité? Comment les sentimens honnêtes pourroient-ils germer dans le cœur de jeunes étourdis, qui font leur cours de morale dans la loge de leur mère à la Comédie Italienne? C'est le père qui doit être le premier Précepteur de son fils; ou s'il ne peut pas remplir lui-même cette importante fonction, il faut qu'il en charge un ami; mais où trouver cet ami?

L'Auteur du Traité que je vous annonce, remonte donc à la source du mal, lorsqu'il exige pour première condition que les parens se chargent eux-mêmes de l'éducation de leurs enfans. Peut-être trouvera-t-on un peu singulier que ce soit la mère, à la-

quelle il destine spécialement cet emploi, & qu'il ne regarde le père que comme son Substitut. Il est certain que les mères ont un droit naturel à l'éducation du premier âge, de cet âge dont la foiblesse & les besoins multipliés exigent tant de douceur, d'attention & de patience; mais c'est une opinion générale, que lorsque les enfans sont déjà assez formés pour être susceptibles d'une instruction solide & suivie, les hommes sont plus propres que les femmes à cultiver leur esprit & leur cœur. L'Auteur prétend que les mères, qui ont eu leur enfant sous les yeux dès le moment de la naissance, qui connoissent mieux son caractère, qui ont pour lui une tendresse plus vive, réussiront mieux dans son éducation, & en supporteront les fatigues avec plus de courage. La grande objection qu'on peut lui faire se tire de l'incapacité des femmes, qui n'ont ordinairement que des lumières & des connoissances bornées. Aussi, l'Auteur convient-il que son plan ne peut s'exécuter dans la génération présente, & il débute par de justes

plaintes sur la mauvaise éducation qu'on donne aux femmes.

Tous les grands soins, dit-il , toutes
 » les leçons de vertu , de science , de
 » générosité , de vaillance , sont en
 » effet pour les hommes ; les femmes
 » au contraire abandonnées , dès leur
 » naissance , à des esprits bas , timides
 » & superstitieux , en contractent tous
 » les vices. Il est pour ainsi dire de
 » l'essence de leur institution de leur
 » inspirer une lâche timidité qui les
 » rende incapables de se défendre
 » d'aucun danger , une molle oisiveté
 » qui s'oppose au développement &
 » à l'accroissement de leurs forces ,
 » une aveugle superstition , qui , des
 » choses les plus simples ou les plus
 » naturelles , leur fasse des fantômes
 » ou des monstres ; un fol amour
 » propre qui porte en elles jusqu'à
 » l'excès , le desir de plaire , le goût
 » des vaines parures , une aversion
 » décidée pour tout ce qui leur paroît
 » gêner l'esprit , assujettir à des de-
 » voirs.... Les femmes sont-elles
 » formées d'une matière moins par-
 » faite que celle dont l'homme est

» composé? Des oracles du Ciel les
 » ont-elles exclues de toutes ces su-
 » blimes études , de ces profondes
 » méditations , où les Héros , les Sa-
 » vans , les Philosophes savent puiser
 » leurs talens , leurs connoissances ,
 » leurs vertus? Les ont-ils condamnées
 » aux seules occupations de l'aiguille
 » & du fuseau ? C'est bien en vain
 » qu'on se rejette sur la délicatesse
 » de leur constitution , sur la foiblesse
 » de leur tempéramment ; le savant
 » Naturaliste est en état de démontrer
 » que cette prétendue foiblesse d'or-
 » ganisation chez les femmes ne vient
 » que du défaut de ces salutaires
 » exercices qui rendent celle des hom-
 » mes forte & robuste. La délicatesse
 » de la constitution des femmes , ne
 » sert , comme le pensoit *Aristote* , qu'à
 » prouver qu'étant moins chargées
 » de matière , leurs organes n'en font
 » que plus dégagés , pour pénétrer
 » dans toutes les sciences , réussir dans
 » tous les arts avec moins d'efforts ,
 » avec plus de rapidité que les hom-
 » mes. »

D'après ces principes, l'Auteur veut

qu'on donne aux filles exactement les mêmes instructions qu'aux garçons , & qu'on les élève indistinctement dans les mêmes exercices de l'esprit & du corps. Il a d'ailleurs pour lui l'autorité du divin *Platon* , qui même va bien plus loin ; car , non seulement il ne met aucune distinction dans l'éducation des deux sexes , mais il prétend que les femmes ont le même droit que les hommes aux dignités & aux magistratures , & doivent partager avec eux le gouvernement de l'état. Notre auteur ne se propose pas de faire des femmes , des ministres , des généraux d'armée , des sénateurs , des avocats : il ne veut en faire que de bonnes institutrices ; voilà l'unique objet de l'éducation sçavante qu'il leur donne ; son intention est qu'elles puissent un jour servir de maîtres à leurs enfans , les guider dans toutes leurs études , dans tous leurs exercices , sans le secours des étrangers & des mercenaires.

Cette idée est très-belle assurément , & il est évident que , bien exécutée , elle doit produire une révolution to-

taie dans l'éducation & faire cesser tous les désordres dont on se plaint : mais il n'est pas moins constant que ce projet est presque impraticable dans nos mœurs actuelles , & qu'une pareille réforme en suppose bien d'autres : on ne peut même dissimuler qu'il n'y ait beaucoup d'objections très-fortes à faire contre ce système en lui-même.

Quelque égalité que l'on trouve entre les deux sexes , il est évident que la nature n'a pas donné aux hommes & aux femmes le même caractère, le même tempéramment ; qu'elle les a destinés à des emplois & à des devoirs différens ; que chaque sexe a des goûts , des qualités qui lui sont propres , & que c'est de cette compensation d'avantages divers que résulte leur véritable égalité ; c'est-à-dire , qu'ils sont égaux plutôt que semblables. Il sembleroit donc qu'en suivant les directions de la nature , il faudroit leur donner une éducation différente.

On a grand tort sans doute d'élever les jeunes filles dans une mollesse ,

dans une inaction funeste à la santé : des femmes fortifiées par des exercices convenables donneront à l'état des citoyens plus robustes ; on a peut-être encore plus grand tort de négliger de former leur cœur , leur esprit & leur jugement , & de borner leur éducation à quelques talens agréables , mais souvent dangereux quand ils ne sont point accompagnés de qualités plus solides : c'est cette mauvaise éducation qui rend si funeste aux hommes l'ascendant que les femmes ont sur eux , quoique cet ascendant par lui-même ne soit pas un mal , & puisse même produire les plus grands biens quand il sera mieux dirigé : puisqu'il est prouvé que les hommes feront toujours ce qu'il plaira aux femmes , donnons donc aux femmes des vertus plutôt que des agrémens ; ayons plus de soin de leur ame que de leur figure ; apprenons leur à connoître le véritable mérite , & que les hommes ne puissent jamais leur plaire qu'en se rendant estimables. Quel instrument de la félicité publique , si on sçavoit en faire usage !

Quel moyen aussi doux que puissant de réformer les mœurs ! & que la vertu a de charmes quand c'est l'amour qui la commande & la beauté qui en est le prix !

Mais ne peut-on pas fortifier le corps des jeunes filles par des exercices convenables à leur sexe , sans les appliquer à l'équitation & à l'escrime ? Ne peut-on pas cultiver leur esprit sans leur faire apprendre la langue grecque & latine , les mathématiques & toutes les sciences abstraites ? Ne peut-on pas élever leur ame , leur inspirer des sentimens nobles , sans en faire des philosophes & des moralistes ; former leur cœur à la pratique de toutes les vertus de leur état , sans remplir leur tête de théories sublimes ?

Oui , répondra l'auteur ; mais pourront-elles élever elles-mêmes leurs enfans , si elles ne sont pas instruites dans toutes les sciences qui entrent dans l'éducation des hommes ? Le père sera-t-il le précepteur de ses fils , les suivra-t-il dans leurs études , quand les devoirs de son état le rendent esclave du public ; un guerrier ,

un magistrat, un avocat, un médecin, un procureur, un marchand, ont ils beaucoup de temps à donner à leurs enfans ? Il semble donc que la mère qui n'a point de fonctions à remplir au dehors, & que le vœu de la nature concentré dans l'intérieur du ménage, doit être particulièrement chargée du soin d'élever la famille, & par conséquent posséder les connoissances que ce soin suppose.

Cette réponse est plausible & ne leve cependant pas toutes les difficultés ; car la mère, sans se livrer à des exercices & à des études peu analogues au caractère de son sexe, peut faire élever ses fils sous ses yeux par des maîtres instruits & bien choisis. Si les sentimens ne se vendent point, la science peut s'acheter ; les mercenaires & les étrangers ne sont pas bons pour former le cœur ; mais ils peuvent orner l'esprit de connoissances utiles. Il n'est pas sûr d'ailleurs que la plupart des femmes réussissent assez dans ces exercices & dans ces sciences destinées aux hommes, pour être en état d'en donner à leurs enfans

de bonnes leçons : un autre inconvénient peut-être de cette éducation scientifique pour les femmes seroit de les détourner des soins domestiques & de l'attention que le ménage exige, pour se livrer à des études & à des spéculations qui ne sont que trop propres à nourrir la vanité : si la science enfle les hommes, si la philosophie leur inspire tant d'orgueil, n'est-il pas à craindre qu'elle ne produise encore dans les femmes de plus pernicious effets. Ce sont des doutes que je propose à l'Auteur, plutôt que des objections que je lui fais ; j'aime à raisonner & à m'éclairer avec lui ; le ton de candeur & de modestie qui règnent dans tout son ouvrage m'est un sûr garant qu'il ne cherche que la vérité.

Quoique l'amour propre des femmes paroisse au premier coup d'œil intéressé à mettre en crédit ce genre d'éducation, je soupçonne qu'elles pourroient bien le goûter médiocrement & n'y pas trouver les grands avantages qu'on leur annonce : cependant on les entend souvent se plaindre que les hommes,

pour rester les maîtres, les laissent dans l'ignorance & ne les occupent que de puérités; quand on leur reproche leur coquetterie & leur frivolité, elles n'en accusent que la manière dont on les élève, & semblent persuadées, qu'une éducation plus solide les affranchiroit absolument de la dépendance : mais il y a de la mauvaise foi dans ces plaintes ; car les mères qui n'influent souvent que trop sur l'éducation de leurs fils, sont absolument maîtresses de celle de leurs filles ; si elles regrettoient sincèrement d'avoir perdu leur enfance à des niaiseries, si elles étoient réellement convaincus qu'il est de l'intérêt de leurs filles d'être sçavantes & philosophes, qui les empêche de leur faire apprendre le grec & le latin ? Mais elles sçavent que ce n'est pas par la science que l'on plaît aux hommes ; & plaire aux hommes est le premier objet de leur ambition & le plus sûr fondement de l'empire dont elles sont si jalouses. Sans doute elles pensent que moins elles ressembleront aux hommes, plus

elles auront de facilité à les gouverner.

L'Auteur croit que c'est avilir les femmes que de prétendre qu'elles sont destinées à plaire aux hommes. Il paroît cependant que c'est la destination de la nature ; loin d'être honteuse, elle fait la gloire & le triomphe d'un sexe dont la force est dans ses charmes. Sur un article aussi délicat il faut consulter les femmes elles-mêmes, & s'en tenir à leur conduite plus qu'à leurs discours.

L'Auteur ne s'est pas dissimulé que s'il avoit pour lui le divin *Platon*, il avoit contre lui le fameux *Jean-Jacques*. » Toute l'éducation des femmes, dit le citoyen de Genève, » doit être relative aux hommes ; leur » plaire, leur être utiles, se faire aimer » & honorer d'eux, les élever jeunes, » les soigner grands, les conseiller, les » consoler, leur rendre la vie agréable » & douce voilà les devoirs des femmes » dans tous les temps & ce qu'on doit » leur apprendre dès l'enfance. . . . » La recherche des vérités abstraites » & spéculatives, des principes, des

» axiomes dans les sciences , tout ce
 » qui tend à généraliser les idées n'est
 » point du ressort des femmes. Leurs
 » études doivent se rapporter toutes
 » à la pratique. . . Elles n'ont point
 » assez de justesse & d'attention pour
 » réussir aux sciences exactes , & quant
 » aux connoissances physiques , c'est
 » à celui des deux qui est le plus
 » agissant , le plus allant qui voit le
 » plus d'objets , c'est à celui qui a
 » le plus de force & qui l'exerce da-
 » vantage à juger des rapports des
 » êtres sensibles & des loix de la
 » nature α.

Roussseau n'a pas si bonne opinion
 que notre Auteur des talens & des
 dispositions des femmes pour les
 sciences. Le premier argumente d'a-
 près leur constitution & leur tempé-
 ramment, le second s'appuie de l'exem-
 ple d'un assez grand nombre de femmes
 qui semblent avoir fait exception &
 qu'on peut ranger dans la classe des
 hommes : l'opinion de celui-ci est
 plus noble & plus honorable pour
 les femmes ; le sentiment de celui là
 est plus naturel , & contre son ordi-

naire plus conforme aux usages reçus & aux idées communes.

Ce petit traité sur l'éducation morale & physique des enfans des deux sexes respire la vertu, l'humanité, l'amour du bien public, une philosophie saine & religieuse. Il est écrit avec la simplicité, le naturel & la clarté que ce genre exige. L'auteur, déjà connu avantageusement du public par ses réflexions sur l'éducation physique & morale des femmes, prend l'enfant au moment de sa naissance, ne le perd pas de vue un instant; règle l'instruction & les exercices qui conviennent aux différens âges; & lui fait parcourir, depuis le berceau jusqu'à vingt ans, le cercle de toutes les connoissances qui forment le bon citoyen & l'homme de mérite: son plan offre d'excellentes vues, & ceux mêmes qui n'adopteroient pas ses idées en tout, applaudiront au zèle qui les a dictées.

Je suis, &c.

L E T T R E I I I.

Les Epreuves, Comédie en un acte & en vers, représentée au Théâtre français le 22 Janvier 1785 & le 10 suivant à Versailles devant leurs Majestés ; par M. Forgeot. Le prix est de 24 sols. A Paris, chez Prault, Imprimeur du Roi, quay des Augustins, à l'Immortalité. 1785.

L'AUTEUR de cette petite comédie, Monsieur, l'étoit de celle des *Rivaux amis*, dont je vous rendis compte il y a environ deux ans. Je traitai peut-être un peu sévèrement le coup d'essai d'un jeune homme ; mais aussi, je craignis que les applaudissemens de la scène ne l'aveuglassent trop sur les défauts de son ouvrage : & il en avoit ; ceux du style, sur-tout du dialogue devenoient sensibles à l'impression ; j'ai du le dire & je l'ai déjà dit. C'est

avec la même franchise & avec plus de plaisir que je dirai que dans cette seconde pièce l'Auteur a fait un pas assez grand dans le chemin de la comédie. Cet ouvrage est plus nourri, a plus de substance; le dialogue, sans cesser d'être rapide, est moins hâché; les détails sont plus soignés, & sans offrir des tirades bien longues, ce qui au fond n'est pas nécessaire, la pièce en offre au moins quelques-unes.

Vous n'aurez dans cette comédie; Monsieur, que quatre acteurs, deux sœurs & deux amans; point de valet, point de soubrette; & c'est une nouveauté. En vérité on se passe très-bien de soubrettes & de valets, comme vous l'allez voir.

La Comtesse, veuve depuis deux ans, est aimée de *Damis*; sa jeune sœur a *Florville* pour amant. *Damis* fut long-temps jaloux; il paroît guéri, mais la Comtesse n'est pas encore tout à fait rassurée; le calme trop profond de *Damis* l'inquiète un peu.

Tant de tranquillité mène à l'indifférence; Et l'homme indifférent ne vaut pas un jaloux.

C'est ce qu'elle dit à sa sœur, en lui faisant la confidence d'une épreuve nouvelle qu'elle veut essayer. Elle a écrit à *Florville* & charge *Damis* de lui remettre la lettre qui n'est point cachetée.

Rendez la lui, *Damis*; dissipez son erreur,
Et que ce soit de vous qu'il tienne son
bonheur.

Damis affecte de répondre à la confiance que la Comtesse lui montre; mais resté seul, il n'est rien moins que tranquille. Cependant il me semble qu'il n'a pas sujet d'être jaloux de *Florville*. Il doit sçavoir que *Florville* aime *Emilie*, la jeune sœur. Mais enfin il ne faut pas trop peser sur de certaines choses; & au fond, il est possible encore de se prêter à cette circonstance. *Damis* remet la lettre à *Florville* qui en est très-enchanté, & veut embrasser son ami. Sa joie, sa discrétion continuent d'intriguer *Damis*. La Comtesse qui vient les rejoindre exige un nouveau trait de complaisance de *Damis*, c'est qu'il la

laisse avec *Florville* : il obéit , non sans peine , & il tâche de déguiser son inquiétude , en lui disant :

Je le laisse avec vous :
L'effort seroit plus beau , si j'en étois jaloux.

Vous jugez bien , Monsieur , que quand il est parti , *Florville* ne parle que de son amour pour *Emilie* ; il la presse de s'expliquer ; elle hésite , & la Comtesse parle pour elle :

Oui , *Florville* , on vous aime :
Cet aveu dans sa bouche auroit eu plus de prix ;
Mais l'honneur la retient , lorsque l'amour l'entraîne :
Dans ce rendre embarrass je dois l'aider un peu ,
Et lui sauver l'effort de ce premier aveu ,
Qu'on fait avec plaisir , mais qu'on prononce à peine.

La Comtesse annonce qu'elle les mariera demain :

Mais un jour c'est bien peu.

dit *Emilie* : *Florville* répond :

Combien il dure encore ,
Quand le jour qui le suit nous promet
le bonheur !

Toute cette scène est extrêmement gracieuse & délicate ; *Florville* étoit aux pieds d'*Emilie* quand on entend *Damis* ; mais aussi-tôt il se retourne du côté de la Comtesse , & l'ami dit en entrant :

Le style du billet à présent m'est connu.

Mais il faut que je dise encore qu'il ne devrait point être la dupe de tout ce petit manège. La Comtesse, l'amusant jusqu'au bout , sort avec *Florville* & *Damis* reste auprès d'*Emilie*. C'est alors qu'il songe à se venger & à rendre ruse pour ruse. Il propose à *Emilie* d'être de moitié dans cette affaire , en feignant de recevoir les vœux. Elle a bien de la peine à s'y prêter : il lui échappe à ce sujet les mots les plus naïfs du monde.

Si vous alliez m'aimer, jugez quel embarras !

Et il répond fort ingénument aussi :

Non, non, rassurez-vous, je ne vous aime pas.

Elle consent enfin & la Comtesse arrive : *Emilie* se retire : *Damis* lui dit à l'oreille :

Songez à notre plan :

Et elle répond tout bas aussi :

Au moins souvenez-vous que ce n'est qu'un semblant.

Damis exécute son projet ; il joue l'indifférence, feint de voir d'un œil tranquille l'amour de *Florville*, & borne tous ses vœux à la main d'*Emilie*. A son tour, l'épreuve de *Damis* est un peu forte, & la Comtesse ne devrait pas prendre le change ; Au reste toute la scène est fort adroitement filée, sur-tout cette fin.

ANN. 1785. Tom. IV. C

Heureuse avec Florville , & moi près
d'Emilie ,
Nous jouirons du fort le plus digne d'envie.
Quel jour l'épousez - vous ?

L A C O M T E S S E .

Mais peut-être demain.

D A M I S .

Flateur empressement ! souffrez que je
l'invite ;
Demain de votre sœur accordez-moi la
main ;
Ma conduite avec vous peut-être le mérite.
Je cours l'en prévenir ; d'ailleurs , pour
votre amour
Ma présence en ces lieux est au moins
inutile ,
C'est un temps précieux que je vole à
Florville.
Je fus jaloux , son cœur pourroit l'être
à son tour ;
Je fors ; mais secondez ma vive impatience ,
Vous êtes aujourd'hui mon unique espé-
rance ;
Soit en me rappelant un titre dangereux ;

Soit enfin sous le nom de frère le plus
tendre ,

De vous seule toujours mon destin doit
dépendre ,

Et ce n'est que par vous que je puis être
heureux.

Il sort , & la Comtesse à son tour
est fort sotté.

Je croyois l'éprouver , & c'est lui qui
m'éprouve ;

Dit - elle : le vers est plaisant. Elle
reçoit fort mal *Emilie* , veut la
faire parler , n'en obtient rien &
sort en lui déclarant qu'elle lui va
faire épouser *Damis*. La pauvre en-
fant est toute défolée , & elle cour
à *Damis* , en lui disant :

Ah ! ne m'épousez pas , Monsieur , je
vous en prie.

Il la rassure & la prie en grace
de dissimuler encore ; il l'en prie à
genoux , & la Comtesse le surprend
dans cette posture ; c'est un rendu
comme dans la *Feinte par amour* ;

mais l'effet en est plus plaisant : la Comtesse est piquée , & reste seule avec *Damis* ; elle le félicite , lui reproche sa légèreté. Il dissimule toujours , s'applaudit d'avance de son union avec *Emilie* , se propose de former ce jeune cœur : la Comtesse ne sçait plus que penser ; cependant *Damis* ne peut toujours dissimuler ; la Comtesse est si tendre , si touchante , il finit par lui demander pardon d'une feinte qui n'étoit qu'une représaille. *Emilie* & *Florville* paroissent , *Damis* demande la main d'*Emilie* ; elle tremble , elle n'ose , croyant que c'est pour lui-même , mais elle se rassure bientôt ; & c'est *Florville* qui reçoit sa main. *Damis* épouse la Comtesse , & tout le monde est content , sur-tout le spectateur , & sans doute aussi le lecteur ; ce n'est pas que la pièce ne doive perdre un peu à l'impression ; mais c'est moins faire la critique de l'auteur que l'éloge des acteurs qui ont joué tous avec des graces , une délicatesse infinies. Le rôle de M. *Fleury* est peu considérable , mais il n'a rien perdu entre ses mains. M. *Molé* a joué comme

il joue dans la *Feinte par amour*, comme il joue par-tout. Mademoiselle *Contat* a mis dans son rôle beaucoup de finesse, Mademoiselle *Olivier* une naïveté charmante ; le plus grand reproche peut-être qu'on puisse faire à l'Auteur, c'est de s'être trop rappelé ce qu'il avoit lu dans l'*heureux stratagème de Marivaux*.

Je suis, &c.

LETTRE au Rédacteur de l'Année Littéraire sur un Prospectus publié pour un ouvrage élémentaire de morale, qui doit être couronné par un prix proposé, &c.

J'E viens, Monsieur, de relire le Prospectus publié au sujet du prix proposé pour le meilleur ouvrage élémentaire de morale, qui expliquera & prouvera les devoirs du Citoyen, destiné aux Ecoles & aux Collèges, écrit d'un style simple & propre,

à être lu & retenu dans le cours de l'éducation, &c.

C'est ainsi qu'on annonce que cet Ouvrage de morale doit être composé. Je vais faire quelques réflexions sur les différentes observations qu'on a mises dans ce Prospectus sans doute pour guider les Auteurs qui voudront concourir pour le prix proposé.

La première & la plus essentielle de ces réflexions, c'est que je ne vois pas dans tout ce que dit l'Auteur du Prospectus, qu'il soit question de Dieu & de son existence. Peut-il y avoir néanmoins un bon traité de morale, qui ne porte sur cette vérité fondamentale? Je le demande à tous les Moralistes anciens & modernes, à tous les véritables Philosophes, à tous les Chrétiens.

2°. Il est encore moins question de la Religion Chrétienne dans ce Prospectus, on veut un traité de morale, qui serve à tous les peuples, aux Chinois comme aux François, aux Espagnols comme aux Esquimaux; je vois même qu'on distingue le Catéchisme Religieux qu'on dit être le

chef-d'œuvre de la Théologie, d'avec un Catéchisme de morale, c'est-à-dire qu'on veut un traité selon la philosophie à la mode, où l'on parle de tous les devoirs de l'homme, excepté de ceux qu'il doit remplir envers Dieu; un traité de morale passé à la filière des Hobbès & de ses échos, qui sera chargé d'une vapeur philosophique pour étourdir les sots, & faire crier au miracle les imbécilles. On y parlera *des rapports de l'homme envers sa famille, sa patrie, sa cité, la société universelle*; mais de Dieu, pas un mot: c'est cependant une morale universelle pour tous les Peuples qu'on propose de composer. Il me sembloit avoir lu dans de vieux Moralistes qu'il n'y avoit pas de Peuple qui n'eut quelque idée de la Divinité: pourquoi ne pas leur en parler dans un traité fait pour eux?

3°. Mais ce traité, tel qu'on le propose, n'est-il pas une chimère? Toutes les conditions qu'on exige pour le bien exécuter, ne sont-elles pas impossibles? Le bon sens seul suffit pour en juger. Il faut se souvenir que c'est

un Ouvrage élémentaire qu'on demande, un Ouvrage propre à être lu par les enfans, & cependant on veut qu'un tel Ouvrage ne fasse aucun embarras dans la conception des principes, dans la liaison des conséquences, aucun nœud, aucune rupture dans le fil qu'on présente à leur foible raison; & en même temps on prétend que tout ce développement soit réduit au plus petit espace, & qu'il faut exprimer d'un ample volume de méditations, comme la Quintessence de la morale universelle.

Ce n'est pas tout, on exige de la précision dans le langage & les idées, réunie avec des images, des exemples, des traits de sensibilité, & les charmes d'un style animé.

Or, tout cela n'est-il point insaisissable? Dans le court espace, sur-tout qu'on prescrit aux Auteurs, venons à un exemple: Je suppose que le Législateur universel de la jeunesse parle des devoirs des frères les uns envers les autres; il dira sans doute qu'ils doivent s'entr'aider, se secourir dans leurs peines, supporter leurs défauts réciproques, & il voudra orner tout

cela d'un exemple, & proposera pour modèle celui de *Joseph*, qui traita si bien ses frères, après en avoir été si mal traité; il faudra raconter l'histoire de cet ancien Patriarche un peu au long, parce qu'il faut *mâcher* tout aux enfans; car s'il ne faisoit que citer, il manqueroit son but. Que l'Auteur rapporte une douzaine de pareils traits, y aura-t-il place pour les préceptes qui, secs par eux-mêmes, veulent être bien éclaircis, bien répétés, présentés sous différens points de vue, si l'on veut que les enfans les conçoivent, les retiennent, & en profitent.

4°. Je ne dissimule pas que j'ai pensé rire, quand j'ai vu que l'on prétendoit former des principes d'une saine morale une chaîne dont les enfans pussent tenir dans leurs mains les deux bouts, mesurer l'ensemble, & en comparer les anneaux.

Pour le coup, voilà de l'amphigouri philosophique. Un enfant qui commence à lire, a ordinairement cinq, six à sept ans; or, je le demande à tous les pères & mères, à tous les

premiers instituteurs de la jeunesse, ont-ils jamais trouvé un enfant capable à cet âge de faire de pareilles combinaisons, capable de mesurer une chaîne de principes qui contiennent des devoirs qu'ils auront à remplir dans la suite, mais dont à coup sûr ils ne comprennent pas à cet âge la moitié des termes? Et voilà, pour le dire en passant, la *manie* de nos instituteurs modernes, ils supposent que tous les enfans ont une tête platonique, ils veulent leur apprendre tout à la fois, même les choses les plus abstraites : la morale qui est nécessairement liée avec la métaphysique, conséquemment assez difficile à saisir dans bien des principes, peut seule occuper une tête bien organisée. Qu'on en juge encore par la tâche qu'on impose aux enfans, qu'on impose aux Auteurs qui voudront concourir.

Il faut que le Législateur moderne des enfans *distingue dans son Ouvrage les caractères du bien & du mal, & non seulement les grands traits, mais les nuances qui les distinguent; ce qui, dans les inclinations, les affections, les actions*

des hommes est criminel & vicieux, déshonnête, méprisable, avilissant, punissable ou repréhensible; ce qui décèle la malice, ou ne décèle que la faiblesse... le vrai mérite, ou ce qui n'en est que l'ombre, l'estime de la louange & le mépris, du blâme, &c. &c.

Or, je le demande encore, ces nuances fines qui se trouvent souvent entre le bien & le mal, la notion du vrai mérite & de ce qui n'en est que l'ombre, l'idée de la fausse & véritable gloire, tout cela peut-il entrer dans la tête d'un enfant de sept, huit ou neuf ans, même de douze? Et n'est-ce pas une dérision de vouloir nous faire croire que ces petites têtes souvent mal organisées, toujours dissipées par le plaisir, occupées de l'objet qui les frappe dans le moment, comprendront toute cette morale alambiquée de métaphysique, & feront toutes les combinaisons nécessaires pour lier ensemble toutes ces idées fort recherchées, puisqu'elles doivent être la quintessence d'un ample volume de méditations. *Credat judæus apella: Non ego.* Cette prétention est trop contre

l'expérience journalière qui nous fait voir que dans les enfans, c'est d'abord la mémoire qu'il faut exercer, & non le jugement; qu'il faut leur répéter, leur inculquer souvent les mêmes choses, afin que leur jugement se formant peu-à-peu, ils puissent dans la suite combiner ces idées, & sentir la justesse des principes qu'ils ont ou auront appris dans l'enfance; vouloir agir autrement, c'est se mettre dans le cas d'avoir beaucoup de peine, & de manquer une éducation. Je ne prétends pas néanmoins qu'il ne soit quelquefois utile & nécessaire de raisonner avec les enfans; mais tous les instituteurs vous diront que si peu que le raisonnement forte du cercle de leurs petites idées, il faut leur répéter souvent la même chose pour la leur faire comprendre.

Quelqu'un, sans être Prophète, pourra deviner ce qui va arriver relativement à l'ouvrage proposé; c'est qu'enfin l'Académie se lassera de remettre ce prix. Parmi le nombre des ouvrages qu'on lui aura envoyés, il s'en trouvera un composé dans le

gout philosophique du jour, où il ne sera question ni de Dieu, ni de la religion, où l'on aura entassé de grands termes les uns sur les autres, en un mot, *un amphigouri philosophique*, & voilà le discours qui fera couronné; & voilà le traité d'une morale universelle propre pour les enfans de tous les peuples, dont on fera d'excellens moralistes qui ne connoîtront ni Dieu, ni son culte; quand je verrois un si beau projet bien exécuté, je dirois *timeo danaos & dona ferentes*.

Signé, LANGLOIS, Grand-Chantre
de la Cathédrale de Verdun.

P. - S. J'aurois pu allonger ces réflexions, mais je crois qu'en voilà assez pour faire sentir toutes les incohérences & les idées incohérentes du Prospectus.



*Lettre de M. l'Abbé Sans , à M. Marat ,
sur l'électricité positive & négative.*

Verfailles , 9 Mai 1785.

MONSIEUR ,

JE viens de lire votre mémoire sur l'électricité médicale , couronné le 6 Août 1783 , par une sçavante Académie ; je vous avoue que je n'ai pas été peu surpris en voyant que votre ouvrage nous remet dans l'état d'ignorance où on a commencé d'appliquer l'électricité au corps humain. Vous ne voulez électriser vos malades qu'avec des étincelles & des commotions ; or , voilà les seuls moyens qu'ont d'abord employé les *Jallaberts* , les *Sauvages* , les *Nollets* , &c. ; & ces prétendus moyens ont fait publier un nombre prodigieux de guérisons , sur-tout de paralysies. J'ai essayé pendant très-long-temps les étincelles & les commotions , je n'ai jamais obtenu aucun succès des dernières : voyant mes travaux inutiles pour le soulage-

ment de la paralysie, la seule maladie que j'avois en vue, j'ai abandonné cette méthode en raisonnant ainsi :

Si le fluide nerveux, principe du mouvement & du sentiment, est le même que le fluide électrique, celui-ci peut donc remplacer le premier lorsqu'il en manque dans le corps humain, comme cela paroît être dans les membres paralysés ; si cela étoit ainsi, on n'auroit qu'à électriser *en plus* un paralytique, & par ce moyen *doux & paisible* les membres devroient recupérer le mouvement & le sentiment qu'ils avoient perdu.

Il n'est que trop ordinaire que *l'esprit s'égare lorsqu'il entreprend de raisonner* ; c'est pourquoi je me suis méfié de mon raisonnement quelque fondé qu'il parut. Ma méfiance auroit été bien plus grande si j'avois eu alors connoissance de votre théorie sur l'électricité : j'eus recours à l'expérience avec très peu d'espérance de succès. Mon premier essai fut fait en 1769, sur une hémiplegie complete, & au grand étonnement de toute la ville, la maladie disparut. On en voit le

détail bien authentiqué dans le premier volume de mon ouvrage, page 40. Cette première guérison a été suivie de plusieurs autres, jusqu'au nombre de sept, toutes également bien authentiquées; & ne croyez pas, Monsieur, que j'en sois resté là? J'en ai dans mon porte-feuille un assez bon nombre qui s'accroît tous les jours. Je ne sçais si c'en est assez pour vous persuader qu'on *N'est PAS encore si peu instruit à cet égard, ET qu'on N'ignore PAS en quelles circonstances on doit recourir à ce remède.*

Ce n'est pas seulement l'électricité *positive* que je mets en usage dans mon cabinet électrique, j'emploie encore cette pauvre *électricité négative* dont vous & quelques autres auteurs que je nommerai dans la suite, faites si peu de cas. Celle-ci n'est pas moins paisible ni moins douce que la première. Cependant par son moyen une mère déolée, le visage baigné de larmes, poussant mille sanglots à la vue du triste état où est réduit son enfant par une violente attaque de convulsions qui fait tout craindre pour

sa vie , le voit en très-peu de temps délivré du danger. Elle s'en retourne cette mère avec son enfant plein de vie & de santé , bénissant le ciel d'avoir donné à l'humanité qui vient de naître un moyen sûr & facile pour la sauver de ces cruels accidens.

Vous êtes certainement trop sensé pour objecter que c'est le hasard ou la nature seule qui a opéré ce beau phénomène , puisqu'il se répète autant de fois que l'occasion s'en présente sans nulle exception. On trouve chez M. *Leroux* , Notaire , place S. Louis , à Versailles , & chez M. *Boulard* , Notaire , rue Saint André-des-Arcs , à Paris , les témoignages de vingt-huit mères qui déclarent qu'elles doivent la conservation de leurs enfans à mon électricité négative ; il seroit fort plaisant en effet que j'eusse opéré vingt-huit fois différentes , sur autant d'enfans en convulsion , dans le moment précis où la nature seule détruisoit l'attaque ?

Vous dirai-je encore que j'ai remis au gouvernement trois jugemens , un de l'Académie des sciences , le second

de la faculté de Médecine de Paris, & le troisième de la Société Royale de Médecine ? & que les trois jugemens déclarent que l'Abbé Sans guérit la paralysie par *l'électricité positive*, & qu'il détruit les attaques de convulsions par *l'électricité négative*.

Connoissant votre zèle pour le bien de l'humanité, je suis très-persuadé, que vous ne tarderez pas à réparer le tort que votre écrit pourroit faire, sur-tout aux enfans, en effaçant par des cartons tout ce que vous avez dit de bonne foi contre ces deux *électricités positive & négative*, & particulièrement à la page 105 où vous vous énoncez en ces termes :

» Les méthodes d'électrifier par
 » bains tant positives que négatives,
 » doivent être prosrites comme nul-
 » les, la pratique doit être restreinte
 » aux méthodes d'électrifier par fric-
 » tions, étincelles & commotions.
 » — Premier principe qu'il ne faut
 » point perdre de vue «.

M'est-il permis de vous prier, Monsieur, au nom de l'humanité souffrante, de vouloir bien mettre à

la place de votre principe qui vous paroît fondé sur le raisonnement, celui que je vous annonce, fondé & toujours confirmé par l'expérience.

La méthode d'électriser par commotions dans le traitement de la paralysie, doit être proscrite non seulement comme nulle, mais encore comme dangereuse. La pratique doit être restreinte rigoureusement aux méthodes d'électriser EN PLUS pour la paralysie, & EN MOINS pour les convulsions.

M. l'Abbe Bartholon a trop étendu peut-être l'usage de ces deux électricités; je lui laisse le soin de vous répondre; mais je crains fort qu'il ne vous reproche le même défaut pour votre méthode de commotions.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, SANS.



Suite des traductions de Poësies
françoises en vers latins.

*Eloge de la valeur de Louis à la
bataille de Fontenoy.*

Son courage n'est point cet instinct furieux.
Ce courroux emporté, cette valeur com-
mune.

Maître de son esprit, il l'est de la fortune.
Il marche, il est semblable à ce maître
des Dieux,

Qui frappant les Tirans, & tombant sur
leurs têtes,

D'un front majestueux dirigeoit les tem-
pêtes.

Il marche, & sous ses coups la terre au
loin mugit,

L'Escaut fuit, la mer tremble, & le ciel
s'obscurcit.

Voltaire Poëme de Fontenoy.

Sur l'Harmonie imitative.

Que le style soit doux, lorsqu'un tendre
zéphire

Traduction.

Hujus martia vis non est hæc turbida vir-
tus,
Impetus aut ardor, vulgus quo sæpè super-
bit.
Ipse sui compos, fortunæ est arbiter idem.
It nempè ille Deo similis, qui multa gi-
gantes
Per mala præcipitans, in eos & fulmina
torquens,
Vim tempestatum ludens placido ore rege-
bat;
It rursùm, & crebro tellus sub verberè
mugit,
Scaldiç abit retrò, fremit unda, exæstuat
æther.

Traduction.

Carmina grata sonent, Zephyri cùm blan-
dior aura

70 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

A travers les forêts s'insinue & soupire.
Qu'il coule avec lenteur , quand de petits
ruisseaux
Roulent tranquillement leurs languissantes
eaux.

Mais les vents en fureur , la mer pleine
de rage

Font-ils d'un bruit affreux retentir le
rivage ;

Le vers, comme un torrent , en grondant
doit marcher.

Qu'Ajax souleve & lance un énorme
rocher ,

Le vers appesanti tombe avec cette masse.

Voyez-vous des épis effleurant la surface
Camille dans un champ qui court, vole
& fend l'air ;

La Muse suit Camille & part comme un
éclair.

Per tremulas spirat ludenti murmure
frondes,

Decurrant lenti, in praxis cùm saxula
fallens

Labentes placidè subvolvitur rivulus undas.

At si rempestas, ventis luctantibus, ingens
Surgat, & horridi frangant se ad littora
fluctus,

Tum verò, ut torrens, vasto ibit Musa fra-
gore.

Saxum ægrè attollens multâ vi torqueat
Ajax,

Corruit ipse gravis, scopuli cùm pondere;
versus.

Cernis ut in campo per gramina summa Cae-
milla

Prompta volet, vento similis: micat ecce
Camillæ

Musa comes, vasto & ruit æquore fulguris
instar.

LIVRES NOUVEAUX.

Remarques d'un François, ou Examen impartial du Livre de M. Necker, sur l'administration des Finances de France, pour servir de correctif & de supplément à son ouvrage. A Genève, & se trouve à Paris, chez l'Editeur, rue de Seine, fauxbourg S. Germain, & chez les Marchands de Nouveautés. Prix 2 liv. 8 sols.

Varités littéraires, historiques, galantes, &c. Ouvrage périodique proposé par souscription & sans souscription. A Paris, au Bureau, rue Sainte Catherine, N^o. 12.

Panegyrique de Sainte Thérèse, Réformatrice du Carmel, prononcé dans l'Eglise des Carmelites de S. Denis, le 13 Octobre 1784; dédié à Madame Louise de France, par M. l'Abbé du Serre-Figon. A Paris, chez Lefclapart, Libraire de Monsieur, frère du Roi, pont Notre-Dame, & Berton, rue Saint Victor.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

*Lettres d'un Cultivateur Américain ,
écrites à W. S. Ecuyer depuis l'année
1770 jusqu'à 1781 , traduites de
l'anglois par ***. A Paris , chez
Cuchet , Libraire , rue & hôtel Ser-
pente. 2 volumes in - 8°.*

SECOND EXTRAIT.

UNE lettre écrite par *Ivan Aï-zé*,
Gentilhomme russe , à un de ses
amis en Europe , offre des détails

ANN. 1785. Tom. IV. D

curieux & intéressans sur les Quakers , la plus étonnante des sectes que jamais l'amour de la singularité ait fait éclore.

Ce Russe transplanté à Philadelphie est tenté d'aller rendre visite à *Jean Bertran* , premier Botaniste de l'Amérique , sur sa réputation de science & de vertu. Il trouve à la porte une femme proprement & simplement habillée , qui , sans cérémonie , sans lui faire de révérence , s'informe avec douceur de ce qu'il demande. — Je voudrois voir *M. Bertran*. — Eh bien entre & prends une chaise , je vais l'envoyer chercher. — *Ivan* aime mieux l'aller chercher lui-même : en se promenant dans la plantation il rencontre des ouvriers occupés à construire une digue & leur demande où est *M. Bertran* : l'un d'eux , homme grave & avancé en âge , la poitrine couverte d'un large tablier de cuir & portant de longues culottes de toile , lui répond : mon nom est *Bertran* , me veux-tu parler ? Dans ce moment la cloche sonne pour le dîner , & il faut obéir à la cloche. On se met à table. Un

repas simple & frugal est assaisonné par des entretiens utiles sur la culture. Après le dîner son vénérable hôte lui fait voir des miracles de travail & d'industrie, des sables arides changés en gras paturages, des marais fangeux transformés en riantes prairies. *Bertran* avoit été laboureur avant d'être botaniste & s'honoroit encore du premier titre. Occupé un jour à labourer un de ses champs, l'ardeur du soleil le force de se retirer à l'ombre. Ses yeux se portent par hasard sur une violette sauvage, il l'arrache machinalement, l'examine avec une attention particulière, & voit avec surprise que cette fleur est composée de plusieurs parties distinctes, les unes perpendiculaires, les autres horizontales. N'as-tu pas honte, se dit-il alors à lui-même, d'avoir vécu tant d'années à la campagne sans connoître ni les vertus, ni les propriétés de tant de plantes ou de fleurs sur lesquelles tu marches continuellement. Depuis ce moment le démon de la botanique l'assiège & le tourmente. Il communique ses idées à sa femme

qui blâme beaucoup une pareille curiosité dans un pauvre colon américain : mais le génie lui parle plus haut que sa femme, & sans sa permission il part pour Philadelphie ; ne rougis point, à trente - trois ans, d'aller à l'école apprendre un peu de latin pour lire & entendre *Linnaeus* : enfin, voilà notre homme qui botanise, &, après une application constante de plusieurs années, il parvient à une connoissance parfaite de toutes les plantes qui croissent dans le continent septentrional de l'Amérique ; tant il est vrai que rien n'est impossible au courage secondé du talent,

Le dimanche suivant, le Russe accompagne M. *Bertran* & sa famille à l'assemblée religieuse des Quakers ; en entrant la force de l'habitude lui fait d'abord ôter son chapeau, mais la réflexion le lui fait bientôt remettre ; une grande salle sans aucun ornement, des murailles bien blanches, des bancs commodes, un grand foyer pour chauffer l'assemblée en hyver, voilà tout ce qui frappe ses regards. Pendant une demi-heure les assistans, la tête baissée, absorbés

dans la méditation , gardent un profond silence ; tout-à-coup une femme se leve , déclare à l'assemblée qu'elle sent l'inspiration divine , & qu'elle va parler : elle prononce effectivement un discours de trois quarts d'heures , fort simple , fort sensé , plein d'une saine morale & purement écrit. Son action est naturelle & noble , sans contorsion , sans aucune affectation dans la voix & dans le geste. On l'écoute avec une attention respectueuse , & les auditeurs ne se permettent pas même de lever les yeux sur elle ; cependant l'auteur remarque naïvement que *c'étoit une fort belle femme quoiqu'elle eût près de quarante ans.* Le discours est suivi d'une autre méditation d'une demi-heure , après laquelle chacun se salue réciproquement en se serrant la main & s'en retourne chez lui.

Les mœurs des Quakers sont pures & même austères , leur vie est réglée & laborieuse ; c'est peut-être à leur sagesse & à leur tempéramment qu'ils doivent cette fraîcheur , cette santé robuste & cette beauté qui distingue

les individus des deux sexes, & particulièrement les femmes, qui réunissent à la régularité des traits, à l'élégance de la taille, les graces touchantes de l'innocence & de la pudeur. Plus parées de leur simplicité que les autres femmes ne le sont des recherches les plus ingénieuses de la coquetterie, elles ne souillent jamais, par les vains prestiges de l'art, les dons précieux de la nature : ennemies des bagatelles & des frivolités, accoutumées dès leur enfance à la lecture des bons livres, elles ont dans l'esprit comme dans la conduite une prudence & une solidité, qui, dans les personnes de leur sexe, se trouvent trop rarement jointes à la vivacité de la jeunesse & aux agréments de la figure.

Les Quakers rejettent toute cérémonie religieuse, tout signe extérieur de culte : ils enterrent les morts sans aucune pompe, sans aucunes prières ; ils ne leur élèvent jamais de monument & ne marquent pas même d'une pierre le lieu de la sépulture. Ils ne reconnoissent entr'eux d'autre supé-

riorité que celle que l'âge & l'expérience donnent naturellement aux anciens ; point de loix coercitives ou penales qui ne réforment que l'extérieur & invitent souvent à l'hypocrisie ; celui qui , averti trois fois , persiste à violer les loix de la société , est rayé du catalogue de ses membres. C'est la plus grande punition. Ils abhorrent le serment & renoncent à tous les emplois qui exigent cette cérémonie. Mais comme dans les causes civiles & criminelles le serment est nécessaire , le refus obstiné des Quakers occasionna souvent des délais & des désordres dans l'administration de la justice. Après qu'on eut employé inutilement la violence , le Parlement d'Angleterre publia enfin une loi qui portoit que la simple déclaration d'un Quaker auroit la valeur d'un serment , mais seulement en matière civile ; & en cela même les Quakers furent heureux d'être exempts de concourir à la mort de leurs frères.

Ils ont pros crit tous les amusemens dont l'abus peut exciter les passions & devenir dangereux , tels que le

jeu , la danse , la musique , les spectacles , les mascarades ; la lecture , la conversation , la société de leur famille , de leurs amis , de leurs voisins , l'exercice de l'humanité , de l'hospitalité , voilà leurs plaisirs. Ils ont pour principes de n'opposer que la patience aux mauvais traitemens , & de souffrir sans résistance tous les outrages qu'on leur peut faire. La guerre leur est odieuse , & lorsque la nouvelle d'une grande victoire excite les autres citoyens à signaler leur joye par des illuminations & par des fêtes , le Quaker qui regarde tous les hommes comme ses frères , gémit sur ces meurtres brillans , sur ces triomphes barbares , & pleure le sang dont les lauriers sont trempés.

Après vous avoir décrit les mœurs des Quakers , il faut vous les montrer en action. Le Général *Howe* étoit entré dans Philadelphie , & son armée exerçoit dans tout le pays les plus horribles brigandages. Les malheureux habitans étoient traités par le vainqueur comme des rebelles ; on brûloit leurs maisons ; on ravageoit leurs

champs, on ne voyoit que familles désolées fuyant leurs penates embrasés & cherchant un asyle dans les régions éloignées du théâtre de la guerre. C'est dans ces circonstances que les Quakers des trois comtés de *Kent*, de *Newcastle* & de *Suffex* tinrent leur assemblée de *souffrance*, dont le but est de recueillir les tributs volontaires que l'humanité impose à chacun des membres de la société, pour le soulagement des malheureux.

Vivement frappés des désordres de la guerre qu'ils n'avoient jamais vue chez eux, ces hommes de paix doublèrent leurs contributions ordinaires. Mais elles furent bientôt épuisées par le grand nombre des indigens. Les anciens montèrent dans leurs chariots, & pendant des semaines entières ne cessèrent de voyager de plantation en plantation, recueillant tout le lard, les farines, les vêtemens & autres provisions que la générosité des colons dépoisoit entre leurs mains: enfin, leur zèle leur inspira d'envoyer un Député au Général Anglois pour le prier, de la part du corps, de

réprimer la fureur de ses soldats & d'arrêter le pillage.

Le choix tomba sur *Walter Mifflin* : la commission étoit difficile & dangereuse ; la prudence sembloit du moins exiger que le député demandât aux Généraux Américains des *papiers parlementaires* pour sa sûreté : mais un Quaker se croiroit coupable, si dans l'exécution d'une bonne œuvre il témoignoit sa crainte par de lâches précautions : *Mifflin* part sans autre patente, sans autre passe-port que son courage & son amour pour l'humanité.

Malheureusement il y avoit dans l'armée américaine un Général aussi appelé *Mifflin*, qui déjà avoit signalé sa valeur contre les Royalistes : arrivé aux premiers postes anglois *Walter Mifflin* est saisi & conduit devant le Commandant. — Qui êtes-vous, & où allez-vous, lui demanda-t-il? — Je m'appelle *Walter Mifflin*, & je vais à Philadelphie. — *Mifflin? Mifflin?* Il me semble qu'il y a un certain *Thomas Mifflin* qui se dit un prétendu Général dans l'armée des rebelles,

ne feroit-ce point votre parent ? —
 Oui , mon ami , c'est mon cousin ger-
 main. — Comment oses-tu m'appeller
 ton ami toi insigne rebelle ? Soldats ,
 menez-moi cet hypocrite au corps-
 de-garde jusqu'à ce que nous le con-
 duisions au Grand prévôt pour être
 pendu à son tour. Tu y verras un
 grand nombre de rebelles qui, sous
 l'apparence de l'humilité & de la sim-
 plicité quakeres ont cherché à se glis-
 ser dans les lignes britanniques pour
 y faire le métier d'espion. — Quoique
 tu en dise , je ne suis point un espion ;
 peut-être qu'il me sera permis de le
 prouver ? — Prouver ? Ah ! ne vous
 y attendez pas. Le procès d'un rebelle
 comme vous est bientôt fait ; une
 corde , un clou , une branche & deux
 braves soldats pour le hisser , voilà
 tout ce qu'il nous faut. — Pour-
 quoi , mon ami , voudrois-tu insulter
 un homme que tu ne connois pas ?
 Pourquoi l'accuser d'un crime dont
 tu n'es pas sûr ? Ne suis-je pas ton
 frère ? — Moi ton frère ! Dieu me
 garde d'une pareille alliance : je suis
 ton ennemi ; voilà ce que je suis.

Soldats menez cet homme au corps-de-garde, il raisonne trop ; & mettez-lui les menottes , entendez-vous ; ce sera sans doute la première paire de manchettes que M. le Quaker ait jamais portées.

Après avoir servi de jouet aux soldats , *Misslin* fut conduit au Grand Prévôt & jetté au fond d'un cachot. Au bout de dix-sept jours , on le conduisit au Général *Howe* : le Colonel *Balfflour* s'apercevant qu'il avoit le chapeau sur la tête, le lui ôta avec colère. — Apprends, rustre, que personne ne parle au Commandant en chef de l'armée britannique , la tête couverte , à plus forte raison un rebelle & un prisonnier comme toi. — Comment veux-tu que je connoisse tes coutumes , moi qui n'avois jamais vu un Général anglois & qui , toute la vie , ai parlé le chapeau sur la tête à mes voisins & à mes amis. Ce chapeau qui t'a si fort offensé n'est pourtant qu'une partie de mon vêtement ; faut-il que j'ôte aussi ma redingote ?

Cette discussion terminée le Quaker exposé avec tant de dignité le sujet

de sa commission ; il plaide avec tant d'énergie & de courage la cause de l'humanité ; il défend avec tant de bon sens & d'éloquence les opinions & les usages de sa secte , qu'il inspire de l'estime & du respect au Général anglois , qui l'invite à dîner & lui propose des passe - ports pour son retour. *Mifflin* accepte le dîner , & refuse les passe-ports. — Mais s'il vous arrive quelque fâcheux événement , lui dit *Howe* étonné de ce refus , que ferez-vous , M. *Mifflin* ? — J'en supporterai les rigueurs , j'espère , avec tranquillité & courage. — Tranquillité & courage ? Où les prendrez-vous ? -- Dans ma conscience & dans l'intime persuasion que nuls obstacles temporels ne doivent m'empêcher de faire le bien. — Et si je plaçois des soldats à la porte d'une de vos églises , avec défense de vous laisser entrer sous peine de la corde , que feriez-vous. — Si je croyois que l'esprit m'ordonnât d'y aller , mon devoir seroit alors de ne point résister à cette inspiration , j'irois au péril de ma vie.

On avoit lieu d'attendre du discernement & de l'équité de l'auteur qu'après avoir payé un juste tribut d'éloge aux mœurs & aux vertus des Quakers, il ne feroit pas grace à leurs ridicules, à leur entêtement, à leur amour effrené pour la singularité. Un Philosophe impartial eût observé que dans ces assemblées où les femmes sont inspirées & prêchent sans préparation, il doit se dire bien des sottises & des impertinences qu'on met pieusement sur le compte de *l'esprit*. Que l'obstination des Quakers à se distinguer du reste de la société par des usages minutieux & indifférens; la résistance invincible qu'ils ont opposée aux ordres de leur légitime Souverain dans des choses qui ne tenoient pas à la conscience, n'est de leur part qu'orgueil féroce, fanatisme aveugle & désobéissance criminelle. Pourquoi faut-il qu'un ouvrage, si intéressant d'ailleurs, offre tant de vues fausses & de mauvais raisonnemens sur la religion? Pourquoi l'auteur n'est-il pas toujours aussi judicieux que sensible? Pourquoi a-t-il

mis dans son livre plus de pathétique que de saine philosophie.

Je ne puis quitter les Quakers sans observer que s'ils ont des singularités frivoles & risibles, ils en ont de sublimes; telle est leur conduite à l'égard des nègres: que de ridicules n'efface pas cet héroïsme de l'humanité! les nègres chez eux ne sont point esclaves de l'avarice d'un tyran; ce sont les compagnons de leurs travaux; ce sont des domestiques bien nourris, bien payés, qui mangent à la table du maître & sont à peine distingués de ses enfans. En un mot, ils sont libres; ils jouissent de tous les droits de l'homme, & la différence de la couleur n'empêche pas les Quakers de reconnoître en eux des amis & des frères. Quel contraste entre cette bonté généreuse & l'horrible inhumanité de la plupart des planteurs & sur-tout de ceux de *Charlestown*, le pays de l'Amérique où il y a le plus de luxe, d'élégance & de politesse.

L'auteur raconte que dans un voyage qu'il fit à la Caroline du Sud, il ap-

perçut dans la campagne quelque chose de semblable à une cage qui sembloit être suspendu à une branche d'arbre ; elle étoit couverte d'oiseaux de proie. Beaucoup d'autres voltigeans de tous côtés sembloient , à leurs mouvemens & à leurs cris , chercher à s'approcher de cette cage. Il tira un coup de fusil qui les écarta. » Je tremble encore » quand j'y pense , dit-il ; cette cage » contenoit un nègre vivant condamné » à y périr. Les oiseaux lui avoient » déjà arraché les yeux ; les os de ses » joues étoient dépouillés , les bras » à moitié dévorés , son corps enfin » couvert de mille playes. A peine » les oiseaux furent-ils partis qu'un » essain d'insectes dévorans couvrit » tous les membres de ce malheureux , pour se repaître de sa chair & de son sang. Ce spectre , quoiqu'à moitié rongé & privé de la vie , » pouvoit cependant encore entendre , » & dans son langage me pria de lui » donner de l'eau pour calmer la soif ardente qui le consumoit. Ah ! si » j'avois eu une balle dans mon fusil , » certainement je l'aurois tué par

» pitié ; mais me trouvant hors d'état
 » de lui rendre ce grand service , je
 » cherchai , en me soutenant à peine ,
 » à satisfaire son desir. Une gourde déjà
 » fixée à une gaule , & dont quelques
 » nègres s'étoient sans doute servi
 » pour cet usage , se présenta à mes
 » yeux ; je la remplis d'eau & avec
 » des mains tremblantes je l'approchai
 » des lèvres livides de ce pauvre afri-
 » cain , qui cherchoit à la rencontrer
 » & sembloit deviner où elle pouvoit
 » être par le bruit que faisoit la gourde
 » en passant à travers les barreaux de
 » la cage. *Mercie , homme blanc , mer-*
 » *cie ; mettez la poison , donnez - moi.*
 » Depuis quand êtes-vous suspendu
 » dans cette cage, osai-je lui deman-
 » der en palpitant ; *deux jours , & mi*
 » *non meure , mi non meure ; les oi-*
 » *seaux , les oiseaux aah mi , aah mi.*

L'auteur se dérobe par la fuite à
 cet affreux spectacle , & arrive tout
 effaré & frémissant d'horreur à la
 maison où il devoit dîner. On lui dit
 froidement que c'étoit la punition
 d'usage ; que ce nègre avoit tué l'in-
 tendant de la plantation , qui lui avoit

enlevé une négresse dont il étoit éperdument amoureux : enfin on lui prouva doctement que ces châtimens étoient nécessaires pour la conservation de la colonie , & il fut si étourdi de cette doctrine , qu'il ne put rien répondre.

Une espèce d'hommes plus singulière encore que les Quakers , ce sont les sauvages. Vous trouverez dans ces lettres , Monsieur , deux morceaux très-curieux & très-propres à faire connoître l'esprit & le caractère de ces hommes de la nature qui ne paroissent ni stupides , ni grossiers comme le sont parmi nous les manœuvres , abrutis par la misère ; mais qui , sur tous les objets qui les intéressent , raisonnent avec beaucoup de finesse & s'expriment avec une vivacité d'imagination qui tient de la poésie.

Lorsque le sauvage *White eyes* , chef des *Cherokées* , proposa à son peuple d'adopter les mœurs des blancs , de préférer l'agriculture à la chasse ; un autre sauvage nommé *Lakavane* , combattit son opinion par un discours

véhément. Voici quelques traits de l'éloquence de ce *Démosthène* américain.

» Pourquoi chassons-nous mieux
 » que les gens *du point du jour* ;
 » pourquoi nageons-nous mieux ;
 » pourquoi courons-nous plus vite &
 » plus long-temps ? C'est parce que
 » nous sommes chasseurs. Pourquoi
 » voyageons-nous nuit & jour à tra-
 » vers nos forêts & que les blancs
 » s'y perdent ? Pourquoi souffrons-
 » nous avec patience la faim, la soif,
 » les maladies ? C'est parce que nous
 » sommes chasseurs, c'est cela qui
 » nous rend des hommes capables de
 » souffrir & de mourir. Que gagne-
 » rons-nous en fouillant la terre ?
 » Un peu de pain, de viande & d'ar-
 » gent : c'est précisément ce qui tue-
 » roit nos gens. Au bout de quel-
 » ques temps, s'ils n'aiment pas leurs
 » voisins, s'ils s'ennuyent des loix ou
 » de leur chef, ou qu'on vienne pren-
 » dre leur subsistance, voilà les chaînes
 » qui les arrêtent ; ils ne peuvent
 » emporter leurs terres avec eux
 » & aller ailleurs planter leur *Wig-*

» wams * ? Non , ils sont attachés ,
 » il faut qu'ils restent où ils sont , &
 » il faut qu'ils soient gouvernés par
 » ceux qui sont un peu plus riches ,
 » ceux là par ceux qui sont un peu
 » plus riches encore & ainsi de suite.
 » Un homme ainsi placé n'est plus
 » homme. Où est sa volonté , son
 » indépendance , sa fierté ? Il n'y en
 » a plus. Ce n'est pas là le genre de
 » vie qui nous convient. Celui qui
 » fouit la terre trouve toujours au
 » bout de son champ la corde qui
 » l'attache. Au contraire , le chasseur
 » peut aller ici , là ; par-tout où il
 » veut il est libre , & s'il hait l'eau-
 » de-vie & les blancs , c'est un homme.

L'objet le plus frappant de cet
 ouvrage ; celui que l'auteur présente
 le plus souvent & qu'il peint avec le
 plus d'énergie , ce sont les horribles
 cruautés que les anglois ont exercées
 sur les américains. Que dans un siècle
 de barbarie , des troupes de bandits
 & de scélérats espagnols , chassés de

* Cabanes de sauvage.

l'ancien monde par la misère & par l'avarice ; aient égorgé sans pitié des sauvages qu'ils regardoient à peine comme des hommes ; cela est affreux sans doute : mais que dans un siècle de lumière , la nation la plus savante & la plus philosophe de l'Europe , la nation dont nos écrivains , malgré leur orgueil , n'ont pas rougi de devenir les disciples & les échos , dont nous adoptons les mœurs & les usages , dont nous ne cessons de vanter la sagesse , la sensibilité & les vues profondes , que cette nation ait fait souffrir à des hommes qui parlent la même langue , à ses compatriotes , à ses frères , tout ce que la rage & la perfidie peuvent imaginer de plus cruel & de plus atroce ; qu'elle se soit servie des sauvages , comme jadis les Espagnols se servirent des chiens , pour massacrer femmes , enfans , vieillards , pour détruire les plus beaux monumens de l'industrie humaine ; c'est ce qui fait sentir la fausseté & le vuide de cette prétendue philosophie dont nous sommes si fiers ; c'est

un opprobre éternel pour le nom anglois.

Qu'on décrit foiblement les maux qu'on n'a point éprouvés ; mais qu'on est énergique & touchant quand on peint ses propres dangers ! Je crois voir ces habitations isolées des américains éparſes çà & là ſur les frontières , expoſées ſans déſenſe aux incuſſions imprévues & preſque toujours nocturnes , de Royaliſtes fanatiques & de ſauvages féroces. Je m'imagine voir un bon père de famille qui ſe lève en ſurſaut frappé d'un bruit imaginaire ; qui appelle ſes gens & ſe met en état de déſenſe ; ſa pauvre femme, la poitrine gonflée de ſanglots qu'elle cherche à étouffer , les yeux pleins de larmes qu'elle voudroit cacher , lui dit adieu en lui ferrant la main ; elle ſaiſit rapidement ſes plus jeunes enfans qui, ſoudainement éveillés , augmentent encore par leurs queſtions innocentes l'horreur de ce moment terrible ; elle va les cacher dans la cave comme ſi cet aſyle étoit inacceſſible aux ravages du feu.

Cependant le père poste ses gens aux fenêtres & occupe la porte où il est déterminé à périr. La terreur augmente ; le cœur palpite au moindre bruit ; enfin , après une heure de la plus cruelle attente , on reconnoît que l'alarme étoit fautive ; le lendemain matin les enfans racontent leurs rêves : l'un dit qu'il a vu des sauvages armés de casse-têtes d'acier & de cuivre ; l'autre des hommes blancs dont les yeux brilloient comme des verres polis ; celui-ci , un globe de feu prêt à tomber sur sa mère. Le père , devenu foible & timide par l'excès du malheur , même en leur imposant silence , les écoute en tremblant ; quelquefois au plus fort de sa douleur , il tourne ses regards vers le Prince au nom duquel on outrage l'humanité avec tant de barbarie.

» Hélas ! lui qui est un père si
 » tendre , lui qui peut se vanter d'a-
 » voir la plus nombreuse , la plus
 » saine , la plus belle famille qu'il y
 » ait peut-être dans ses royaumes ,
 » que diroit-il , que feroit-il s'il étoit
 » à ma place. Comme moi il verseroit

» des larmes; comme moi il ne sçau-
 » roit de quel côté tourner les pas;
 » comme moi il maudiroit le pouvoir
 » altéré de notre sang, ce pouvoir
 » effrené qui sacrifie tout à une am-
 » bition vindicative & absurde. Dans
 » le cours de cette longue guerre n'a-
 » t-il donc jamais entendu parler de
 » ces ravages inutilement horribles,
 » ravages qu'il a autorisés peut-être
 » sans le sçavoir: hélas! s'il en étoit
 » informé, il prêteroit l'oreille à nos
 » cris, du moins à ceux de nos fem-
 » mes & de nos enfans qui ne lui ont
 » jamais fait de mal: peut-être arrê-
 » teroit-il le cours de cette guerre
 » qui, sans décider la grande querelle,
 » a fait une tache éternelle à son rè-
 » gne. Oui, j'en suis sûr, il l'arrête-
 » roit, car les bons Rois sont comme
 » la nature, ils aiment à créer, à
 » féconder & à protéger.

De tous les cantons de l'Amérique
 celui que notre Cultivateur décrit
 dans un plus grand détail & avec plus
 de complaisance, c'est l'isle de *Nan-*
tucket. Son terrain est ingrat, son éten-
 due très-bornée & sa situation incom-
 mode.

mode. L'aspect d'une nature riante flatte les yeux ; le bonheur & la prospérité des hommes sous un climat doux, sur une terre féconde, réjouit le cœur ; mais des sables arides engraisés à force de travaux ; la stérilité & la rigueur du Ciel vaincue par l'industrie humaine ; voilà sur-tout ce qui attire les regards du Philosophe. Cette lutte de l'homme contre la nature est le spectacle le plus beau, le plus consolant, le plus propre à élever l'ame. Quels prodiges n'opèrent pas la patience & le courage d'un peuple laborieux, encouragé & protégé par un gouvernement juste & bienfaisant !

L'isle de *Nantucket* réalise pour nous l'existence de ces anciennes républiques de la Grèce, que les habitants de nos grandes monarchies regardent comme un roman. Le dirai-je ? quand je considère les mœurs de cette colonie américaine, *Licurgue* me paroît bien petit ; & ses loix, qui ont fait l'admiration de l'antiquité, ne sont pas à mes yeux fort sensées. Au milieu des fertiles campagnes du *Peloponnèse*, ce Législateur s'avise d'établir un

peuple de soldats qui ne savent manier d'autre instrument que les armes, & ne connoissent d'autre métier que la guerre : j'aime mieux voir sur des rivages sabloneux un peuple de cultivateurs & de pêcheurs qui vont chercher sur les mers ce que la terre leur refuse ; qui se fortifient le corps par des travaux champêtres & maritimes plus utilement que par des exercices militaires ; dans leurs combats contre les baleines, j'admire la force, l'adresse, l'intrépidité, la prudence, toutes les vertus en un mot que les Lacédémoniens faisoient éclater à la guerre ; mais ces vertus sont mieux placées, sont plus utiles à la société, & ne sont point ternies par la férocité. Le héros de *Nantucket*, qui, sur une frêle nacelle, s'avance le harpon à la main contre les monstres de la mer, me paroît préférable au héros de *Sparte* qui met sa gloire à égorger ses frères & ses compatriotes.

Les Lacédémoniens sont forcés d'être vertueux ; ils sont simples, parce qu'ils sont pauvres ; ils sont chastes, parce qu'ils ne peuvent

voir même leurs propres femmes qu'à la dérobée ; ils sont sobres , parce qu'ils n'ont pour tout ragoût qu'une sauce noire ; ils aiment la patrie , parce qu'ils n'ont point de famille. Le matelot de *Nantucket* , riche de son travail , n'en est ni moins économe , ni moins laborieux ; il est continent , parce qu'il aime sa femme ; il est tempérant par raison à une bonne table ; & ses enfans sont le nœud qui l'attache à la patrie. A *Lacédémone* , les filles dansoient toutes nues ; mais à *Nantucket* leur modestie , leurs graces ingénues sont le charme des sociétés : à *Lacédémone* on apprenoit aux enfans à voler , on les déchiroit à coups de fouet pour les endurcir à la douleur ; à *Nantucket* , on leur apprend à nager , à plonger , à manœuvrer un bateau , à maîtriser la mer & les vents , &c. & le fruit de cette éducation est de les rendre les meilleurs marins & les plus intrépides navigateurs qu'il y ait dans l'univers.

Les *Lacédémoniens* n'ayant ni agriculture , ni commerce , & ne possédant rien devoient être fort désœu-

vrés ; les habitans de *Nantucket* sont si habitués au travail , que même dans les momens de repos , en allant dans les rues à leurs affaires , on les voit , un morceau de cèdre & un couteau à la main , faire une bonde ou un fosset pour leurs barils , ou quelque autre chose d'utile. Les jeunes gens qui vont en croisière ne manquent jamais d'embarquer assez de cèdre rouge & blanc pour pouvoir occuper tous leurs momens de loisir à faire des jattes , des vases de toutes les formes , des boîtes & mille autres petits meubles qu'ils travaillent avec une adresse singulière , & qu'ils donnent à leur retour à leurs femmes ou à leurs amies.

Ce goût particulier pour tailler & façonner le bois , a établi parmi eux le luxe des couteaux. Un petit maître n'est pas plus embarrassé sur le choix d'un habit ou d'un bijou , qu'un habitant de *Nantucket* sur le choix d'un couteau ; les formes de cet instrument varient presque autant que les modes françoises : l'Auteur a vu plus de cinquante couteaux , tous dif-

férens , chez M. * * , qui cependant étoit un des hommes les plus graves de l'isle : cette inconstance pour les couteaux & l'usage où sont la plupart des femmes de prendre le matin une dose d'opium sont peut-être les deux seules folies qu'on puisse reprocher aux habitans de *Nantucket* ; quel est dans l'univers le peuple qui paye un moindre tribut à l'humanité ?

Les femmes de *Nantucket* sont très-fécondes ; on vante leur industrie & leur intelligence dans le commerce , leur prudence & leur activité dans la conduite des affaires domestiques : maîtresses de la maison pendant les longues absences de leurs époux , elles sont accoutumées à les gouverner , empire dont jouissent les femmes par-tout où il y a de bonnes mœurs. Elles ne sont pas pour cela hautaines & impérieuses ; elles ne gouverneroient pas long-temps : leur véritable force est dans la douceur.

Dans toute l'isle il n'y a qu'un seul Prêtre : On y compte deux médecins qui ont fort peu de pratiques , &

un avocat qui n'a rien à faire ; depuis cent vingt ans on n'a point encore exécuté à *Sherburn*, qui est la capitale de l'isle, un seul criminel. Cette colonie florissante n'a rien à redouter que le luxe. Les habitans ne connoissoient autrefois d'autres voitures que de petites charrettes couvertes d'un drap. C'est dans cet équipage que les pères de famille, les plus riches & les plus respectables, alloient à l'église avec leurs femmes. Mais il y a quelques années que deux citoyens de *Sherburn* firent venir de *Boston* chacun une espèce de cabriolet peint & doré, d'une forme très-élégante. L'apparition de ces nouvelles voitures causa un scandale universel. Les uns prédirent la ruine prochaine de ces deux familles, les autres appréhendèrent le danger de l'exemple pour leurs enfans. Le possesseur d'un de ces cabriolets, confus & repentant, renvoya sa profane voiture. L'autre plus obstiné & plus pervers garda la sienne en dépit des remontrances de ses voisins ; & depuis le

nombre s'en est augmenté : on con-
 çoit que si ces pêcheurs de baleines
 s'avisent de rouler carosse, tout est
 perdu.

Les Amateurs vont en Italie admi-
 rer des statues mutilées, des pierres
 & des ruines. Le Philosophe devrait
 aller en Amérique voir des hommes.

» Viens parmi nous, s'écrie le cul-
 » tivateur, voyageur européen, ici
 » tu te reposeras à l'ombre de nos ver-
 » gers, tu iras méditer dans la soli-
 » tude de nos forêts. Ici tu te réjouir-
 » ras dans nos champs, en conver-
 » sant avec nos laboureurs intelli-
 » gens ; tu observeras la terre, les
 » montagnes & les marais, tels qu'ils
 » sont sortis des mains de la nature :
 » ici tu verras une nouvelle race
 » d'hommes ; tu iras philosopher avec
 » ces enfans puînés de la nature ; tu
 » seras même incorporé dans leur so-
 » ciété, si tu préfères leur vie simple
 » & tranquille aux brillantes entraves,
 » à la science inutile des sociétés eu-
 » ropéennes. Tu iras voir nos grands
 » lacs, ces mers intérieures & im-

des menfes qui étonnent le fpectateur.
 tu monteras fur la cime des *Ap-
 laches*, d'où tu contempleras d'un
 côté ce que nous avons déjà fait
 depuis les rivages de la mer; de
 l'autre, ce qui nous reſte à faire
 pour peupler & défricher la pro-
 fonde étendue de cette quatrième
 partie du monde. Si tu aimes mieux
 remplacer l'illuſion des vains ſou-
 venirs, les regrets inutiles, la ſtérile
 admiration des ruines d'Italie par
 la vue de tant de ſcènes inſtruc-
 tives & nouvelles que préſente ce
 continent; tu préféreras, j'en ſuis
 sûr, la vue de trois cents lieues de
 pays nouvellement défriché; tu pré-
 féreras le riant aſpect d'une grande
 plantation miſe en valeur par la
 ſeule induſtrie du propriétaire; tu
 préféreras la vue d'une vaſte grange
 américaine, remplie des moisſons
 d'un ſeul colon, à celle des débris
 inutiles du temple de *Cérès*.
 Il ne faut pas chercher dans ces
 lettres des réflexions bien profondes,
 des vues bien raffinées ſur le gouver-

nement. L'Auteur se trompe dans ses conjectures sur la grandeur future des Américains ; c'est la chimère favorite ; il ne voit pas que ces républiques commerçantes périront par le luxe inséparable des richesses ; qu'elles perdront leurs mœurs & se mettront au niveau des européens en adoptant leurs vices & leur philosophie : c'est ainsi que ces colons eux-mêmes ont affoibli les sauvages par l'eau-de-vie & les autres besoins qu'ils leur ont donnés.

L'erreur du cultivateur américain est d'autant plus grossière que ses principes politiques sont ceux des anciens ; il croit tout simplement que la prospérité d'un peuple est fondée sur la vertu & sur les bonnes mœurs ; ce n'est pas là la manière de voir des sublimes génies de Paris & de Londres, qui ne connoissent d'autre instrument du bonheur national que l'argent : plus il y a de luxe & de corruption, plus la Capitale est étendue & brillante ; plus l'état leur paroît florissant : ils sont persuadés que tout

va bien pour le public , quand tout va bien pour eux , quand ils se voient enrichis & fêtés : ils seroient fort embarrassés de leur personne chez un peuple simple , vertueux & sensé ; où le bel esprit ne seroit pas une denrée de défaite ; où l'on ne connoitroit d'autre philosophie que la raison. Je me représente la triste figure que seroit un Académicien de Paris , si tout-à-coup des cercles délicieux de la Capitale , il étoit transporté au milieu des matelots de *Nantucket*.

Pour revenir à notre cultivateur , sa philosophie est dans son cœur plus que dans sa tête ; il sent plus qu'il ne réfléchit ; il peint plus qu'il ne raisonne ; comme il ne suit que son imagination pour guide , il y a du désordre & de la confusion dans les objets qu'il décrit. De même que tous les écrivains solitaires vivement affectés il manque de goût , il est diffus & minutieux , il se répète , il épanche sans choix l'abondance des sentimens qui surchargent son ame ; mais il inté-

resse, il émeut ; il a l'air d'aimer les hommes & de puiser son éloquence touchante dans son enthousiasme pour la vertu & pour l'humanité. Une chaleur dramatique anime ses recits ; il tient les cœurs dans sa main ; il y excite à son gré toutes les passions ; & dans sa prose négligée, incorrecte, mais hardie & brûlante, il montre le talent d'un grand Poète.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE V.

De l'amour de Henri IV pour les Lettres. A Paris, de l'Imprimerie de Ph.-D. Pietres, Imprimeur ordinaire du Roi, &c. & se vend chez Bailli, Barrière des Sergens; Lagrange, au Palais-Royal, sous les arcades, à droite, N°. 123; Royer, Quai des Augustins. 1 vol. in-16 de 250 pag. Avec cette Epigraphe :

*Il n'est point de lauriers qui ne couvrent
sa tête.*

C'EST une opinion assez généralement établie, Monsieur, que *Henri IV* n'aimoit ni les lettres, ni ceux qui les cultivent. L'agitation dans laquelle ce Prince a passé presque toute sa vie, a donné beaucoup de vraisemblance à ce préjugé : & il paroïsoit très-naturel de croire qu'ayant

eu , pour ainsi dire , sans cesse les armes à la main , il ne lui étoit pas resté assez de temps pour manier la plume , ni même pour s'occuper des productions des Auteurs de son siècle. Ces productions ne sembloient pas non plus faites par elles-mêmes pour intéresser vivement son cœur & son esprit. On ne se représente guère les écrits de ce temps que comme des ouvrages informes , sans goût , sans agrément , bien plus capables de rebuter un esprit délicat , que de l'égarer ou de le délasser.

Jaloux de la gloire de ce bon Roi , l'Auteur de cette brochure s'est proposé de détruire une opinion aussi injurieuse à la mémoire de *Henri* , qu'à l'honneur de son règne , & de lui rendre le rang qu'il doit occuper parmi les Princes protecteurs des Lettres & des Arts. Il ne manquoit que cette fleur à la Couronne immortelle qui ombrage le front de ce grand homme ; rendons grace à la main délicate qui vient de l'y attacher.

Les preuves , dont l'Auteur étaye son assertion , ne sauroient laisser le

moindre doute sur l'objet qu'il entreprend de traiter : elles sont toutes d'une vérité frappante ; & après les avoir parcourues , on ne peut qu'être étonné de la facilité avec laquelle certains traits s'accréditent , & les opinions les plus fausses se répandent.

Ce Prince d'abord avoit reçu une éducation très-soignée. *Jeanne d'Albret* sa mère, la femme la plus sçavante & la plus spirituelle de son siècle , disoit souvent qu'elle ne vouloit pas que son fils fût un illustre ignorant. Aussi lui avoit-on donné quelque teinture des Lettres grecques ; & il entendoit passablement les Auteurs Latins. Dans sa première jeunesse il avoit traduit les Commentaires de *Cesar* , & *Casaubon* atteste avoir vu avec admiration le manuscrit en entier de la main de ce Prince. Sa mémoire étoit ornée des plus beaux passages des Anciens. Il avoit souvent à la bouche , & plus encore dans le cœur , ce beau vers de *Virgile* :

Parcere subjectis & debellare superbos.

» Il faisoit quelquefois , dit *Pérefixe* »

» des citations si heureuses des an-
 » ciens Auteurs , que les Maîtres
 » même en étoient tout étonnés. »

N'ayant encore que dix ans, » *Henri*
 » fit un voyage à la Cour de France,
 » accompagné de *la Gaucherie* son
 » précepteur. Dans une de ces lote-
 » ries ingénieuses dont *Medicis* avoit
 » apporté le goût d'Italie , & où cha-
 » cun choisissoit une devise , le petit
 » Prince de Béarn , dont la gentillesse
 » amusoit beaucoup les Dames , choi-
 » sit pour la sienne ces mots grecs :
 » ἡ νίκη ἢ ὁ θάνατος *Medicis* désira sça-
 » voir de l'enfant ce que cela signi-
 » fioit , il ne voulut jamais le lui dire.
 » Elle le sçut d'ailleurs. VAINCRE
 » OU MOURIR : telle étoit cette de-
 » vise. La Reine en fut choquée , &
 » défendit qu'on lui apprît de telles
 » sentences , qui n'étoient propres ,
 » disoit - elle , qu'à le rendre opi-
 » niâtre. »

Dès sa jeunesse , ayant pris pour
 emblème un Hercule , symbole des
 pénibles & glorieux travaux , il y joi-
 gnit cette devise de son choix , &
 qu'il a si bien justifiée : *In via virtuti*

112 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

nulla est via. D'après ces exemples & beaucoup d'autres , on ne sera pas surpris d'entendre le fameux *Scaliger* dire de *Henri IV* : *il ne faudroit pas parler mal latin devant le Roi , il s'en appercevroit fort bien.*

Ce n'étoit pas seulement au grec ni au latin que se bornoient les connoissances de *Henri* , il sçavoit fort bien l'italien & l'espagnol. L'étude qu'il préféroit à toute autre , étoit celle de l'Histoire. Il avoit tant de goût pour *Tite-Live*, qu'il dit un jour , *qu'il donneroit volontiers une de ses meilleures provinces pour recouvrer la partie que nous avons perdue des Ouvrages de cet immortel Ecrivain.* Il aimoit cependant encore mieux *Plutarque* : il en avoit , pour ainsi dire , exprimé la morale. Il avoua depuis , sur le Trône , *qu'il lui avoit les plus grandes obligations , & qu'il y avoit puisé d'excellentes maximes pour sa conduite & pour le gouvernement.*

S'il est incontestable que *Henri* fut très-instruit , il ne l'est pas moins qu'il a comblé de biens & honoré de sa faveur tous les hommes de lettres de

son temps qui avoient quelque réputation. A peine fut-il paisible possesseur de la Couronne, qu'il s'occupa de rappeler les Lettres & les Sciences fugitives. Il rétablit le Collège Royal, & en ayant admis les Professeurs à son audience, il leur annonça lui-même qu'il augmentoit leurs honoraires de moitié; puis se tournant vers les courtisans : *Oui, dit-il, j'aime mieux qu'on diminue ma dépense, & qu'on ôte de ma table pour payer mes Lecteurs; je veux les contenter, M. de Rosny les payera. Messieurs, ajouta Rosny, les autres vous ont donné du papier, du parchemin, de la cire; le Roi vous a donné sa parole, & moi je vous donnerai de l'argent.*

Il n'oublia rien pour exciter l'émulation & ranimer le goût presque éteint des bonnes Lettres. Il accueillit les Sçavans, les rechercha même, & les encouragea par ses bienfaits. C'est lui qui attira en France le fameux *Casaubon*, & qui l'invita par une lettre flatteuse, écrite de sa main, à venir s'y établir avec sa famille. Il voulut y fixer le jeune

» *Grotius*, dont la réputation naissante
 » commençoit à illustrer les Pays-
 » Bas, & qui se vante dans ses écrits,
 » d'avoir touché la main victorieuse du
 » Héros de la France. Il accueillit le
 » Flamand *Bertius*, l'un des plus sça-
 » vants hommes de son temps, &
 » fonda en sa faveur une chaire de
 » Mathématiques. *Juste-Lipse* fut éton-
 » né de recevoir en Hollande une
 » lettre d'invitation de *Henri IV*, qui
 » lui offroit une place honorable, &
 » six cents écus d'or d'appointement...
 » Il n'y a pas d'offres séduisantes
 » qu'il n'ait faites à *François de Sales*,
 » le *Fénélon* de son siècle, pour le
 » fixer dans ses Etats; il alla jusqu'à
 » lui' offrir le chapeau de Cardinal.
 » Quel dommage, disoit-il, qu'un
 » homme de ce mérite soit relegué dans
 » les montagnes. Il arracha le célèbre
 » *Calignon* à la Cour de Savoye.
 » *Fenouillet*, né sujet du même Duc;
 » & le premier des Orateurs François
 » qui firent entendre dans la Chaire
 » une éloquence douce & insinuante;
 » fut élevé à l'Episcopat sans autre
 » recommandation que son mérite.

» Coeffeteau s'ouvrit du sein du cloître
 » la route aux mêmes honneurs , &
 » reçut depuis la même récompense
 » de ses talens. *Henri* , dit un con-
 » temporain, n'eut jamais connoissance
 » d'aucun excellent personnage de son
 » royaume , & sur-tout recommandable
 » pour la gloire des lettres qu'il ne le
 » favorisât de quelque honnête pension.
 » *Péréfixe* ajoute , qu'il en donnoit à
 » plusieurs hommes doctes , même dans
 » l'Italie & dans l'Allemagne , & qu'il
 » prenoit soin lui-même de les leur faire
 » tenir. Ainsi donc *Louis XIV* ne fut
 » pas le premier qui fit ces conquêtes
 » glorieuses du génie sur l'étranger.
 » *Henri IV* lui en donna l'exemple.

Ce Prince passa presque toute sa
 vie avec les hommes de son temps
 les plus distingués par leur sçavoir
 & par leur esprit. Les compagnons
 de sa jeunesse furent *Cotigny* , *la Noue* ,
Mornay , *d'Aubigné*. Le Roi de France
 conserva les goûts du Roi de Navarre ,
Biron , *Turenne* , *Lesdiguiere* , *Sully* ,
Brissac , *Givry* , les *d'Angenne* , *Vi-*
vonne , *Salignac* , tous hommes aussi
 instruits que braves & intrépides guer-

riers; voilà quels furent ses amis sur le trône. d'un autre côté, l'immortel de Thou, Duperron, Bertrand, Regnier, Desportes, des Yvetaux, Malherbe enfin vivoient à sa Cour; & étoient admis à l'honneur de ses entretiens. C'est dans la classe des gens de lettres qu'il choisissoit la plupart de ses Ambassadeurs; d'Offas, Duperron qu'il fit décorer de la pourpre romaine, Bongars, Labodrie, du Bartas, &c. Duperron, dit d'Aubigné, entretenoit le Roi en son chevet familièrement, tantôt de vers françois, en quoi il ne cédoit à homme du siècle, puis après de bons contes qu'il faisoit fort plaisamment.

» Il lui arrivoit souvent de faire
 » au Roi des lectures jusqu'à ce que
 » ce Prince fût endormi. Un soir
 » Henri désira qu'il lui lut un roman
 » célèbre dont il venoit de paroître
 » une traduction. Après deux heures
 » de lecture: Sire, dit l'Evêque d'E-
 » vreu en s'interrompant, je crois
 » qu'on seroit bien étonné si on sçavoit
 » à Rome que je vous lusse les Amadis.
 » Frappé du mérite naissant de

» *Bignon*, jeune encore, mais dont
 » l'érudition précoce étonnoit même
 » les sçavans, il le plaça près du
 » Dauphin, espérant par-là lui don-
 » ner de l'émulation dans ses études.
 » Pour présider à cette institution, il
 » alla chercher le modeste & docte
 » *Lefebvre* jusqu'au fond de sa retraite.
 » Malgré la négligence que *Cayes*
 » affectoit dans ses habits & son ex-
 » térieur plus que modeste, *Henri*
 » continua de l'admettre à sa Cour,
 » & voulut en même temps qu'il pût
 » s'en passer en lui faisant don d'une
 » petite terre, retraite propre à con-
 » tenter l'ambition d'un sçavant.

• Parmi ses courtisans, les plus ai-
 mables par les agrémens de l'esprit
 étoient les mieux traités & les plus
 en faveur. Lorsqu'il étoit attaqué de
 la goutte, le Roi faisoit veiller alter-
 nativement près de lui *Bellegarde*,
Grammont & *Bassompierre*; & pendant
 les nuits, dit ce dernier, nous lui
 lisions le livre de *l'Astrée*.

• La vérité avoit des charmes pour
 ce bon Prince, & il la regardoit
 comme la première qualité de l'hif-

toire : *j'entends*, disoit-il au Président Jeannin qu'il avoit engagé à écrire son histoire, *laisser la vérité en sa franchise & la liberté de la dire sans fard & sans artifice.*

On voulut l'exciter à punir l'auteur d'un écrit rempli de traits hardis sur la Cour : *je me ferois conscience*, dit Henri, *de fâcher un honnête homme pour avoir dit la vérité.*

Il avoit choisi Pierre Mathieu pour écrire son histoire particulière. Un jour que l'Auteur lui lisoit quelques pages de cette histoire qui devoit servir d'instruction au Dauphin, comme il y faisoit mention de son penchant pour les femmes : *à quoi bon*, dit d'abord le Roi, *de révéler ces faiblesses ?* L'historien lui fit sentir que cette leçon n'étoit pas moins utile à son fils que celle de ses grandes actions. Le Roi réfléchit un peu. Après un moment de silence : *Oui*, dit-il, *il faut dire la vérité toute entière. Si on se taisoit sur mes fautes ; on ne croiroit pas le reste : eh bien ! écrivez-les donc, afin qu'il les évite.*

Henri est le premier qui ait fait

transporter dans la Capitale la Bibliothèque des Rois , auparavant confinée à Fontainebleau. Il l'enrichit de la précieuse collection des manuscrits grecs de *Medicis*. Pour l'augmenter , il envoya des sçavans en Espagne & jusqu'à Maroc , rechercher les meilleurs livres des Arabes , dans les sciences & dans la Médecine. Il rendit cette Bibliothèque publique , & en confia la garde à deux sçavans , les plus illustres ornemens de leur siècle , le Président de *Thou* & *Casaubon*.

Ce Monarque faisoit une pension au dernier qu'il avoit appelé en France. *Sully* qui n'aimoit pas la dépense , lui dit un jour avec humeur & beaucoup trop durement : *vous coûtez trop au Roi , Monsieur , vous avez plus que deux bons Capitaines , & vous ne servez de rien. Casaubon*, qui étoit fort doux , ne répondit pas un mot : mais il alla se plaindre au Roi : *M. Casaubon* , lui dit ce bon Prince , *que cela ne vous mette pas en peine , j'ai partagé avec M. de Sully : il a toutes les mauvaises affaires , & moi je me suis réservé les bonnes.*

Quand il faudra aller à lui pour vos appointemens, venez à moi auparavant, je vous dirai le mot du guet pour être payé facilement.

Comment donc un Prince aussi bon, aussi généreux à l'égard des sçavans & des gens de lettres a-t-il pu être privé jusqu'ici de la gloire qu'il méritoit à tant de titres? Il n'aimoit pas les froids harangueurs, les pédans ennuyeux & les mauvais poètes : mais n'étoit - ce pas une preuve de son goût & de la justesse de son esprit? C'est *Fauchet*, insipide & plat historien, mais plein d'un amour propre ridicule, qui a le plus contribué à faire regarder *Henri IV* comme insensible aux charmes de la littérature, & presque ingrat envers ceux qui la cultivoient. Il voulut se venger d'une plaisanterie que ce Prince lui avoit faite, & il n'a malheureusement que trop bien réussi. *Henri* étoit à Saint Germain, où il faisoit bâtir. *Fauchet* y étant allé pour lui demander une pension, trouva ce Prince dans ses jardins, occupé à faire terminer un Neptune pour l'ornement d'un bassin.

Le

Le Sculpteur travailloit à la barbe du Dieu: aussitôt que le Roi aperçut *Fauchet*, qui en portoit toujours une très-ample : *voilà justement*, dit-il à l'artiste, *le modèle de la barbe que nous cherchons*. La gravité pédantesque de *Fauchet* s'offensa d'une plaisanterie qui eût fait rire tout homme sensé; & c'est sur la délation de cet antiquaire que la postérité a cru que *Henri* n'aimoit ni les lettres, ni les sçavans.

On a recueilli encore quelques anecdotes dont on a tiré des inductions défavorables à ce Prince, & qui prouvent au contraire son bon sens & la solidité de son jugement. *Sire*, lui dit un jour un prétendu bel esprit avec une sotte confiance, *je fais des Anagrammes; mais je suis fort pauvre*. *Je le crois*, reprit *Henri*, *car vous faites-là un pauvre métier*.

Qu'on lise les discours de ce grand Roi, ses lettres à ses amis, ses réparties; ces différentes pièces ne sont pas moins d'honneur à son esprit qu'à son cœur. Elles annoncent toutes une grande âme, un génie vif & saillant;

& il est impossible que ce Prince, qui sçavoit si bien penser & s'exprimer avec tant d'agrément & de justesse, fût indifférent pour les productions vraiment estimables, & les hommes d'un mérite réel. Il avoit commencé lui-même des mémoires avec dessein de les finir, si les soins de l'état le lui permettoient. On chante encore les couplets à la belle *Gabrielle d'Estrées*. Quoi de plus délicat que le dernier de tous !

Partagez ma couronne,
Le prix de ma valeur.
Je la tiens de Bellonne,
Tenez-là de mon cœur.
Cruelle déparlie !
Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour ?

Mais la plus jolie pièce attribuée à *Henri IV* & la moins connue de toutes, est celle qui suit. L'Auteur espère se procurer l'original écrit de la main même de ce Prince.

Viens aurore ,
 Je t'implore ;
 Je suis gai quand je te voi ;
 Et la bergère
 Qui m'est chère ,
 Est vermeille comme toi.

Elle est blonde
 Sans seconde ,
 Elle a la taille à la main.
 Sa prunelle
 Etincelle
 Comme l'astre du matin.

De rosée
 Arrosee
 La rose a moins de fraîcheur ;
 Une hermine
 est moins fine ;
 Le lys a moins de blancheur.

On ne peut qu'applaudir, Monsieur,
 au zèle que l'Auteur de cet ouvrage
 a montré pour la gloire du plus grand
 & du meilleur de nos Rois. Graces
 à ses soins , l'injuste préjugé qui étoit
 universellement répandu à l'égard du

peu de goût de *Henri* pour les lettres & pour les sciences , sera désormais entièrement dissipé. Toutes les preuves qu'il apporte sont des faits frappans qui forment la plus parfaite évidence. Ce Prince , comme vous avez pu voir par les exemples que j'ai cités , doit être regardé comme le père & le restaurateur des lettres , & c'est une gloire qu'il a droit de partager avec *François I* & *Louis XIV* ; & il ne lui a manqué que plus de repos , d'autre temps & un plus long règne , pour ravir à son petit - fils la gloire d'avoir ressuscité les siècles d'*Alexandre* , d'*Auguste* & de *Medicis*.

On doit pardonner à l'Auteur , en faveur du sujet qu'il a traité , quelques digressions qui s'en éloignent. Quand on parle d'un Roi qu'on adore , il est difficile de sçavoir toujours s'arrêter à propos ; mais il revient fort inutilement sur des objets que l'on n'a que trop épuisés , tels que la révocation de l'édit de Nantes. Je doute que beaucoup de personnes partagent son enthousiasme pour la *Henriade* , le plus triste & le plus monotone de

tous les poëmes épiques. On ne sçait trop ce qu'il veut dire en parlant d'un supplément de morale devenu nécessaire à la religion qui n'est plus. Je ne connois point de morale qui puisse suppléer à celle de la religion. Elle ne peut être bonne qu'autant qu'elle lui est conforme ou qu'elle en approche ; & je croirai toujours très-difficilement à l'honneur & à la probité d'un homme sans religion. *La religion qui n'est plus* ; quelque soit le sentiment qui a dicté cette petite phrase à l'Auteur, elle manque certainement de justesse. Malgré la philosophie & les philosophes, la religion subsiste encore & subsistera toujours.

L'Auteur qui se propose de donner un recueil des lettres originales de *Henri IV*, prie les personnes qui en auroient de les lui adresser chez M. l'abbé *Brizard*, rue des grands Augustins.

Je suis, &c.

L E T T R E V I.

*Principes Généraux des Belles-Lettres ,
par M. Domairon, Professeur Royal
des Belles-Lettres à l'Ecole-Militaire ;
de l'Académie de Beziers. A Paris ,
chez Laporte , Imprimeur-Libraire ,
rue des Noyers. 1785. 2 vol. in-12 ,
prix broché 5 liv. rel. 6 liv.*

VOICI , Monsieur, un Ouvrage didactique , qui nous manquoit dans le genre Littéraire. Je ne doute pas que vous ne le regardiez comme un des plus utiles , des plus nécessaires à la Jeunesse , & qu'en même tems vous ne le jugiez bien digne des suffrages des gens de Lettres & des amateurs de la belle Littérature. Chargé de l'instruction publique , d'une portion précieuse de la Noblesse , M. Domairon a cru devoir étendre le fruit de ses leçons ; & l'on ne peut que lui savoir gré de

l'avoir entrepris. Il a renfermé dans le court espace de deux volumes les principes de l'art de bien écrire, & les règles de tous les genres de Littérature, soit en prose, soit en vers. Dans la première partie de son ouvrage, il réunit la grammaire & les élémens de la rhétorique, en établissant trois loix générales ; qui sont, d'écrire *correctement, agréablement & pathétiquement*. L'auteur discute d'abord toutes les règles essentielles de la grammaire ; & il n'en est aucun qu'il ne présente & ne justifie avec clarté, avec goût, & avec justesse. Il découvre les fautes échappées à nos meilleurs écrivains, pour empêcher sans-doute que leur autorité venant à consacrer leurs erreurs, ne soit un piège plus spécieux, & ne jette de l'incertitude dans les règles. Ainsi l'on voit dans cet ouvrage, que *Corneille, Racine même & Boileau*, mais sur-tout *Voltaire*, &c. N'ont point été assez en garde contre des constructions vicieuses ; les exemples en sont ici très-multipliés.

Pour enseigner la manière d'écrire *agréablement*, M. *Domairon* fait con-

noître la forme & les qualités du style ,
 ses différentes espèces , & les figures
 qui conviennent à ce genre d'écrire.
 En parlant de la clarté du style , il fait
 une réflexion très-judicieuse & très-
 vraie , que je ne crois pas devoir lais-
 ser échapper.

» Un moyen encore plus infail-
 » ble, dit-il, d'écrire avec clarté, c'est
 » de placer les mots dans les discours
 » suivant les règles de la syntaxe. Rien
 » de plus juste que de s'assujettir aux
 » loix de la langue qu'on parle ; loix
 » fondées sur une dialectique très-fine
 » & très-solide. Un Ecrivain correct
 » dans ses expressions , est ordinaire-
 » ment exact dans les choses , & s'ex-
 » prime toujours d'une manière claire
 » & intelligible. Qu'on ne dise point
 » que la grammaire nuit aux élans du
 » génie , aux graces de l'imagination.
 » Il est des circonstances où le génie
 » & l'inspiration peuvent s'en affran-
 » chir. Bien plus , elle autorise , elle
 » même la violation de ses propres rè-
 » gles , comme on a pu le voir dans
 » l'article du gallicisme & des figures
 » de construction ; & dès lors ces fau-

tes cessent d'être des fautes. S'il est
 permis quelquefois d'en faire de réél-
 les, elles doivent être légères, &
 de plus, rachetées par des beautés
 saillantes. Enfin, nos meilleurs Ecri-
 vains ne se font-ils pas principale-
 ment admirer par la netteté des idées
 & des expressions ? leurs plus beaux
 morceaux ne sont-ils pas précisé-
 ment ceux où les règles de la langue
 sont observées avec la plus grande
 exactitude ? *Boileau* avoit donc rai-
 son de dire que »

Sans la langue en un mot l'Auteur le
 plus divin

Est toujours, quoiqu'il fasse, un méchant
 Ecrivain.

Pour faire connoître ce qui a rap-
 port à l'art d'écrire *pathétiquement* ;
 l'Auteur donne de justes notions du
 style sublime & des figures propres
 aux passions, de ce qu'on appelle
 proprement le *sublime* de l'éloquence.
 Il termine cette première partie de son
 Ouvrage, par des observations gé-
 nérales sur l'art d'écrire les lettres &c

sur le cérémonial qu'on y observe.

Dans la seconde partie M. *Domairon* traite des productions littéraires, en commençant par les Ouvrages en prose: les règles du discours oratoire en général, des discours sacrés, des discours du barreau, des discours académiques, des discours politiques, du genre historique, des ouvrages didactiques & du roman y sont exposées avec méthode, avec précision, avec exactitude & dans une juste étendue.

Le second volume est entièrement consacré à la poésie & à ses différens genres. Après avoir tracé les règles de la versification françoise, l'Auteur développe celles des pièces de vers comprises sous le titre de *Poésies fugitives*, des petits poèmes & des grands poèmes. Cette poétique m'a paru aussi complete qu'elle puisse l'être; rien d'essentiel n'y est passé sous silence. En expliquant les principes, en discutant les règles, M. *Domairon* a eu le soin de présenter à ses élèves le Parnasse françois. Mais ce n'est point ici une galerie qu'il leur fasse parcourir rapidement. C'est un vrai laboratoire où

il soumet au creuset de la critique, tout ce que nos grands maîtres nous ont laissé de plus précieux, & où il sépare avec discernement le métal pur de l'alliage qui l'affoiblit. Par un autre procédé il décompose tout ce qui entre dans la formation des ouvrages de nos meilleurs poètes ; & l'on y lira avec beaucoup d'intérêt la conduite de quelques-unes de nos grandes pièces, telles qu'*Iphigénie en Aulide*, *l'Ecole des Maris* & *Alceste*, présentées comme modèles chacune dans son genre & parfaitement analysées. Vous ne pourrez qu'applaudir ici, Monsieur, aux sages conseils que donne M. *Domairon* aux jeunes Poètes qui courent la carrière de la tragédie lyrique. « On » ne sauroit trop, dit-il, exhorter nos » Poètes, non seulement à traiter des » sujets réels & à présenter des carac- » tères historiques, en suivant les rè- » gles propres à ce théâtre, mais en- » core à substituer à la peinture d'un » amour tendre & purement volup- » tueux celle d'un amour tragique & » funeste, ou à embrasser des passions » nobles & vraiment dramatiques.

« Quelle abondante moisson ne peu-
 « vent-ils pas faire dans l'histoire de
 « toutes les nations ? l'amour de la
 « gloire, de la patrie, de la liberté,
 « les suites malheureuses des passions
 « défordonnées, les actions propre-
 « ment héroïques, les sentimens éle-
 « vés ne peuvent-ils pas faire bril-
 « ler le génie du Poète & du Musi-
 « cien, & leur fournir les plus grands
 « moyens de nous attacher, de nous
 « intéresser & même de nous instruire ?
 « Il faut convenir que cette nouvelle
 « route est frayée depuis quelques
 « années. Jeunes Poètes, c'est à vous
 « d'y entrer avec courage, & de la
 « suivre sans vous lasser. Un chan-
 « gement utile pour les mœurs com-
 « mence à s'opérer sur notre scène
 « lyrique : ambitionnez la gloire d'a-
 « chever entièrement la révolution.
 « Les applaudissemens des Censeurs
 « éclairés & des honnêtes gens cou-
 « ronneront vos efforts heureux, &
 « ne tarderont pas à vous concilier
 « les suffrages de la multitude. »

M. Domairon a cité des exemples,
 même en assez grand nombre ; on

fait, comme il le dit lui-même, que les jeunes gens en sont avides : ils les dévorent quand ils sont bien choisis. D'ailleurs les bons exemples offrent tantôt de belles idées qui ne peuvent qu'enrichir l'esprit, tantôt de grands sentimens propres à former le cœur, & contribuent toujours infiniment à épurer le goût. L'Auteur a également jugé qu'il étoit essentiel de faire connoître les meilleurs modèles en tous les genres ; & dans cette vue, il a terminé chaque article par une notice plus ou moins longue des plus célèbres Ecrivains, soit anciens, soit modernes.

Vous remarquerez particulièrement, Monsieur, que ces exemples sont toujours bien choisis, & ces notices toujours exactes. Par-tout vous reconnoîtrez l'homme-de-lettres qui pense & qui juge sainement, l'Ecrivain nourri des bons principes, & qui fait les présenter sous le jour le plus lumineux & le plus favorable pour ceux à qui il donne ses leçons : ses raisonnemens solides, justes & vrais sont toujours faciles à saisir, parce qu'ils

sont mis à la portée des esprits ordinaires. Jamais l'Auteur n'oublie qu'il écrit pour les jeunes gens & pour les personnes qui n'ont point fait une étude suivie des principes des belles lettres. Je ne crois pouvoir mieux finir, Monsieur, qu'en vous faisant connoître le grand respect que montre par-tout M. *Domairon* pour les mœurs de ses Elèves. En sage instituteur, il les prévient sur les dangers de la poésie, après leur en avoir présenté les charmes & tracé les règles. « Le » Poète, dit-il, peut sans doute se » borner aux choix d'un sujet propre » seulement à plaire : mais celui qui » veut enlever tous les suffrages, » doit en choisir un où l'utile soit » joint à l'agréable. C'est là le plus » noble & le plus digne usage qu'il » puisse faire d'un art si brillant, si » précieux & si beau. Malheur au » Poète qui le dégrade, en s'avalissant » lui-même par des personnalités » odieuses, & en distillant le fiel de » la haine ou de la vengeance ! Mais » sur-tout malheur à celui qui s'efforce dans ses vers d'élever des

» autels au libertinage ou à l'impiété !
 » Mauvais citoyen , ennemi de ses
 » semblables , violateur des loix di-
 » vines & humaines , il s'expose aux
 » remords les plus dévorans , &
 » loin de parvenir à la gloire , il im-
 » prime sur son nom une tache éter-
 » nelle. Non , jamais l'éclat , les ri-
 » chesses , la supériorité même du gé-
 » nie ne mériteront , au Poète impie,
 » ou licencieux , le titre de grand
 » homme. Que dis-je : il sera l'op-
 » probre de son siècle ; & sa mémoire
 » sera en exécration à tous les siècles
 » à venir «.

En voilà assez pour vous prouver
 combien cet ouvrage mérite d'être
 mis entre les mains de ceux qui dé-
 sirent acquérir le goût des Belles-
 Lettres , & même de devenir un livre
 classique..

Je suis , &c.



LETTRE au Rédacteur de l'Année
Littéraire sur une Machine relative
aux sections coniques.

Riom, 26 Mai 1789.

JE me fais un devoir, Monsieur, de vous communiquer la description d'une machine qui sera probablement utile à plusieurs jeunes Mathématiciens; ceux qui veulent être initiés dans la connoissance des figures résultantes de diverses sections que l'on fait dans un *Cône solide* pourront avec avantage substituer à cette méthode un *Cône fluide*. Les dimensions que j'ai données à mon appareil sont arbitraires; on sera libre de les augmenter ou de les diminuer, suivant qu'on voudra obtenir des résultats plus ou ou moins sensibles.

J'ai fait exécuter au *Montel-de-Gela* *

* Belle verrerie située sur les confins de la haute & basse Auvergne. La Pro-

un cône de verre soufflé; il est droit, le diamètre de sa base a six pouces, son axe en a onze & quelques lignes : il y a au sommet de ce cône un orifice destiné à introduire des liqueurs dans cette machine.

Après avoir versé de l'eau colorée sur orseil dans ce cône jusqu'aux deux tiers, quelquefois jusqu'aux trois quarts &c. de sa capacité, j'ai donné à mon appareil différentes positions qui, dans un instant, ont fait observer la génération des cinq figures coniques, aussi longues que difficiles à trouver dans un cône solide avec le secours d'un plan coupant.

1°. Lorsqu'on rend la surface du liquide parallèle à la base du cône de verre, on obtient un *cercle*.

2°. En inclinant un peu le cône à l'horison, on voit naître une *ellipse* peu différente de la figure circulaire.

vince est redavable de cet établissement à M. Dauphin, issu de l'ancienne Maison des Dauphins. - d'Auvergne.

L'ellipse s'allonge à mesure que l'inclinaison augmente.

3°. Lorsqu'on dispose la surface du liquide, de manière qu'elle devienne parallèle au côté inférieur du cône, ou à une *parabole*.

4°. Si l'on rend la surface du liquide perpendiculaire ou oblique à la base, pourvu que cette superficie ne soit point parallèle au côté inférieur du cône, il en résultera une *hyperbole*.

5°. Enfin, Si l'aire de la liqueur prend son origine au sommet du cône & parvient, soit perpendiculairement, soit obliquement, jusques sur la base, on verra naître un *triangle*.

Rien n'est plus simple que ce procédé; je le crois nouveau, n'ayant rien lu d'analogue dans les ouvrages tant physiques que mathématiques, qui sont parvenus à ma connoissance. On voit, au premier coup d'œil, combien ce procédé est préférable à l'ancien qui est trop tâtonneux. Cette idée m'a été communiquée par un ami qui m'a engagé à la rendre publique par la voie de vos feuilles.

Toutes les notions qui sont marquées au coin de l'utilité méritent d'être recueillies & déposées dans les archives des connoissances humaines. On doit sans contredit ranger, dans la classe des choses utiles, les apperçus qui peuvent abrégér & simplifier les études des jeunes citoyens. Tout le monde convient que l'économie du temps est un gain considérable. Ces considérations m'ont déterminé à vous adresser cette lettre.

J'ai l'honneur d'être,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble & très-obéissant
 Serviteur , **LUDOVICO.**



GRAVURES.

Figures de l'Histoire Romaine accompagnées d'un précis historique au bas de chaque Estampe.

TROISIÈME LIVRAISON.

CETTE Collection intéressante se continue, Monsieur, avec le même succès & est reçue du public avec le même empressement. La fécondité du génie de M. Mirys nous rappelle, d'une manière aussi neuve que pittoresque, les principaux faits de l'Histoire Romaine ; & l'abrége, qu'on lit au bas, peut également suppléer à des volumes considérables pour les personnes qui n'ont pas le temps de s'instruire, & remettre sous les yeux des autres les traits les plus mémorables de ce peuple célèbre.

Voici les douze sujets contenus dans cette Livraison. Paix accordée

aux Latins ; Abolition des dettes du Peuple ; Création des Tribuns ; Siège & prise de Coriole ; *Coriolan* banni ; *Coriolan* chez les Volsques ; Députation des Dames Romaines auprès de *Veturie* ; *Coriolan* fléchi par sa mère ; Punition de *Cassius* ; Défaite de *Fabius* ; *Cincinnatus* élu Consul ; Loix des douze tables.

On peut toujours se faire inscrire pour cet ouvrage , que le Roi & la Famille Royale , ainsi que le Roi de Pologne & toute sa Cour ont honoré de leurs souscriptions , chez M. de *Mirys* , Secrétaire des Commandemens de S. A. S. Monseigneur le Duc de Montpensier , au Palais Royal , passage de Richelieu.

Je suis , &c.



Inscription pour la Pompe à Feu.

Du règne de Louis seizième du nom,
Dans un siècle en physique à jamais de
renom,

Ici, l'eau par la flamme extraite de la Seine
En flots précipités se répand dans Paris,
Vous, de cet élément qui jouissez sans
peine,

Peuples, c'est à Ferrier qu'en est dû
tout le prix.

Par M. COLLET, Chevalier de l'Ordre
du Roi & Censeur Royal.

*Sur le dévouement héroïque du Prince
Léopold de Brunswik.*

Ce Prince généreux dans le péril se jette,
Son cœur vole au secours de la calamité :
Ce n'est point, à sa mort, le deuil de
l'étiquette,

C'est le deuil de l'humanité.

Sur nos Rosières & sur nos Laïs modernes.

Ce siècle *bienfaisant* offre d'étranges choses
Au village, pour dot & pour seuls ornemens
L'indigente vertu * n'a que de simples roses ;
Le vice est , à Paris , couvert de diamans.

* On lui donne , à la vérité , une petite
somme & un grand repas.

DE SANCY.

P R O S P E C T U S.

*Œuvres complètes d'Homère, traduction
nouvelle dédiée au Roi ; avec des notes
historiques, géographiques & littéraires ;
par M. Gin , Conseiller au Grand
Conseil.*

CETTE nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée des imitations de Virgile & autres Poètes latins, de celles du

Tasse, de l'Arioste, de Milton & de nos plus célèbres Poètes françois, à laquelle on a joint la traduction à côté des morceaux latins, italiens & anglois, contiendra 8 volumes, grand in-8°. , papier superfine d'Annonay, & sera ornée de deux cartes géographiques dirigées par M. Mentelle, historiographe de Mgr. Comte d'Artois.

Elle est destinée à servir de base à l'édition in-4°. , ornée de 50 Estampes en taille-douce, à laquelle Sa Majesté a daigné souscrire.

Il en paroîtra un volume tous les trois mois, à compter du premier Novembre prochain 1785.

Prix, 12 livres chaque volume broché en carton.

Les volumes seront envoyés, francs de port, pour Paris aux personnes qui se feront inscrire chez M. Didot l'aîné, rue Pavée - Saint - André.

N. B. La souscription de l'édition in-4°. , avec 50 estampes sera irrévocablement fermée au premier Septembre prochain, & le nombre des exemplaires réduit à 300, dont 200 avec le texte grec, & 100 de la seule traduction françoise.

On trouvera à la même époque, chez Serviere, Libraire, rue S. Jean de Beauvais, le cahier des imitations des Poètes latins, italiens, anglois & françois, avec la traduction à côté, destiné à compléter l'édition in-12.

L'ANNÉE¹

LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Mémoires pour servir à l'histoire de M. de Voltaire ; dans lesquels on trouvera divers écrits de lui , peu connus , sur ses différends avec J.-B. Rousseau & d'autres gens de lettres : grand nombre d'anecdotes , & une notice critique de ses pièces de théâtre. 2 volumes in-12 d'environ 250 pag. chacun. A Amsterdam , & se trouve à Paris , chez Delalain le jeune , Libraire , rue S. Jacques , n°. 13 , & chez Belin , même rue.

CES Mémoires , Monsieur , sont l'ouvrage de trois littérateurs différens.

ANN. 1785. Tom. IV. G

Quoique connus en grande partie & susceptibles d'un plus grand développement, les faits qu'ils renferment ont cependant cet avantage qu'ils nous mettent à portée de juger sainement & avec équité du caractère & des qualités morales de *Voltaire*; & malgré que l'on sçache depuis long-temps à quoi s'en tenir sur le compte de cet Écrivain, leur réunion fournit des preuves qui ne sçauroient manquer de paroître incontestables.

On ne reprochera point aux Auteurs de ce recueil un enthousiasme trop marqué pour le Patriarche de la Philosophie. L'ensemble même des pièces qu'ils produisent & les réflexions dont ils les accompagnent montrent souvent de la droiture & de l'équité; &, lorsque, retenus par la crainte ou par je ne sçais quel respect, ils ne prononcent point avec assez de fermeté, on sent bien, par la nature des faits qu'ils citent, qu'ils sont assez persuadés que ces faits parleront pour eux-mêmes.

Pour moi qui n'ai jamais craint de dire hautement la vérité, je ne me

trouve point encore disposé à la sacri-
fier en ce moment à aucune considéra-
tion publique ou particulière, & je vais
faire voir quel a été cet homme quel'on
s'est efforcé de diviniser parmi nous.

Après une courte notice sur la
naissance & sur l'éducation du jeune
Arouet, sur ses liaisons avec la fameuse
Ninon-Lenclos qui n'étoit rien moins
qu'une beauté à l'âge de quatre-vingt
ans, dit *Voltaire*, peut-être parce que
tout le monde a dit le contraire, mais
une décrépite ridée qui n'avoit sur les
os qu'une peau jaune tirant sur le noir,
on voit le jeune Poète qui avoit conçu
un dégoût invincible pour tout ce
qui n'étoit pas belles-lettres, suivre
le Marquis de *Châteauneuf*, à la Haye,
en qualité de page. Son coup d'essai
dans ce pays étranger fut de vouloir
enlever une fille à sa mère. On le
chassa donc de la Hollande, comme
il l'a été depuis à peu près de tous
les pays où il a demeuré, & on le
renvoya à son père qui avoit obtenu
une lettre de cachet pour le faire en-
fermer; il étoit au moins déterminé
à faire embarquer son fils pour les

isles avec du pain & de l'eau. La conduite du jeune *Voltaire* ne pouvoit en effet qu'inspirer de vives alarmes à un père sensé, & il est à présumer qu'il prévoyoit déjà tous les scandales que son fils donneroit un jour à sa patrie.

La source des excès auxquels ce Poète violent & irascible s'est porté contre les hommes les plus respectables & contre toutes les choses saintes, étoit un orgueil & un amour propre indomptables. Tout éclat étranger l'importunoit, & ce n'étoit que l'encensoir à la main qu'on pouvoit aborder ce tyran littéraire. Delà, sa haine & ses fureurs contre tout écrivain qui a refusé de reconnoître son empire; delà, ces libelles atroces & calomnieux dont il a souillé la littérature; delà enfin, ces mensonges odieux qu'il a répandus, tantôt sous son nom, tantôt sous des noms étrangers pour déchirer ses ennemis, & qui n'ont fait qu'imprimer une tache ineffaçable à son nom.

Ces mémoires ne renferment pas toutes les querelles que *Voltaire* a eues

dans le cours de sa vie ; mais celles qu'ils présentent suffisent encore pour donner une idée de sa bonne foi & de sa modération. On y voit ses disputes avec le Grand *Roussseau*, l'abbé *Desfontaines*, *Maupertuis* & la *Baumelle*.

Il est vrai que *Roussseau* (J.-B.) donna d'abord des éloges à *Voltaire*, qu'il paroît avoir retractés dans la suite. Celui-ci sembloit se faire honneur de son amitié, il le consultoit sur ses ouvrages & l'avoit choisi pour son guide dans la carrière qu'il parcourroit. Est-il étonnant que *Roussseau* ait applaudi aux essais très-brillans par eux-mêmes d'un jeune homme qui annonçoit les plus grands talens ? Mais lorsqu'il le vit dans la suite abuser de ces mêmes talens pour corrompre les mœurs & prêcher l'irreligion, on ne doit pas être surpris que le mépris & l'indignation aient pris dans son cœur la place de l'estime & de l'amitié, & que son goût lui ait fait relever avec force, dans les ouvrages de *Voltaire*, les défauts sur lesquels il s'étoit contenté de lui donner jusqu'alors des conseils dictés par l'indulgence. Les

critiques de *Rousseau* n'étoient donc point en contradiction avec les éloges précédens. Il ne fit que changer de forme dans sa conduite. Il publioit d'abord les louanges en réservant les critiques pour le secret de l'intimité; il publia ensuite les critiques, sans démentir précisément ses premières louanges, qui n'avoient après tout d'autre but que d'encourager le mérite naissant du jeune Poëte.

Mais quel fut le principe de la division de ces deux hommes célèbres? Les Auteurs, indécis entre les raisons des deux partis, laissent à douter si elle ne vint point de la part de *Rousseau* que l'on accuse d'avoir été jaloux du succès de la tragédie de *Marianne*? Jamais motif ne fut moins fondé. Quoi, *Rousseau* qui avoit applaudi jusqu'ici aux succès de *Voltaire*, qui avoit célébré lui-même sa tragédie d'*Œdipe*, son poëme de la ligue, &c. auroit été tout-à-coup saisi du démon de l'envie, à l'instant de la représentation d'une pièce qui n'étoit nullement faite pour le rendre jaloux. Tout ce qu'on pourroit croire, c'est

qu'en homme de goût & de bon sens il l'ait jugée mauvaise, comme il n'est personne qui n'en convienne, & qu'il en ait dit son avis à *Voltaire*, qui ne pardonnoit jamais ces marques de zèle & d'amitié.

Mais la vérité est que *Rousseau*, à qui ce Poète impie lut un jour son épître infâme à *Uranie*, lui en témoigna son indignation & lui donna, à ce sujet, d'excellents avis. Dès ce moment *Voltaire* lui jura une haine éternelle, & c'est le seul serment auquel il ait été fidèle. Le grand Poète, son Maître, son ami, se métamorphosa aussi - tôt à ses yeux en un nommé *Rousseau*, en un vil *Rufus*, en fils de cordonnier, & il épuisa pour lui ce répertoire d'injures dont il a toujours fait depuis un si heureux usage à l'égard de tous ceux qui l'ont le plus légèrement blessé.

Les Auteurs des *Mémoires* citent deux lettres, une de *Rousseau* & l'autre de *Voltaire*, comme deux pièces importantes dans ce fameux procès qu'ils n'osent pas juger. Mais quand il ne le seroit pas depuis long-temps

par le public éclairé & impartial, il suffit de jeter les yeux sur ces deux écrits pour voir de quel côté est le tort ou la raison. La lettre de *Rousseau* est écrite avec ce ton de candeur & de bon sens qui annonce l'honnête homme ; & celle de *Voltaire*, pleine de sarcasmes & de vils reproches, montre assez qu'il a cherché à mettre la plaisanterie à la place des raisons.

Rousseau remonte à l'origine de sa liaison avec *Voltaire*, qui commença au Collège de *Louis-le-Grand*, à une distribution de prix, où celui-ci avoit eu les plus brillans succès. Depuis ce moment *Voltaire* eut avec *Rousseau*, qui ne l'avoit jamais recherché, une correspondance littéraire très-suivie, & il avoit même fait plusieurs voyages pour jouir de son entretien. *Rousseau* n'avoit pas toujours eu lieu d'en être satisfait. On en peut juger par ce trait.

» Je ne puis m'empêcher de raconter
 » ici de quelle manière je fus informé de
 » son arrivée (à Bruxelles). M. le Cr.
 » de *Lannoi*, que je trouvai à midi chez
 » M. le Marquis de *Prié*, me demanda
 » ce que c'étoit qu'un jeune homme

23 qu'il venoit de voir à l'église des
 23 Sablons , & qui avoit tellement
 23 scandalisé tout le monde par ses in-
 23 décences durant le service , que le
 23 peuple avoit été sur le point de le
 23 mettre dehors ? J'appris le moment
 23 d'après , par un compliment de V. ,
 23 que c'étoit lui-même qui étoit ar-
 23 rivé dans la ville à minuit , & qui
 23 avoit commencé à y signaler son
 23 entrée par ce beau début. Je l'allai
 23 voir l'après-dînée , & dès le lende-
 23 main je ne manquai pas de le pro-
 23 duire chez M. le Marquis de *Prie*,
 23 qui gouvernoit alors , chez Madame
 23 la Princesse de *la Tour* , & dans les
 23 autres maisons où j'étois reçu , &
 23 où , à ma grande confusion , il ne
 23 débuta pas mieux qu'il n'avoit fait
 23 dans l'église des Sablons. Son sé-
 23 jour fut d'environ trois semaines ,
 23 pendant lesquelles j'eus à souffrir ,
 23 pour l'expiation de mes péchés ,
 23 tout ce que l'importunité , l'extra-
 23 vagance , les mauvaises disputes
 23 d'un étourdi fieffé peuvent causer de
 23 supplice à un homme posé & retenu.
 On doit juger qu'après de pareilles

scènes, *Rouffseau* ne devoit pas être fort charmé de paroître intimement lié avec un homme de ce caractère. Mais voici ce qui mit le comble à ses mécontentemens. » Il (*Voltaire*) » fit, avec Madame de *Rapelmonde*, » le voyage de Hollande, d'où on me » manda, peu de temps après son départ, une infâme tracasserie de sa façon, qui avoit pensé mettre les » armes à la main à M. *Basnage* & » à M. le Clerc, & qui alloit produire un fâcheux éclat entre ces » deux sçavans, si un évènement venu » à propos, n'avoit fait bientôt retomber leur indignation sur l'Auteur de l'imposture.

» Ce procédé beaucoup plus sérieux que ses autres impertinences » m'avoit mal disposé à le bien recevoir à son retour ; je crus pourtant » devoir me contraindre pour le peu de temps qu'il avoit à rester à Bruxelles, & tout alloit encore assez bien entre nous lorsqu'un jour, » m'ayant invité à le mener à une » promenade hors de la ville, il s'avisait de me reciter une pièce en vers

» de la façon , portant le titre d'*E-*
 » *pitre à Julie* , (il l'a changé depuis
 » en celui d'*Urazie*) si remplie d'hor-
 » reurs contre tout ce que nous avons
 » de plus saint dans la religion , & con-
 » tre la personne même de *Jesus-Christ* ,
 » qui étoit qualifié par -tout d'une
 » épithète dont je ne puis me sou-
 » venir sans frémir ; enfin , si marquée
 » au coin de l'impiété la plus noire ,
 » que je croirois manquer à la reli-
 » gion & au public même , si je m'é-
 » tendois davantage sur un ouvrage
 » si affreux , que j'interrompis enfin
 » en prenant tout-à-coup mon sérieux
 » & lui disant que je ne comprenois
 » pas comment il pouvoit s'adresser
 » à moi pour une confiance si dé-
 » testable ..

Tout autre que *Voltaire* auroit pu
 être embarrassé de répondre à de pa-
 reilles inculpations. Mais à l'aide du
 mensonge & de quelques arlequinades
 de la façon ordinaire , il s'en tire à
 merveille. Je ne sçais comment les
 Auteurs des Mémoires ont pu dire
 que *Voltaire* avoit montré dans sa
 lettre qu'il étoit aussi supérieur en ce

genre à *Rousseau*, que *Rousseau* l'est à *Voltaire* dans le genre de l'ode. Cette réflexion peut être généralement vraie, mais elle ne me paroît pas juste en ce moment ; il me semble que le véritable esprit consiste à mettre la raison de son côté, & que si *Rousseau* ne court point ici après l'esprit, comme l'a fait *Voltaire*, c'est que c'étoit dans cette cause la seule ressource de l'un & que l'autre n'en avoit pas besoin. *Rousseau* expose simplement les faits, parce que c'est d'après eux qu'on peut juger. *Voltaire* qui n'avoit rien à répondre de raisonnable, supplée à ce défaut par des épigrammes plus ou moins grossières. Est-ce une chose fort spirituelle, par exemple, que ce qu'il dit au sujet de la manière dont *Rousseau* le vit aux Jésuites. *Il me fit cette visite, parce que son père avoit chauffé le mien pendant 20 ans.* Trouverez-vous encore beaucoup d'esprit dans l'article suivant ? *Rousseau* peut dire, tant qu'il lui plaira, que j'allai à la suite de cette dame. (Madame de Rupelmonde.) Un domestique emploie volontiers les termes de son état, chacun parle son langage. Et pour se disculper de son Epître à *Uranie*, il

accuse *Rousseau* d'avoir fait la *Moyfiade*, calomnie atroce qui tombe d'elle-même. Il lui reproche de lui avoir fait l'aumône, d'avoir pour valet-de-chambre un de ses proches parens, d'avoir reçu des coups de bâton, & prodigue mille autres grossièretés de ce genre. Nous devons dire, à la gloire des Auteurs de ces Mémoires, qu'ils sont bien loin d'approuver ce tissu d'injures. Ils s'élèvent même fortement contre ce reproche d'aumône dont ils démontrent la fausseté. L'anecdote suivante, qu'ils ont pris soin de recueillir, est encore une preuve de leur équité. *Voltaire* répétoit souvent en conversation que *Rousseau* étoit de la plus basse naissance. Etoit-il d'une naissance si commune, lui dit un jour M. ** ? — Quoi ? Vous ne sçavez pas qui étoit son père ? Non, en vérité ; je le croyois fils de *Pindare* ou d'*Horace*. Magnifique réponse qui dût confondre l'homme assez bas pour se venger par des moyens aussi honteux.

Je ne parlerai point ici de la querelle de *Voltaire* avec l'abbé *Desfontaines*, qui se trouve dans beaucoup d'autres recueils. Je remarquerai seu-

lement qu'on auroit tort de juger de ce dernier par le portrait qu'en a fait son ennemi & par le ton dédaigneux qu'il prend à son égard. » Ces deux » Ecrivains , disent les Auteurs des » Mémoires, avoient été d'abord fort » unis. . . . Une réflexion critique , » mais honnête , sur la tragédie de » la mort de *Cesar* , & un léger badinage sur le temple du goût furent » érigés , par M. de V. , en traits » horribles de noirceur & d'ingratitude « . Dès - lors *Voltaire* ne cessa de le décrier & de le déchirer horriblement. Comme bien des gens sont portés à croire , d'après une lettre infâme que fit courir *Voltaire* , que cet Abbé s'étoit rendu coupable d'un crime affreux qui l'avoit fait enfermer à B. , il est bon de les détromper en exposant la vérité des faits. » Il est » vrai que l'Abbé *Desfontaines* fut » enfermé à B. en 1725 : il travailloit » alors au *Journal des Sçavans* ; mais » tous les gens de lettres instruits » n'ignorent pas que c'est un tour qui » lui fut joué par des ennemis acharnés à le perdre. M. de V. démontra

» la fausseté & l'absurdité de l'accu-
 » sation dans un petit mémoire dressé
 » par lui-même. Il le fit à la sollici-
 » tation de M. le Président de Ber-
 » niere, parent de l'abbé *Desfontaines*.
 » Après quinze jours d'une disgrâce
 » si humiliante, l'abbé *Desfontaines*
 » fut rendu à la société & à ses oc-
 » cupations littéraires. Le Magistrat
 » de la police, affligé d'avoir été,
 » sans le sçavoir, l'instrument d'une
 » basse vengeance, le justifia lui-même
 » non seulement aux yeux de sa fa-
 » mille, mais encore par une lettre
 » qu'il écrivit à M. l'Abbé *Bignon*,
 » qui étoit alors à la tête du *Journal*
 » des *Sçavans* ».

Si dans la suite *Voltaire* & l'abbé
Desfontaines ont été ennemis, on ne
 peut attribuer cette rupture qu'au
 caractère altier & impérieux du poète
 avec qui il étoit impossible de vivre,
 à moins de ramper sans cesse à ses
 pieds. C'est ainsi qu'il s'est brouillé
 avec *Maupertuis* & la *Beaumelle*, qui,
 en rendant justice à ses talens, avoient
 eu le courage de ne pas toujours
 être de son avis. Si les Philosophes

de nos jours ont obtenu , je ne dis pas son estime , mais quelques éloges qu'il prodiguoit avec autant d'indifférence que les calomnies , c'est qu'ils l'ont toujours flaté & qu'ils ne le voyoient jamais.

En général notre siècle n'a pas produit un seul homme d'un mérite distingué qu'il n'ait cherché à l'humilier. Ne pouvant atteindre à la haute éloquence de *Jean-Jacques* , au style brillant de *M. de Buffon* , ni à la profondeur de *Montesquieu* , il a plâtré leurs ouvrages , ridiculisé leur style ; on l'a vu même très-souvent dire beaucoup de mal , après leur mort , de plusieurs écrivains qu'il avoit loués pendant leur vie. De ce nombre furent *Helvetius* , *Dom Calmet*. Il avoit mis le premier au-dessus de *Boileau* , & lui avoit dit quelquefois : *vous faites si bien mon métier , que je n'ose plus m'en mêler après vous*. Personne ensuite n'a plus mal traité le livre de l'esprit , qui après tout le méritoit bien. » *D.*
 » *Calmet* avoit reçu *Voltaire* dans son
 » Abbaye , en ami , en frère. Le Poète
 » sensible l'avoit accablé de compli-

» mens. C'étoit un homme illustre, un
 » sçavant profond. Ce fut après sa
 » mort un homme à délire, un pauvre
 » homme, un homme sans jugement «.
 N'étoit-ce pas le peindre d'un seul
 trait, que de faire servir sa figure de
 girouette ?

Peut-on s'être montré plus ingrat
 qu'il ne l'a fait à l'égard de ce pau-
 vre *Thiriot*, son plus ardent & son
 plus infatigable prôneur, & qui lui
 avoit rendu les services les plus es-
 sentiels ? Quand *Voltaire* lui écrivoit,
 il ne l'appelloit que *son cher & ancien*
ami. Cependant à peine ce cher ami
 eût-il fermé les yeux, qu'il le traita
 avec mépris dans une lettre au Roi
 de Prusse : il l'appelle *Historiographe*
des casés. » Il sçavoit, dit-il, par
 » cœur le peu de bons vers & le
 » grand nombre de mauvais qu'on
 » faisoit à Paris. C'étoit un homme bien
 » nécessaire à l'état « ! *Voltaire* au reste
 le ménageoit plutôt qu'il ne l'aimoit
 véritablement, depuis qu'il lui avoit
 refusé d'attester que l'Abbé *Desfon-*
taines avoit fait des libelles contre
 lui, parce que cela n'étoit pas vrai.

L'honnête homme que le chef de nos philosophes !

Il est d'autres écrivains contre lesquels il s'est déchaîné avec fureur, & que cependant il estimoit intérieurement. Tel fut l'ancien Auteur de ce Journal, M. *Freron*. Il ne pouvoit s'empêcher d'avouer qu'il avoit beaucoup de goût, & il l'indiqua à un Seigneur de Turin, comme l'homme de Paris qui pouvoit lui donner la plus juste idée des écrits qui paroissent en France. Il avoit même cherché à se concilier son suffrage : & il avoit écrit plusieurs lettres à M. *Morand*, le célèbre chirurgien, leur ami commun, pour tâcher d'adoucir sa critique. On doit juger que si M. *Freron* s'étoit laissé séduire, *Voltaire* l'eût décoré des titres les plus flatteurs, & qu'il eût retracté de grand cœur les injures grossières que sa rage lui faisoit vomir contre ce critique si ingénieux. Ce n'est point, comme le disent les Auteurs des *Mémoires*, parce qu'il étoit prévenu par l'abbé *Desfontaines*, que M. *Freron* ne vou-

lut jamais entendre à aucun accommodement ; c'est parce que l'honneur ne lui permettoit pas d'applaudir aux productions impures dont *Voltaire* souilla sa vieillesse, & que son goût épuré se révoltoit contre la foiblesse des derniers ouvrages du vieux métromane.

» Les jugemens que *Voltaire* portoit.
 » intérieurement de plusieurs écrivains.
 » qu'il encensoit, étoient à peu près.
 » les mêmes que ceux que *Freron* affi-
 » choit hautement dans ses écrits :
 » cela, disent les Auteurs des Mé-
 » moires, auroit dû les réunir ; mais
 » beaucoup d'autres choses les divi-
 » soient. Ils auroient dû marquer
 plus positivement la cause de cette
 division : l'un respectoit les loix & la
 religion, l'autre vouloit tout anéantir.
 Ce ne sont donc point des circonstances
 particulières qui les ont entraînés dans
 des partis différens, mais des sentimens
 tout opposés sur les objets les plus
 respectables.

Il n'est pas surprenant que cet homme, cajolé sur la fin de ses jours.

par une foule de Poètes & de mauvais écrivains qu'il honoroit de ses éloges & en même-temps du plus souverain mépris, entrât en fureur au nom d'un auteur dont il eût désiré captiver le suffrage, parce qu'il ne pouvoit lui refuser son estime. » Un ami » qui étoit allé le voir à Fernei, lui » dit un jour à la suite d'une conversation sur l'Auteur de l'*Année Littéraire* : vous ne voudriez donc pas le recevoir, s'il venoit chez vous. — » Que me dites-vous là, répondit Voltaire ? Je le ferois chasser. — Mais » enfin, repartit l'ami, s'il vous rendoit » visite, ne seroit-ce pas un hommage » qu'il rendroit à votre génie ? — Eh » bien ! s'il y venoit, répondit Voltaire, » après un moment de réflexion, je » lui ferois donner le meilleur lit du » Château.

On relève ici ce qu'il a fait pour les Calas, les Sirven. Reste à sçavoir s'il n'entroit pas dans ses démarches plus de faste philosophique, plus de haine contre la religion & les parlemens, que de véritable amour d'hu-

manité. Mais laissons lui le mérite de ces actions ; sans elles tout son cœur ne seroit qu'un ulcère.

C'étoit une idée bien bisarre que celle qu'il eût toujours d'être le fondateur d'une religion. Mais, remarquent fort bien nos Auteurs, il ne fit que détruire, & n'édifia jamais. Il a cependant la gloire d'avoir créé ces beaux mots de *bienfaisance*, *humanité*, *tolérance*, si souvent répétés par les prosélites, & si rarement mis en pratique. Ces apôtres de la tolérance furent toujours les plus intolérans de tous les hommes, & en cela ils ne firent qu'imiter très-fidèlement leur respectacle Patriarche. Le trait suivant, qui ressemble à tant d'autres du même personnage, pourra nous faire apprécier jusqu'à quel point *Voltaire* pouffoit l'amour de la vengeance, & comment il eût traité ceux qu'il regardoit comme ses ennemis, s'il eût eu leur sort entre ses mains.

Lorsque ce poète fut reçu de l'Académie, il courut dans Paris deux pièces contre lui, l'une sous le titre

de *Discours prononcé à la porte de l'Académie, par M. le Directeur, à M. de V.*; & l'autre sous celui de *Triomphe pélique. Voltaire*, furieux, surprend, auprès de M. le Lieutenant de Police, un ordre pour s'assurer de l'Auteur de ces deux pièces & de ceux qui contribuoient à leur débit. Il étoit impossible de prévoir l'usage qu'il en feroit. Muni de cet ordre, il ne songe plus qu'à trouver une victime qu'il puisse immoler à son ressentiment: ayant appris que *Travenol* fils, violon de l'Opéra, facilitoit le débit des deux pièces en question, il se décida tout de suite à s'assurer de la personne de ce musicien. » Il charge de ce » soin un exempt de police, auquel » il remet l'ordre dont il est pourvu. » La maison de *Travenol* père est aussi- » tôt assiégée d'une foule d'archers. » On cherche inutilement à se saisir » de son fils: il étoit absent. C'est » alors que dans le désespoir de l'inu- » tilité de cette perquisition, on » prend le parti de faire supporter » au père la peine du fils. Ni l'âge

» de *Travenol*, ni ses infirmités , ni
 » même son innocence ne peuvent le
 » défendre contre les fatellites qui
 » étoient les ministres du ressentiment
 » de M. de V. «.

» En vain réclame-t-il les droits
 » de l'humanité ; envain s'efforce-t-il
 » de représenter , d'une voix mou-
 » rante , que les délits doivent être
 » personnels. . . On ne l'écoute point.
 » Insensible à ses larmes , la troupe
 » qui l'entourne le traîne impitoya-
 » blement hors de chez lui ; & ce
 » vieillard , sans autre défense que celle
 » d'une vertu toujours irréprochable ,
 » a la douleur de se voir conduire
 » en criminel , à travers une vile po-
 » pulace toujours avide de ces sortes
 » de spectacles , à la prison du Fort-
 » l'Evêque , où il fut mis au secret.

M. le Lieutenant de Police , instruit
 de l'abus horrible qui avoit été fait
 de l'ordre surpris à sa religion , rend
 aussi-tôt sa liberté au malheureux *Tra-*
venol. » Un attentat aussi inoui , com-
 » mis en la personne d'un citoyen ,
 » sous les yeux même de la justice ,

» exposoit sans doute M. de V. aux
 » suites d'une réparation qui devoit
 » être proportionnée à l'injure. . . .
 » Mais d'autres objets bien plus im-
 » portans occupoient alors *Travenol*.
 » Informé , au sortir de sa prison ,
 » que son fils , accusé par M. de V.
 » d'avoir facilité le débit des deux
 » écrits dont on recherchoit les au-
 » teurs , essuyoit tout le feu de ses
 » poursuites , il se détermina à faire
 » le sacrifice de son ressentiment par-
 » ticulier , au bonheur de dérober son
 » fils aux coups de leur ennemi com-
 » mun. Il se traîna aussi-tôt chez M.
 » de V. , embrasse les genoux de cet
 » homme dont il étoit en droit d'ex-
 » xiger une réparation , & lui demande
 » la grace d'un fils , dont tout le
 » crime ne consistoit que dans le
 » malheur involontaire de lui avoir
 » déplu «.

» M. de V. , attendri , l'embrassa ,
 » mêla ses larmes avec les siennes ,
 » le rassura sur le sort de son fils ,
 » & ne le congédia enfin qu'après
 » s'être engagé de lui servir , aussi
 » bien

» bien qu'à ce fils , de protecteur &
» d'appui «.

» Après des assurances aussi posi-
» tives , *Travenol* auroit cru violer la
» loi des engagemens , de poursuivre
» contre M. de V. la réparation de
» l'outrage qu'il lui avoit fait. . . .
» Cependant M. de V. , au mépris
» d'un traité que la probité rendoit
» sacré , continue ses poursuites avec
» plus de chaleur contre *Travenol* fils.
» Dès-lors *Travenol* père se regarde
» à son tour comme dégagé de l'ob-
» servation d'un engagement qui ne
» devoit subsister qu'autant qu'il se-
» roit religieusement exécuté de part
» & d'autre. Remis dans tous ses
» droits par les nouveaux actes d'hos-
» tilité de M. de V. , il crut ne de-
» voir pas négliger plus long-temps
» d'en faire usage. . . . M. de V. , fut
» condamné par Arrêt à lui payer ,
» non six mille livres comme il de-
» mandoit , mais 500 livres de dom-
» mages & intérêts ; foible punition
» pour tant de noirceur & de fausseté.

Les Auteurs ont recueilli plusieurs
faillies ou prétendus bons mots de

Voltaire, dont beaucoup ne méritoient pas cet honneur. Aussi ne les donnent-ils que pour ce qu'ils valent. Ce sont souvent de fades complimens qui ne peuvent que jeter du ridicule sur leurs Auteurs. Trouvez-vous bien admirable cette réponse à une jeune demoiselle qui, étant assise, prioit *Voltaire* de ne pas rester debout? *Je suis le parterre, & je vois une jolie pièce.* On n'a pas oublié les deux mauvais vers que nous avons déjà cités.

Fier & bisarre anglois qui des mêmes
couteaux

Coupez la tête aux Rois & la queue aux
chevaux.

Il avoit d'ailleurs le défaut de tous ceux qui courent après l'esprit, c'étoit de se répéter souvent & d'emprunter quelquefois l'esprit des autres. Une de ses meilleures réparties est celle-ci. On lui montra un jour une estampe intitulée *le Déjeuné de Fernei*. M. . . y est représenté devant une table à thé, avec tout son em-

bônpoint, & *Voltaire* est dans son lit, maigre comme un squelette. En jettant les yeux sur cette caricature, il s'écria : *c'est le lazare au dîner du mauvais riche.*

Nous ne suivrons point les Auteurs dans le compte qu'ils rendent du dernier voyage de *Voltaire* à Paris, & des démarches que fit auprès de lui M. l'Abbé *Gauthier*. Toutes ces circonstances sont connues du public. On voit cependant par l'exposé des faits qu'il étoit assez disposé à se soumettre à l'église, & à retracter, par un écrit authentique, ses productions impies & licentieuses ; mais MM. d'A** & M**, que M. l'Abbé *Gauthier* rencontra un jour en allant voir le moribond, détruisirent les heureux effets que ce pieux Ecclésiastique avoit produits sur son esprit. Depuis ce moment tout accès lui fut fermé auprès du vieillard agonisant, qui mourut comme il avoit vécu. Ce fut un triomphe pour le parti qui avoit tremblé de la foiblesse de son Patriarche.

Il est assez singulier que ces mêmes hommes aient ensuite déclamé contre le refus que l'on fit de lui rendre les honneurs funèbres, & qu'ils aient sollicité les prières de l'église pour un homme qui s'en étoit toujours moqué. Il doit paroître plus surprenant encore que l'Académie en corps, où l'on ne peut être reçu qu'après avoir fait preuve de catholicité ait renoncé, par une délibération solennelle, au service qu'elle faisoit célébrer pour ses membres morts.

La notice critique des pièces de théâtre de *Voltaire* paroîtra sans doute beaucoup trop indulgente; on seroit tenté de croire, d'après le jugement des Auteurs, que ce poëte est le premier de nos tragiques. Ce n'est pas là l'idée qu'en ont les personnes de goût & les véritables connoisseurs.

Quant au caractère moral de cet homme célèbre, il est généralement bien saisi. On le voit tourmenté plutôt qu'animé du desir de la gloire, dévoré du démon de l'envie, faisant le bien par vanité, le mal par incli-

nation , vindicatif à l'excès , égoïste outré , digne chef enfin de la malheureuse secte dont il fut le père & le fondateur Mais ce qui devoit être une excellente leçon pour tous les ambitieux , c'est que cet écrivain , si adoré , tant encensé , a été toute sa vie le plus malheureux des hommes , & qu'il n'a jamais goûté un pur instant de plaisir , même au milieu de ses plus brillans succès. Il eût voulu qu'on fût sans cesse occupé de sa gloire , & il ne pardonnoit pas là-dessus la moindre distraction à ses plus ardens prosélites. » Après la représentation d'*Alzire*, Madame du Châtelet le voyant triste dans la meilleure compagnie qui lui demandoit ce qu'il pouvoit avoir , dit : l'excitation d'un fameux voleur fait diversion à l'attention du public. On ne parle plus à M. de Voltaire de sa belle Tragédie. Cela l'ennuie. Il en veut au roué ». Ce dernier mot est plein de sel & de bon sens , & peint à merveille l'insatiable avidité que cet homme avoit de la louange.

A son dernier voyage , » un jeune
 » Peintre qui avoit séjourné quelque
 » temps à Fernei , lui étant venu an-
 » noncer le premier le succès d'*Irène* ,
 » *Voltaire* , qui étoit dans son lit ,
 » l'entraîne entre ses bras , se roule
 » avec lui , criant avec tous les ac-
 » cens d'un amour propre pleinement
 » satisfait : *j'ai donc eu le bonheur de*
 » *plaire au public dans ma vieillesse* ,
 » *comme je lui ai plu dans mes jeunes*
 » *ans* ». C'est ainsi que son amour
 propre l'a aveuglé jusques sur le bord
 du tombeau. Cette passion jointe aux
 remords de toutes ses impiétés , a
 rempli sa vie de fiel & d'amertume ,
 & son cœur , ouvert aux impressions
 les plus funestes , a été à lui-même
 son plus cruel bourreau.

Quoique les Auteurs de ce recueil
 aient mis souvent beaucoup de mol-
 lesse dans leurs jugemens , on doit
 leur sçavoir gré de ne s'être point
 laissé subjugué , comme tant d'autres ,
 par les préjugés & les opinions vul-
 gaires ; & d'avoir sçu distinguer dans
Voltaire l'homme de l'Auteur. S'ils

ont une idée peut-être trop avantageuse de l'un, ils en ont généralement une assez juste de l'autre. Tout ce que renferme cet ouvrage n'étant point de la même main, il n'est pas surprenant qu'il s'y trouve plusieurs contradictions; les Auteurs s'en excusent eux-mêmes. Mais il y avoit, je pense, quelque chose de mieux à faire, c'étoit de s'arranger de manière à les éviter.

Je suis, &c.



L E T T R E V I I I .

Lettres sur l'Egypte , où l'on offre le parallèle des mœurs anciennes & modernes de ses habitans ; où l'on décrit l'état , le commerce , l'agriculture , le gouvernement du pays & la descente de S. Louis à Damiette ; tirées de Joinville & des auteurs arabes , avec des cartes géographiques , par M. Savary. A Paris , chez Onfroï , Libraire , quai des Augustins ; & au n^o. 11 , rue des Maçons , près la Sorbonne. On trouve aux mêmes adresses la vie de Mahomet & la Traduction du Coran. , du même auteur. 1785. Avec approbation & privilège du Roi.

JE ne puis mieux commencer cette lettre, Monsieur, qu'en rapportant le début même de l'Auteur.

» Mon silence, Monsieur, excite

» vos plaintes. Vous reclamez vos
 » promesses. Où sont, dites - vous ,
 » les portraits des mœurs orientales que
 » j'attendois de votre goût pour l'ob-
 » servation ? Quoi ? Depuis trois ans
 » vous parcourez l'Egypte , & vous ne
 » m'avez pas écrit un mot d'un pays
 » célèbre entre tous les pays de la terre ?
 » Tels sont vos reproches. Rap-
 » pellez - vous les conseils que vous
 » me donnâtes en quittant Paris ; vous
 » y trouverez ma justification. Jeune
 » homme , vous allez dans une terre
 » étrangère ; vous verrez des hommes
 » nouveaux. Observez , &c. Conservez ,
 » &c. &c. «.

» Tels furent les préceptes que me
 » dicta votre sagesse ; votre railon me
 » les fit croire ; votre amitié me les
 » rendit chers , & ils sont restés gra-
 » vés dans ma mémoire. Trois années
 » de voyages , de peines & de tra-
 » vaux ont été consacrés au desir de
 » les mettre en pratique. En vous
 » écrivant , plutôt , je vous aurois
 » moins obéi «.

Jamais début ne promit davan-
 tage avec autant de modestie. Jamais

Auteur ne tint mieux sa promesse.

Après un aperçu général sur l'Égypte, bornée au nord par la Méditerranée; au midi par la Nubie, dont une chaîne de montagnes la sépare; à l'Orient par la mer rouge & l'Isthme de Suès; & au couchant par les déserts de la Lybie; longue d'environ 225 lieues, large de 68; il la divise en haute & basse: celle-ci est l'objet de ce premier volume.

Alexandrie est la première ville dont l'Auteur s'occupe, mais elle ne fait qu'exciter les regrets. Alexandrie rappelle hélas! le fameux *transivi, & non erat*. Cette ville superbe, bâtie par Alexandre, si peuplée, si riche, où Omar, par un seul dilemme, fit brûler quatre cens mille volumes, n'est plus qu'une bourgade d'environ six mille hommes. On y voit pourtant encore de beaux monumens, vestiges de son ancienne grandeur: le plus remarquable est une colonne de granit rouge.

La vue de Rosette délasle le voyageur des sables qu'il a essuyés pour y parvenir: Rosette est une ville

riante & délicieuse ; vous en pourrez
juger, Monsieur, par cette peinture.

» Au nord de la ville , on trouve
» des jardins où les citronniers , les
» orangers , les dattiers , les fyco-
» mores sont plantés au hasard. Ce
» désordre n'a pas de grace , mais le
» mélange de ces arbres , leur voûte
» impénétrable aux rayons du soleil ,
» des fleurs jettées à l'aventure dans
» ces bosquets , en rendent l'ombrage
» charmant. Lorsque l'atmosphère est
» en feu , que la sueur coule de tous
» les membres , que l'homme haletant
» soupire après la fraîcheur , comme
» le malade après la santé , avec quel
» charme il va respirer sous ces ber-
» ceaux , au bord du ruisseau qui les
» arrose ! C'est là que le turc , tenant
» dans ses mains une longue pipe de
» jasmin , garnie d'ambre , se croit
» transporté dans le jardin de délices
» que lui promet *Mahomet*. Froid ,
» tranquille , pensant peu , il fume un
» jour entier sans ennui : vivant sans
» desir , sans ambition , jamais il ne
» porte un regard curieux sur l'ave-
» nir. Cette activité qui nous tour-

» mente ; cette activité , l'amie de tous
 » nos talens , lui est inconnue. Con-
 » tent de ce qu'il possède , il n'in-
 » vente & ne perfectionne rien : fa-
 » vie nous paroît un long sommeil ;
 » la notre lui semble une continuelle
 » ivresse : mais tandis que nous cou-
 » rons après le bonheur qui nous
 » échappe , il jouit paisiblement des
 » biens que la nature lui offre , que
 » chaque jour lui présente , sans s'oc-
 » cuper du lendemain «.

C'est par ces descriptions & d'au-
 tres semblables que M. S. trouve
 le secret d'égayer le lecteur , même
 en le conduisant à travers les sables
 & les déserts. Suivons - le dans son
Mach , gros bateau à deux mâts , il
 nous menera au grand Caire , cité
 immense & moderne , éloignée du
 Nil , plus riche & plus puissante avant
 la découverte du *Cap de bonne-Espé-
 rance* & la conquête des Ottomans.
 On compte dans le grand Caire trois
 cens Mosquées ; l'airain retentissant
 n'y appelle point les citoyens , le son
 des cloches y est odieux , & *Mahomet*
 a préféré la voix humaine. En passant

par l'ancienne Héliopolis , l'Auteur nous fait remarquer qu'*Hérodote* s'y instruisit dans les sciences & dans les mystères des Egyptiens , & que *Platon* y apprit la philosophie.

Une description très-détaillée & très-agréable des bains chauds , montre quel prix les Egyptiens , & surtout les Egyptiennes attachent à cet exercice. Les femmes sont en général très-contraintes : reines en Europe , elles sont en Egypte esclaves & servantes des hommes. Les mœurs qu'*Homère* a peintes dans son *Odyssée* sont encore celles de l'Egypte , avec cette différence qu'elles s'indignent souvent de cet assujettissement & viennent à bout de franchir tous les obstacles : une histoire assez galante que l'Auteur raconte , prouve que leur contrainte ne sert qu'à rendre leurs desirs plus vifs.

Après un tableau intéressant de l'autorité du père dans sa famille , & de l'éducation des enfans , M. S. entre dans de grands détails sur les pyramides , chose assez naturelle dans un voyage d'Egypte : à propos de la

plus haute de toutes, il laisse parler M. Mailler, qui l'a visitée lui-même plus de quarante fois. Peut-être trouvera-t-on sa lettre un peu longue.

Nous voici à Memphis; ou plutôt dans la place où étoit Memphis. Cette ville qui avoit éclipsé long-temps la *Thebes aux cent portes*, & qu'Alexandrie effaça à son tour, n'est plus aujourd'hui que le village de Menf.

Delà, l'Auteur nous mène à Damiette, & s'y arrête un peu, pour nous dire un mot de la religion des Egyptiens, article au surplus qu'il traite assez rapidement, comptant sans doute y revenir. Il paroît qu'en dépit de la religion mahometane, les Egyptiens tiennent toujours à leur musique & à leurs danses qui accompagnoient autrefois leurs cérémonies. Ici l'Auteur nous raconte une histoire très-recente & toute semblable à celle de *Joseph* élevé au faste des grandeurs, reconnoissant & secourant sa famille. Passe pour cette histoire qui n'est pas fort-longue: mais il me sembloit assez inutile de rapporter de nouveau celle de *l'expédition de Saint Louis en Egypte*:

elle étoit suffisamment connue par la relation naïve de *Joinville*, & les mémoires de l'Abbé *Choisy*.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, ces lettres sont très-intéressantes & très-instructives. L'Auteur paroît avoir bien vu, & raconte bien ce qu'il a vu. Ses recits sont vifs, animés, & respirent souvent une sensibilité touchante. Le style est en général pur & élégant, & si quelquefois il s'éloigne de la simplicité d'un historien & d'un voyageur, ce défaut se fait sentir rarement. L'Auteur, modeste & timide, annonce un second volume sur le commerce, le gouvernement, les révolutions & les merveilles de la haute Egypte, il attend le jugement du public sur la première partie avant de mettre l'autre au jour. Pour moi, j'ai recueilli les voix, & j'invite M. *Savary* à nous donner bien vite son second volume.

Je suis, &c.

L E T T R E IX.

ALEXIS & JUSTINE , *Comédie lyrique en deux actes & en prose , mêlée d' Ariettes ; représentée pour la première fois à Versailles , devant leurs Majestés le Vendredi 24 . 1785 ; & à Paris , sur le théâtre de la Comédie Italienne , le Lundi 17 ; Paroles de M. de Monvel , Musique de M. Desaidès. Prix 30 sols. A Paris , chez Brunet , Libraire , Place de la Comédie Italienne , 1785.*

IL n'y a rien , Monsieur , de plus mince que le fonds de cette petite pièce. Un jeune enfant , élevé dès son bas âge par un riche fermier , à qui des parens inconnus l'avoient confié , est aimé de la fille de ce fermier , il alloit l'épouser , quand un Monsieur paroît , se fait connoître pour le père

du jeune homme , & déclare qu'il a fait pour lui un autre choix. Tout le monde est désolé, & sur-tout le jeune homme; mais ce n'étoit qu'une épreuve de la part du père , qui bientôt consent à cette union. Voilà exactement tout le sujet & toute l'intrigue d'une pièce en deux actes. Il le faut avouer , ce sont les détails qui font valoir ces agréables bagatelles : & qui sçait mieux tirer parti des détails que l'auteur des *trois Fermiers* & de *Blaise & Babet* ? Il est vrai que cette nouvelle production ne nous a pas paru de la même force que les autres. L'intrigue est foible & le dénouement peu intéressant. On sçavoit d'avance que le père d'*Alexis* ne vouloit qu'éprouver *Justine* ; dès-lors plus d'incertitude : cette prétendue épreuve se réduit à une conversation très-courte qu'il a avec la jeune fille ; & puisqu'il se contente de si peu de chose , autant valoit-il consentir dès le premier acte à ce mariage , par ce moyen la pièce n'eût eu qu'un seul acte , lequel auroit été mieux nourri ; car aussi bien la pièce semble n'avoir été partagée

en deux actes ; que pour donner à *Alexis* le temps & la facilité de changer d'habits. M. Monvel s'obstine à mettre dans la bouche des payfans un patois qui défigure le langage , estropie les vers. J'ai beau m'écrier contre cet abus ; j'ai beau soutenir que la naïveté , la simplicité feront assez bien connoître les villageois sans le secours de ce pitoyable jargon ; n'importe , & sans parler de la prose , on mutile ainsi les mots pour les faire entrer dans les vers

Mais l'chagrin d'lun , l'aut' le partage :

.....
Mais il redoub' quand on l'partage.

Or , je demande si l'aut' & redoub' font des mots françois , & de quelle langue ils sont.

Mais voilà assez de reproches , il ne me reste plus qu'à dire du bien. L'entrée de la pièce est d'une fraîcheur, d'une grace charmante. La fermière, sa fille, l'amant de sa fille, une vieille gouvernante ouvrent la scène; *Justine*, après avoir long-temps

cherché le premier couplet, chante une romance qui seroit fort jolie, sans ce vilain patois. La déclaration d'amour de M. *Thomas*, riche fermier voisin, introduit par le père, & sa plaisante réception sont tout-à-fait piquantes. Les projets de M. *Thomas*, qui se croit déjà l'époux de *Justine*, sont fort plaisans aussi.

Il y a quelque chose de touchant dans la scène entre *Justine* & M. *Longpré*. En général, cette pièce respire la sensibilité & est d'un coloris assez frais. Mais il faut le dire, la première scène promettoit davantage, & le second acte est bien au-dessous du premier. C'est un avis salutaire à donner à l'Auteur, un peu sujet à ces inégalités, qu'il sçait d'ailleurs racheter par beaucoup d'esprit & beaucoup de naïveté.

Je suis, &c.



L E T T R E X.

Réflexions du Rédacteur de l'Année Littéraire sur un article du Mercure, du 28^e Mai de cette année ; pag. 150, où l'on rend compte du discours de réception de M. Target.

Vous m'avez peut-être trouvé, Monsieur, un peu sévère à l'égard de M. Target. Eh bien ! je prends aujourd'hui sa défense ; & contre qui ? Contre son panégyriste le plus outré, qui semble avoir épuisé, en faveur du nouvel académicien, tout le protocole de la louange & de l'admiration. Pour corriger un peu la fadeur de ces éloges multipliés, M. G. a jugé à propos de hasarder une critique, une seule critique, mais très-importante pour le fonds, quoique la forme en soit extrêmement adoucie. Il faut que M. Target n'ait pas encore assez ap-

profond les dogmes de la philosophie moderne ; il lui est échappée une proposition mal sonnante & suspecte d'hérésie , que M. G. , en théologien zélé du parti , n'a pu se dispenser de relever. Mais dans l'exposition de ce point de doctrine je me trouve aussi embarrassé que l'étoit *Pascal* pour rendre sensible , aux gens du monde , les subtilités de la scholastique.

Essayons cependant de vous faire pénétrer dans les mystères de nos réformateurs à la mode. Vous sçavez d'abord que , malgré leur enthousiasme pour les sciences abstraites , ils fondent leur réputation sur les arts agréables ; la plupart sont par goût & par état , Physiciens , géomètres , algébristes ; mais ils veulent être , par ambition , orateurs & poëtes ; persuadés que les productions de l'esprit & de l'imagination ont tout un autre éclat , sont d'un intérêt bien plus général que des démonstrations , des calculs , & même des expériences de physique. Quand on leur reproche des principes contraires à la religion & aux mœurs , ils dédaignent de se justifier & sem-

blent passer condamnation; mais quand on les accuse de détruire le goût, de nuire aux progrès des lettres, ils sont si vivement piqués, qu'ils en perdent le jugement, & en viennent jusqu'à nier l'évidence. M. *Target*, qui ne connoissoit peut-être pas leur extrême sensibilité sur cet article délicat; ne s'est point assez observé dans son discours de réception; il y a glissé quelques idées, qui, d'après le sçavant commentaire de M. G., tendent à insinuer que les progrès de la philosophie refroidissent l'imagination. Vous concevez, Monsieur, qu'on ne peut trop se hâter d'étouffer, jusques dans son germe, une opinion si dangereuse & si contraire aux intérêts de la secte.

Voici d'abord l'endroit du discours qui n'a pas paru orthodoxe. » Toutes
 » les grandes choses ont été faites
 » par la puissance de la parole. Si je
 » remonte aux premiers âges, les tra-
 » ditions de la fable, souvent plus
 » instructives que les faits historiques,
 » nous représentent un homme à la
 » fois orateur & poète, élevant une

„ voix harmonieuse dans des climats
 „ sauvages, placé entre les spectacles
 „ de la nature & des âmes neuves,
 „ susceptibles de grandes émotions.
 „ L'Orateur exerçoit alors un pou-
 „ voir invincible. Tout étoit éloquen-
 „ ce dans ces temps primitifs où tout
 „ parloit aux sens : l'imagination avoit
 „ peuplé l'univers ; les enfans vivoient
 „ entourés des mânes de leurs aïeux ;
 „ chaque objet étoit un monument
 „ dont la vue rappelloit une idée
 „ intéressante, ou réveillait la sensi-
 „ bilité ; une pierre brute au milieu
 „ d'un champ transmettoit, jusqu'à
 „ la dernière postérité, les souvenirs
 „ dont elle étoit dépositaire ; les ré-
 „ volutions physiques & les faits de
 „ l'histoire revivoient pour chaque
 „ génération par la présence de leurs
 „ emblèmes ; & c'est ainsi que, parmi
 „ les peuplades du nouveau monde
 „ (espèce d'antiquité dont nous som-
 „ mes contemporains) les conven-
 „ tions, les traités, les alliances se
 „ font encore par des symboles qui
 „ en conservent la mémoire.

„ L'établissement des sociétés &

» des loix étendit le règne de la pen-
 » sée, & borna celui de l'imagina-
 » tion ; & depuis ce moment , les
 » destinées de l'éloquence furent tou-
 » jours attachées aux révolutions des
 » gouvernemens & des mœurs «.

Otez de cette tirade le trait sur les peuplades du nouveau monde , (*espèce d'antiquité dont nous sommes contemporains*) le reste est commun, & c'est le seul défaut que j'y trouve. Il est de la dernière évidence que plus la société se perfectionne , plus les mœurs se polissent ou se corrompent , ce qui presque toujours est la même chose , plus les esprits s'éclairent , plus l'empire de l'imagination se retrecit. Il ne faut pas trop presser la pensée de *M. Target*, ni supposer des sauvages errans dans les bois , sans loix , sans patrie , sans propriété : *M. Target* n'a pas prétendu que des hommes de cette espèce eussent une imagination plus riche & plus féconde que les plus beaux génies d'un siècle poli. Ce qu'il a voulu , ce qu'il a dû dire , c'est que chez les peuples ignorans & même barbares , où les arts sont
 encore

encore dans l'enfance , les hommes nés avec du génie ont plus d'imagination , parce qu'ils ont moins d'idées abstraites ; plus de sentiment , parce qu'ils sont plus simples & moins dissipés ; & qu'ils savent mieux peindre la nature parce qu'ils en sont plus près. M. G. semblable en cela à plusieurs controversistes de mauvaise foi, embrouille la question , dispute sur des mots , & forge lui-même l'erreur qu'il combat.

» La philosophie adopte-t-elle l'opinion qui donne aux peuples naïfs & ignorans une imagination plus riche , plus féconde , qu'aux nations éclairées par les sciences & par les arts ? Les sauvages n'ont que des images ; mais ont-ils plus d'images , ont-ils autant d'images que des Poètes , tels qu'*Homère* & *Virgile* ; que des Philosophes , tels que *Plin* & *Buffon* , des orateurs tels que *Cicéron* & *Bossuet* ? N'est-il pas plus vrai de dire que l'imagination s'enrichit & s'étend avec les pensées ; qu'elle leve , pour ainsi dire , de ses regards le plan coloré de l'un

» *nivers*, tandis que la philosophie
 » en mesure l'espace avec son com-
 » pas, en fixe les mouvemens avec
 » ses calculs ? Qu'est-ce que l'imagi-
 » nation ? C'est, suivant qu'on la con-
 » sidère comme passive ou comme
 » active, tantôt une suite de tableaux
 » vivans tracés dans l'esprit & tous
 » fidèles aux tableaux de la nature ;
 » tantôt la faculté de se saisir rapi-
 » dement des images que l'univers
 » nous offre, & d'en former par la
 » réflexion des composés qui ne sont
 » point dans la nature.

» Je ne puis croire qu'*Orphée*, qui
 » étoit encore *un peu sauvage*, puis-
 » que sa voix charmoit *les forêts*,
 » eût dans son entendement plus d'i-
 » mages de la nature qu'*Homère* &
 » *Horace* ; je ne me persuade point
 » qu'il fût en état de composer sur
 » un modèle idéal des tableaux où
 » la nature fût embellie avec tant de
 » magnificence & de charmes.

» L'imagination du sauvage l'en-
 » toure des mânes de ses aïeux ; mais
 » l'homme éclairé a vu dans l'histoire
 » les peuples qui ont passé sur la

» terre, il a vu dans les voyageurs
 » tous ceux qui vivent actuellement
 » sur le globe ; & s'il a de l'imagi-
 » nation, il peut à son gré évoquer
 » tous ces peuples ; & tous, avec
 » leurs traits distinctifs, leurs cou-
 » tumes, leurs vêtemens, viendront
 » entourer sa pensée. De ces deux
 » hommes lequel, à votre avis, voit
 » plus d'images, a plus d'imagina-
 » tion ? L'imagination du dernier est
 » la seule qui convienne à la véritable
 » éloquence «.

A travers ce galimathias il n'est pas trop aisé de démêler ce que M. G. veut dire. Je ne me persuade point qu'il veuille comparer sérieusement l'imagination de *Virgile* à celle d'un Iroquois ou d'un Caraïbe qui ne connoît que les besoins naturels & dont toute la vie se passe à dormir & à chercher sa proie. Si M. Target accordoit réellement à ce sauvage une imagination plus riche & plus féconde qu'à l'auteur de l'*Enéide*, son sentiment ne vaudroit pas la peine d'être réfuté, & le critique auroit perdu son étalage. Sans doute M. Garas ne dit

serte si gravement que pour établir que *les nations éclairées par les sciences & par les arts ont plus d'imagination que les peuples naissans & ignorans* ; ce sont ces termes : & s'il confond ces peuples avec les sauvages , c'est une erreur de son imagination ; car il est trop éclairé pour ne pas sçavoir la différence qu'il y a , entre des hor- des sauvages qui ne connoissent ni loix , ni propriété ; & un peuple barbare chez qui les arts , qui perfectionnent la société , sont encore dans l'enfance.

C'est toujours la même distraction qui lui fait confondre l'éloquence avec la poésie ; assurément il a trop d'érudition pour ignorer que la poésie qui est particulièrement du ressort de l'imagination , est née chez tous les peuples long-temps avant l'éloquence , qui demande plus d'idées , plus de raisonnement & de culture dans l'esprit : il ne faut pas se mettre en frais pour prouver que l'éloquence est plus parfaite chez un peuple poli que chez un peuple barbare ; personne n'en doute , & M. Target n'a pas pré-

tendu dire le contraire, quoique ses expressions soient équivoques, faute d'avoir observé qu'*Orphée* & les premiers orateurs furent des Poètes.

Vous voyez, Monsieur, que je fais tous mes efforts pour éclaircir la question que l'esprit philosophique de M. G. avoit fort embrouillée; j'ai le grand défaut d'aimer à sçavoir ce que je dis: aussi ne suis-je pas *philosophe*. Rechercher si les mœurs simples d'un peuple ignorant sont plus favorables à l'imagination poétique que les mœurs élégantes d'un peuple éclairé; c'est un examen qui n'est pas indigne des vues profondes & des sublimes méditations de M. G. Je veux croire que son aversion naturelle pour les longues discussions l'a engagé à substituer aux preuves, des assertions & des interrogations impérieuses.

J'aime encore moins que lui les discussions, & lui-même m'autorise à laisser de côté les preuves directes qui se tirent des mœurs, pour me borner à des exemples. Mais ce qui peut-être le surprendra, c'est que les exemples dont il appuie son opinion,

sont précisément ceux que je choisis pour la réfuter. Vous avez déjà vu deux de ses distractions assez fortes : en voici une troisième beaucoup moins excusable : il cite *Homère* en sa faveur, & c'est *Homère* qui le condamne ; il joint *Homère* à *Virgile*, & *Virgile* qui vivoit plus de huit cens ans avant le poëte latin, est, à son égard, un barbare & presque un sauvage : l'alliance d'*Homère* avec *Horace* est encore plus étrange.

Les enfans sçavent aujourd'hui que le siècle d'*Homère* étoit un siècle grossier, & ignorant : si M. G. veut se donner la peine de lire l'excellent *essai* de M. *Vood* sur le génie original d'*Homère*, il y verra que du temps de ce grand poëte la langue n'étoit point fixée, que l'usage de l'écriture étoit inconnu, & par conséquent que le même homme, qu'il nous présente comme ayant l'esprit si cultivé & si éclairé, ne sçavoit ni lire, ni écrire. L'imagination d'*Homère* en est-elle pour cela moins riche & moins étendue ? En a-t-elle moins sçu lever de ses regards le plan coloré de l'univers ?

Virgile lui-même , qui est un sçavant par rapport à *Homère* , est pour nous un ignorant : les absurdités d'*Epicure* , les rêveries de *Platon* , les fables de l'histoire ancienne , & la routine des laboureurs de son village composoient à peu près toute sa science. L'Italie n'étoit-elle pas ensevelie dans les ténèbres de la barbarie ? Y connoissoit-on d'autre philosophie que la prétendue logique d'*Aristote* , lorsque l'imagination de l'*Arioste* & du *Tasse* enfanta les seuls poèmes modernes dignes d'être opposés aux anciens.

Voulez-vous avoir une juste idée de l'influence de l'esprit philosophique & des sciences abstraites sur l'imagination ; comparez à la majestueuse ordonnance , à la fable intéressante , aux richesses poétiques de la *Jerusalem délivrée* , ce maigre croquis , cette histoire mesquine , & ce froid amas de sentences , de portraits & d'antithèses qu'on appelle *Henriade* ; de tous les ouvrages dont *Henri* est l'objet , le seul où ce bon Roi soit petit & peu intéressant. Cependant , du temps de *Voltaire* , la Philosophie mesuroit

avec son compas l'espace de l'univers & en fixoit les mouvemens avec ses calculs ; sans que l'imagination du Poëte en fût devenue plus riche & plus féconde.

Quel étoit en Angleterre l'état des sciences & de la philosophie, lorsque au sein du délire & du fanatisme, l'apologiste de *Cromwel*, le puritain *Milton* enrichit sa patrie d'un chef-d'œuvre d'imagination & de poésie ; si nous remontons un demi siècle plus haut, nous verrons briller, à travers les plus épaisses ténèbres de l'ignorance & de la barbarie, le flambeau magique de *Sakespear*, de tous les poëtes qui ont chauffé le cothurne, celui qui, sans contredit, eût l'imagination la plus vaste, la plus hardie & la plus féconde, & qui, pour la vérité des caractères, n'a point été surpassé. Comment se fait-il que depuis près de quatre mille ans ce vieux réveur d'*Homère* tienne le scèptre de la poésie épique ? pourquoi son ouvrage, où les philosophes ne trouvent pas le sens commun, est-il encore le plus riche répertoire qui nous reste, d'agréables fic-

tions, d'images poétiques & de tableaux de la nature ? Pourquoi tous les modernes, qui ont embouché avec succès la trompette de *Calliope*, ont-ils brillé dans des siècles ignorans & barbares ? & pourquoi voyons-nous que depuis les grands progrès de la philosophie & des sciences,

Le vers tombe en langueur,
La poésie est morte ou rampé sans vigueur.

Il faut bien cependant, par considération pour M. *Garat*, lui en indiquer seulement les principales raisons. L'engouement pour les sciences exactes, sur-tout quand il succède à l'amour des lettres, suppose toujours une grande corruption dans les mœurs & un luxe excessif, qui nous éloigne de la nature ; ôte aux âmes leur énergie, aux caractères leur physionomie, aux esprits tout leur ressort dans les temps de barbarie le Poète trace des tableaux plus vrais de la nature, parce que son genre de vie l'en rapproche davantage & qu'il est plus attentif au spectacle qu'elle lui présente. Son pinceau

rend avec plus d'énergie & de fidélité les caractères & les passions , parce que les hommes qui l'environnent ont des traits plus saillans & plus fortement prononcés , parce que leur physionomie & leur costume sont plus pittoresques : pourquoi *Homère* est-il si supérieur à *Virgile* pour les caractères , c'est que le premier voyoit autour de lui des hommes & que le second ne voyoit que des esclaves.

Si cet *Homère* lui-même revenoit parmi nous ; il étudieroit la nature dans les livres ; il verroit les combats & les tempêtes dans son cabinet ; nos mœurs , nos usages , notre égoïsme , notre fausse délicatesse , notre froide galanterie , notre goût romanesque rétréciroit sa vaste imagination ; & ce génie mâle & fier , destiné par la nature à peindre les Dieux & les héros , entraîné par la manie du jour , se ravalerait jusqu'aux madrigaux & aux calembourgs.

Placez dans l'enfance du monde la philosophie avec son compas & ses calculs , & voyez la faire main-basse sur tous les Dieux éclatés du cerveau des

Poëtes : la nature peuplée par leurs ingénieuses fictions devient un triste desert. Plus de *Driades* dans les forêts, plus de *Faunes* & de *Silvains* dans les campagnes, plus de *Néréides* & de *Tritons* sous les eaux, *Echo* n'est plus qu'un son, *Narcisse* n'est plus qu'une fleur, *Daphné* n'est plus qu'un arbre ; l'empire de l'imagination s'évanouit comme un château magique. Supposez les sciences florissantes au quinzième siècle ; la philosophie d'un coup de baguette, fait disparaître les enchantemens d'*Atcine* & les charmes d'*Armide*, presque aussi agréables que les antiques fantômes de la mythologie ; plus de ces généreux vengeurs de la foiblesse opprimée, de ces héroïques défenseurs de la beauté ; plus de ces braves paladins, de ces êtres poétiques, bien autrement intéressants que les héros grossiers d'*Homère*, & dont nos poëtes n'ont pas encore tiré un assez grand parti. En un mot, la lumière des sciences & l'influence de l'esprit philosophique sont mortelles pour la poésie qui vit

de préjugés , de superstitions & d'erreurs de toute espèce.

M. G. s'appuie de deux oracles , sans doute très - respectables ; mais qu'il interprète à faux. Le premier est M. de *Buffon* qui dit : *dans tous les temps il s'est trouvé des hommes qui ont commandé aux autres par la puissance de la parole ; ce n'est que dans les temps éclairés qu'on a bien écrit & bien parlé. La véritable éloquence suppose l'exercice du génie & la culture de l'esprit.*

Si M. de *Buffon* parle de poésie , il est démenti formellement par l'exemple d'*Homère* ; s'il parle de l'art oratoire , de l'éloquence de la prose , il a raison : mais il s'agit ici d'imagination & de poésie ; & ce passage ne fait rien à la question. L'autre oracle , est M. de *Condorcet* ; mais il est plus contraire que favorable à M. G. dans son projet de rendre la poésie philosophique & même géométrique , il avoue de bonne foi que nous pourrions bien y perdre quelques plaisirs ; il est vrai , qu'aux yeux d'un calculateur , ces plaisirs sont frivoles ; & l'homme , selon lui , ne doit poin

regretter les hochets de son enfance.

A ces autorités si peu concluantes, qu'il me soit permis d'en opposer une qui doit être, aux yeux du critique, du plus grand poids ; c'est celle de M. Thomas qui dit, dans son essai sur les éloges ; *ce sont les peuples nouveaux qui sont plus frappés de la nature. A imagination égale, cette impression est plus forte chez les peuples qui habitent les campagnes que chez les peuples renfermés dans l'enceinte des villes, &c.* Tom. 1^{er}. Chap. 2. Comment M. G., qui certainement a bien lu l'essai sur les éloges, comme je vais le prouver tout-à-l'heure, n'a-t-il pas fait plus d'attention à ce passage décisif : car si *les peuples naissans & les habitans des campagnes, toujours fort ignorans*, sont plus frappés de la nature, il s'ensuit qu'ils doivent avoir plus d'imagination.

Après avoir examiné l'opinion de M. G. en elle-même, je ne puis me taire sur la manière dont il la défend : dans cette lourde diatribe sur l'imagination, on reconnoît le défaut ordinaire de l'auteur qui consiste

à énoncer avec beaucoup d'effort, d'obscurité & de prétention des idées qu'on trouve par-tout : Qu'est-ce que cette bizarre & fautive distinction entre *l'imagination active* & *l'imagination passive* ? L'imagination est toujours *active*, elle travaille toujours, soit qu'elle copie exactement la nature, soit qu'elle l'embellisse ; elle n'est *passive* que lorsqu'elle renferme les images qu'elle reçoit sans les produire au-dehors.

L'imagination du sauvage l'entoure des mânes de ses aïeux, mais l'homme éclairé a vu dans l'histoire des peuples qui ont passé sur la terre, il a vu dans les voyageurs tous ceux qui vivent actuellement sur le globe, & s'il a de l'imagination il peut à son gré évoquer sous ces peuples ; & tous avec leurs traits distinctifs, leurs coutumes, leurs vêtements, viendront entourer sa pensée. Ce raisonnement devient plaisant quand on se rappelle qu'Homère, placé à la tête des hommes éclairés, n'avoit rien vu dans l'histoire, car il n'y avoit point d'histoire de son temps. Il ne connoissoit pas d'autre histoire que

les fables de son pays. Il étoit un peu plus sçavant en géographie, parce qu'il avoit voyagé; & non pas parce qu'il avoit lu les relations des voyageurs; car il ne sçavoit pas lire. Les sauvages connoissent aussi fort bien les divers cantons de leur pays & les différentes peuplades qui l'habitent; rien ne les empêche aussi de les évoquer avec leurs costumes, & d'en entourer leur pensée. Si leur géographie n'est pas fort étendue, elle est du moins fort exacte; ils ne l'étudient point sur la carte, mais sur le lieu même.

Ne diroit-on pas à entendre M. G. que les sauvages ne sont entourés que des mœurs de leurs aïeux; mais ne sont-ils pas aussi entourés des fleuves, des forêts, des montagnes, des ouragans, des tempêtes, des divers aspects d'une terre vierge & neuve & d'une nature agreste; en un mot, de tous les phénomènes de l'ordre physique, d'autant plus frappans pour eux qu'ils en ignorent la cause; ne sont-ils pas entourés des caractères & des passions de leurs compatriotes & de

leurs ennemis , d'autant plus faciles à étudier & à saisir, qu'ils se déguisent moins ; ne sont-ils pas entourés des divers évènements de la guerre & de la chasse , de leurs fêtes , de leurs mariages , de leurs funérailles , de toutes leurs cérémonies d'autant plus intéressantes pour eux , qu'ils ne sont point distraits par les affaires & par les plaisirs , & que le défaut d'idées abstraites les rend très-attentifs à tout ce qui frappe les sens.

Je ne puis croire qu'Orphée , qui étoit encore un peu sauvage puisque sa voix charmoit les forêts , eût dans son entendement plus d'images de la nature qu'Homère & qu'Horace.

Je suis toujours affligé qu'un aussi bon esprit , un écrivain aussi solide que M. G. soit gâté par le mauvais goût du siècle , & qu'il lui échappe des réflexions aussi misérables & aussi puériles que celle qu'il fait ici sur *Orphée*. Devroit-il sacrifier la raison & le bon sens à un jeu de mots pitoyable ; *Orphée* étoit-il donc *sauvage* , parce qu'il charmoit les forêts. Plus les objets sont durs & insensibles,

plus il faut de charmes & de talens pour les émouvoir ; diroit-on d'une belle femme , dont les attraits auroient rendu sensible le plus stupide manant . *elle est un peu rustique puisque sa beauté charme un rustre.* Si M. G. a prétendu mettre de l'esprit dans un pareil trait , il a mal réussi ; car j'y vois précisément le contraire de l'esprit.

Qu'est - ce qu'esprit ? raison assaisonnée ?

Je voudrois que ce vers d'un grand poëte fut gravé en très - gros caractères dans le cabinet de tous nos modernes écrivains.

J'ai dit que M. G. avoit bien lu l'essai sur les éloges de M. Thomas. En voici la preuve. N'est-il pas plus vrai de dire que l'imagination LEVE, pour ainsi dire , DE SES REGARDS LE PLAN COLORÉ DE L'UNIVERS. *L'imagination qui lève le plan de l'univers* est une de ces images tirées des arts , une de ces métaphores scientifiques , aujourd'hui fort à la mode ; c'est assurément une phrase à prétention & nullement indifférente , que M. Garat devoit se faire un scrupule de copier

dans M. Thomas, sans en avertir le public. On lit dans le second volume de *l'essai sur les éloges*, chap. 28 : *l'imagination a levé le plan de la nature, la poésie l'offre en relief ou le met en couleur.* Vous voyez que M. G. n'a pas embelli cette idée en se l'appropriant ; car *lever de ses regards* est une façon de parler désagréable ; *de ses regards* est même parfaitement inutile : *le plan coloré* n'est pas assez juste. M. Thomas distingue, avec raison, l'imagination qui *lève le plan*, & la poésie qui *le met en couleur*.

Cet *essai sur les éloges*, malgré l'ensuie & la monotonie qui le défigurent, est un des ouvrages les plus profonds & les plus nourris d'idées qu'on ait écrits sur la littérature ; c'est une mine très-riche où l'on peut puiser presque impunément, car elle est plus connue des gens de lettres que des gens du monde ; c'est probablement là que M. l'Abbé Maury a pris ce trait qu'il applique à David : *c'est un homme qui vous parle de haut & de loin* ; mais il l'a travesti : M. Thomas dit plus élégamment & plus

noblement la même chose en parlant de Bossuet : il semble que du sommet d'un lieu élevé il découvre de grands évènements qui se passent sous ses yeux & qu'il les raconte à des hommes qui sont en bas. tom. 2. ch. 31. C'est une gloire bien flatteuse pour M. Thomas d'être pillé de son vivant, & d'enrichir de ses dépouilles des écrivains qui n'ont pas assez de fortune, pour vivre dans la littérature d'une manière conforme à leur état.

Je me suis un peu étendu, Monsieur sur cette question qui m'a paru intéressante & qui, envisagée du côté des mœurs, fourniroit la matière d'un ouvrage utile & curieux. Je n'ai pas voulu laisser l'autorité du nom de M. Garat à une erreur qui peut avoir des suites dangereuses. Voulez-vous savoir aussi quel motif a entraîné M. Garat dans cette discussion ; lui-même l'a découvert fort ingénument dans ces lignes qui terminent les réflexions sur cet objet.

Il ne faut pas laisser l'autorité de son nom (de M. Target.) à une erreur dont LES PEDANS se servent sous les

*jours pour attaquer les siècles de lumière
& les talens de ces siècles.* ●

Si M. G. n'avoit pas coutume de proposer des énigmes à ses lecteurs, je serois surpris du voile épais qu'il semble avoir jetté à dessein sur cette phrase mystérieuse : en effet, quels sont ces *siècles de lumières* que l'on attaque tous les jours ? Est-ce le siècle d'*Alexandre* ? Est-ce le siècle d'*Auguste* ? cela n'est pas possible, car les *pédans* sont à genoux devant ces deux siècles : Peut-être est-ce le siècle de *Louis XIV* ? Il est vrai que plusieurs soi-disant philosophes en ont parlé avec beaucoup d'irrévérence ; ce sont probablement ces philosophes que M. G. gratifie du brevet de *pédans* ; car je ne connois point d'autres siècles de lumières que ceux-là. Le siècle de *Leon X*, si brillant pour la peinture, la sculpture & la poésie, continua peu le goût, l'éloquence & la saine philosophie.

Au reste, dire des injures, c'est avouer qu'on a tort. Il me semble que lorsqu'on a eu le malheur de pu-

blier *l'éloge de Fontenelle* & d'embar-
 rasser le *Mercur* de dissertations pa-
 reilles à celles dont je viens de parler,
 on devroit être bien modeste & ne
 mépriser personne. Le pédantisme
 n'est-il pas un étalage importun de
 philosophie & de sçavoir. Qu'est-ce
 qu'un pédant dans l'opinion commu-
 ne? N'est-ce pas un discoureur pesant
 & guindé, qui fait des contorsions
 pour se donner des graces, & devient
 assommant quand il veut être léger :
 n'est-ce pas un impitoyable disserta-
 teur dont l'obscur galimathias ne cesse
 d'être ennuyeux que pour devenir ri-
 dicule ; un aride penseur, qui sue &
 se tourmente pour paroître neuf &
 profond, & n'est jamais que faux &
 entortillé ; un triste raisonneur tou-
 jours brouillé avec la raison, toujours
 courant après les idées & ne saisif-
 fant que des mots : en un mot, un
 homme plein de morgue, possédé de
 la manie d'enseigner *aux Gens* ce
 qu'ils sçavent ou ce qu'ils ne doivent
 point sçavoir, & auquel il faut des
 sots à endoctriner, comme il falloit

au médecin de *Pourceaugnac* des malades à médicamenter.

Je vous le demande , Monsieur , d'après cette définition connue , la prudence permettoit-elle à M. G. de donner à quelqu'un le titre de *pedant* ? quoique le mérite ne justifie pas l'arrogance , quelquefois il l'excuse : que M. G. apprenne , s'il en est temps encore , à écrire naturellement & à penser juste ; qu'il s'instruise des élémens de la politique & de la morale , puisqu'il a la démangeaison d'en parler ; mais avant d'avoir acquis ces talens & ces connoissances , je ne lui conseille pas d'attaquer les *pedans* ; car les *pédans* , par le privilège de leur état , pourroient bien l'envoyer à l'école.

Je suis , &c.



GRAVURES.

LA CACHETTE DÉCOUVERTE;

Estampe de neuf pouces & demi de haut sur un pied de large , gravée d'après M. Fragonard , par M. de Launay le jeune. A Paris , chez l'Auteur , rue & porte S. Jacques , la porte cochère , près le petit marché , n°. 112.

UNE jeune fille vient d'être surprise avec son amant ; celui-ci se cache dans une armoire , mais on le découvre ; le père menace le jeune homme avec un bâton qu'il tient à la main , & la mère gronde sa fille , qui se retire toute honteuse.

On lit au bas de la gravure les quatre vers suivans , dans lesquels on ne trouve que cinq exclamations !

Quoi ! nous trahir , ingrat !.. Je retiens
ma colère ;

Légitimons plutôt une coupable ardeur,
 Au repos de tes jours , Ah ! fille encore
 trop chère ,
 Ah ! puisse ne pas nuire un seul moment
 d'erreur !

Quant au mérite de la gravure il ne peut qu'ajouter à la réputation de M. de *Launay* le jeune, déjà connu avantageusement par les Estampes ayant pour titre : *le Mariage rompu & le Mariage conclu*, auxquelles celle-ci sert de pendant , qui sera suivie de trois autres Estampes de même grandeur qui paroîtront incessamment.



L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE XI.

Mélanges de littérature étrangère. Tome premier. A Paris, chez Gogué & Née de la Rochelle, Libraires, rue du Hurepoix, près du Pont Saint Michel; Belin, Libraire, rue Saint Jacques; Hardouin, Libraire, au Palais-Royal, sous les Arcades, à gauche, n°. 14.

LE titre seul de cet Ouvrage, Monsieur, en fait assez connoître l'objet. C'est un recueil où l'on se
 ANN. 1785. Tom. IV. **K**

propose de rassembler des traductions ou des extraits de tout ce que la littérature étrangère, les sciences & les arts pourront fournir de plus intéressant. Sans paroître avec l'exactitude d'un Journal ordinaire, les volumes se succéderont cependant avec rapidité : par - là, la communication des productions & des connoissances de nos voisins, qui sembloit interrompue pour toujours, va se rétablir de nouveau, & le public, qui avoit été privé depuis quelque temps de leurs richesses, accueillera sans doute avec reconnoissance un projet qui doit lui rendre ses anciennes jouissances.

Ce premier volume ne peut donner qu'une opinion avantageuse de ceux qui suivront. Il est varié, & les différens objets qu'il renferme, sans avoir tous le même degré d'agrément ou d'utilité, sont généralement assez intéressans. Il ouvre par une notice sur *Parnell* qui fut enlevé aux lettres à l'âge de 38 ans. Il a laissé divers morceaux de littérature & de poésie, & a contribué aux journaux du temps. En attendant quelques-unes de ses

poësies dont le rédacteur se propose de donner la traduction dans le cours de cet ouvrage, il offre pour le moment au public la vie de *Zoïle*, si fameux par son acharnement injuste contre le prince des poëtes. Ce morceau est fort bien écrit ; mais il paroît que dans les traits que *Parnell* cite, il a quelquefois plutôt suivi les jeux de son imagination, que la vérité de l'histoire. Telle est, par exemple, cette vision de *Zoïle* en arrivant en Egypte.

» Il se trouva assis à l'ombre d'un if,
 » couvert d'ellebore & de cigue, &
 » près de la bouche d'un antre qui
 » recéloit un monstre pâle, défait,
 » entouré de serpens, nourrissant un
 » basilic dans son sein & maudissant
 » le soleil qui laissoit voir le sublime
 » ouvrage des Dieux dans tout son
 » éclat. Le monstre tourna sur lui les
 » yeux livides, le regarda avec une
 » sorte de complaisance, & *Zoïle* re-
 » connut en lui quelques-uns de ses
 » traits. Le monstre alors agita ses
 » serpens, les enlâça en forme de
 » tiare pour le moins effrayer, &

» lui dit : courage , digne fils qui
 » me reproduit , &c.

Ceci ressemble beaucoup plus à une description poétique qu'à un fait historique , & sans doute *Parnell* n'a eu d'autre intention , en l'écrivant , que de faire briller son esprit , & de rendre plus odieux le caractère de son personnage.

Cet Auteur n'avoit pas besoin de recourir à la fiction ; la vérité seule lui fournissoit des traits assez forts pour le peindre. *Zoïle* pouffoit la haine du mérite & des talents jusqu'à la fureur , & on seroit tenté de le regarder moins encore comme un homme jaloux & envieux , que comme un fou & un enragé. Il étoit né à *Amphipolis* , ville de *Thrace* , dans les temps les plus florissans de l'empire de *Macédoine*. Il étoit grand & maigre ; il avoit le teint pâle , l'air vif. *Elie*n nous le représente avec une longue barbe & la tête rase , pour se donner l'air plus Magistral. Sa robe traînoit mal-proprement , & ses manières étoient entièrement contraires aux usages reçus. On lui demandoit

un jour pourquoi il disoit du mal de tous les hommes? *C'est*, répondit-il, *parce que je ne puis leur en faire.*

Il avoit voué sur-tout une haine implacable à *Homère* & composé contre ce grand Poëte une critique volumineuse dont le titre étoit : *Zoïle, le fleau d'Homère, a écrit ceci contre les adorateurs de ses fables.* Ses critiques, à en juger par quelques-unes qui ont été conservées, étoient puériles & minutieuses. Son nom étoit devenu odieux dans toute la Grèce. S'étant présenté aux jeux olympiques, il fut précipité du haut des rochers scyroniens. *Suidas* dit qu'il y trouva la mort; d'autres prétendent qu'il se sauva en Egypte, à la Cour de *Ptolémée Philadelphe*, où il ne fut pas très-bien accueilli. Sa méchanceté faisoit horreur à tout le monde. » Il ne » s'occupoit qu'à outrager ceux qui » lui faisoient du bien, & qu'à inju- » rier *Homère*. Quelquefois il étoit si » furieux qu'il ne pouvoit plus écrire » ni parler à personne : il jettoit des » pierres aux enfans qui le suivoient. » D'autres fois, il entroit dans les

« les bibliothèques , effaçoit le nom
 » d'*Homère* par-tout où il se trouvoit ,
 » & déchiroit les plus belles produc-
 » tions de les Poëmes « Couvert
 enfin d'opprobre & d'infamie, il s'en-
 fuit d'Alexandrie & vint à Smyrne ,
 qui se vançoit d'avoir donné le jour
 au prince des Poëtes , & qui lui ren-
 doit des honneurs divins. Transporté
 de fureur , *Zoïle* outragea ce poëte &
 ses admirateurs , foula aux pieds ses
 écrits & leurs commentaires , brisa
 ses bustes , dispersa ses médailles , in-
 sulta les prêtres & renversa les autels.
 Indignés d'un tel attentat , les Magis-
 trats de Smyrne le condamnèrent au
 feu. Dans un temps plus éclairé on
 l'eût enfermé à l'hôpital des foux.
 Toute sa conduite , en effet , prouve
 encore plus d'extravagance que de
 méchanceté : *Homère* a eu depuis &
 parmi nous des détracteurs , moins
 forcenés sans doute que *Zoïle* , mais
 peut-être aussi ardens. Les uns l'ont
 décrié ; d'autres l'ont traduit , & ces
 derniers n'ont pas toujours été ses
 ennemis les moins dangereux.

A la suite de la vie de *Zoïle* , vien-

nent des fables persanes , dont le fond est ingénieux & la morale excellente. Seulement pourra-t-on trouver plus qu'orientale l'idée de mettre un morceau de pain en scène avec un chien , & de les faire converser ensemble.

François *Algarotti* est un des auteurs italiens les plus célèbres de de notre siècle. Il a joui d'une très-grande considération à la Cour du Roi de Prusse , & à celle de *Stanislas*. *M. Levrier de Champrion* , de la bibliothèque du Roi , nous donne ici une traduction d'un de ses ouvrages intitulé : *Leonce à Erotique son ami*. C'est une espèce d'art d'aimer. Quoi qu'il y ait de l'esprit dans cette petite pièce, je crains qu'on ne soit cependant de l'avis de l'auteur lui-même , quand il dit : *vouloir réduire en principes une passion telle que l'amour, c'est extravaguer raisonnablement*. Une prose didactique ne semble point faite pour de pareils sujets. C'est en vers que l'amour doit dicter ses préceptes. On peut au reste retirer encore quelque fruit de ce traité ; s'il montre le piège,

il enseigne par - là même à l'éviter.

Vous lirez avec le plus grand étonnement les terribles effets du *Bohon-Hupas*, ou arbre - poison, de l'isle de Java. Ces observations sont extraites des voyages de M. *Foersech*, hollandois. » Le *Bohon-Hupas* croît » dans l'isle de Java, à environ vingt- » sept lieues de Batavia, à quatorze » de Soura-Charta, séjour de l'Empereur. Cet endroit est entouré de » collines & de hautes montagnes, » & les champs qui l'entourent, à » dix ou douze mille de distance, sont » absolument stériles. . . . Un Prêtre » Malag habite dans l'endroit de la » montagne où le chemin est plus » facile ; c'est de chez lui que les » criminels partent pour aller chercher » le poison dans lequel on trempe la » pointe de toutes les armes guerrières : ce poison est fort cher & » produit à l'Empereur un revenu » considérable.

» C'est une gomme qui coule de » l'écorce ou du bois même. Les » criminels condamnés à la mort sont » les seuls qui l'aillent recueillir. . .

» On leur donne une boîte d'argent :
 » ou d'écaïlle de tortue , & on les
 » instruit de la manière dont ils doi-
 » vent se conduire dans cette dange-
 » reuse expédition ; on leur recom-
 » mande d'aller avec la plus grande
 » vîtesse & de saisir le temps où le
 » vent chasse devant eux les émana-
 » tions de l'arbre ; on les envoie en-
 » suite à la maison du prêtre , où
 » leurs parens & leurs amis les ac-
 » compagnent ; ils y demeurent ordi-
 » nairement quelques jours en atten-
 » dant le vent favorable.

» Au moment du départ, le Prêtre
 » leur couvre la tête d'un bonnet de
 » peau qui descend jusqu'à la poitrine :
 » ce bonnet a des yeux de verre. Il
 » leur donne aussi des gants de peau ;
 » alors il les accompagne jusqu'à la
 » distance de deux mille avec leurs
 » parens & leurs amis ; il leur répète
 » ses instructions , leur indique où ils
 » trouveront les arbres ; il leur mon-
 » tre une colline qu'ils doivent mon-
 » ter ; derrière cette colline est un
 » ruisseau dont le cours doit les con-
 » duire directement aux Upas ; ils se

» disent enfin adieu, & ces malheux partent rapidement pendant qu'on prie Dieu & *Mahomet* pour leur retour.

» Ce bon prêtre m'assura que depuis près de trente ans qu'il habitoit ce lieu sauvage, il avoit employé environ sept cens criminels, de la manière que je viens de décrire, & qu'il n'en étoit revenu que vingt-deux.

» J'assistai à quelques-unes de ces cérémonies ; j'aurois désiré que quelqu'un de ces criminels m'eût apporté un morceau du bois, ou quelques branches, ou au moins des feuilles de cet arbre singulier ; mais je ne pus me procurer que deux feuilles sèches, qui me furent apportées par le seul que je vis revenir ; tout ce que je pus apprendre de l'arbre même, c'est qu'il croît sur le bord du ruisseau indiqué par le prêtre, qu'il est d'une taille médiocre, entouré de cinq ou six jeunes arbres de son espèce, & qu'on ne voit près de lui aucune plante, aucun arbrisseau. La terre qui le

» produit est brunâtre , pleiné de cail-
 » loux , & couverte de débris de ca-
 » davres. . . . On ne trouve aucune
 » créature vivante à sept ou huit mille
 » de distance de l'arbre. On assure
 » que les eaux n'y nourrissent aucun
 » poisson ; qu'on n'y trouve ni rats ,
 » ni souris , ni vermine ; que les oi-
 » seaux , qui approchent trop près
 » de cet arbre , sont atteints par les
 » émanations , tombent & périssent ;
 » des criminels , dans leur retour , en
 » ont vu tomber à leurs pieds , &
 » en ont apporté au vieux Prêtre
 » Malay.

La gomme qui distille de cet arbre
 mortel est le poison le plus subtil &
 le plus dangereux. L'Auteur en a vu
 l'effet sur treize concubines de l'Em-
 pereur qui avoient été convaincues
 d'infidélité & condamnées à mort.
 » On avoit dressé trois poteaux d'en-
 » viron cinq pieds de haut ; on y
 » attacha les coupables , le sein dé-
 » couvert. Elles demeurèrent quelque
 » temps dans cette situation , jusqu'à
 » ce que le Juge eût donné le signal
 » au bourreau. Celui - ci tira une

» lancette à peu près semblable à celle
 » du maréchal ; il piqua , avec cet inf-
 » trument trempé dans la gomme de
 » l'Upas , le sein de ces malheureuses ;
 » il les eut percées toutes en deux
 » minutes. Elles éprouvèrent un trem-
 » blement suivi de convulsions , &
 » elles expirèrent dans une terrible
 » agonie , demandant pardon à Dieu
 » & à *Mahomet*. Six minutes après
 » l'exécution , aucune d'elles n'exis-
 » toit. Je vis sur leurs corps des ta-
 » ches livides ; leur visage étoit enflé ,
 » leur teint étoit bleu , leurs yeux
 » étoient jaunes.

Tout homme d'un rang distingué
 porte une dague , ou une autre arme
 trempée dans cette gomme. Dans les
 temps de guerre les Malays s'en ser-
 vent pour empoisonner les eaux. Cette
 ruse barbare fit périr , dans la der-
 nière guerre , la moitié de l'armée
 hollandaise.

Je suis le recueil , Monsieur , &
 je passe rapidement à d'autres objets.
 Il s'agit maintenant d'*Erinne* , amie
 de *Sapho* : elle n'avoit que dix-neuf
 ans ; elle étoit célèbre par les grâces

de son esprit ; elle alloit allumer le flambeau de l'hyménée, quand la mort la ravit aux Muses & à son jeune époux. Il ne reste de cette aimable personne que quelques petites pièces qui annoncent beaucoup de délicatesse. Je ne vous citerai que celle-ci sur le portrait d'une jeune fille.

» Des mains légères ont tracé
» cette image. Oh ! divin *Prométhée* !
» l'homme égale ton adresse. Quel
» que soit l'auteur de ce portrait ,
» qu'il lui donne la voix , & c'est
» *Agatharchis*.

On ignore, est-il dit dans une remarque qu'on lit au bas de cette traduction, *quel étoit cet Agatharchis ?* J'ignore moi-même comment on a pu faire une pareille bevue. Qui ne voit pas que *Agatharchis* est le nom de la jeune fille dont *Erinne* vante le portrait ?

Outre ces petites pièces que les anciens appelloient épigrammes, *Erinne* avoit composé un poëme de trois cens vers, intitulé *le fuseau*, & qui est entièrement perdu. Les Poëtes les plus fameux de son temps, *Antipater*,

Léonidas, Asclepiade, &c. &c., ont célébré ses talens & pleuré sa perte.

L'histoire d'*Opsinous*, tirée de l'*Aventurier*, ouvrage anglois dans le genre du spectateur, montre parfaitement bien les excès & les égaremens dans lesquels donne nécessairement tout homme qui perd de vue les principes d'honnêteté, de morale & de religion. Elevé d'abord par un Curé respectable, *Opsinous* aimoit la vertu & la pratiquoit. Son esprit étoit aussi heureusement cultivé que son cœur, & on pouvoit croire qu'il feroit un jour honneur à l'église, qui étoit l'état auquel son précepteur le destinoit. Mais un procureur, parent de son père, étant venu voir ce dernier, détruisit ces heureuses espérances. Il le fit consentir à lui donner son fils pour être clerc chez lui, & il emmena le jeune homme à Londres. Le procureur n'avoit ni mœurs, ni religion. Ses discours, ses exemples, ses railleries, qui d'abord faisoient fremir *Opsinous*, finirent par le corrompre. Il devint un impie & un libertin déterminé. Digne

élève de son nouvel instituteur, il tourna contre lui même les armes qu'il lui avoit fournis. Le Procureur avoit une jeune fille, aimable, vertueuse. *Opsinous* la débaucha & lui donna la mort, en voulant arrêter, par les voies les plus criminelles, les suites de son libertinage. Il eût pu l'épouser ; la jeune fille l'en prioit ; mais la chaîne du mariage eût été trop pesante pour une ame aussi corrompue. Convaincu d'avoir causé sa mort, *Opsinous* est arrêté, &, pour éviter le supplice qu'il a mérité, il s'empoisonne lui-même. » Je reçois, » dit-il, la visite du bon vieillard, » qui le premier m'apprit à prier & » à espérer dans la divinité ; mais il » ne peut que gémir sur la perte de » cet espoir que rien ne sçauroit ranimer. Je ne puis plus prier avec » confiance ; mon ame n'est que » doute, terreur & confusion. Je ne » fais rien, si ce n'est que j'ai rendu » inutile la clémence de mon juge, » & que les ombres d'une nuit éternelle, un sommeil sans fin, où des » gouffres d'un feu toujours brûlant

» m'attendent. En vain mon ame fré-
 » mit & se révolte à cette idée, le
 » trouble de mes pensées l'augmente,
 » & bientôt je ne ferai plus.

Dans une dissertation sur les trois unités dramatiques, le célèbre *Metastase* cherche à rompre une partie des entraves que les critiques ont données jusqu'ici à l'art de la tragédie & de la comédie. Trop de rigueur sans doute pour l'observation de ces loix pourroit quelquefois nuire au génie & l'empêcher de se développer. Mais une trop grande liberté pourroit aussi dégénérer en abus. Selon le Poète italien, *Aristote* n'a jamais prétendu établir cette unité métaphysique de temps, de lieu, d'action qu'exigent certains rigoristes, les Grecs eux-mêmes ne l'ont point observée, & l'expérience apprend qu'elle ne peut être que préjudiciable aux heureux effets de l'art. Quoique *Méastase* ait montré beaucoup d'esprit dans cette dissertation, ses raisonnemens sont souvent plus spécieux que solides, & peuvent plutôt éblouir que convaincre.

Aristote dit, que la tragédie tâche ;

autant qu'il est possible , de renfermer son action dans une révolution de soleil ou de s'en écarter peu. Certains critiques ont prétendu qu'il ne s'agissoit ici que du temps que le soleil étoit visible , & *Métastase* l'étend beaucoup plus loin. Sans quoi , dit-il , le temps donné à l'accomplissement de l'action théâtrale seroit plus long en été qu'en hyver , & pour en régler la durée , selon la position plus ou moins septentrionale des climats , il faudroit que les poètes sçussent prendre la hauteur du pôle aussi-bien que les pilotes. La réponse est plaisante , mais elle élude plutôt la difficulté qu'elle ne la résoud. S'il s'agit en effet ici seulement de la durée d'un jour ; on doit la fixer à douze heures ; & s'il s'agit de la révolution entière du soleil , elle renferme vingt-quatre heures. Le mal est que quand on demande à *Métastase* lui-même quelles bornes il prétend donner à l'action , il ne répond point d'une manière positive , & cependant il faut convenir d'un terme. » Je ne » crois , dit-il , ni utile , ni vraisem- » blable , ni nécessaire de réduire les

» actions théâtrales à l'indivisibilité
 » d'un point mathématique, mais on
 » n'en doit pas conjecturer que, pas-
 » sant à l'extrémité contraire, j'ac-
 » corde au drame l'étendue infinie
 » des espaces ». Mais enfin que lui
 accordez-vous ? Puisque vous n'en
 dites rien, je crains bien que vous
 n'accordiez beaucoup trop : car en
 deçà de *l'étendue infinie des espaces*
imaginaires, combien ne peut-on pas
 encore s'égarer ?

L'Auteur italien cite des pièces
 grecques & latines où les unités ne
 sont pas très - respectées, & il en
 conclut que les Grecs eux-mêmes,
 dont les critiques s'étaient pour con-
 firmer leur opinion, ne tenoient pas,
 comme ceux-ci le prétendent, forte-
 ment à ces règles. La conclusion
 n'est pas juste. Tout ce que les exem-
 ples, qu'apporte *Métastase*, prouvent,
 c'est que ces pièces sont défectueuses,
 & ce ne sont pas les défauts des anciens
 qu'on a jamais proposé d'imiter, mais
 leurs beautés. Parce qu'il y a dupli-
 cité d'action dans les *Horaces* de *Cornéille*, pourroit-on en conclure un

jour que nous ne regardions pas l'unité d'action comme essentielle à la tragédie, & que *Boileau* ait avancé un paradoxe quand il a dit :

Qu'en un lieu , qu'en un jour un seul
fait accompli

Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Métastase semble faire entendre que l'expérience de l'art peut seule en donner des idées justes, & qu'il n'y a que les Poètes dramatiques qui soient en état de juger sainement de ses loix. Je crois au contraire que sans être Poète comique ou tragique, il est très-possible de connoître & de sentir les beautés & les défauts d'une pièce quelconque. N'est-ce pas en effet ce goût, cette connoissance du public éclairé qui met le sceau aux ouvrages de théâtre, & qui les fait parvenir à l'immortalité? Si les Auteurs dramatiques récusent comme incompetentes les observations des critiques, non auteurs jurés, quel cas peuvent-ils faire des éloges & des applaudissemens qu'on leur accorde? Je ne crois cependant

pas qu'ils les aient jamais rejetés, sous prétexte que leurs admirateurs ou leurs panégyristes, n'étant point Poètes tragiques de profession, ne devoient avoir aucune connoissance de l'art.

Vous aurez bien mauvaise idée, Monsieur, de *Thomas Inkle*, & vous verserez peut-être quelques larmes d'attendrissement, quand vous aurez lu la lettre de *Yarico*, jeune Indienne, à cet homme barbare & dénaturé. C'est ce trait qui paroît avoir fourni à M. de *Champfort*, la petite comédie de *la jeune Indienne*. Mais le dénouement de la lettre n'est pas le même que celui de la pièce. Ce malheureux *Inkle* qui devoit la vie à cette jeune fille, ayant quitté l'isle où il avoit été jetté, emmena avec lui sa bienfaitrice. Arrivé à la Barbade, pour prix des services qu'elle lui avoit rendus, il la vendit. Cette jeune infortunée crut l'attendrir en lui déclarant qu'elle étoit enceinte d'un enfant dont il étoit le père; l'exécration *Thomas* profita de cet aveu pour la vendre plus cher.

La lettre qu'*Yarico* est supposée lui écrire est pleine de sentiment; elle fait

ses successeurs ont profité. Il naquit en 1618, & étoit contemporain de *Milton*. Il a donné entr'autres ouvrages un Poëme épique intitulé, la *Dauidéide*, où l'on trouve de l'imagination, mais un style beaucoup trop négligé, ainsi que dans la plupart de ses Poëmes. Il n'en est pas de même de ses ouvrages en prose, qui sont écrits avec beaucoup de pureté & de naturel.

Ces mélanges, comme vous voyez, Monsieur, sont agréables & instructifs, & l'on ne peut que former des vœux pour leur continuation. Ils sont dédiés à M. *Lenoir*, Lieutenant Général de police; le nom de ce Magistrat éclairé est un préjugé favorable pour le succès de cette entreprise.

Je suis, &c.



LETTRE XII.

Traité du choix & de la méthode des Etudes , par M. l'Abbé Fleury ; nouvelle édition , revue , corrigée & augmentée de plus d'un tiers , d'après un manuscrit de l'Auteur nouvellement recouvré , avec un supplément contenant une Lettre à M. l'Evêque de Metellopolis , Vicaire Apostolique de Siam ; un Mémoire pour les Etudes des Missions orientales , &c. A Nismes , chez Pierre Beaume , Imprimeur-Libraire ; & se trouve à Paris , chez Belin , Libraire , rue S. Jacques. 1784. Avec Approbation & Privilège du Roi.

LE traité que je vous annonce , Monsieur , est connu de tout le monde ainsi que son illustre Auteur. Il est le

fruit de vastes connoissances & l'ouvrage d'un homme infiniment habile à enseigner ce qu'il savoit. Les préceptes arides y sont exposés avec une clarté, une simplicité, une vérité tout-à-fait intéressantes. L'agrément & la justesse y sont réunis par un rare alliage, & y font aimer tout-à-la-fois & l'étude & le maître. Aussi cet ouvrage fut-il accueilli avec bien de l'empressement, & depuis son succès ne s'est jamais démenti. Plusieurs éditions qui en ont été faites en sont autant de preuves; mais je vous annonce, Monsieur, la plus intéressante de toutes, une édition augmentée de plus d'un tiers, grace à la découverte d'un manuscrit beaucoup plus ample que ceux que l'on connoissoit. C'est un vrai trésor que l'on vient de trouver & dont on fait part au public. Ce ne sont point là de ces œuvres posthumes que grossit l'avidité des éditeurs; ce ne sont point de ces œuvres noyées dans des notes & des commentaires éternels; c'est véritablement un supplément précieux qui en développant un traité déjà si

utile, le rend plus instructif encore. Déjà les Editeurs des œuvres de l'Abbé *Fleury* avoient joint ce nouveau traité à la collection de ses opuscules, sous la forme de l'in-8°. ; mais pour satisfaire les acheteurs, & surtout en faveur des écoliers, ils en donnent aussi une édition in-12, attention dont nous ne pouvons que leur savoir gré : on ne peut trop mettre de pareils ouvrages à la portée de tout le monde & particulièrement de la jeunesse. N'attendez pas, M., que je vous marque précisément en quoi ce traité est augmenté ; ces développemens sont répandus dans tout l'ouvrage : plusieurs articles sont plus étendus, de temps en temps on rencontre des idées nouvelles, mais pour mieux reconnoître le mérite de ce supplément, il faut lire soi-même l'ouvrage.

Il m'est plus aisé de vous rendre compte d'un autre supplément ajouté encore à cette édition nouvelle, & qui est vraiment tout neuf. C'est un *Mémoire pour les Etudes des Missions Orientales*, précédé d'une *Lettre à*

*Monseigneur l'Evêque de Métolopolis ,
(Lanneau) Vicaire Apostolique de Siam ,*
auquel le mémoire est adressé. Le début , en donnant une idée du plan de ce mémoire , vous fera connoître en même temps avec quelle simplicité l'Auteur entre en matière.

» Il faut commencer par vous dé-
 » faire de tous les préjugés que vous
 » avez apportés d'Europe , & voir en
 » chaque partie des études , ce qu'il
 » y a de naturel , d'essentiel & de
 » vraiment utile : pour le reste , au
 » contraire , il faut vous appliquer à
 » connoître les préjugés de ceux que
 » vous voulez instruire , afin d'en pro-
 » fiter autant qu'il vous sera possible ,
 » vous mettant dans leur place & en-
 » trant dans leurs idées. Pour les
 » amener à vous , vous devez faire
 » plus de la moitié du chemin. Or ,
 » comme votre établissement à Siam
 » n'a pas seulement pour but la con-
 » version du peuple de Siam en par-
 » ticulier , mais celle des peuples
 » voisins , de Pegou , de Laos , du
 » Tonquin , de la Cochinchine & de
 » la Chine même , & encore princi-
 » palement & immédiatement l'ins-

» truction de ceux d'entre les nou-
» veaux chrétiens que vous jugerez
» capables d'être ordonnés prêtres
» pour leur pays ; vos vues doivent
» être fort étendues , & vous devez
» vous appliquer aux connoissan-
» ces qui peuvent servir à la con-
» version de toutes ces nations dif-
» férentes , ce qui sera d'autant plus
» facile , qu'elles ont , autant que je
» puis connoître , des principes com-
» muns entr'elles.

Ensuite l'Auteur passe en revue les différentes sciences & marque jusqu'à quel point, & avec quels ménagemens il faut les communiquer aux Néophites. Il ne juge pas qu'il soit prudent ni nécessaire de leur mettre entre les mains les Poètes latins ; propres à leur donner de mauvaises impressions , & comme ils n'ont besoin du latin que pour la religion , il est d'avis qu'on ne leur fasse connoître que les Pères de l'Eglise & la Bible vulgate. Tout ce qu'il dit sur la Philosophie est plein de sens & de raison , & mérite d'être lu tout entier dans l'ouvrage même. Il exhorte beaucoup les

Missionnaires Orientaux à s'instruire de la physique , pour être à portée de convaincre d'ignorance les Telepains & autres Docteurs idolâtres , & montrer la vanité de ce qui sert de fondement aux fausses religions. C'est avec le même esprit de justesse & de modération qu'il parle de la *Théologie* , de la *Théologie morale* , & de l'*Histoire*. Après avoir discuté tous ces points , il indique le moyen de refuter les principaux sophismes des idolâtres , sçavoir ceux-ci : *toutes Religions sont bonnes ; il ne faut pas raisonner sur la Religion ; les biens & les maux suivent le mérite* : il finit par préparer les Missionnaires à deux points importants , *les âmes des bêtes & la destinée* , & montre comment il faut s'y prendre pour les traiter avec succès. En un mot , ce mémoire est extrêmement utile , non seulement aux Missionnaires Orientaux , mais à ceux de l'occident , qui souvent ne rencontrent pas moins d'obstacles ni d'incrédulité.

Les quatre pièces qui terminent le volume ne sont pas nouvelles & se trouvoient dans les éditions précé-

dentes. Les premières sont deux pièces de poésie latine adressées, l'une à M. Lefebvre - d'Ormesson, Intendant de Lyon. Les deux dernières sont un discours sur *Platon*, où ce philosophe est jugé avec un peu de complaisance peut-être, sans pourtant que sa fausse humilité, la licence de quelques détails & son ignorance en physique y soient dissimulées; & enfin, un fragment traduit du même *Platon*, où il fait parler *Socrate* suivant son usage, dialogue propre à faire connoître le maître & le disciple, & à justifier les éloges de M. l'Abbé *Eleury* sur le style & la dialectique de *Platon*.

Vous voyez, Monsieur, que ce petit volume in-12 contient beaucoup de choses, & que nous devons sçavoir gré aux éditeurs qui ont sçû rassembler ces précieux manuscrits & en composer une collection aussi intéressante. Heureux ! si l'on pouvoit ainsi retrouver souvent des manuscrits de certains auteurs, pour nous dédommager de tant de frivolités nouvelles que chaque jour voit éclore.

Je suis, &c.

LETTRE XIII.

Vies des plus célèbres Marins. Vies du Capitaine Cassard, & du Capitaine Paulin, connu sous le nom de Baron de la Garde ; par M. Richer, Auteur de plusieurs ouvrages de littérature. Prix 1 liv. 10 sols broché. A Paris, chez Belin, Libraire, Saint Jacques, près S. Yves. 1785. Avec approbation & privilège du Roi.

MONSIEUR Richer poursuit toujours sa noble entreprise & vient d'orner sa galerie de deux nouveaux tableaux qui ne dépareront point la collection. Moins célèbres peut-être que Jean Bart, Ruiter & Duguay-Trouin ; Cassard & le Baron de la Garde sont dignes d'être mis au nombre des illustres Marins, & ce sont deux exemples de plus faits pour piquer l'ému-

lation de ceux qui se destinent à la même carrière. L'auteur a joint ces deux vies ensemble, parce qu'une seule n'auroit pas suffi pour faire un volume ; il a commencé par celle du Capitaine *Cassard*.

Elle ressemble, à peu de chose près, à celle de tous les braves Marins ; formé par la nature, commencer par des prises, des exploits, attaquer avec deux vaisseaux toute une escadre, s'emparer de riches convois, préserver toute une flotte marchande, prendre d'assaut des villes maritimes, des isles tout entières ; c'est ce qu'ont fait les *Dugai-Trouin*, les *Jean Bart*, les *Ruiter* ; c'est ce qu'a fait *Cassard*. Mais ce qui le distingua d'eux, ce fut le sort qui l'attendoit : importun, impatient, & même dur, en demandant justice, il blessa le Ministre qui le fit renfermer dans une citadelle, où il mourut. Ce qui suit aide un peu à rendre raison d'un pareil traitement.

« *Cassard* ne paroissoit jamais devant le Ministre que pour se plaindre. Ce n'étoit point l'intérêt qui le guidoit : mais il regardoit le refus

» qu'on faisoit de lui rendre justice
 » comme une injure qui ternissoit la
 » gloire de ses actions : il étoit tou-
 » jours triste, rêveur, & la dureté de
 » son caractère augmentoit de jour en
 » jour ».

. Cette humeur, jointe à son extérieur
 négligé, & à une figure très-com-
 mune, le laissoit sans considération ;
 le trait suivant en est la preuve :

« Un jour que Duguai-Trouin étoit
 » dans l'antichambre du Roi, où il
 » se promenoit avec plusieurs Sei-
 » gneurs, il apperçut un homme qui
 » étoit à l'écart, & dont l'extérieur
 » annonçoit la misère. Il l'examine
 » avec attention ; reconnoît *Cassard*.
 » Il quitte aussi-tôt les Seigneurs qui
 » l'environnoient, va joindre *Cassard* ;
 » l'embrasse & cause avec lui près de
 » trois quarts d'heure. Les Seigneurs
 » étonnés, lui demandèrent qui c'é-
 » toit. Il leur répondit : *c'est le plus grand*
 » *homme de mer que la France ait à pré-*
 » *sent ; c'est Cassard ; je donneroïis toutes les*
 » *actions de ma vie pour une des siennes.*
 » Ce trait d'histoire est bien glorieux
 » pour Duguai-Trouin, qu'abbais-

« soit pour élever un rival de gloire.
 « Il n'est pas connu ici , ajouta-t-il ,
 « mais il est craint & redouté chez les Por-
 « tugais , chez les Anglois & les Hollan-
 « dois , dont il a ravagé les possessions en
 « Afrique & en Amérique : avec un seul
 « vaisseau , il faisoit plus qu'une escadre
 « entière ».

Antoine Escalin , dit le Capitaine Paul-
 lin , connu depuis sous le nom de Ba-
 ron de la Garde , illustre par les mêmes
 talens & le même courage , eut un sort
 différent. Né de la plus basse extrac-
 tion , il parvint aux plus grands hon-
 neurs. Il avoit fait oublier le nom d'Ef-
 calin par les exploits du Capitaine Pau-
 lin : depuis ce nom fit place à celui de
 Baron de la Garde , & le Baron de la
 Garde fut décoré de la dignité de Gé-
 néral des galères , où il eut le Marquis
 d'Elbœuf pour successeur. Il n'étoit
 point déplacé à la cour comme Cas-
 sard.

« Paulin se rendit à Fontainebleau où
 « la renommée avoit souvent vanté son
 « courage & sa valeur. La beauté de
 « sa figure , l'élégance de sa taille , la
 « noblesse de son maintien , de ses ges-

» tes, étonnèrent les courtisans ; tout
 » le monde l'admiroit ; les femmes ne
 » se lassoient point de le regarder. Il
 » faisoit plus de conquêtes sans armes
 » au milieu de la cour , qu'il n'en avoit
 » fait à la tête des soldats ».

Si son extérieur étoit prévenant, son humeur étoit douce & haute : aussi fut-il jugé l'homme le plus propre à négocier une alliance avec Venise & le Grand Seigneur. Cette négociation sur-tout étoit fort délicate, parce que la Porte étoit piquée contre François I ; mais le Baron de la *Garde* vint à bout de l'appaiser , & en obtint des secours contre l'Empereur : *Dragut*, élève de *Barberousse*, vint avec une flotte faire une utile diversion , & auroit fait bien plus sans l'insatiable avarice qui le dévorait : l'amitié que *Dragut* portoit au Baron de la *Garde* le fit soupçonner de pencher vers le Mahométisme ; mais il s'en justifia trop bien par les cruautés inouïes qu'il exerça contre les malheureux Vaudois. C'est une tache dans sa vie ; d'ailleurs couverte de gloire , & terminée par un exploit à l'âge de quatre-vingt ans.

Je ne puis mieux finir son histoire qu'en rapportant les termes du naïf *Brantome*.

« Enfin, il est mort, ayant laissé
 » plus d'honneur à ses héritiers que de
 » biens, & à l'âge de plus de quatre-
 » vingt ans, & si ne se montrait trop
 » vieux, retenant encore quelque belle
 » & bonne grace & apparence du passé
 » qui le faisoit fort admirer de tout le
 » monde, avec les beaux contes du
 » temps passé, de ses voyages, de ses
 » combats, qui ont été si fréquens,
 » & assidus, que les mers de France
 » & d'Espagne, d'Italie, de Barba-
 » rie, de Constantinople & du Levant
 » en ont longuement raisonné ».

« Quant à moi, encore qu'il me fit
 » perdre une fois un butin de douze
 » mille écus: qu'un navire que j'avois
 » en mer m'avoit fait, & ne le trou-
 » vant de bonne guerre ni de prise,
 » me le fit rendre, dont il me fit
 » force excuse; j'indiquerai à jamais
 » ses vertus; si dirai-je encore ce mot
 » de lui, comme je le lui ai oui-dire,
 » & d'autres avec moi; (car il ne s'en
 » faisoit point, & en faisoit gloire.)

» qu'étant extrait de bas lieu Il
 » servit un Caporal l'espace de deux
 » ans, qui, le voyant de bonne vo-
 » lonté, lui donna l'arquebuse, le
 » fit si bon soldat qu'il parût toujours
 » pour tel; puis il fut Enseigne &
 » Lieutenant, & puis Capitaine. Ah!
 » qu'il s'est vu sortir de bons soldats
 » de ces goujats.

Ce volume, Monsieur, mérite les
 mêmes éloges que les précédens. C'est
 une très-heureuse idée que celle de
 nous donner la collection des vies
 des célèbres marins, & nul n'étoit
 plus digne que *M. Richer* de l'exécuter.

Je suis, &c.



LETTRE XIV.

Panegyrique de Sainte Thérèse, Réformatrice du Carmel, prononcé dans l'Eglise des Carmelites de S. Denis, le 15 Octobre 1784 ; dédié à Madame Louise de France, par M. l'Abbé du Serre-Figon. A Paris, chez Lefclapart, Libraire de Monsieur, frère du Roi, pont Notre-Dame, & Berton, rue Saint Victor.

N'ALLEZ pas confondre l'ouvrage que je vous annonce avec ces discours que la seule piété enfante, & que le bon goût désavoue. Je n'ai pas lu tous les Panegyriques de *Sainte Thérèse* : mais je doute beaucoup qu'il y en ait un qui soit mieux écrit que celui-ci, où cette ame sublime, les lumières, les œuvres spirituelles, son zèle, son ardent amour pour Dieu, la réforme

du Carmel, soient présentés plus en grand; & peints avec des couleurs plus fidelles. Frappés, dit l'auteur, des grandes choses que le Seigneur a faites pour *Thérèse* & par *Thérèse*, nous ne pouvons lui refuser un rang distingué parmi les martyrs dont elle a retracé les épreuves & les vertus; & parmi les fondateurs des sociétés religieuses, dont elle a renouvelé les succès. Ce plan, qui me paroît neuf, est rempli de manière à ne laisser rien désirer. Maître de sa matière, le Panégyriste a su triompher de toutes les difficultés qu'offroit un sujet si difficile à traiter dans un siècle où l'on ne croit pas aux révélations, où les vertus contemplatives, dédaignées, sont l'objet d'un mépris insultant, & où l'on voudroit voir tous les monastères changés en manufactures. Que leurs superbes détracteurs lisent ce discours, & ils seront tentés de se réconcilier avec les couvens, & même avec la contemplation la plus sublime. Ces dons extraordinaires, qu'on regarde trop souvent comme les fruits d'une imagination exaltée & d'un pieux de-

lire, s'y montrent avec des caractères frappans de vérité. La martyre Sainte *Thérèse*, victime de l'amour divin, occasionnoit des détails nécessaires d'acétisme & de spiritualité, qui n'auroient pas été du goût de tous les lecteurs : vous trouverez ces endroits relevés & embellis avec beaucoup d'art, par le contraste des mœurs régnantes. Ainsi, à l'occasion des romans, pour lesquels la jeune *Thérèse* avoit un goût passionné, l'Auteur fait l'observation suivante : » Ces romans, » qu'elle ne se pardonnoit pas d'a- » voir parcourus, n'étoient guere que » l'histoire emphatique des hauts faits » de ces anciens & braves Chevaliers » qui avoient quelque chose d'héroï- » que jusques dans leurs foiblesses. » Cette grandeur gigantesque, cet » héroïsme exagéré qu'on y peint, » pouvoient exalter le courage & faire » des héros ; tandis que la plûpart » de nos productions romanesques, » peintures trop vraies de nos mœurs » efféminées & corrompues, ne ser- » vent qu'à rapetisser, qu'à dégrader » les hommes, & à les familiariser

» toujours plus avec la dépravation.
 » Ces lectures, ces entretiens, ces
 » amusemens qui coûtèrent tant de
 » pleurs à *Thérèse*, qu'étoient-ils en
 » comparaison du ton de liberté qui
 » règne dans les cercles, dans les
 » écrits, & sur les théâtres les plus
 » accrédités de cette Capitale; où la
 » licence générale invoque la licence
 » des écrivains, occasionne l'abus des
 » lumières, la prostitution des arts,
 » des talens; où les cœurs blasés,
 » apathiques, à force de jouissances
 » & d'excès, semblent avoir besoin
 » pour être réveillés, que l'irreligion
 » soit toujours plus sacrilège dans ses
 » blasphêmes, la satire plus hardie
 » dans ses sarcâsmes; que nos specta-
 » cles, qui auroient fait rougir les
 » habitans eux-mêmes de ces villes
 » païennes où la volupté avoit des
 » temples & des autels, soient tou-
 » jours plus indécens, plus cyniques,
 » & que le vice, dont autrefois une
 » gaze légère voiloit en partie les
 » horreurs, se montre avec toute sa
 » séduction, pour ne pas dire avec
 » toute son effronterie.

Ce morceau peut vous donner une idée de la diction de M. l'Abbé du Serre-Figon. Le ton en est excellent & se fait remarquer par la correction, l'élégance, le coloris, la netteté & l'énergie. L'on voit par-tout un goût sain; souvent de l'élévation, mais sans emphase & sans tours de force; quelquefois une petite teinte de philosophie, mais de la bonne, & qui s'allie avec la philosophie chrétienne. Voulez-vous un trait sublime? Voyez de quelle manière est peint le recueillement qui règne au Carmel! Le silence, l'âme de la vie intérieure, leçon favorite dont retentissent une des plus célèbres écoles de la philosophie ancienne, le silence, à qui les enfans de Bruno, & les disciples de Rancé doivent en grande partie ces prodiges de vertus dont leurs édifiantes solitudes sont encore les théâtres, n'y est presque interrompu que par les gémissemens & les soupirs de l'amour divin. Ce n'est pas le silence des tombeaux, puisque les louanges du Seigneur ne se font point entendre dans l'empire de la mort. Il a, si j'ose ainsi parler,

quelque chose de ce silence auguste que gardoit la divinité, lorsque durant les siècles antérieurs à la création, son unique soin étoit de se contempler elle-même. Par cette contemplation féconde, produisoit en lui, comme il ne cesse de produire encore, cette parole intérieure que nous nommons le *verbe* : & l'âme religieuse, en méditant, en réfléchissant sur elle, enfante des pleurs, des pensées d'un ordre surnaturel ; fait naître l'homme nouveau, un être céleste & divinement régénéré.

Voilà un morceau de la plus grande force, & que *Bossuet* certainement n'auroit pas dédaigné.

Vous aimerez aussi la manière dont l'Auteur venge les vertus religieuses & contemplatives, taxées d'inutiles par la philosophie du jour : il est donc inutile, s'écrie-t-il, qu'en contemplant la beauté infinie, l'âme s'épure, s'enflamme aux rayons du soleil de justice ; & que s'élevant au-dessus de cette atmosphère terrestre, imprégnée des vapeurs infectes des passions, elle remonte à la source de

son être & respire l'air pur de la cité de Dieu ! .. Il est inutile que l'homme, cet assemblage de toutes les calamités, puise dans l'oraison le saint enthousiasme qui charme les plus grandes douleurs, rend insensible aux disgrâces, aux humiliations ; & par le spectacle des Cieux ouverts comme au premier martyr, changé en lits de rose, & des torrens d'amertume en source de délices ! Il est inutile, &c. L'on admire : l'on encense avec raison les vertus actives & sociales : & l'on verroit d'un œil d'indifférence & de mépris les vertus religieuses & contemplatives ! Quelle inconséquence ! Mais sans le secours de celles-ci, ce saint amour des hommes auquel vous prodiguez votre admiration, ou plutôt cette hypocrisie d'humanité, se signalant par quelques traits fugitifs, ne fera qu'un engouement éphémère, une sensibilité factice & de parade, qui s'éclipsera avec autant de rapidité que les autres modes nouvelles. Quoi qu'on en dise, la sève qui répand la vigueur dans tous les membres de la société, qui fait cir-

culer par mille canaux la vie & la fraîcheur dans le corps politique, c'est moins cette bienfaisance humaine dont l'égoïsme, son grand ennemi, ne peut manquer d'épuiser ou d'affaiblir la source, que la charité chrétienne qui s'excite & s'enflamme au feu de l'oraison. Otez cette sève vivifiante, l'arbre antique, dont l'ombre hospitalière offroit au voyageur fatigué un asyle favorable, se dessèche, languit & meurt.

D'ailleurs n'est-ce pas aux vertus contemplatives & religieuses qu'on doit ces monumens de bienfaisance dont les diverses nations s'enorgueillissent? les *Jean-de-Dieu*, les *Thomas-de-Villeneuve*, les *Vincent-de-Paul* qui contribuèrent avec tant de succès à diminuer sur la terre la somme des maux, quels hommes étoient-ils? Des hommes d'oraison, &c.

Dans la troisième partie de ce panégyrique dont l'intérêt va toujours croissant, *Thérèse* est envisagée comme reformatrice d'un grand ordre. Le plan qu'on y dessine de ses institutions religieuses; ce qui est dit de son

courage héroïque , réglé par la sagesse & couronné des succès les plus flatteurs , est peut-être le plus bel hommage qu'on ait jamais rendu au Carmel ; & je ne suis pas surpris que la pieuse Princesse qui en est la gloire & l'ornement , ait accueilli ce discours imprimé par ses ordres , & qu'elle en ait accepté la dédicace. En louant la mère , le panégyriste n'a pu s'empêcher de donner quelques éloges à la plus illustre de ses filles. Mais outre que l'adulation ne s'y fait aucunement sentir , ces louanges ne sont point hors-d'œuvre & servent à confirmer ce que l'Auteur avoit avancé sur les succès toujours persévérans de la Reformatrice. Nous avons déjà applaudi , dit-il , à cette femme forte , (Madame la Comtesse de *Rupelmonde*) qui , après avoir été un modèle d'édification à la Cour , alla s'envelir au Carmel. . . . Mais le jour marqué par ce beau sacrifice n'étoit que l'aurore de celui , où , pour venger plus solennellement l'état religieux flétri , attaqué , dégradé de toutes parts , une victime bien plus illustre , (O

Thérèse, le beau moment pour vous dans le ciel ! vous voilà la mère de l'auguste fille de nos Rois !) une victime plus illustre s'est immolée sur le même autel , est descendue vivante dans le tombeau , non loin de ces mausolés superbes , où les^e ombres royales de ses aïeux semblent encore respirer sous le marbre , & vouloir , au milieu des triomphes de la mort , immortaliser leur antique grandeur. Quelle gloire pour le Dieu des vertus que ce grand holocauste ! Quel triomphe pour le Carmel ! &c.

Ce panégyrique est accompagné de notes intéressantes. J'ai remarqué entr'autres celle où les avantages de la charité chrétienne sont balancés avec ceux que produit la bienfaisance humaine. Pour faire sentir tout ce que celle-là peut faire d'héroïque , l'Auteur s'appuie d'un exemple des plus convaincans & que nous avons sous les yeux. Sans nommer la généreuse Princesse , qui , à la très-grande satisfaction des malheureux & des amis de la religion , vient d'échapper à la mort , il l'a désignée par des traits si

fideles , qu'on ne peut y méconnoître
Madame la Comtesse de *Marsan*.

Cet ouvrage n'est pas le coup d'essai de M. l'Abbé du *Serre-Figon* : il avoit payé il y a cinq ou six ans à la Visitation le même tribut qu'il vient d'offrir au Carmel , je veux dire , qu'il avoit publié l'éloge de Sainte *Chantal* , qui fut applaudi dans tous les papiers publics , & dont nous nous empresâmes de rendre compte dans ces feuilles. Si l'Auteur a beaucoup de discours de cette force , ils peuvent figurer , j'ose le dire , avec tout ce que l'éloquence de la chaire a produit de meilleur dans ces derniers temps.

Je suis , &c.



L E T T R E X V.

Remarques d'un François; ou Examen impartial du Livre de M. Necker, sur l'administration des Finances de France, pour servir de correctif & de supplément à son ouvrage. A Genève, & se trouve à Paris, chez l'Editeur, rue de Seine, fauxbourg S. Germain, & chez les Marchands de Nouveautés. Prix 2 liv. 8 sols.

L'AUTEUR; dans son introduction, rend justice aux vertus & aux talens de M. Necker, il paroît très-éloigné de vouloir lancer les traits d'une critique amère contre un homme consacré en quelque sorte par l'estime publique.

Le seigneur Jupiter sçait dorer la pillule.

En effet, il semble détruire, dans l'ouvrage, les éloges donnés dans sa préface.

préface. Il fait à M. Necker les reproches les plus graves ; il le blâme presque en tout ; & presque jamais il ne verse sur les plaies de la critique le baume de la louange.

Je ne suis point assez financier pour suivre l'adversaire dans tous ses raisonnemens ; mais je suis assez philosophe pour sentir & pour démontrer la vérité de certains principes qui ont servi de base au livre de M. Necker , & que l'Auteur de *l'examen impartial* paroît mettre au nombre des erreurs.

Dans les Monarchies, comme dans les Républiques , l'excessive inégalité des fortunes est la source des plus grands désordres. Elle rend une partie de la nation esclave de l'autre ; elle ruine l'état par un luxe insensé ; énerve les esprits & les âmes , en corrompant les mœurs : M. Necker est-il blâmable de vouloir diminuer cette inégalité. Je n'examine point s'il s'est trompé dans les moyens qu'il a proposés ; mais il falloit du moins louer son intention & reconnoître la justesse de ses principes.

On l'accuse d'avoir ignoré absolument la constitution de la Monarchie françoise, comme s'il étoit probable que l'Auteur de *l'Eloge de Colbert*, & du livre sur les finances, qui annonce tant de connoissances & de lumières, une philosophie si profonde, put ignorer une partie aussi importante & dont il est si facile de s'instruire. Mais on ne prouve pas qu'il soit essentiel à la constitution de la Monarchie françoise, qu'une petite portion de l'état opprime & écrase l'autre, qu'un petit nombre de riches insultent à la misère publique par des profusions extravagantes.

On lui fait un grand crime de parler en faveur des malheureux & des pauvres. Il est vrai que ce n'est pas là l'esprit de la finance: mais c'est l'esprit de l'humanité, qui vaut un peu mieux. On va jusqu'à lui reprocher d'avoir voulu mettre des bornes à cette multitude de bienfaits qui, en satisfaisant la générosité du Monarque, épuisent le trésor public, & qui, pour donner le superflu à quelques particuliers, ôtent au peuple le nécessaire. On pré-

tend que l'inconvénient qui résulte de cette prodigalité , est inhérent à notre constitution & qu'on ne peut y remédier sans altérer *la Monarchie & préparer sa ruine.*

Quand le livre de M. *Necker* offriroit quelques erreurs , quelques défauts d'exactitude , ce qui ne seroit point étonnant dans une matière aussi vaste & aussi compliquée , on n'en devroit pas moins le regarder comme un monument précieux d'humanité & de zèle pour le bien public. Aucun écrivain , depuis le vertueux *Fenelon* , n'a plaidé avec plus d'énergie la cause des infortunés ; aucun n'a mis dans un plus grand jour les funestes effets du luxe & de la disproportion des fortunes ; aucun n'a mieux fait sentir la nécessité de l'économie , unique & infallible spécifique des finances délabrées , sans laquelle on se ruine avec les plus sçavantes opérations , & l'on est pauvre au milieu des plus grands trésors.

Je suis , &c.

L E T T R E X V I.

La vie de M. Bourdoise, premier Prêtre de la Communauté de Saint Nicolas du Chardonnet. Seconde édition, revue, corrigée & abrégée. A Paris, chez Morin, Libraire, rue Saint Jacques, à la vérité,

C ONTRE la coutume de la plupart des auteurs, dont les secondes éditions sont toujours *considérablement augmentées*, celle-ci, Monsieur, a été *considérablement abrégée*. Il seroit à souhaiter qu'un exemple aussi sage fût souvent imité. La première édition de la vie de M. *Bourdoise* étoit trop circonstanciée & trop chargée de dates pour avoir un heureux succès. Cette seconde, plus libre & moins embarrassée de détails inutiles & minutieux, se fait lire d'un bout à l'autre avec plaisir.

Le caractère de M. *Bourdoise* a quelque chose de frappant. Cet homme, presque abandonné dès son enfance, obligé de servir dans sa jeunesse pour subsister, n'ayant qu'une foible teinture des lettres & de la théologie, a trouvé, dans son zèle & dans son courage, plus de ressources pour exécuter ses pieux projets, qu'une naissance & une éducation brillante n'en procurent souvent aux autres hommes. Né dans le temps de S. *Vincent-de-Paul*, & du Cardinal de *Bérulle*, le premier, fondateur des Missionnaires, connus sous le nom de S. *Lazare*; le second, instituteur de l'Oratoire, la gloire de ces deux illustres personnages n'a point éclipsé la sienne. Tandis que l'un formoit des apôtres pour instruire les habitans des campagnes, & l'autre, des prêtres sçavans pour dissiper l'ignorance du Clergé, M. *Bourdoise* s'occupoit des moyens de donner à l'Eglise des Ministres pieux & zélés, de rétablir l'honneur du culte divin, & de rendre aux autels cette majesté imposante qui résulte de l'ordre & de la pompe des cérémonies.

C'est dans ces vues qu'il a formé une communauté de prêtres attachée à la paroisse de Saint Nicolas-du-Char-donnet. Foible d'abord, elle s'est peu à peu aggrandie & fortifiée par l'activité de ce saint fondateur, & elle est devenue une des plus célèbres maisons ecclésiastiques de Paris. Son zèle ne se bornoit pas à la Capitale. Il l'étendit sur plusieurs autres diocèses où il étoit appelé par les Evêques pour travailler à la réforme du Clergé; ce qu'il fit partout avec succès. C'étoit de ce côté qu'étoient dirigés tous ses travaux. » D'autres sans vous, » disoit-il à un fameux Docteur, » travailleront au salut des fidèles, & » personne ne pense à former de bons » Ecclésiastiques. Vous rendrez plus » de service à l'Eglise en formant un » saint prêtre, qu'en convertissant des » milliers de laïques, parce qu'un » prêtre animé d'un vrai zèle peut » contribuer au salut d'un peuple » infini «.

On lui doit l'établissement des Séminaires, où l'on éprouve la vocation

des jeunes Ecclésiastiques. C'est lui
 qui en a donné le modèle & l'exemple.
 Elevé pour la gloire de Dieu & le
 bon ordre du service divin, sa vertu
 intrépide ne connoissoit point ces ménagemens qui accordent dans les temples du Seigneur des distinctions flatteuses pour le rang ou le crédit. En voici un exemple bien frappant. » Un
 » jour Madame la Duchesse d'*Aiguillon*, nièce du Cardinal de *Richelieu*,
 » vint entendre la messe à *S. Nicolas* ;
 » ses officiers placèrent son carreau
 » dans le sanctuaire : *M. Bourdoise* le
 » prit aussi-tôt & le porta hors du
 » chœur, en représentant d'une manière respectueuse à cette Duchesse,
 » que la nef étoit la place des laïques.
 » *M. le Cardinal de Richelieu* qui le
 » sçut, fut étonné de ce qu'on avoit
 » ainsi traité sa nièce, & fit appeller
 » le saint prêtre. *M. Bourdoise* refusa
 » d'abord d'y aller, en disant qu'il
 » n'avoit point l'honneur d'être connu
 » de son éminence, & qu'assurément
 » on le prenoit pour un autre. On
 » l'avertit une seconde fois & on lui

» envoya même le carrosse dont il ne
 » voulut pas se servir ; il partit sur
 » le champ à pied , & on le fit en-
 » trer dans le moment même qu'il
 » parut. Comme il saluoit profondé-
 » ment Son Eminence : est-ce donc
 » vous , lui dit-elle , qui avez chassé
 » ma nièce du chœur de votre église ?
 » Non , Monseigneur , lui répondit
 » le zélé ministre des autels. Ne vous
 » appelez-vous pas *Bourdoise* , repli-
 » qua M. le Cardinal ? Oui , Monsei-
 » gneur , répondit encore M. *Bour-*
 » *doise*. Eh ! c'est vous - même qui
 » lui avez fait cet affront , reprit M.
 » le Cardinal ? Pardonnez-moi , Mon-
 » seigneur , dit M. *Bourdoise*. Et qui
 » est-ce donc , lui demanda le Car-
 » dinal ? C'est Votre Eminence , ré-
 » pondit-il , ce sont tous les Prélats
 » assemblés en Concile qui ont dé-
 » fendu aux laïques , & sur-tout aux
 » femmes d'entrer dans le chœur ,
 » afin que les Ecclésiastiques y puis-
 » sent faire librement leurs fonctions.
 » Ce grand Ministre fut surpris de
 » cette réponse , quoiqu'il n'en parut

» pas fort content ; mais Madame la
 » Duchesse d'*Aiguillon* profita de l'a-
 » vis du serviteur de Dieu , & elle
 » lui en fçut si bon gré , qu'elle
 » vint plus souvent à Saint *Nicolas* :
 » pendant sa vie elle ne cessa de
 » répandre ses bienfaits sur le Sémi-
 » naire , & elle ne l'oublia pas dans
 » son testament «.

Cette vie vraiment intéressante par
 la manière dont elle est écrite , &
 par le caractère du saint personnage
 dont elle retrace les vertus , ne peut
 qu'être très - utile pour les jeunes
 Ecclésiastiques , & très-agréable même
 pour le commun des lecteurs.

Je suis , &c.



L E T T R E X V I I .

*Lettre sur la Mort de MM. Pilâtre de
Rosier & Romain.*

EN vous rendant compte, Monsieur, de l'ouvrage de M. *Faujas-de-Saint-Fond*, sur les machines aërostatiques, (1) si je fis quelques réflexions sur les dangers auxquels sont exposés les navigateurs aériens, j'étois bien éloigné de prévoir que le premier de tous, M. *Pilâtre de Rosier*, dut en être lui-même la victime, & que la mort la plus effrayante seroit la récompense de son zèle & de son courage. Deux voyages exécutés sous sa direction faisoient espérer que celui qu'il méditoit depuis long-temps seroit couronné par le plus heureux succès. Cet ingénieux Physicien avoit réuni,

(1) Voyez l'Année Littéraire 1784, Tom. VI, pag. 338.

dans l'aérostat construit par ordre du gouvernement , & que tout Paris a été voir aux Thuilleries , le procédé de M. *Montgolfier* avec celui de M. *Charles* ; le Balon supérieur , rempli d'air inflammable , avoit une force ascensionnelle suffisante pour enlever toute la machine ; & la Montgolfière , (au bas de laquelle étoit fixé la galerie) alimentée par le feu , qu'on pouvoit augmenter ou ralentir à volonté , tenoit lieu de lest , & ne surchargeoit point l'aérostat.

On sçait que depuis six mois M. *Pilâtre* attendoit avec constance le moment favorable de passer en Angleterre ; mais , contrarié par les vents , tandis qu'il faisoit des tentatives infructueuses , son rival , M. *Blanchard* , fut plus heureux. Il partit de Douvres le 7 Janvier & vint descendre à quelques lieux de Boulogne. Vous avez appris , Monsieur , les détails de son triomphe , & vous sçavez aussi que M. *Pilâtre* fut le premier à y applaudir ; mais il étoit infiniment plus difficile de faire le trajet de Douvres en France que de France en Angleterre , parce

que les vents ont presque toujours une direction contraire à ce dernier voyage. Enfin , Mercredi 15 de ce mois , vers sept heures du matin , le vent soufflant sud - est , deux coups de canon annoncent le départ , & M. *Pilâtre* s'embarque avec M. *Romain* , constructeur de la machine , qui s'élève aux acclamations d'une multitude de spectateurs. Parvenu à une certaine hauteur , l'aérostat augmentant de vitesse , est porté vers l'Angleterre à plus d'une lieue en mer ; mais les vents , tournant au sud-ouest , le ramènent bientôt sur les côtes de France.

Les voyageurs se trouvoient alors à 1600 toises de hauteur : on présume que M. *Pilâtre* voulut descendre pour trouver un courant plus favorable , lorsque tout-à coup on vit le Ballon s'affaîser & la machine se précipiter avec une rapidité effrayante ! On s'empresse de porter secours aux infortunés , il n'étoit plus temps ; M. *Pilâtre* expiroit , tous ses membres étoient brisés par cette chute affreuse : M. *Romain* donnait encore quelques si-

cette ville, est mort à Rouen, le 30 Mars dernier, âgé de quatre-vingt ans & cinq mois. Il eut, à un degré supérieur, tous les genres de mérite propres à des places qu'il occupa.

La Sorbonne se souvient avec quelle dignité, quelle éloquence aisée, quelle richesse d'idées & d'expressions, il remplit il y a trois ans la fonction de Président à l'Élection de son proviseur. A la tête d'un grand Chapitre, il inspira la plus haute estime par l'étendue de ses lumières, la solidité de son jugement, un desir actif de procurer le bien & des mesures toujours justes pour l'exécuter. Il ne se concilia pas moins l'affection générale par la droiture de son cœur, sa déférence, ses égards; le Chapitre doit à ses soins, entr'autres ornemens ajoutés à l'église cathédrale, le magnifique ouvrage en marbre qui décore l'ouverture du chœur, & qui fait aisément pardonner par le bon goût qu'on remarque dans cette partie l'effet inévitable du contraste avec le reste de l'édifice.

Fidèle aux devoirs de Chanoine, dont son grand âge ne pût le porter

à se croire dispensé, M. l'Abbé Terrille ne s'absenta guère que pour aller dans son Abbaye se montrer un père au milieu de sa famille. Les larmes des habitans de Saint-Victor lui assurent ce titre, le seul dont il ait paru jaloux. Il le mérita par une attention continuelle à pourvoir à tous leurs besoins. Ils sçavoient qu'il avoit refusé une augmentation considérable du prix de ses biens, pour se conserver la satisfaction de voir ceux qui l'entouroient plus riches de ce qu'il avoit de moins !

Cinquante-cinq ans de travail dans le gouvernement d'un grand diocèse, & dans ce travail des vues toujours grandes, un coup-d'œil prompt & sûr, le courage d'esprit qui ne se cache point les difficultés, & le courage de l'âme qui les fait surmonter, une tête ferme, un caractère obligeant lui acquirent l'attachement des personnes de tout état, la confiance des Ministres inférieurs, la reconnoissance des premiers Pasteurs, l'affection marquée, les tendres regrets de celui qui gouverne aujourd'hui cette église. On s'est demandé souvent, on se demande

pourquoi M. l'Abbé Terrisse n'a point été élevé à l'épiscopat. Question honorable pour lui ; mais ce qui l'est encore plus , c'est qu'il ne l'a jamais décidé : nous le tenons de lui-même , & l'on fait combien il étoit vrai.

Le seul nom d'un membre aussi distingué eût honoré nos Académies. Il se faisoit lui-même honneur d'y assister. Il y portoit , avec des lumières toujours sûres , cette modestie sincère qui accompagne le mérite , & contribuoit sans prétention au progrès des sciences & des arts qu'un goût naturel ne lui avoit jamais permis de négliger. Il apprit l'Anglois à soixante-douze ans , & lisoit encore Homère à quatre-vingt.

Outre une infinité d'écrits qu'il a composés dans les circonstances relatives à son état , on a de lui un Mémoire curieux sur l'histoire des marbres cibolins employés à l'ouverture du chœur de la cathédrale ; une excellente lettre sur la présence réelle insérée dans l'édition qu'il a donnée des *lettres d'un Docteur catholique* (1) à un

(1) Le père Schesmaker.

Protestant. Défendre l'Eucharistie , & travailler à l'instruction des Protestans ; c'étoit pour lui une double satisfaction ; il servoit à la fois les deux objets les plus continuels de son zèle. Ce zèle étoit en lui l'effet de la conviction la plus intime ; d'une foi vive, d'un cœur tendre pour la religion. Il s'étonnoit qu'on pût être incrédule , & si l'on se permettoit de se paroître en sa présence , on le voyoit bientôt déployer toute la vigueur de son esprit , & la supériorité de sa raison.

Dans le commerce de la vie , doux , facile , complaisant , bon par penchant , franc par caractère , généreux par sentiment , il mettoit dans l'amitié cette tendresse vraie , cette confiance ingénue , cette sûreté , cette constance qui en font le charme & la solidité ! Il est consolant pour ses amis de n'avoir point à se défier du sentiment avec lequel ils rendent hommage à sa mémoire , & de ne pouvoir composer l'éloge d'un ami si rare que de traits avoués par tous ceux qui l'ont connu.

Je suis , &c.

A Rouen.

ÉCONOMIE.

Procédé éprouvé pour détruire les œufs de Papillon & les Charensons , qui attaquent les grains , publié par ordre du gouvernement. Affiches de Toulouse.

LES Officiers Municipaux d'une ville de Languedoc ont été invités au mois de Septembre dernier 1784, à se transporter chez un particulier qui leur a montré deux sacs de bled froment qu'ils ont vérifié être de même qualité & recueilli dans le pays; après quoi ce particulier a fait tremper pendant quelques minutes un des deux sacs de bled dans l'eau bouillante, puis l'a fait égoutter & l'a exposé au soleil dans sa cour, où le soleil donne environ pendant deux heures, pour le faire sécher: il y est resté deux jours; l'autre sac a été mis sous clef.

Au bout de deux jours, le bled trempé ayant été trouvé assez sec, il en a été pris

284 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

une mesure & autant de celui mis sous clef, pour les faire moudre & en faire du pain séparément.

Les deux moutures ont été ensuite portées séparément chez un boulanger de la ville, la farine a été travaillée & la Pâte mise au four. Toutes les opérations ont été faites en présence des Officiers.

Le pain cuit & refroidi, il a été reconnu que celui provenant du bled lavé à l'eau bouillante, étoit un peu plus blanc que l'autre, & avoit produit trois pains doubles & demi de plus; ce qui fait par sac quatorze pains du poids de deux liv. chacun; sur le taux alors courant du prix du bled, une augmentation de 2 liv. 16 s. par sac de 200 liv.

Les Officiers Municipaux ont cacheté les sacs qui renfermoient le restant des deux qualités de bled, & se proposent de faire une seconde & troisième expérience, pareille à la première, l'une au mois de Mai 1789 & l'autre en Août suivant.

En attendant, le particulier assure, dans un mémoire qu'il a envoyé à la fin du mois de Novembre 1784, qui visite souvent les

deux sacs qui lui ont été déposés, qu'il n'a point encore apperçu un seul ver sur le sac de bled lavé, tandis que l'autre en est surchargé.

Si, comme il espère, le succès couronne ses espérances, l'on pourra dorénavant préserver les grains du charençon, par une pratique qui ne sera ni dispendieuse, ni difficile.

L'on a, ajoute-t-il, dans tous les menages les instrumens nécessaires à cette opération; il voudroit seulement que le panier d'osier dont on se servira pour plonger le bled dans la cuve, fût couvert, le grain ne pourroit alors sortir aucunement. L'immersion doit être répétée trois ou quatre fois rapidement; par le moyen d'un chauderon posé sur le foyer, on auroit soin d'entretenir l'eau au même degré de chaleur: au sortir du cuvier, le froment seroit jetté en tas sur une toile, il seroit retiré demi-heure après. Il a à peu près besoin de ce temps pour pouvoir être ensuite remué avec un rateau sur d'autres toiles qu'on disposeroit tout près de celles qui l'auroient d'abord reçu,

& il seroit possible qu'une seule personne donnât dans une seule journée cette dernière façon à 100 sacs de bled.

*On lit dans les affiches du Dauphiné
ce qui suit.*

M. le Roi , ancien Officier de la Compagnie des Gardes du Corps de feu S. A. S. Monseigneur le Comte de Clermont , demeurant porte du bois & village de Boulogne , qui , par goût & par plaisir , s'est livré , depuis nombre d'années , à élever des poules houpées , des faisans d'or de la Chine , & des perdrix rouges , a observé que le bled nouveau étoit pour ces volailles une espèce de poison qui leur brûloit le sang & les faisoit périr.

Cette observation a été confirmée par la cessation de l'épidémie , lorsque le bled nouveau , que M. le Roi donnoit à ses faisans , eut acquis , vers la fin de Mars sa parfaite maturité.

J'ai cru trouver , ajoute-t-il , la vérité de mon observation dans la sage précau-

tion des laboureurs, qui ne donnent à leurs bestiaux de toute espèce, que du vieux foin, de la vieille paille & de vieille avoine. Les nouvelles nourritures données trop prématurément occasionnent infailliblement la diarrhée, l'affoiblissement des animaux, & l'épidémie, qui se communique même par la seule habitation dans les mêmes étables.

Une observation de cette importance m'a paru mériter toute l'attention du Gouvernement, avec d'autant plus de raison qu'y ayant eu beaucoup de maladies l'automne & l'hiver derniers à Paris & à la campagne, sur-tout beaucoup de petites-veroles meurtrières, des fièvres malignes & putrides, on ne doit les attribuer qu'au bled nouveau que tous les cultivateurs ont fait porter à la halle de Paris & aux marchés-dans les provinces; parce que le bruit général étant qu'ils ne se conserveroient point, ils ont voulu conserver les anciens, comme de meilleure qualité.

L'humanité est d'autant plus intéressée à cet objet de la police générale de l'Etat, que depuis la récolte de 1780, & pen-

dant toute l'hiver, il n'a été porté aucune mesure de vieux bled dans les marchés; que le bled nouveau, plus resserré, plus chaud, moins nourri, est plus lent à se gonfler, fait toujours de mauvais pain, fermente trop dans l'estomac, & cause au sang un échauffement, une irritation très-dangereuse.

A la fin de son mémoire, M. le Roi attribue la maladie épidémique, qui désola le Languedoc en 1781, à l'usage des bleds nouveaux.



L'ANNÉE⁷

LITTÉRAIRE.

LETTRE XVIII.

Le Comte de Valmont, ou les Egaremens de la raison ; Lettres recueillies & publiées par M^{ *}. Septième édition, revue & corrigée. 5 vol. in-12. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.*

ANNONCER la septième édition d'un ouvrage, sur-tout si cet ouvrage défend les intérêts de la religion, de la patrie & des mœurs, c'est assurément en faire en deux mots l'éloge.

ANN. 1785, Tom. IV. N

le plus complet. Hé quoi ! au sein du luxe & de la frivolité , au milieu de la corruption & du fanatisme philosophique , un Auteur , qui parle raison , qui soutient les bons principes avec une éloquence saine & digne du sujet , trouve autant & même plus de lecteurs que les plus extravagans *Philosophes* ; son livre circule dans tout le royaume avec une extrême rapidité ; on le traduit , on le contrefait , on en épuise six éditions ? Voilà ce qui s'appelle un succès rare , & fait pour réconcilier les gens sensés avec notre siècle. Il est consolant de penser que , dans cette décadence générale du goût , dans ce bouleversement total des idées & de la morale , le mérite réel & solide peut encore se faire remarquer , & qu'on rend aux productions vraiment estimables la justice qui leur est due.

Il faut convenir aussi , que si le public préfère aujourd'hui des bagatelles ingénieuses , ou des sottises plaisantes à des écrits utiles & judicieux , c'est un peu la faute de certains graves auteurs qui n'ont pas l'art d'embellir

la raison & de la rendre aimable. Les esprits énervés n'ont plus assez de force pour supporter l'austère vérité ; le bon sens les ennuye , la plus vigoureuse logique leur paroît pédantesque ; il faut qu'un Ecrivain , par l'éclat du coloris & les graces d'une imagination brillante & féconde , se fasse pardonner le crime , presque irrémissible , de penser juste & d'avoir raison. Si *Nicole* écrivoit de nos jours avec sa correction froide & sa dialectique sévère , il ne seroit point lu. Il ne faut pas laisser aux Ecrivains impies & licencieux l'avantage que peut donner l'agrément du style , & il n'est pas difficile de le leur ravir : si vous exceptez deux ou trois chefs de la philosophie , tout le reste écrit mal : c'est l'agrément du sujet & non pas celui de l'élocution qui les soutient ; il semble même qu'ils affectent de rebuter les lecteurs par l'obscurité , la monotonie & le galimatias guindé dont ils font parade : mais ils flatent la corruption du cœur & l'orgueil de l'esprit ; les charmes de leur morale font dévorer les ennuis & les dégoûts.

de leur jargon barbare. Quand on ôte aux passions leur frein & qu'on ramène l'homme à son intérêt personnel, on n'a besoin, pour persuader, ni de talent, ni d'éloquence : c'est la dure vérité, c'est la triste raison qu'il faut couvrir de fleurs.

Pour refuter les incrédules avec fruit, il me semble qu'on devroit, jusqu'à un certain point, parler leur langage & les combattre avec leurs propres armes. C'est en philosophe & non pas en théologien qu'il faut les attaquer. Sans leur opposer inutilement des preuves, qu'ils éludent par des sophismes, on vient à bout de les terrasser avec leurs propres maximes ; on tourne contr'eux-mêmes ces grands mots de patrie, d'humanité, de sensibilité dont ils décorent leur coupable doctrine ; on les défère à la nation, non pas comme impies, mais comme mauvais citoyens & perturbateurs de l'ordre public ; non pas comme athées ou comme matérialistes, mais comme ennemis des hommes & destructeurs de la société : on les présente, non pas comme des esprits forts, supérieurs

aux opinions communes , mais comme des têtes foibles , plus esclaves du préjugé que le vulgaire même ; non pas comme des sçavans qui abusent de leur érudition & de leurs lumières , mais comme des ignorans qui n'ont pas même les élémens de la philosophie. C'est alors qu'on les écrase par l'ascendant victorieux que la bonne foi & la vérité ont naturellement sur l'imposture & la fraude : c'est alors que les gens du monde vous entendent , & que leur conscience est d'intelligence avec vous ; ils ne vous regardent plus comme un prêtre intéressé à déclarer en faveur de ses autels , mais comme un philosophe qui réclame les droits de la raison & plaide la cause de l'humanité.

Tel a paru l'Auteur du *Comte de Valmont*. Son livre rassemble les différentes qualités dont les écrits des philosophes n'offrent que l'apparence ; une sensibilité naturelle & vraie , qui n'est pas une effervescence de la tête , mais un épanchement du cœur ; qui n'a point sa source dans la corruption & dans la foiblesse , mais que la vertu

& l'honnêteté avouent : des scènes d'humanité, des actes d'une bienfaisance éclairée & solide, sans faste, sans ostentation, & fondée sur des motifs supérieurs à cet instinct de pitié, qui vient de la délicatesse des nerfs plutôt que de la générosité ; de la chaleur & du pathétique sans déclamation, sans frénésie, sans galimatias ; du sentiment bien exprimé sans le secours des points ; de grandes vues morales & politiques sans morgue, sans obscurité, sans délire ; la profondeur réunie avec la justesse ; la force & l'énergie jointes à la logique.

On sait que la manie des soi-disant philosophes est d'endoctriner les Rois : mais quelles lumières, quels principes peut leur donner une philosophie » audacieuse & téméraire, » secouant tout joug, opposée à tout » culte, ennemie de la divinité même ? » elle rompt maintenant les liens les » plus sacrés de la religion & de la » morale, & n'en vouloit, disoit-elle, » qu'à la superstition & au fanatisme. » Sous prétexte de prendre en main

» les intérêts des peuples , elle les
 » divise d'avec le Souverain , & porte
 » le Souverain à se défier de son peu-
 » ple , tandis que la confiance & l'a-
 » mour doivent les réunir. Par-tout
 » où elle voit des chefs & des maîtres,
 » elle crie au despotisme & invite à
 » le confondre avec une autorité légi-
 » time , dont toutefois les abus mêmes
 » seroient moins à craindre que ceux
 » d'une liberté excessive & d'une
 » entière indépendance. Elle nous
 » arme contre les Princes & contre
 » les loix , en ne cessant de déclamer
 » contre leur tyrannie. Elle resserre
 » les cœurs & les rend durs & insen-
 » sibles , en leur inspirant un secret
 » égoïsme , en les attachant à l'intérêt
 » personnel , dans ces mêmes livres
 » où elle nous parle si souvent d'hu-
 » manité & de bienfaisance. Elle énerve
 » les hommes , elle prépare la ruine
 » des empires , en faisant l'éloge des
 » passions , du luxe & de la volupté.
 » Elle détruit , & se vante de réfor-
 » mer. Elle nous rend féroces & bar-
 » bares , sous le masque de la dou-

» ceur , & avec la réputation qu'elle
 » veut bien nous donner de vivre
 » dans un siècle humain & policé.
 » Elle nous inspire un fol orgueil &
 » le mépris de nos semblables , en
 » nous faisant accroire que par elle
 » nous sommes les seuls grands , les
 » seuls sages. Que dirai - je enfin ?
 » Elle nous trompe , nous éblouit ,
 » nous aveugle , en promettant de
 » nous éclairer.

Dans ses entretiens avec le Prince
 auprès duquel il a été envoyé en am-
 bassade , le *Comte de Valmont* démontre
 victorieusement que la religion est bien
 plus propre qu'aucune philosophie à
 former des Rois justes & bienfaisans ,
 à prévenir les abus du pouvoir &
 les séditions qui déchirent le sein
 des états. C'est la religion seule qui
 fait envisager aux maîtres de la terre
 un maître dans le Ciel. C'est la reli-
 gion seule qui apprend aux peuples à
 reconnoître , dans l'autorité des Rois ,
 celle de Dieu ; à respecter même la main
 qui les opprime , laissant à l'Etre Su-
 prême le soin de leur vengeance. Les

Souverains ne sentent point assez combien il importe pour leur repos & celui de leurs sujets, de bannir de leurs états cette philosophie du jour, qui fait fermenter tous les esprits & répand par-tout le trouble & le désordre. Combien n'est-il pas dangereux & indécent que dans une monarchie, sous les yeux du Prince, aux pieds du trône même, on ose mettre en problème des questions qui depuis long-temps sont décidées. *Quelle est l'origine, quel est le lien des sociétés? Quel besoin les hommes avoient-ils d'être ainsi réunis? n'eût-il pas mieux valu qu'ils eussent mené une vie indépendante, une vie errante & sauvage? Qui a pu détruire l'égalité primitive? De quel droit réglez-vous? Quel est le contrat social qui lie les Sujets à leur Prince? Quel est le Juge de la fidélité aux conventions entr'eux & vous? De quelle portion de liberté ont-ils pu se dessaisir entre vos mains? &c. &c.* Substituez à ces turbulens systèmes, à ces raisonnemens vagues & chancelans, la doctrine sage & précise de l'Evangile; tous les nuages se diss-

pent ; c'est Dieu qui a établi les sociétés ; c'est Dieu qui est la source de tout pouvoir légitime. Ce seul mot tranche toutes les difficultés , lève tous les doutes. Le peuple entend & se soumet , tout rentre dans l'ordre , & la tranquillité publique est établie sur un fondement inébranlable.

L'Auteur a extrait , des écrits de nos sages , un certain nombre de passages relatifs aux droits respectifs des Souverains & des peuples : un bon françois ne les lira point sans frémir ; je n'ose même en fouiller cet extrait. Les téméraires décisions des Casuistes ultramontains , justement abhorrées de tout sujet fidele , de tout bon citoyen , n'approchent pas de l'extravagance & de l'audace des maximes séditionnelles de nos philosophes : le plus aveugle fanatisme n'a jamais poussé plus loin ses fureurs ; & voilà cependant les lumières & les leçons que nous donnent ces graves docteurs , ces prétendus amis de l'humanité. Assurément jamais la société n'eut d'ennemi plus dangereux , ni plus redoutable.

Il est donc de la dernière impor-

tance que le gouvernement mette tous ses soins à écarter des peuples cette contagion, ce souffle empesté d'une philosophie meurtrière. » Le comble
 » des maux pour un état; ce qui lui
 » ôtera bientôt tout principe de vie;
 » ce qui entraîne la plus funeste dé-
 » pravation des mœurs, l'affoiblisse-
 » ment le plus sensible de toute es-
 » pèce de grandeur d'âme, de force
 » & de courage; ce qui prépare la
 » décadence la plus prochaine d'un
 » empire, si florissant qu'il soit, &
 » les plus terribles révolutions, c'est
 » l'irreligion réduite en système & le
 » vice érigé en principe «.

Détournons les yeux de dessus ces frénétiques & ces enragés qui vont semant des principes de révolte & soulevant les peuples au nom de la philosophie : prenons un écrivain sage, un philosophe universellement considéré, l'illustre *Montesquieu*, qui seroit bien plus grand s'il n'eut jamais eu de liaisons politiques avec une secte qu'il savoit apprécier mieux que personne; & s'il n'eut pas tant accordé à l'esprit du

jour. Quel est le lecteur sensé qui ne fougite pas pour l'Auteur de *l'Esprit des Loix*, quand il trouve dans un ouvrage, d'ailleurs très-estimable, des principes aussi faux & aussi dangereux sur la nature des Monarchies.

Dans une Monarchie il est très-difficile que le peuple soit vertueux. La politique fait faire les grandes choses avec se moins de vertu qu'elle peut. L'état subsiste indépendamment de l'amour pour la patrie, du desir de la gloire, du renoncement à soi-même, &c. Les loix y tiennent la place de toutes ces vertus dont on n'a aucun besoin; l'état vous en dispense; une action qui se fait sans bruit y est en quelque façon sans conséquence. Dans les Monarchies les crimes publics sont plus privés, c'est-à-dire, choquent plus les fortunes particulières que la constitution de l'état même. Qu'on lise ce que les historiens ont dit sur la cour des Monarques; qu'on se rappelle es conversations des hommes de tous les pays sur le misérable caractère des courisans.... Or, il est très-mal-aisé que la plupart des principaux d'un état soient

mal-honnêtes gens, & que les inférieurs, soient gens de bien.

Voilà dans quelles absurdités l'esprit systématique entraîne les hommes les plus judicieux. Quelle affreuse idée M. de Montesquieu nous donne-t-il de la Monarchie. Quoi ! ce gouvernement, le plus parfait de tous, n'a pas besoin de vertus, & les crimes ne choquent point sa constitution. Quel est l'écolier, encore sur les bancs, qui ne sçache pas qu'aucun état ne peut subsister sans vertus, & que les loix ne peuvent jamais tenir la place des mœurs. Quoi ! il est de la nature d'une Monarchie que la plupart des principaux de l'état soient mal-honnêtes gens. La noblesse françoise doit à l'Auteur un remerciement de l'honneur qu'il lui fait.

Et quel est le ressort politique que M. de Montesquieu substitue à la vertu ? C'est l'honneur, c'est-à-dire, le préjugé de chaque personne & de chaque condition. Ce préjugé, selon lui, peut inspirer les plus belles actions ; il peut, joint à la force des loix, conduire au but du gouvernement comme la vertu.

même. Ainsi, dans les Monarchies bien réglées, tout le monde sera à peu près bon citoyen, & on trouvera rarement quelqu'un qui soit homme de bien.

Assurément c'est une idée bien folle & bien bizarre que celle d'un peuple de frippons qui ont beaucoup d'honneur, & qui, sans amour pour la patrie, sont fort bons citoyens. Que les enfans perdus de la philosophie débitent de pareilles extravagances, ils font leur métier; mais je souffre de voir le grave *Montesquieu* se deshonoré par des inepties & des contradictions de cette nature; j'en suis indigné comme l'étoit *Horace* du radotage d'*Homère*.

Indignor quandoque bonus dormitat Homerus.

L'Auteur, après avoir réfuté avec autant de sagacité que d'éloquence, les principes erronés, insérés dans *l'Esprit des Loix*, sur les gouvernemens monarchiques, dit, avec beaucoup de sagesse, » je crois que M. » de *Montesquieu* auroit parlé d'une » manière plus exacte, en posant pour

» principe général de tout gouver-
 » nement, la religion & les mœurs ;
 » pour principe particulier de la Mo-
 » narchie, l'amour des Sujets pour
 » le Monarque indentifié avec leur
 » amour pour la patrie ».

Un des plus ridicules travers de ces rêveurs fanatiques , qu'on appelle *Philosophes* , est de crier que l'instant qui a vu éclore leurs systèmes extravagans , est le *siècle des lumières* ; que l'analyse leur a révélé , à eux spécialement , les plus importants mystères de la morale & de la politique ; en un mot , qu'eux seuls pensent , & que tous ceux qui les ont précédés , esclaves timides du préjugé & de la routine, n'ont eu que des idées triviales & des vues très bornées. Pour mettre dans tout son jour l'absurdité de leurs prétentions , comparez à cette petite poignée d'obscurs intrigans , qui ne doivent leur réputation qu'à l'impiété , leur fortune qu'au charlatanisme , la foule des grands hommes , des hommes de génie , des sçavans illustres qui ont rendu hommage à la religion : on voit d'un

côté les *Descartes*, les *Leibnitz*, les *Newton*, l'honneur éternel de l'esprit humain, les héros de la science & les oracles les plus révéérés de la philosophie, les *Bernouilli*, les *Wolf*, les *Grotius*, les *Clarke*, les *Abadie*, les *Nieuwentyt*, les *Bacon*, les *Adisson*, les *Pascal*, les *Arnaud*, les *Nicole*, les *Bossuet*, les *Fenelon*, &c. Quels hommes & quels noms ! A ces philosophes, à ces sages joignons les créateurs de notre belle littérature, les *Corneille*, les *Racine*, les *Despreaux*, les *la Bruyere*, &c. ce n'étoient pas là des esprits étroits, des imbécilles.

De l'autre côté que trouvons-nous dans le parti des incrédules, des pygmées à opposer à des géans ; des demi-sçavans, des parasites, des charlatans, des bouffons, de bas flateurs, des déclamateurs phrénétiques, des écrivains sans goût, de misérables raisonneurs, sans instruction & sans logique, des philosophes à convulsions, qui, par l'engouement, le fanatisme & le jargon cabalistique, ressemblent beaucoup aux plus méprisables sectes que l'orgueil & l'ignorance aient jamais

formées. Et quel est le digne chef de cet illustre troupeau ; une espèce de saltinbanque littéraire, sans consistance , sans principe ; qui , par son caractère & ses mœurs , peut être regardé comme l'antipode de la philosophie ; éternel ennemi du bon sens & des bienséances , vil jouet des plus honteuses passions , toujours en contradiction avec lui-même , enfin le premier farceur qui ait eu l'ambition de se faire chef de parti ; & qui ait assez méprisé son siècle pour entreprendre de détruire sa religion & ses principes , par des facéties & des parades.

Qui jamais a tracé un portrait plus fidele & plus ressemblant de *Voltaire* que l'Auteur des *Egaremens de la raison* ?

» Rabaisser le mérite qui lui faisoit
 » ombrage ; couvrir d'opprobres qui-
 » conque avoit porté la plus légère
 » atteinte à sa gloire ; lui prodiguer
 » les injures les plus grossières , les
 » épithètes les plus outrageantes , les
 » noms les plus infâmes & qu'on ne
 » sçauroit même répéter d'après lui.

» sans une sorte de pudeur : en genre
» de principes , mettre en problème
» les vérités les plus nécessaires & les
» plus consolantes , affirmer , nier ,
» renverser tour à tour ; passer , en
» se jouant , de la vérité à l'erreur ,
» & plus souvent d'une erreur à l'au-
» tre , toujours sans plan , sans sys-
» tème & sans suite , se démentir
» se contredire à chaque instant : en
» genre de religion , apprendre aux
» hommes à tourner en dérision ce
» que , pour leur propre sûreté , leur
» bonheur , & l'intérêt de la société
» ils devroient le plus respecter ; à
» opposer l'arme tranchante du ridi-
» cule , les plaisanteries , les sarcasmes
» & les petits contes pour rire , à
» toute la force des raisonnemens &
» aux preuves les plus solides ; à trai-
» ter de superstition , de préjugés &
» de fanatisme le culte le mieux éta-
» bli , pour y substituer des préven-
» tions aveugles , des opinions ab-
» surdes , & tous les délires que peu-
» vent enfanter les passions : ennemi
» sur-tout de Jésus-Christ & de sa
» doctrine , diriger contre lui , con-

» tre ses enseignemens , contre les
 » Ministres , tout ce que l'ironie a
 » de plus sanglant , le fiel de plus
 » amer , la calomnie de plus noir , le
 » sophisme de plus séduisant & de
 » plus trompeur ; & après tant d'ef-
 » forts , s'étonner de ne pas s'être
 » fait des prosélytes de tous les ado-
 » teurs du Christ , & de ne pas ré-
 » gner à sa place : offrir , en genre de
 » mœurs , les leçons les plus dange-
 » reuses , les plus odieuses maximes ,
 » les images les plus obscènes , &
 » souiller sa vieillesse par des écrits
 » dont la jeunesse même la plus liber-
 » tine auroit encore à rougir : n'écrire
 » l'histoire , sur-tout dans son essai
 » sur l'esprit & les mœurs des nations ,
 » que pour en faire la satire de la
 » divinité , de la religion , de sa pa-
 » trie & du genre humain ; & avec
 » un faux air d'érudition y laisser trop
 » souvent des traces de la précipita-
 » tion la moins excusable , de l'infir-
 » mité la plus criante , & quelque-
 » fois même , sur les anciens temps ,
 » de l'ignorance la plus profonde :
 » voilà , sur tous ces objets divers ,

» les traits les plus marqués de l'é-
 » crivain pour lequel on s'extasie. Ah !
 » eût-il fait paroître plus de talens
 » encore , devrions-nous tant exalter
 » un homme qui les a si mal employés ?
 » C'est lui , c'est cet homme , presque
 » divinisé de nos jours , qui a accou-
 » tumé son siècle à l'apologie du luxe
 » & des passions ; c'est lui qui a in-
 » troduit parmi nous ce philosophisme
 » destructeur , impatient de tout joug,
 » de tout frein , de toute autorité ;
 » c'est à lui que nous sommes rede-
 » vables de l'Anglomanie , de la fu-
 » reur du suicide , du tolérantisme ,
 » & par un contraste bisarre , de l'in-
 » tolérance philosophique : pour le
 » dire en un mot , c'est à lui , plus
 » qu'à tout autre , que nous devons
 » la corruption générale & tous les
 » vices de cette génération perverse ,
 » qui en promet une plus dépravée
 » encore , & ne nous laisse espérer ,
 » parmi de si grands maux , d'autres
 » remèdes que ceux que nécessitera
 » un jour l'excès du mal même.

Rien ne prouve mieux quel fonds
 on doit faire sur l'autorité des enne-

mis de la révélation ; que leurs variations & leur incertitude. Nous ne confondons pas avec eux l'illustre auteur des *Lettres Persannes* & de *l'Esprit des Loix* ; mais , (quelle foiblesse pour un si grand homme) il s'étoit plié par ambition & par politique au ton de son siècle ; l'envie de plaire aux dispensateurs de la renommée & des honneurs littéraires , de flater le goût des gens du monde par des idées hardies & singulières l'ont entraîné dans des écarts , qu'il a désavoués : il fut toujours chrétien dans le cœur ; il en donna les preuves les moins équivoques dans plusieurs circonstances de sa vie , & dans ses derniers instans : c'est alors que n'ayant plus d'autre intérêt que celui de la vérité , il disoit à Madame d'Aiguillon , *la révélation est le plus beau présent que Dieu ait pu faire aux hommes.*

L'un des écrivains les plus acharnés contre la religion , M. Boulanger , Auteur du *Christianisme dévoilé* & du *despotisme orientale* , tombe malade : il permet qu'on aille chercher le Vi-

caire de la paroisse, M. L***, actuellement Chanoine de S. honoré; il confère avec lui à plusieurs reprises, il s'instruit, il s'éclaire, il avoue qu'il n'a jamais eu que des doutes, des nuages; qu'il a été plus enyvré que séduit par les éloges prodigués à ses ouvrages par les philosophes, il fait une réparation authentique des scandales de son irreligion, & témoigne le plus vif regret des maux irréparables qu'il a causés.

M. Le Marquis d'Argens, Auteur de la *Philosophie du bon sens* a fini ses jours dans les mêmes dispositions. Quelques années avant sa mort, il avoit dit à son frère, M. le Président d'Eguilles, homme très-religieux, *il pourra se faire un jour que je pense comme vous; j'en suis déjà au point de ne croire ni ne décroire*; enfin il ouvrit les yeux à la lumière, & mourut vivement pénétré de la vérité d'une religion qu'il avoit si long-temps combattue. Le Président d'Eguilles a raconté lui-même à l'Auteur un trait assez singulier de la part du Marquis

d'Argens. Ce vertueux Magistrat avoit eu le malheur autrefois de penser comme le Marquis, mais ils avoient un troisième frère qui se montrait très-attaché à la religion. Un jour qu'ils tournoient la piété en dérision : *hé bien ! mon frère*, dit le Marquis d'Argens au Président, *nous nous moquons de sa simplicité, & cependant si j'avois un dépôt à confier, ce ne seroit pas à toi, ce seroit à lui.*

Lametttrie, le plus effronté des matérialistes, témoigna aussi en mourant le plus vif repentir de ses extravagances. Quelques philosophes furent honteux de sa foiblesse, & l'un d'eux ne put s'empêcher de dire que *Lametttrie les avoit déshonorés pendant sa vie, & sur-tout à sa mort.* . . . M. Maillet, auteur de *Telliamed*, abjura, dans ces momens où le voile tombe, ses systèmes erronés. On pourroit beaucoup grossir cette liste, & sans doute ce sont ces conversions si communes qui, au rapport de Bayle, faisoient dire à Saint-Hubal, fameux esprit fort, *ils ne nous font point d'honneur quand ils se voient au lit de la mort ;*

ils se déshonorent , ils se démentent , ils meurent tout comme les autres. M. de Voltaire lui-même a dû beaucoup effrayer les partisans par ses angoisses & son désespoir. On sçait qu'il n'étoit rien qu'intrépide ; s'étant un jour avisé de citer M. Tr.... pour témoin de sa fermeté dans une maladie qui l'avoit conduit aux portes du tombeau ; ce célèbre Médecin répondit en présence du Prince de Wirtemberg ; tout le témoignage que je peux lui rendre , c'est que je n'ai jamais vu que dans cet homme jusqu'où peut aller le dernier excès de la peur.

Tout ce qui peut former l'honnête homme , le bon citoyen , l'homme vertueux & chrétien se rencontre dans cet ouvrage , l'un des plus utiles & des plus intéressans pour l'humanité , qu'on ait vu paroître dans ce siècle : voilà ce qu'on peut appeller une production vraiment philosophique , qui n'offre que des idées aussi justes que profondes sur la politique & sur la morale , & où l'on trouve une grande connoissance du cœur humain. Ce

qui-

qui manque sur-tout aux écrits de ces hommes qui se disent philosophes, c'est la philosophie : ainsi , par un bouleversement bien extraordinaire , les boutades de quelques esprits faux & peu éclairés , les déclamations de quelques têtes échauffées passent pour philosophiques ; tandis que les réflexions d'un homme grave , instruit & de bonne foi sont regardées souvent comme le fruit de la superstition & du préjugé : aucun livre ne prouve mieux que celui-ci , la folie de nos prétendus philosophes ; on y remarque d'ailleurs une modération , une honnêteté , une décence digne de la vérité & de la cause qu'il défend. L'Auteur n'a pas même dédaigné de puiser souvent des observations utiles & de fortes belles pensées jusques dans les égoûts de la philosophie moderne : c'est dans ces passages , extraits d'ouvrages extravagans , qu'on reconnoît combien la doctrine de nos sages est versatile : mais celui dont l'inconstance est le plus comique , c'est sans contredit le fameux *Voltaire* qui n'a jamais écrit

que d'après son humeur, & qui, suivant l'occasion, dit le pour & le contre, & souffle le froid & le chaud. Enfin, ce qui distingue essentiellement les *Lettres du Comte de Valmont*, c'est cette alliance si précieuse & si rare de l'agréable & de l'utile ; c'est le bon ton, la sensibilité, l'éloquence réunies à ce que la raison & la religion ont de plus austère ; tous les charmes du style répandus sur des discussions morales & politiques, & dans un traité de philosophie, tout l'intérêt d'un roman.

Je suis, &c.



LETTRE XIX.

Description des principales Pièces gravées du Cabinet de S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orléans , premier Prince du Sang. Tom. 2 & dernier. A Paris, chez M. l'Abbé de Lachau, Au Palais Royal ; chez M. l'Abbé le Blond , au Collège Mazarin ; & chez Pissot , Libraire , Quay des Augustins.

EN vous rendant compte, Monsieur, du premier volume de cet excellent ouvrage, * je vous présentai quelques resultats qui durent vous en donner l'idée la plus avantageuse. Je ne craignis pas même d'affirmer qu'il méritoit certainement la préférence sur tous ceux du même genre qui

* Année 1780 , Page 343.

ont paru jusqu'ici , & il paroît que ce jugement a été confirmé par le public sçavant & par les étrangers.

Dans le premier volume où il s'agissoit de fable & de mythologie , les Auteurs , M. l'Abbé de *Lachau* , Bibliothécaire & Garde du Cabinet de Monseigneur le Duc d'*Orléans* , & M. l'Abbé *le Blond* , de l'Académie des Belles - Lettres & Inscriptions , avoient un champ vaste à parcourir : les sujets étoient rians & agréables. Dans le second volume que je vous annonce , il est question de Rois , de Princes , d'Empereurs , d'Impératrices , ou d'autres sujets historiques , le cercle que les Auteurs avoient à parcourir étoit bien plus étroit , & les formes auxquelles ils devoient nécessairement s'assujétir étoient bien moins variées. Rien n'est si difficile que de répéter avec intérêt ce qui a été dit tant de fois. Vouloir encore parler de l'histoire romaine , n'est-ce pas fouiller de nouveau une mine en quelque sorte épuisée ? Cependant les Auteurs ont vaincu ces difficultés , & , en traitant des sujets

connus , ils ont employé une manière nouvelle. Lorsque la pièce gravée qu'ils publioient n'exigeoit pas de grands détails sur la partie technique de l'art , ils ont sçu y suppléer en faisant un précis de l'histoire , & en traçant rapidement le caractère de l'Empereur ou de l'Impératrice dont elle offroit l'image : ils ont rassemblé les anecdotes les plus intéressantes ; n'ont rien négligé de tout ce qui pouvoit avoir rapport aux beaux arts , & ils ont toujours fait marcher de front l'érudition , la critique & une saine philosophie. Lisez , pour vous en convaincre , l'article de *Ptolémée Soter* , dont on connoît de très-beaux médaillons d'argent , dans lequel est consignée une anecdote très-curieuse sur l'époque de l'anatomie humaine : celui de *Philistis* dont on connoît de très-beaux médaillons d'argent sur lesquels elle est qualifiée de Reine , quoique l'histoire ne fasse aucune mention de cette Princesse , & que l'on ait douté long - temps de quel pays elle étoit Souveraine. Lisez l'article de *Tibère* , vous y trouverez une ob-

Observation toute nouvelle sur des médailles bien singulières, nommées *Spin-riennes*, & sur lesquelles jusqu'à présent les antiquaires n'avoient hasardé aucune conjecture. Parcourez encore les articles d'*Auguste*, de *Livie*, des sœurs de *Caligula*, de *Neron*, d'*Hadrrien*, de *Fausfine* la mère. Lisez surtout celui de *Trajan*, auquel les Auteurs semblent s'être arrêtés avec complaisance, parce qu'ils ont regardé, avec raison, cet Empereur, comme le plus grand & le meilleur des Princes.

Mais ce que je dois vous faire remarquer, Monsieur, c'est la vérité des caractères des différens personnages dont ils ont fait mention dans le second volume. *Trajan*, *Antonin*, *Sevère*, *Alexandre* sont des Princes dont on ne sçauroit prononcer le nom sans un respect mêlé d'attendrissement. Les noms de *Tibère*, de *Claude*, de *Neron*, de *Commode*, de *Caracalla*, inspirent au contraire un saisissement d'horreur. Cependant les Princes vertueux qu'on vient de nommer ne se ressembloient pas en tout; de même les monstres qu'on a nommés ensuite ont des dif-

férences entr'eux. C'étoit ces nuances qu'il falloit ſçavoir mettre dans des caractères qui paroiffent ſi analogues, & vous admirerez comment les Auteurs y ont réuſſi.

Ileſt temps, Monſieur, de vous citer quelques exemples de l'intérêt qui eſt répandu dans tout cet ouvrage : cet exemple , pris au haſard , contient une réflexion ſur la cauſe du progrès des arts, & il vous fera d'autant plus de plaiſir qu'il offre un tableau des ſiècles d'*Alexandre* , d'*Auguſte* & de *Mediciſ*. » On a mis en queſtion ſi » c'étoit aux cauſes morales ſeules, » ou aux cauſes phyſiques, ou à la » combinaifon des unes & des autres, » ou enfin au goût & à la magnifi- » cence des Princes qu'on devoit ce » concours heureux de brillans gé- » nies, de Poètes, d'Orateurs, d'Ar- » tiſtes & de grands hommes dans » les genres qui ſemblent s'être réu- » nis à de certaines époques pour » l'ornement de leur ſiècle & l'in- » ſtruction de la poſtérité; mais quelles » que ſoient les cauſes qui ont pro- » duit des effets ſi rares & ſi peu du-

» rables , toujours est-il certain que
 » les Princes qui passent pour avoir
 » imprimé à leur siècle ce grand ca-
 » ractère qui les distingue de tous les
 » autres, ont aimé les arts & honoré
 » les artistes. Personne n'ignore quel
 » respect *Alexandre* avoit pour *Ho-*
 » mère ; ce fut par une espèce de
 » culte pour ce grand homme que
 » le Conquérant de l'Asie fit servir
 » la précieuse cassette de *Darius* à
 » renfermer l'*Iliade*. Au spc de la ville
 » de Thèbes , il ordonna que la mai-
 » son & la famille de *Pindare* fussent
 » respectées. Lorsqu'il voulut qu'*A-*
 » ristote composât l'histoire des ani-
 » maux, non-seulement il lui fit par-
 » venir des sommes considérables ,
 » mais il lui envoya une infinité de
 » chasseurs & de pêcheurs qui avoient
 » ordre de lui fournir tout ce qui
 » pouvoit contribuer à ses observa-
 » tions. Le même Prince honoroit
 » *Apelle* , *Praxitelles* & *Lysippe* d'une
 » estime & d'une bienveillance toute
 » particulière.

» Si nous portons nos regards sur
 » *Auguste* , nous verrons qu'il fut à

» peine paisible possesseur de l'Em-
 » pire qu'il s'occupa de l'embellisse-
 » ment de Rome. Il fit servir les plus
 » beaux monumens de la Grèce à la
 » décoration des temples & des autres
 » édifices publics : il fit plus ; il ap-
 » pella à Rome les meilleurs artistes
 » grecs ; il ordonna que les statues
 » des grands hommes de la nation
 » fussent placées dans le portique. Il
 » fit construire , près du temple d'*A-*
 » *pollon* , deux magnifiques biblio-
 » thèques , l'une pour les ouvrages
 » latins , & l'autre pour les grecs. On
 » érigea dans cette dernière une sta-
 » tue colossale d'*Apollon* , d'environ
 » quarante - cinq pieds de hauteur ,
 » par où l'on peut juger de la gran-
 » deur & de l'immensité de ces édi-
 » fices. Tant de superbes ouvrages
 » entrepris & exécutés sous *Auguste*
 » lui méritèrent le titre de créateur
 » de Rome , & c'étoit avec raison
 » qu'il se glorifioit d'avoir converti
 » en marbre & en or une ville qu'il
 » avoit trouvée toute de brique.
 » L'impulsion qu'*Auguste* avoit sçu
 » donner à son siècle se communiqua

» à quelques-uns des siècles suivans ;
 » on voit encore briller de loin en
 » loin quelques étincelles du feu qu'il
 » avoit allumé , mais bientôt il s'étei-
 » gnit tout-à-fait. Après les règnes
 » heureux de *Trajan* , d'*Hadrien* , des
 » *Antonins* , l'histoire ne nous offre
 » plus qu'un spectacle de désastre &
 » de barbarie. Les arts oubliés , ou
 » plutôt anéantis firent place à l'igno-
 » rance & à la superstition , dont le
 » règne fut bien plus long. que ne
 » l'auroit été celui des lumières.

» Enfin parurent les *Médicis* , &
 » avec eux un nouvel ordre de cho-
 » ses ; mais si *Cosme* prépara le siècle
 » des arts , si *Leon X* dût à des cir-
 » constances heureuses , & sur-tout à
 » son rang , la gloire d'avoir donné
 » son nom à ce beau siècle , il n'en
 » est pas moins vrai que *Laurent* a
 » été le premier auteur de la grande
 » révolution. Il s'empressa d'accueillir
 » les sçavans , les combla de bienfaits ,
 » fit ouvrir les entrailles de la terre
 » pour en retirer les chef-d'œuvres
 » du ciseau grec qui y étoient enfer-
 » mées ; donna ordre de rassembler :

» de toutes parts les richesses litté-
 » raires qu'on pourroit trouver , ainsi
 » que les monumens antiques échap-
 » pés aux outrages du temps & à la
 » fureur des barbares : jamais les arts
 » ne trouvèrent un plus digne pro-
 » tecteur : *Florence* devint une autre
 » *Athènes* ; l'Italie même recouvra
 » son ancienne splendeur , & *Laurent*
 » *de Médicis* mérita le titre de *Ma-*
 » *gnifique* & de *Père des Lettres* ».

L'*Agathe - Onyx* sur laquelle on voit le portrait de *Cornelie* , mère des *Gracques* , doit obtenir un des premiers rangs parmi les plus belles pierres gravées , & la beauté de cette pierre semble avoir inspiré les Auteurs dans le portrait qu'ils font de l'illustre romaine qu'elle représente.

On peut voir dans l'article même les raisons qui ont déterminé les Auteurs à attribuer à *Cornelie* cette admirable figure qui , jusqu'à présent , n'avoit été désignée sous d'autre nom que sous celui de *Liseuse*.

Si vous voulez être instruit sur les combats des Gladiateurs , sur leur origine , & sur l'éducation des mal-

heureuses victimes qu'on destinoit à verser leur sang pour le plaisir d'un grand peuple , qui aimoit à repaître ses yeux de ces horribles scènes , vont trouver sur cette matière un traité complet dans l'article intitulé *Gladiateur rudiaire*.

L'article suivant renferme des détails curieux sur les Jeux olympiques & particulièrement sur les courses de chevaux , l'un des principaux exercices qui y étoient en usage. Je ne peux pas me refuser au plaisir de mettre sous vos yeux une comparaison très-plaisante entre les courses des chevaux chez les anciens , & celles dont nous avons été nous-mêmes témoins plus d'une fois.

- » Nous avons vu renouveler de
- » nos jours de ces courses en usage
- » aux Jeux olympiques, c'est-à-dire ,
- » celle qui se faisoit avec un seul che-
- » val ; mais quoique le peuple , tou-
- » jours avide de nouveautés , ait paru
- » se passionner pour ce genre de
- » spectacle , il s'en falloit bien qu'il
- » présentât le même intérêt & qu'il
- » approchât , quant à la pompe , de

» ceux des anciens. La victoire, qui
 » à la vérité n'y étoit pas indifférente,
 » n'avoit pas pour objet la gloire
 » après laquelle soupiroient les athlè-
 » tes qui couroient dans le Stade
 » d'Olympie ou dans le Cirque de
 » Rome; & les chevaux des modernes,
 » quoiqu'élevés avec soin, ne sont
 » pas traités avec la même distinction
 » que les nobles coursiers des an-
 » ciens. Après avoir fait par leurs
 » vitesse l'admiration des spectateurs
 » oisifs dans quelque plaine voisine
 » de la capitale, les Coursiers mo-
 » dernes sont enfin livrés pour un
 » vil prix à un conducteur nouveau
 » qui ne s'occupe guères, & qui s'oc-
 » cuperoit en vain d'accélérer leur
 » marche : on les voit languir dans
 » ce triste état, l'œil morne & la
 » tête baissée, sans que personne dai-
 » gne songer à leur gloire passée.
 » Ceux des anciens au contraire après
 » avoir joui des honneurs dûs à leurs
 » brillans succès, goûtoient encore,
 » même dans leur vieillesse, les dou-
 » ceurs d'un repos honorable mérité
 » par de pénibles services.

Vous trouverez encore dans l'article concernant les animaux des réflexions nouvelles & intéressantes sur les motifs qui engagèrent les anciens à multiplier les représentations de tant d'animaux différens, & sur la manière dont les artistes les exécutoient. Je ne vous parlerai ni de l'article relatif à la pierre gravée qui représente un assemblage de plusieurs têtes humaines & d'animaux, ni de celui où il est question des Talismans, ni enfin de ceux qui ont pour objet les *Pierres écrites*; vous aurez plus de plaisir à les lire dans l'ouvrage même.

Vous n'ignorez pas, Monsieur, que dans tous les grands Cabinets de pierres gravées, il s'en trouve ordinairement quelques-unes qui, quoique modernes, ne laissent pas d'être intéressantes, soit par leur sujet, soit par les portraits qu'elles représentent, soit enfin par le nom de l'artiste dont elles sont l'ouvrage. Le Cabinet de Monseigneur le Duc d'Orléans en contient plusieurs de cette espèce, parmi lesquelles les Auteurs en ont choisi qu'ils ont cru devoir publier : telles

sont celles sur lesquelles on voit les portraits de *Frederic-Barberouffe*, de *Louis XII*, Roi de France, du Cardinal de *Bourbon*, connu sous le nom de *Charles X*, d'*Elisabeth*, Reine d'Angleterre, & de *Henri IV*, Roi de France; mais ne croyez pas, Monsieur, que les articles qui accompagnent ces pierres gravées ne soient qu'un simple extrait de ce qu'on lit dans l'histoire sur les personnages qu'elles représentent: il n'y a aucun de ces articles qui ne renferme quelque anecdote piquante, ou quelque vue nouvelle. C'est ainsi qu'au portrait de la Reine *Elisabeth* succède un trait qui ne sera pas connu de tout le monde.

» L'excessive sensibilité d'*Elisabeth*, sur l'article de sa beauté, donna naissance, à la plus singulière Ordonnance. Il fut défendu à tout peintre & graveur de continuer de peindre la Reine ou de la graver, jusqu'à ce que quelque excellent artiste en eût pu faire un portrait fidèle, qui devoit servir de modèle pour toutes les copies qu'on

328 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» en feroit à l'avenir, après que ce
 » modèle auroit été *examiné & reconnu*
 » *aussi bon & aussi exact qu'il pour-*
 » *roit l'être.* Il étoit dit que le desir
 » naturel à tous les sujets de tout
 » rang & de toute condition de pos-
 » séder le portrait de Sa Majesté,
 » ayant engagé un grand nombre de
 » peintres, de graveurs, & d'autres
 » artistes à en multiplier les copies,
 » il avoit été reconnu qu'aucun jus-
 » qu'alors *n'étoit parvenu à rendre dans*
 » *leur exactitude les beautés & les graces de*
 » *Sa Majesté, qui excitoit journellement*
 » *les regrets & les plaintes de ses sujets*
 » *bien-aimés.* La loi portoit enfin
 » qu'il seroit nommé des experts pour
 » juger de la fidélité des copies, &
 » il leur étoit enjoit de n'en tolérer
 » aucune qui conservât quelques dé-
 » fauts ou difformités, dont, par la
 » grace de Dieu, Sa Majesté étoit
 » exempte ».

Le Camée qui termine ce volume
 représente *un enfant cultivant un ar-*
buste. Cette gravure est de M. Guay,
 artiste estimable & encore vivant. Les
 Auteurs en ont fait un éloge qu'il

mérite à toutes sortes d'égards ; ils ont en même temps publié le procédé qu'il employa dans la gravure d'une *Sardoine - Onyx* , de grande étendue , sur laquelle on voit le portrait de *Louis XV.*

Je finirai cet Extrait en vous avouant , Monsieur , que je ne crois vous donner encore qu'une idée assez imparfaite de cet excellent ouvrage , en vous assurant que ce second & dernier volume que je vous annonce surpasse le premier , & par la beauté des gravures , & par la manière dont elles sont expliquées. Toutes les grandes bibliothèques , tous les amateurs des belles choses , de l'antiquité & des arts , s'empressezont sans doute de faire l'acquisition d'un ouvrage aussi parfaitement exécuté , & le plus beau qui ait paru en ce genre ju'qu'à ce jour.

Au reste , ce second volume , quoique presque aussi considérable que le premier , n'est que du prix de quarante-huit livres , comme les Auteurs l'avoient annoncé dans le *Prospectus*

qu'ils publièrent, lorsqu'ils firent paroître le premier volume de cet intéressant & superbe ouvrage.

Je suis, &c.

LETTRE XX.

Le Poëte anonyme, Comédie en deux actes & en vers. Prix 1 liv. 4 sols.

A Paris, chez Belin, Libraire, rue S. Jacques, près S. Yves. 1785.

Aussi modeste que le Héros de sa Comédie, l'Auteur ne se nomme point; & c'est aussi une *Comédie anonyme*. Cependant elle n'est pas sans mérite, & si c'est un coup d'essai, il promet beaucoup.

Mondor, oncle & tuteur de *Rosalie*, est fou des vers; c'est un autre *Francaieu*; car il faut avouer que cette pièce, a un faux air de la *Métromanie*. *Dorante* &

Damis aiment tous deux *Rosalie* ; *Mon-*
dor préfère *Dorante* , parce qu'il s'an-
nonce comme Poëte ; *Rosalie* aime *Da-*
mis , parce qu'il paroît ne point faire de
vers. Cependant elle soupçonne que
Damis est l'auteur des vers que *Do-*
rante donne pour siens ; pour le coup ,
elle le devine ; *Damis* , en effet , est le
Poëte anonyme. *Dorante* ne fait au fond
à qui il a l'obligation des vers qu'il
emprunte au *Mercury* ; la scène où il
fonde *Damis* est assez bien dialoguée :

D O R A N T E.

Bonjour ,

Damis. Avez-vous lu le *Mercury* du jour ?

D A M I S.

Je l'ai lu ; le voici.

D O R A N T E.

Les vers de la semaine
Sont-ils bons ?

D A M I S.

D'en juger je n'ai pas prit la peine.

D O R A N T E.

Vous n'aimez pas les vers ?

D A M I S.

Je ne les lis jamais.

D O R A N T E.

Comment ! la poésie est pour vous sans
attraits ?

Je ne puis pardonner à cette indifférence :
Vous n'avez pas mon goût.

D A M I S. (*à part.*)

Flatons son impudence

(*Haut.*)

Quand on en fait , Dorante, avec facilité,
Avec grace , sans doute on peut ==

D O R A N T E.

La vanité

Ne sied point au talent ; cessez , je vous
conjure.

Mais que lisez - vous donc , Damis , dans
le Mercure ?

D A M I S.

J'y vois des nations juger les différends ;
J'admire les exploits des fameux conqué-
rans ;

Leur nom qui sera cher long - temps à
leur patrie ,

Plait , arrache des pleurs à mon âme
attendrie....

D O R A N T E,

J'entends : vous vous mêlez des affaires
d'état.

Moi, j'admire un Poète.

D A M I S.

Et moi plus, un soldat?

D O R A N T E.

Le reste du Mercure est donc pour vous ..

D A M I S.

Mauflade.

Stances , bouquets , chansons , logogry-
phes , charade ,

Enigme , tous ces vers m'ont toujours
paru froids.

Ah ! Monsieur, que de blasphêmes !
Et que diroit M. *Francaeu* ? Quoi-
qu'il en soit, *Lisette* imagine un stra-
tagème qui lui réussit. Elle fait ac-
croire au faux Poète que sa maîtresse
l'aime au fond, qu'elle ne hait en lui
que la manie de faire des vers; elle
lui persuade de désavouer tous les

vers dont il s'est dit l'auteur ; d'un autre côté elle va trouver le Poète anonyme & l'exhorte à déclarer hautement que les vers sont de lui. *Rosalie*, en en faisant l'éloge, lui en arrache presque l'aveu. *Dorante* vient en effet confesser à *Mondor* qu'il n'est point l'auteur des vers du *Mercure*, & par les conseils de *Lisette*, il en accorde l'honneur à *Damis* ; celui-ci ne le nie pas, & *Mondor* lui accorde la main de sa nièce. *Dorante* alors s'aperçoit qu'il a été joué, & sort gaiement en disant :

C'est bien mal-à-propos rencontrer là
l'auteur.

Vous voyez, Monsieur, qu'il y a dans cette pièce des situations piquantes, que l'intrigue en est bien conduite, le dialogue facile, la versification agréable. Connoissez-vous beaucoup de Comédies au Théâtre françois, desquelles on en pût dire autant ?

Je suis ; &c.

L E T T R E X X I .

*Clarisse Harlowe , traduction nouvelle
& seule complète ; par M. le Tour-
neur ; sur l'édition originale , revue
par Richardson , avec figures d'après
M. Clodowiecki , de Berlin , dédiée
& présentée à Monsieur , frère du
Roi ; avec cette épigraphe : Huma-
nos mores nosse volenti sufficit
una domus. Tom. 1 , 2 , 3 & 4 ;
première livraison. A Genève , chez
Paul Barde ; & se trouve à Paris ,
chez Moutard , Imprimeur-Libraire ,
rue des Mathurins ; & Méricot le
jeune , Libraire , Quai des Augus-
tins. 1785.*

L'ABBÉ Prevôt rendit un très-grand service à la littérature françoise , en faisant passer dans notre langue les su

blimes Romans de *Richardson* ; & il le faut avouer , sans craindre de déprimer son mérite ; cette traduction fut son plus bel ouvrage. Peut-être y met-il un peu de précipitation ; peut-être , comme le dit M. le *Tourneur* dans sa préface , son génie peu fait pour s'asservir scrupuleusement aux idées d'autrui , se hâta-t-il de terminer cette tâche , pour tirer bientôt de son propre fond les ouvrages estimables que nous lui devons. Mais je n'ose trop , Monsieur , m'abandonner à cette présomption , & sans vouloir justifier entièrement l'Abbé *Prévôt* de quelques négligences , & de quelques infidélités ; je crois qu'il eût ses raisons pour faire beaucoup de suppressions à son original , & qu'il craignit que trop de longueurs , plusieurs traits un peu forts , & dans le goût anglois , ne fussent pas agréables au lecteur françois : & il faut dire qu'il n'a pas été seul de cet avis. M. le *Tourneur* est d'un autre sentiment , & probablement il aura aussi des partisans. Bien des gens penseront comme lui , que l'on est bien aise de connoître les auteurs

tels

tels qu'ils sont, que ces longueurs même, qui pourroient fatiguer, servent quelquefois à développer une situation, un caractère, & qu'en supposant même que ce fussent des taches dans l'ouvrage, on aime mieux encore avoir l'ouvrage avec ses taches, & l'avoir tout entier. M. le *Tourneur* a donc rétabli tout ce que l'Abbé *Prévôt* avoit retranché; ce n'est pas précisément dans les quatre volumes qui composent cette première livraison que ces retranchemens étoient les plus considérables, mais dans les suivans, qui seront encore au nombre de dix, savoir six à la seconde livraison, & quatre à la dernière. Et ne croyez pas, Monsieur, que la tâche du nouveau traducteur se soit bornée à rétablir à leur place les endroits supprimés; il a retravaillé tout l'ouvrage d'après une autre édition que celle qui avoit servi de modèle à l'Abbé *Prévôt*, d'après l'édition originale revue par *Richardson*; il annonce qu'il a en même-temps rétabli le vrai sens du texte défiguré en divers passages & c'est le second avantage de cette nouvelle traduction; elle

en a encore un autre ; c'est de présenter le chef-d'œuvre de *Richardson*, sous une forme digne de lui, L'impression a été plus soignée, le papier mieux choisi que dans les précédentes éditions. Et en effet il étoit étonnant que l'on eut fait jusqu'ici si peu d'honneur à cet immortel Ecrivain ; à moins que cette négligence même ne tournât à la gloire de *Richardson*, en annonçant qu'on jugeoit tout cet appareil inutile, & que l'ouvrage pouvoit bien se soutenir de lui-même ; A cette occasion M. le T. rappelle assez plaisamment ce vers de *Zaïre* :

L'art n'est pas fait pour toi ; tu n'en as pas besoin.

Pour couronner l'œuvre, on a embellie cette édition de figures de *Chcadowvicki*, de Berlin ; son nom seul le loue assez & nous dispense d'un plus long éloge. En un mot, Monsieur, cette nouvelle traduction, cette édition nouvelle ne peuvent qu'être très-agréables aux vrais amateurs de *Richardson* ; puisque tout à la fois elles

font mieux connoître & le mettent dans un plus beau jour. A la suite de la préface est imprimé l'éloge de *Richardson*, éloge plein de chaleur & de sensibilité, & que, malgré son enthousiasme, on ne sauroit accuser d'être exagéré, puisque on n'en peut dire trop à la louange d'un aussi grand Ecrivain. Je vous envoie à cet éloge, Monsieur, dans le cas où vous vous seriez attendu que je vous parlasse de l'ouvrage lui-même & de son auteur. Mais *Clarisse* est connue de tout le monde, il n'est personne qui ne l'ait louée par ses larmes, & je serois assez de l'avis de *D.* qui désire, dans son éloge, que l'on trouve un autre mot que celui de roman, pour désigner l'une des productions qui font le plus d'honneur à l'esprit humain.

Je suis, &c.

*Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE
LITTÉRAIRE.*

Du Château de Jouquieres , près
Perpignan , le 18 Avril 1785.

A MON retour de l'Inde chez moi j'ai eu le malheur, Monsieur, de trouver mon père mort depuis six semaines ; j'ai trouvé parmi ses papiers un intitulé : *Conseils à mon Fils*. Il m'a fait répandre des larmes ; cette tendresse sage & éclairée , qui parle par sa voix , a pénétré mon ame d'un sentiment de respect & d'attendrissement , auquel je me suis livré avec délices. En y réfléchissant plus à loisir , j'ai cru que ces conseils , excellens en eux-mêmes , étoient applicables à quantité de jeunes gens. La réputation de vos feuilles , étendue jusques dans le pays que je viens de quitter , m'a paru , plus que tout autre Journal, propre à recueillir & publier ces avis d'une utilité si générale.

Je vous fais passer, Monsieur, un extrait de ce qui les renferme; j'en ai ôté tout ce qui m'étoit plus particulièrement adressé, & des *avis de famille*, s'il m'est permis de me servir de ce terme, & qui ne sont point faits pour voir le jour. Veuillez, Monsieur, si, comme moi, vous le jugez utile, insérer, dans une de vos lettres, l'extrait ci-joint. J'ai cru que vous ne seriez point fâché de la liberté que je prends de vous l'adresser, & je vous prie d'être convaincu des sentimens d'estime & de vénération que j'ai pour vous, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître; mais l'auteur d'un ouvrage qui respecte les mœurs, la religion si décriée aujourd'hui, & qui ne loue que selon la vérité, mérite les hommages de tous les âmes honnêtes. Trouvez bon que je ne fasse pas connoître mon nom, il ne le fera que trop dans les lieux où j'ai pris naissance.

Je suis avec estime, Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant
 Serviteur, D... L... R... Enseigne
 des Vaisseaux du Roi.

EXTRAIT DU MANUSCRIT.

LA maladie dont je suis atteint depuis cinq ans , ne me laisse plus aucun espoir , mon cher fils. Encore Quelques instans & je ne serai plus que ce que j'aurai mérité d'être éternellement. Privé de la satisfaction de vous embrasser encore une fois , j'aurai du moins celle de travailler à votre bonheur jusqu'à mon dernier souffle ; vous le trouverez , si vous suivez ces conseils de ma tendresse & de mon expérience.

Ne perdez jamais de vue ce que vous devez à l'être suprême & créateur ; le premier de tous les devoirs est de l'aimer. Descendez dans votre cœur , & offrez - lui en chaque jour les hommages sincères. Loin de vous , à jamais , & pour aucun motif que ce puisse être , toute espèce d'hypocrisie. Respectez la religion & ne vous permettez contr'elle aucune liberté. ...

Conservez cette noblesse dans le maintien , & sur-tout cette décence

dans le propos qui annonce l'homme bien né. Ne vous permettez point avec vos égaux , encore moins avec vos inférieurs , de ces ironies amères , de ces plaisanteries insultantes , qui font chaque jour la source des plus grands malheurs : elles attirent plus de désagrémens à l'indiscret qu'elles ne lui procurent de vaine gloire. Faire sentir à quelqu'un combien on lui est supérieur , c'est l'élever au-dessus de soi même & s'avilir aux yeux du sage. Que votre vanité tire de cette réflexion un nouveau sujet de se renfermer dans de justes bornes. Complaisance envers les autres , sévérité envers vous seul , voilà les deux pivots sur lesquels doit s'établir une conduite raisonnée.

Vous servez dans un corps dont tous les membres sont jaloux les uns des autres , ou à la veille de l'être ; ne dites jamais le mal que vous sçauvez , tâchez même d'en affoiblir l'expression dans la bouche de la médifance ; soyez toujours le premier à publier le bien. L'estime des gens vertueux , ce prix si flatteur pour les âmes hon-

nêtes, vous sera déferé par la voix publique ; vous jouirez alors d'une douce félicité.

Que la vérité & la douceur fassent la base de votre caractère. Montrez quels peuvent être les fruits d'un heureux naturel cultivé par la raison. . .

Modérez en tout temps les transports de vos passions ; sachez jouir de vous-même jusques dans l'impétuosité de leurs desirs. Que l'avarice, cette passion des âmes foibles, ne trouve jamais accès dans votre âme : évitez avec autant de soin une folle prodigalité. Qu'une heureuse modération serve de règle à vos besoins. Vous ne craindrez jamais la pauvreté, & riche de tout ce que vous saurez soustraire à vos desirs, vous jouirez dans l'abondance & le repos de cette *médiocrité dorée*, le partage du Sage.

Redoutez l'intempérance, elle exténue le corps & finit par affoiblir l'âme Que l'envie soit à jamais bannie d'un cœur où veut régner la vertu. Cette furie lance ses vipères jusques dans le cœur des grands hom-

mes ; elle les rend injustes , elle ternit leur gloire.

• Conservez pour le jeu cette horreur que j'ai cru démêler dans votre caractère, mon cher fils : cette passion engloutit les fortunes les plus brillantes & corrompt le cœur le plus honnête.

• Qu'une compassion bien dirigée vous serve à diminuer les horreurs de l'indigence en secourant les infortunés qu'elle accable. Versez vos bienfaits sur celui qui souffre sans vous rappeler ses torts. Rendez votre puissance douce à vos vassaux ; jouissez des droits que le hasard vous a donnés sans vous en prévaloir. Encouragez les travaux utiles : rendez à la profession du Laboureur tout l'éclat qu'on veut lui ôter ; vengez-la du mépris dont on la couvre. Vos vassaux béniront les chaînes qui les attachent à vous , ils vous porteront dans leur sein ; ils vous laisseront à leurs neveux comme l'idole qu'il faut adorer. Le vif contentement fera briller sur leur visage la sérénité de leur ame : vous jouirez alors de vos bienfaits.

Ce point, le plus important de tous, est aussi celui sur lequel j'insiste davantage, il tient au bonheur d'une foule d'hommes. Vous ne pouvez être content de vous-même, que lorsqu'ils le seront de vous. Ma tendresse est la seule chose à votre âge qui vous rende digne de l'amitié qu'ils veulent bien vous accorder. Et vous devez voir avec une joie pleine de confiance que vous n'aurez jamais assez fait pour la mériter. Vous en seriez indigne, si vous pouviez oublier un seul instant que vous avez contracté dans mes bras, dans ceux d'une mère tendre & vertueuse, dans le cœur de tous deux l'obligation sacrée de veiller à leur sûreté, de les dérober à l'oppression, de porter s'il le faut, leurs larmes aux pieds de la bienfaisance suprême.....

Fuyez loin des grands & de la cour; l'air que l'on y respire est empoisonné. Songez que les vœux de vos vassaux vous rappellent dans vos terres, vous y trouverez tous les plaisirs de la vertu.

Ne quittez point l'état que vous avez embrassé; c'est un service péni-

ble, mais il offre des avantages qu'on ne trouve dans aucun autre : il n'est point difficile de s'y faire connoître, & l'on jouit avec le temps d'une considération brillante. On vous fera des *passé-droits* ; vous ne serez point récompensé peut-être lorsque vous croirez l'avoir mérité, c'est alors qu'il est beau d'opposer le mérite & la subordination aux caprices de la faveur.

Imitez dans les combats ce Héros brillant (M. le Marquis de *Saint-Félix*, Capitaine de vaisseaux, Officier d'un mérite généralement reconnu) qui, sur le rivage de l'Inde, reçut des mains de la victoire une couronne dont la jalousie ne sauroit flétrir les lauriers. Dans le sein d'un tranquille repos, il jouit maintenant de sa gloire & de ses vertus. Il a trouvé dans le cœur d'une épouse chérie, dans le témoignage d'un des hommes vertueux une récompense de ses nobles travaux, plus douce mille fois que toutes celles qu'il avoit si bien méritées.

Votre goût pour le travail, je le vois avec plaisir, étouffera celui de l'oisiveté ; ce goût si général de vos

semblables. Cultivez les connoissances que vous avez acquises, & portez votre étude sur celles qui vous sont nécessaires & que l'on n'acquiert que dans un âge plus avancé.

N'accordez jamais rien à la haine, ne fut-ce que pour votre repos. Que le mensonge ne souille jamais votre bouche. Ce vice bas & infâme ne fut dans aucun cas celui de l'honnête-homme.

De tous les présens que les Dieux firent à l'homme, le plus précieux est l'amitié. Elle le console dans le malheur, rend ses plaisirs plus vifs, double ses jouissances, épure ses goûts & ses penchans, rend l'âme capable des plus héroïques vertus. Mais peu de cœurs sont dignes de brûler d'une flamme aussi pure : l'intérêt, ce despote de l'univers, vient s'asseoir aux côtés de l'amitié, le libertinage & l'ambition marchent souvent à sa suite. Tous ces amis, mon cher fils, d'un attachement si véritable, d'une amitié si parfaite, ne font rien moins que ce qu'ils paroissent : leur cœur ne ressentit jamais

les sentimens que leur bouche ne cesse d'exprimer.

Un véritable ami rapporte tout à l'objet qu'il chérit. Insensiblement, il prend ses goûts, son caractère, sa façon de penser. Une confidence intime de ses pensées, volupté si délicate pour l'ame sensible, ces épanchemens de cœur où deux ames se confondent, se versent pour ainsi dire l'une dans l'autre, & goûtent une félicité d'autant plus entière, qu'elle est plus réciproque & mieux sentie, qu'elles se la doivent mutuellement; ces transports enflammés de deux cœurs que réunissent le sentiment du bien, l'amour de la vertu.... c'est le charme de l'amitié. Aussi doux & plus tranquille que l'amour, toujours égal, toujours aussi tendre, ce sentiment conduit l'homme au bonheur. O mon fils, qu'il est doux d'être aimé! Que de volupté dans ce sentiment, lorsque l'objet qui le partage est digne de l'inspirer! La plus riche fortune ne vaut pas un baiser de l'amitié. Tu le possèdes cet ami de ton cœur, suis ses conseils, crois à son expérience, & pardonne lui ses

torts , s'il peut en avoir avec toi. Que vos ames se connoissant mieux , puissent s'en aimer davantage ; qu'elles s'éclaircissent & se secourent mutuellement. Animées par des sentimens vertueux , qu'elles jouissent sans trouble des plaisirs d'une amitié pure ; & que sur la fin d'une vie sans nuages , elles vous retracent de doux souvenirs. Ils seront le charme de votre vieillesse , la consolation de vos derniers instans .

La bienfaisance est peut-être la première des vertus. Faites de vos richesses la source de votre bonheur ; la façon dont on oblige est un second bienfait plus précieux quelquefois que le bienfait lui-même. Vous ne concevrez jamais , mon cher fils , toute la joie que l'on goûte à faire un *heureux*. Soixante ans de vie ne m'ont offert qu'une seule occasion de le faire avec succès. Grand Dieu ! Tu me la fis saisir avec transport , tu soutins mes forces chancelantes contre l'ingrat qu'elles secoururent , & je rendis enfin à la vertu un cœur qui l'avoit aimée , & à l'état un sujet qui l'honore. Ce sentiment seul a balancé tous les maux

de ma vie , le souvenir m'en fut délicieux chaque jour : & dans le dernier de mes ans , sur ce lit de peine & de douleurs , il sème encore de quelques fleurs ma mourante vieillesse. Plein d'une confiance respectueuse , je vais dire au souverain juge : je fis le bien , j'essuyai les larmes de la misère & du désespoir ; je prolongeai peut-être la malheureuse existence de celui qui vouloit attenter à la mienne , tu me dois un regard de bonté.

Laissez s'éteindre les premiers feux d'une jeunesse ardente , & choisissez dans le silence des passions , la compagne qui doit vous rendre heureux. Consultez la raison autant qu'il est en votre cœur , & songez qu'il vaut mieux trouver dans la femme une amie qu'une maîtresse. Elevez vos enfans avec . . .

. Suivez en tous les préceptes de la raison. Rappelez à votre mémoire , je ne dis point à votre cœur la vie d'un père laborieux , qui vous créa cette grande fortune à la sueur de son sang ; nourrissez votre esprit des leçons d'une mère sage & prévoyante

352 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

qui l'augmenta par son économie , &
rendez par-là à nos mânes les devoirs
d'une reconnoissance tendre & obé-
quieuse

A VOLTAIRE INCREDULE.

L'ART de raisonner , l'art d'écrire ,
L'art sublime des vers que le Génie inspire ,
C'est de Dieu seul que nous les recevons.

Voilà ce qu'il falloit nous dire ,
Ingrat , ce Dieu puissant s'enrichit de ses
dons ;

Et ta voix , en tous lieux , le brave & le
déchire ,

Ah ! qu'aurois-tu pensé du Père de Zaïre ,
Si ce vieillard comblé des bienfaits du
Sultan ,

Et libre par son ordre eût porté le délire ,
Jusqu'à nier ses droits sur l'Empire Ottoman ,

Par M. le Marquis de FULVY.



Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, qui ordonne la suppression des trente premiers Volumes de l'ouvrage ayant pour titre : Œuvres complètes de Voltaire; de l'Imprimerie de la Société Littéraire Typographique, Extrait des Registres du Conseil d'Etat, du 3 Juin 1785.

LE ROI étant informé qu'il se répand à Paris & dans ses Provinces, des exemplaires d'une édition des Œuvres de Voltaire, imprimées en Pays étranger, Sa Majesté n'auroit pu voir qu'avec mécontentement dans la main de ses sujets, une collection d'écrits dont une partie blesse la Religion, les mœurs, & tend à ébranler les principes fondamentaux de l'ordre de la société & de l'autorité légitime. A quoi voulant pourvoir; **LE ROI ÉTANT EN SON CONSEIL**, de l'avis de M. le Garde des Sceaux, a ordonné & ordonne : Que les trente premiers Volumes de l'Ouvrage ayant pour titre : *Œuvres complètes de Voltaire; de l'Imprimerie de la Société Littéraire Typographique 1784*, seront & demeureront

354. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

supprimés. Fait Sa Majesté expresses inhibitions & défenses aux Imprimeurs, Libraires, Colporteurs & à tous autres, d'introduire dans le Royaume, de recevoir, garder, vendre & distribuer aucun des volumes desdites Œuvres complètes de Voltaire; comme aussi leur enjoint très-expressement de porter à la Chambre Syndicale de Paris, & à celle des villes de Province, les exemplaires dont ils se trouveroient saisis, pour être confisqués & mis au pilon, le tout à peine de mille livres d'amende & autres peines aux cas appartenant; & en outre, contre les Libraires & Imprimeurs, de décheance & privation de leur état. Mande Sa Majesté au sieur Lieutenant général de Police de Paris, & aux sieurs Commissaires départis dans les différentes provinces, de tenir la main, chacun en droit soi, à l'exécution du présent arrêt, lequel, de l'ordre exprès de Sa Majesté, sera imprimé, publié & affiché par-tout où il appartiendra, & notamment dans les principales villes du Royaume. Fait au Conseil du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Versailles le 3 Juin 1785.

Signé, le Baron DE BRETEUIL

T A B L E
D E S M A T I E R E S
C O N T E N U E S
D A N S C E C I N Q U I E M E V O L U M E .

- Histoire générale & particulière de Bohême*, par M. l'Abbé André. *A Prague*, chez Wolfgang-Gerle, Libraire; *à Vienne & à Strasbourg*, chez les frères Gay, Imprimeurs-Libraires, & se trouve *à Paris* chez Nyon, Libraire, rue du Jardinets; Belin, rue S. Jacques, & Lamy, quai des Augustins. 2 vol. 9 liv. 3
- De l'Education physique & morale des enfans des deux sexes*. *A Paris*, chez Nyon l'ainé, Libraire rue du Jardinets, quartier Saint-André-des-Arcs. 28
- Les Epreuves*, Comédie en un acte & en vers, par M. Forgeot. Le prix est de 24 sols. *A Paris*, chez Prault, Imprimeur du Roi, quai des Augustins, à l'Immortalité. 1785. 44

356 T A B L E

LETTRE au Rédacteur de l'Année Littéraire sur un Prospectus publié pour un ouvrage élémentaire de morale, qui doit être couronné par un prix proposé, &c. 53

Lettre de M. l'Abbé Sans, à M. Marat, sur l'électricité positive & négative. 62

Suite des traductions des poésies françoises en vers latins. 68

*Lettres d'un Cultivateur Américain, écrites à W. Ecuyer, depuis l'année 1770 jusqu'à 1782, traduites de l'anglois par ***. A Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente. 2 volumes in - 8°.* 73

De l'amour de Henri IV pour les Lettres. A Paris, de l'Imprimerie de Ph.-D. Pierres, Imprimeur ordinaire du Roi, &c. & se vend chez Bailli, Barrière des Sergens; Lagrange, au Palais-Royal, sous les arcades, à droite, N°. 123; Royer, Quai des Augustins. 108

Principes Généraux des Belles-Lettres, par M. Domaïron, Professeur Royal des Belles-Lettres à l'Ecole-Militaire; de l'Académie de Beziers. A Paris, chez Laporte, Imprimeur-Libraire, rue des Noyers. 1785. 126

DES MATIERES. 357

LETTRE au Rédacteur de l'Année
Littéraire sur une Machine relative
aux sections coniques. 136

Gravure. 140

Vers. 142

Prospectus. 143

Mémoires pour servir à l'histoire de M.
de Voltaire ; dans lesquels on trouvera
divers écrits de lui , peu connus , sur
ses différends avec J.-B. Rousseau &
d'autres gens de lettres &c. A Amster-
dam , & se trouve à Paris , chez Dela-
lain le jeune, Libraire, rue S. Jacques,
n°. 13, & chez Belin, même rue. 145

Lettres sur l'Egypte , par M. Savary.
A Paris , chez Onfroï , Libraire,
quai des Augustins ; & au n°. 11,
rue des Maçons , près la Sorbonne.
On trouve aux mêmes adresses la vie
de Mahomet & la Traduction du
Coran , du même auteur. 176

ALEXIS & JUSTINE , Comédie lyrique
en 2 actes & en prose, mêlée d'arietes.
A Paris , chez Brunet , Libraire,
Place de la Comédie Italienne. 184.

Réflexions du Rédacteur de l'Année Lit-
téraire sur un article du Mercure,
du 28 Mai de cette année , pag. 150.

358 T A B L E

où l'on rend compte du discours de
réception de M. Target, 188

Gravure, 215.

*Mélanges de littérature étrangère. Tome
premier. A Paris, chez Gogué &
Née de la Rochelle, Libraires, rue
du Hurepoix, près du Pont Saint
Michel; Belin, Libraire, rue Saint
Jacques; Harcourt, Libraire, au
Palais-Royal, sous les Arcades
à gauche, n°. 14.* 217

*Traité du choix & de la méthode des
Etudes, par M. l'Abbé Fleury;
A Nismes, chez Pierre Beaume,
Imprimeur-Libraire; & se trouve à
Paris, chez Belin, Libraire, rue S.
Jacques.* 239

*Vies des plus célèbres Marins. Vies du
Capitaine Cassard, & du Capitaine
Paulin, connu sous le nom de Baron
de la Garde; par M. Richer, Au-
teur de plusieurs ouvrages de litté-
rature. Prix 1 liv. 10 sols broché. A
Paris, chez Belin, Libraire, rue S.
Jacques, près S. Yves.* 246

*Panégérique de Sainte Thérèse, Réfor-
matrice du Carmel, par M. l'Abbé
du Serre-Figon. A Paris, chez Lef-*

DES MATIERES. 359

clapart, *Libraire de Monsieur, frère du Roi, pont Notre-Dame, & Berton, rue Saint Victor.* 253

Remarques d'un François, ou Examen impartial du Livre de M. Necker, sur l'administration des Finances de France, pour servir de correctif & de supplément à son ouvrage. A Genève, & se trouve à Paris, chez l'Editeur, rue de Seine, fauxbourg S. Germain, & chez les Marchands de Nouveautés.
Prix 2 liv. 8 sols, 264

La vie de M. Bourdoise, A Paris, chez Morin, Libraire, rue Saint Jacques, à la vérité. 268

Lettre sur la Mort de MM, Pilâtre de Rosier & Romain, 274

Lettre au Rédacteur de l'Année Littéraire, 278

Procédé éprouvé pour détruire les œufs de Papillon & les Charensons, qui attaquent les grains, publié par ordre du gouvernement, 283

Le Comte de Valmont, ou les Egaremens de la raison. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluny. 289

360 TABLE DES MATIERES.

*Description des principales Pièces gravées
du Cabinet de S. A. S. Monseigneur
le Duc d'Orléans , premier Prince du
Sang. Tom. 2 & dernier. A Paris ,
chez M. l'abbé de Lachau , au Palais
Royal , chez M. l'abbé le Blond , au
Collège Mazarin ; & chez Pissot , Li-
braire , quay des Augustins.* 315

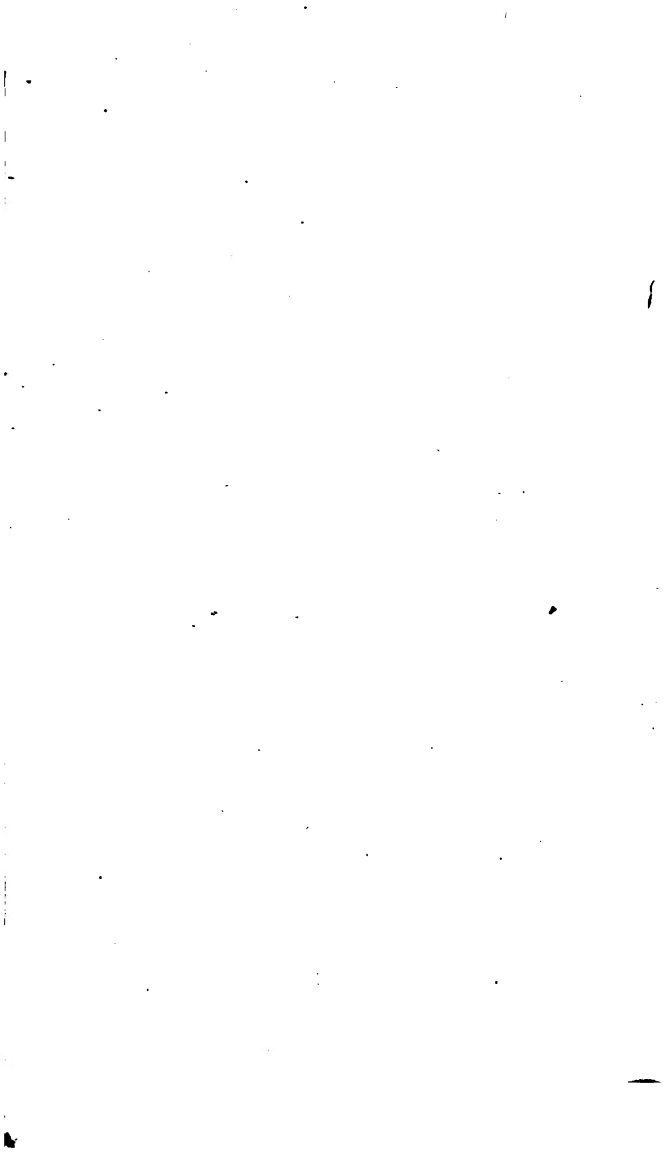
*Le Poëte anonyme , comédie en 2 actes
& en vers. A Paris , chez Belin , Li-
braire , rue S. Jacques.* 360

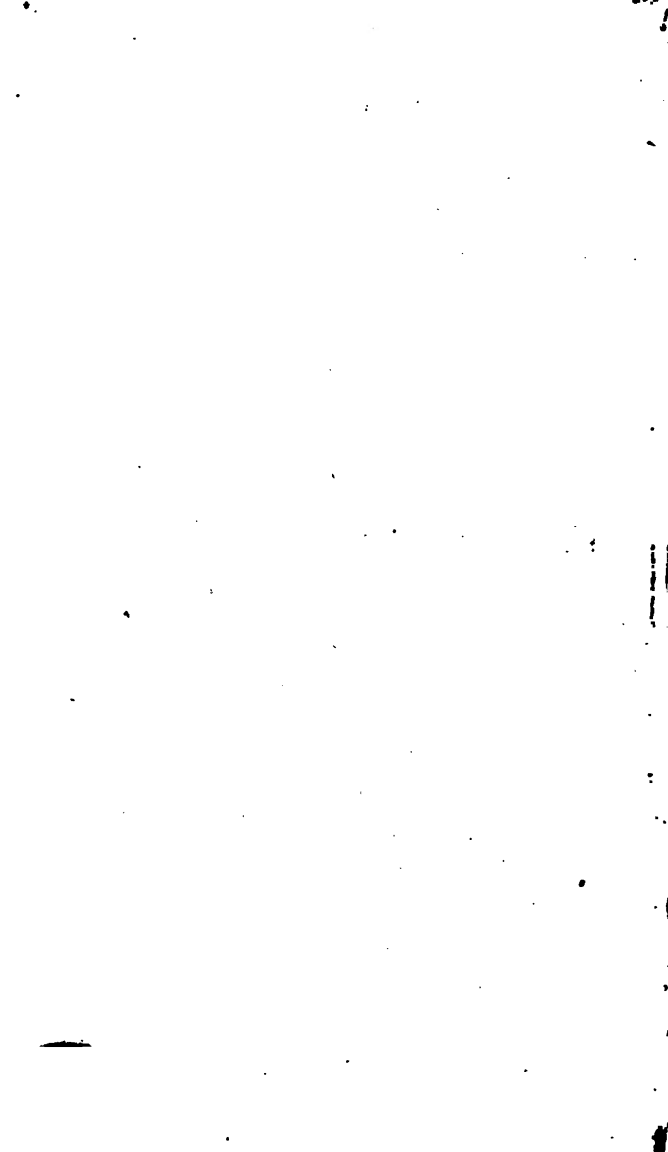
*Clarisse Harlowe , traduction nouvelle.
A Genève , chez Barde ; & se trouve
à Paris , chez Moutard , Imprimeur-
Libraire , rue des Mathurins ; & chez
Mérigot le jeune , Libraire , quay des
Augustins.* 335

*Lettre au Rédacteur de l'Année Lit-
téraire.* 340

A Voltaire incrédule. 352

Fin de la Table des Matières.





This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

CANCELLED